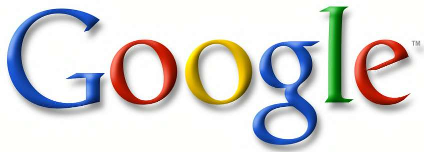




L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Charles & Vilcourt, Idylle nouvelle ; à Paris chez P. Fr. Gueffier Libraire au bas de la rue de la Harpe ; brochure in-8° de 29 pages.

La satyre n'a jamais été, Monsieur, aussi nécessaire que dans ce siècle philosophique. Je ne parle pas de cette satyre purement littéraire qui venge la raison & qui répand le ridicule sur les mauvais écrivains. Elle a sans doute son utilité : mais le goût, quelque précieux qu'il soit, l'est moins que la vertu. Le poison destructeur d'une fausse sagesse fermente dans toutes les têtes & menace d'attaquer les parties les plus saines de l'Etat. Enfin, Monsieur, c'est un *Juvénal* qu'il

nous faut aujourd'hui. Un des travers qu'il devroit le plus combattre est ce délire du suicide, présent le plus funeste qu'une nation rivale ait pu faire à la nôtre. Nous nous sommes créé une infinité de besoins factices auxquels nous avons follement attaché notre bonheur & même notre existence. Quel service à rendre aux hommes de la génération présente, s'il étoit possible de les ramener à la Nature, & de leur persuader que le vrai, le seul moyen d'être heureux est de se renfermer dans le cercle étroit des besoins qu'elle prescrit & qui sont toujours si faciles à satisfaire ! C'est l'objet du petit ouvrage que je vous annonce. Je n'ai guères pu deviner pourquoi l'Auteur lui donne le titre d'*Idylle* ; il me semble que celui de *Conte* ou simplement de *Nouvelle* lui conviendroit mieux. Quoi qu'il en soit, Monsieur, cette pièce n'a rien de la fadeur des *Idylles* ordinaires. Vous allez en juger vous-même.

Un cavalier brillant, jeune, bien fait, pousse avec impétuosité son cheval vers les bords d'un fleuve profond ; tan-

tôt il s'arrête & regarde les flots d'un air pensif; tantôt il marche à l'aventure : il finit par ôter froidement ses habits; il les range avec ordre, puis se servant de sa jarretière, d'un côté il y attache une grosse pierre, &, passant l'autre à son cou, il se précipite dans le fleuve.

Derrière un tertre, en ramassant son bois,
A quatre pas un Villageois
Voyoit, sans être vû. Dans sa chûte, la pierre
Avoit quitté le lien qui l'enserre.
Le Villageois soudain pousse un bateau
Au Cavalier qui monte, & le même cordeau
Qui devoit le noyer, le retira de l'eau.
Tranquillement, sans se rien dire,
Tous deux gagnent le haut. L'un se laisse conduire;
L'autre le menant à l'endroit,
Où l'on voit ses habits, lui fait signe du doigt
De se vêtir. La plus verte vieillesse,
Sur un front sillonné semble ajoûter des droits
Au maintien ferme, leste & mêlé de noblesse
Du taciturne Villageois.
Déja, sans faire résistance,
Le Cavalier s'est vêtu. Le silence
Accompagne ses mouvemens.

Bientôt fixe, immobile, il semble de ses sens
Avoir perdu la jouissance.

Mais dès qu'il en reprend l'usage, il s'arme d'un couteau pour attenter plus sûrement à ses jours; le villageois le lui arrache & le jette au loin. Un combat s'engage entre le cavalier & son bienfaiteur : ce dernier est le plus fort & vient à bout de lier les mains de l'autre derrière le dos.

Puis doucement, en commode posture,
Le froid vainqueur l'asseoit sur la verdure.
L'air retentit, pour la première fois,
Des sons perçans de la tonnante voix
Du Cavalier. Il écume, il blasphême;
Et, maudissant Dieu, le jour & lui-même,
De sa rage impuissante il fait mugir le bois :
Tandis qu'auprès de lui, couché sur l'herbe tendre,
Le regardant sans le comprendre,
A son aise le Villageois,
Sur le coude appuyé, fumoit sa pipe. O terre,
Engloutis-moi, disoit le Cavalier.
Monts sourcilleux, au défaut du tonnerre,
Ecrasez-moi. Mais toi, que je n'ose prier,

Que t'ai-je fait, monſtre cruel, achève,
Egorge-moi par grace. Avec mon propre glaive
Délivre-moi de moi-même. Pourquoi
Me Regarder ? Réponds ; mais parle donc.

LE VILLAGEOIS.

Qui, moi ?
Que voudrois-tu que je te diſe ?
Je te plains. Ton foible cerveau
Deux fois, dans un moment de criſe,
De toi-même déja t'a rendu le bourreau.
Mais que faire, & ſur-tout que dire ?
Prêche-t-on, plaide-t-on la fièvre, le délire ?

LE CAVALIER.

Le délire ! Mon pauvre ami,
Tes ſens groſſiers, ton eſprit abruti,
Ne pourroient concevoir le mal qui me déchire.

LE VILLAGEOIS.

Tu ſouffres donc beaucoup ?

LE CAVALIER.

Le plus cruel martyre

LE VILLAGEOIS.

As-tu la goutte ?

LE CAVALIER.

Non.

LE VILLAGEOIS.

La gravelle ?

LE CAVALIER.

Mais non.

Il se trouve que ce cavalier est un malheureux dont la nouvelle Philosophie a corrompu l'esprit. Persuadé qu'après la mort il n'y a rien, il la regarde comme la fin certaine de ses maux. Selon lui, tout n'est que matière, & cette matière fait tantôt un chou d'un homme, tantôt un homme d'une rave, & voilà tout. Mais, lui replique le villageois, qui te l'a dit ?

LE CAVALIER.

Quelque chose qu'on nomme
Le bon sens.

LE VILLAGEOIS.

Le bon ſens ! Ton bon ſens ? Le pauvre
homme !

LE CAVALIER.

Téméraire, finis des propos inſolens,
Ou.....

LE VILLAGEOIS.

Calme-toi. Veux-tu, qu'aſſemblant le
village,
Le Curé, la Sœur Griſe & les gens du Bail-
liage,
Le Magiſter & les petits enfans,
Le Chirurgien, les Meſſiers, les Sergens,
Sur le ſimple récit de la ſcène paſſée,
Je faſſe décider par la Maréchauſſée
Qui de nous deux a plus l'air de bon ſens ?
Tu rougis.

Le villageois lui démontre que le crime qu'il alloit commettre eſt l'action d'un poltron, d'un lâche : d'un lâche qui n'a pas la force de ſupporter le moindre événement fâcheux ; d'un poltron qui craint tout, la faim, la

soif, la douleur, la misère, le froid, le chaud. Le cavalier veut prouver qu'il avoit raison de chercher la mort. Dans un poste brillant de la Finance, il avoit rassemblé chez lui tous les Elégans de la Cour; une dépense excessive ayant fait une grande brèche à sa fortune, il avoit cru que le retour d'un vaisseau alloit la réparer; mais il a reçu l'affreuse nouvelle que le vaisseau a fait naufrage. Enfin, dit-il,

Après avoir vu mettre en vente
Mes terres, mes contrats, mes charges, mes effets,
(J'ai bien calculé tout) pour vivre désormais,
Je ne me verrois pas dix mille écus de rente.

LE VILLAGEOIS.

Voilà donc le sujet qui cause ton transport?
Voilà pourquoi tu te donnes la mort?
Dix mille écus de rente! Eh! mais, pareille somme,
C'est plus d'argent que n'en consomme
Pendant dix ans un village. Je vois,
Dieu me pardonne, que tu crois,
Ai ton calcul, qu'un Villageois,

Un Païsan n'est pas un homme.
Ces millions de tristes habitans
De la campagne, exposés à l'injure
Du chaud brûlant & de l'âpre froidure,
Flétris par les travaux & courbés par les ans,
Sans vêtemens, & presque sans pâture,
Victimes de ton luxe & nés pour ton plaisir;
Vois-les vivre, vois-les mourir.
Ils attendent la mort. Pour eux, c'est la clôture
D'un théâtre, où leur sort fut toujours rigoureux.
Et toi, quel droit as-tu d'être toujours heureux?

Après lui avoir fait sentir le ridicule qu'il y a de se tuer pour avoir perdu quelque aisance, quelques soupers par semaine, quelques plats d'entremets, il lui raconte sa propre histoire. Il a été riche autrefois; le Systême lui a enlevé tout, à l'exception de deux mille écus: il ne s'est pas tué pour cela; il a pris son parti; il s'est retiré à la campagne avec sa femme; il a acheté douze arpens en valeur & autant en friche; il s'est mis à labourer la terre & se trouve plus heureux

que lorſqu'il vivoit dans le faſte & dans l'opulence.

LE CAVALIER.

Mais enfin, comment peut-on faire
Pour vivre, & même pauvrement,
Comment d'une famille avoir le néceſſaire,
Avec deux mille écus de fonds ?

LE VILLAGEOIS.

Comment ?
Vous autres, vous croyez que l'on mange l'argent,
Et c'eſt l'argent qui vous mange au contraire.
Moi pauvre ! Tant s'en faut. D'abord je ne dois rien ;
Je paye tout mon monde & j'acquitte ma Taille.
Dailleurs, outre mon fonds, j'ai trois ſortes de bien,
Dont à Paris, comme à Verſaille,
On ne ſe doute même pas :
C'eſt le temps, l'induſtrie, & ſur-tout deux bons bras.
Par ſes œufs, ſes poulets, ſon beurre & ſon fromage,

Ma femme toute seule a nourri le ménage.
Elle a la vogue. On vient de tous côtés ici,
Et des châteaux voisins la foule y court : aussi
Tout est-il excellent; & puis la ménagère
Propre, douce & soigneuse, à chacun cherche
à plaire.

LE CAVALIER.

Je vois que l'on peut vivre à moins de frais
aux champs
Qu'on ne fait à Paris, mais la vie est bien dure.
D'ailleurs, environné de rustres, d'ignorans,
Point de société dans cette vie obscure.

LE VILLAGEOIS.

D'abord, la vie est dure ! Oh ! voyons donc
pourquoi.
Je chassois autrefois, aujourd'hui je laboure;
Et, par le mauvais temps, quand ce seroit le
Roi,
S'il pleut, il est mouillé, tout aussi-bien que
moi.
Point de société ! J'aime bien qu'on discoure
Des choses qu'on ne connoît pas.
De ces sociétés dont je fais peu de cas,
Où l'on parle par épigramme,

Que l'on vante tout haut, dont on se plaint
tout bas,
Je n'en ai point! Mais n'ai-je pas ma
femme?
Point de société! N'ai-je pas mes enfans?
Oui, j'en ai. J'ai perdu mon fils, mais j'ai ma
fille.
Ma fille! C'est l'esprit de toute la famille,
Car elle rit toujours, &c.

Le cavalier, touché de cette peinture du bonheur, veut enfin vivre pour lui-même; il assure son bienfaiteur qu'il n'a plus rien à craindre de ses excès & qu'il peut lui ôter ses liens: l'autre le délivre en effet. Cependant arrive un laquais tout hors d'haleine qui annonce le retour de ce riche vaisseau que l'on croyoit perdu: le cavalier propose à son libérateur de le suivre: mais celui-ci refuse de quitter sa cabane.

Vous voyez, Monsieur, que le fond de ce petit Ouvrage est excellent; il m'a paru bien préférable à toutes les dissertations dont nous avons été inondés sur le suicide. Le ton de ce morceau est vrai, naturel, simple; je pense même que l'Auteur a poussé

un peu trop loin cette simplicité. Son style est quelquefois prosaïque ; mais les leçons qu'il donne sont frappantes, & le sujet de son ouvrage est si heureux, que, malgré les défauts que je viens de remarquer, cette lecture ne peut manquer de faire beaucoup de plaisir à tous les gens sensés & qui conservent encore le goût de la saine & vraie Philosophie.

Lettre de M. de Voltaire à un de ses Confrères de l'Académie ; Feuille volante in-8°. de sept pages ; à Paris chez Valade Libraire rue Saint Jacques.

CETTE Lettre charmante débute ainsi : » Je n'ai point lû, Monsieur, » les beaux vers où vous dites que le » très-inclément *Clément* me *déchire*, » aussi-bien que plusieurs de mes amis. » Le *très-inclément Clément !* Que cela est joli ! Ce n'est presque rien en apparence ; mais que d'esprit & de sel dans ce *très-inclément Clément !* M. *de Voltaire* est unique pour ces divins jeux de mots. Je voudrois seulement qu'il fût aussi vrai qu'il est saillant. Pourquoi dire qu'il n'a pas lû l'*Epître*

de Boileau qui lui eſt adreſſée par M. *Clément ?* Il ne l'a pas lûe, comme il ne lit pas *l'Année Littéraire*, qu'il veut qu'on lui envoye très-exactement. Quelle manie de vouloir perſuader qu'il ne lit pas les ouvrages où l'on relève ſes défauts ! Il ne les lit pas ! &, ſans ſçavoir ce qu'ils contiennent, il s'efforce d'y répondre ! Il faut qu'il ait reçu de la Nature une ſagacité ſingulière, ou qu'il ſe connoiſſe bien lui-même pour deviner ainſi les reproches qu'on lui fait dans des Livres ſur leſquels il ne jette jamais les yeux. Il ne les lit pas ! C'eſt donc ſur des ouï-dire qu'il accable d'injures atroces les auteurs qui les ont compoſés. Quelle équité ! A voir les éloges qu'il prodigue à ſon tour à ceux qui l'encenſent, il eſt probable qu'il lit du moins les ouvrages où il eſt loué. Quelle modeſtie !

On deſireroit encore que M. *de Voltaire* mît plus de juſteſſe dans ſes expreſſions. Pour peu qu'on le *critique*, il dit qu'on le *déchire ;* ce n'eſt pas là le terme propre. Eh, qui doit ſçavoir mieux que lui ce que c'eſt que *déchirer ?* Mais à ſon âge on perd quelque-

fois la mémoire. Il n'eſt donc pas inutile de lui rappeller que *déchirer* quelqu'un, c'eſt attaquer ſa naiſſance, ſes mœurs, ſa probité; c'eſt forger, écrire, publier contre lui des calomnies & des libelles; c'eſt mettre en œuvre tous les moyens imaginables, publics & ſecrets, pour lui ôter ſon honneur, ſa réputation, ſon état; c'eſt dénoncer à la ſociété un citoyen vertueux comme un malhonnête homme, un fripon, un ſcélérat; en un mot, *déchirer*, c'eſt faire ce que M. *de Voltaire* ſe permet tous les jours pour ſe venger de ceux qui ne font que le *critiquer*.

M. *de Voltaire* rapporte une pièce de Vers que le très-clément *Clément* (l'eſprit me gagne) fit il y a bien des années en l'honneur de ce grand homme, & que ce jeune Poëte ne ſe rappelloit plus ſans doute; mais M. *de Voltaire* s'en eſt ſouvenu; c'eſt une preuve qu'il n'oublie pas & qu'il garde ſoigneuſement tout ce qu'on fait à ſa louange.

Le reſte de ce petit Pamphlet de M. *de Voltaire* conſiſte en quelques lignes de proſe rebattue contre l'Abbé *des*

Fontaines, contre M. *de la Beaumelle*, contre moi, &c. Voici les dernières phrases. » M. *Clément* semble être » l'homme du monde le plus utile, &c; » il entre sagement dans une carrière » qui doit l'immortaliser, & sur-tout » lui faire beaucoup d'amis. » *L'homme du monde le plus utile :* un bon Critique est plus *utile* & moins dangereux qu'un Philosophe de la trempe des nôtres. *Qui doit l'immortaliser :* pourquoi pas? *Aristarque* & *Longin* sont immortels. *Et sur-tout lui faire beaucoup d'amis :* il aura pour amis les connoisseurs éclairés. Il est vrai qu'il auroit beaucoup plus d'amis s'il louoit M. *de Voltaire*, sans oublier tous nos grands Philosophes, & qu'il pourroit même espérer une place à l'Académie Françoise.

M. *de Voltaire* a fait imprimer à la fin de sa brochure, par forme de *Post-scriptum*, une *Lettre d'un Libraire de Lyon au sieur Lambert son confrère à Paris*. Cette *Lettre* me regarde uniquement. Le prétendu Libraire de Lyon y dit que je suis un *ladre*; que je ne donne que trente sols de remise aux Libraires de Province sur l'abonnement de *l'Année Littéraire*, &c; comme

si je m'étois jamais mêlé du débit de cet ouvrage & des remises qu'on fait aux Libraires de Province ! On sçait que M. *de Voltaire* est parfaitement instruit de tous ces menus détails typographiques ; pour moi, je les ai toujours ignorés. Je demandai hier à *le Jay* mon Libraire actuel, ce qu'on vouloit dire par ces trente sols de remise ; il me répondit que c'étoit une gentillesse de M. *de Voltaire*, c'est-à-dire une insigne fausseté, & que la remise que lui *le Jay* fait à ses confrères de Province sur l'abonnement de mes Feuilles, est quatre fois plus forte que celle qu'énonce le Pseudo-Libraire Lyonnois. Mais je suis bien bon, Monsieur, de m'arrêter sur de pareilles platitudes ; je ferai beaucoup mieux de vous envoyer une Lettre que je viens de recevoir de M. *Clément* au sujet de cette même brochure de M. *de Voltaire*, qui a été mise avec empressement dans le *Mercure*, Avril 1772, premier Volume, page 203, à l'exception de la *Lettre du Libraire de Lyon au sieur Lambert* qu'on a retranchée, je ne sçais trop par quel motif. J'en suis fâché

pour l'honnête & ſçavant Entrepreneur du *Mercure ;* car cette jolie bagatelle eût été un des articles les plus piquans de ſon Journal.

Lettre de M. Clément à l'Auteur de ces Feuilles.

JE vous prie, Monſieur, de vouloir bien donner place dans vos Feuilles à un petit éclairciſſement ſur de méchans vers à la louange de M. *de Voltaire*, qu'il vient lui-même de faire imprimer dans le *Mercure.* Je les fis, il y a douze ou treize ans. Je ſortois de Rhétorique, & ils ſe reſſentent fort de la Province, du Collége, & ſurtout de l'âge où je les écrivis. Il eſt très-vrai qu'à cet âge de l'illuſion, & ſi facile à ſéduire, j'avois la bonne foi d'aimer M. *de Voltaire*. Je l'admirois ſuperſtitieuſement. Je ne liſois que lui ; je ne voyois, je ne jugeois, je ne penſois que par lui. C'étoit mon oracle, mon idole, & je chantois ſes louanges : rien de moins étonnant ; mais rien de moins flatteur pour lui : car, en même-tems, je portois de plaiſans jugemens de *Corneille*, de *Deſpréaux*, de *la Fontaine*,

&c.; &, si on m'eût laissé faire, j'aurois mis dans le *Mercure* d'absurdes critiques des chefs-d'œuvre du grand *Rousseau*. En un mot, j'étois complettement gâté; & l'on peut voir, dans l'introduction de mes *Nouvelles Observations Critiques* *, l'histoire de mes erreurs, qui est l'histoire de presque tous nos jeunes gens, dont une instruction superficielle & une malheureuse Philosophie égarent également le goût, l'esprit, le cœur & la raison.

C'étoit donc avec la franchise la plus naïve que j'exprimois mon enthousiasme pour M. *de Voltaire*; & j'avoue avec la même franchise qu'aujourd'hui je ne puis plus penser de même. Si j'ai perdu les sentimens de vénération & d'idolâtrie que j'avois pour lui, ma justification est dans le cœur de tous les honnêtes gens. Quant à mon admiration pour ses talens, je l'ai conservée en partie; mais le goût, les réflexions & l'étude des bons modèles l'ont éclairée & justement modifiée. J'ai même entre-

* Un volume *in*-8° d'environ 400 pages; à Paris chez *Moutard* Libraire rue du Hurepoix. J'en rendrai compte un de ces jours.

pris, pour me justifier à cet égard, un ouvrage où j'examine l'influence que M. *de Voltaire* a eue sur l'esprit & le goût de son siècle en Littérature & en Poësie; ce qui me donne lieu d'entrer dans quelques détails sur ses jugemens Littéraires & sur ses différens ouvrages en vers. Je rends aux beautés réelles que j'y trouve toute la justice qu'elles méritent; mais je démêle soigneusement le bon or du faux. Je ne me laisse point éblouir par les défauts brillans dont ils sont remplis, & qui séduisent les yeux malades & peu éclairés. Je m'arrête principalement sur ces défauts d'autant plus contagieux, qu'ils annoncent beaucoup d'esprit, & qu'avec de l'esprit on fait tourner bien des têtes en France.

Je dois peut-être avertir ici M. *de Voltaire* que toutes ses injures, toutes ses turlupinades ne me détourneront point de mon entreprise, & ne me feront trouver ses ouvrages ni meilleurs ni plus mauvais. Il y a soixante ans qu'il est en possession de *déchirer* tous ceux qui ne l'admirent pas autant qu'il l'exige. Il est difficile de perdre

une si douce habitude à soixante-dix-huit ans : on prétend même que cette évacuation journalière de fiel purge son esprit, entretient sa santé, & le fait jouir d'une vieillesse verte & vigoureuse. Puisse-t-il vivre encore au moins vingt années, dût-il nous les faire payer par une cinquantaine de Tragédies comme les *Pélopides* !

J'ai l'honneur d'être, &c. CLÉMENT.

Autre Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, sur un article de M. de la Harpe, inséré dans le même Mercure d'Avril de cette année, premier Volume, page 101.

HATEZ-VOUS, Monsieur, de prendre la plume pour faire une rétractation authentique des éloges que vous avez donnés par-tout dans vos ouvrages au célèbre *Rousseau*. Jusqu'ici on vous a vu avec plaisir le mettre au nombre de nos meilleurs Poëtes ; nous vous avons cru, parce que votre suffrage étoit appuyé sur celui de tous les gens de Lettres ; mais aujourd'hui que l'on vient de nous dessiller les yeux, nous sommes bien éloignés de

croire, de penſer même que *Rouſſeau* mérite de tenir ſur notre Parnaſſe un rang ſi diſtingué. Nous ſommes ſingulièrement étonnés, que ſçachant ſi bien apprécier le mérite d'un écrivain, vous ayez donné dans une erreur ſi groſſière. C'eſt au génie bienfaiſant de *de la Harpe*, c'eſt à ſon cœur tendre & patriotique que nous ſerons rédevables d'avoir été éclairés ſur le degré d'honneur & de gloire qui convient à *Rouſſeau*. Il nous annonce à haute voix qu'il ne mérite point l'épithète de *Grand*. Nous le croirons, Monſieur, non par amour pour la ſingularité, mais parce que le jugement de M. *de la Harpe* eſt infaillible, & que le ſentiment intérieur nous dit qu'il a raiſon. Je vous avouerai cependant que j'ai combattu long-temps avant de me ranger de ſon parti. Peut-être croirois-je encore que *Rouſſeau* eſt un grand Poëte dans toute la force du terme, ſans un ami que j'ai conſulté ſur mes doutes, & qui m'a décidé en faveur de M. *de la Harpe*. Quoi, me dit cet ami, vous balancez à vous rendre aux raiſons de M. *de la Harpe*?

y

Y pensez-vous ? N'est-ce point aux Poëtes à juger les Poëtes ? Pouvez-vous regarder *Rousseau* comme un grand Poëte quand M. *de la Harpe* dit le contraire ? Parmi tant d'écrivains qui ont loué *Rousseau*, je me contentai de citer l'immortel *Gresset* qui, dans son *Epître à sa Muse*, fait de lui un si bel éloge.. Vous êtes entêté, me dit mon ami : je vous passerois d'en croire M. *Gresset* plutôt que M. *de la Harpe*, si l'un étoit aussi bon Poëte que l'autre, & si le premier pouvoit se connoître aussi-bien en vers que le dernier. Mais qu'a jamais fait le Chantre de *Ververt* & de la *Chartreuse* qui puisse être mis en parallèle avec *Pharamond*, *Timoléon*, *Mélanie*, &c, &c ? Opposerez-vous le *Méchant* que l'on admire encore tous les jours, fort mal-à-propos, au théâtre & dans le cabinet, au brillant succès de *Timoléon* qui, par l'injustice la plus criante, demeure enseveli dans l'oubli le plus ignominieux ? Quelle sécheresse, quelle monotonie, quelle dureté dans les ouvrages de M. *Gresset* ! Quelle abondance, au contrai-

re, quelle variété, quelle délicatesse chez M. *de la Harpe !* Mon ami, ce Monsieur *de la Harpe* est un génie, mais un génie supérieur. Vous êtes prévenu contre lui, je le vois ; vous n'êtes entiché que de la lecture des *Bossuets*, des *Racines*, des *Boileaux*, & autres écrivains du vieux temps. Leur regne est passé ; leurs écrits ne sont plus de mode. C'est dans M. *de la Harpe* qu'il faut aller chercher les belles choses. Toujours inspiré par *Apollon*, ce sont les oracles de ce Dieu qu'il nous dicte avec une voix plus qu'humaine ; & l'on peut lui appliquer à juste titre ce que *Virgile* dit de la *Sybille* :

Majorque videri
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

Quintilien a dit de *Cicéron* : *Ille se profecisse sciat cui Cicero valdè placebit.* Je dis la même chose de M. *de la Harpe.*

Que croyez-vous, Monsieur, que j'aie répondu à ce raisonnement de

mon ami? Muet, interdit, plein de la haute idée que j'ai conçue pour la personne de M. *de la Harpe*, j'ai versé un torrent de larmes sur mon aveuglement & sur celui de tous ceux qui lisent *Rousseau*, & qui le regardent encore comme un grand Poëte. Je frémis quand je pense que la Postérité, indépendamment de l'arrêt foudroyant de l'auteur de *Mélanie*, laissera peut-être à *Rousseau* le nom de *Grand*. Je finis ma Lettre comme je l'ai commencée, c'est-à-dire, en vous conjurant, Monsieur, de rétracter les éloges que vous avez donnés tant de fois au *Pindare* François. Vous devez cette rétractation à tous vos lecteurs, à tous les gens de Lettres que votre jugement a séduits; vous la devez à M. *de la Harpe* lui-même, dont l'infaillibilité en matière de Littérature & de goût ne sera jamais contestée.

J'ai l'honneur d'être, &c. M. J.

Je suis, &c.

A Paris ce 23 Avril 1772.

LETTRE II.

Choix de Contes & de Poëſies Erſes, traduits de l'Anglois; deux Parties in-12 d'environ 200 pages chacune; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.

DES Poëſies, des Contes en proſe & des Lettres ſur différens ſujets de Morale, compoſent ce Recueil intéreſſant. La Langue Erſe eſt un dialecte de l'idiome Irlandois. Les Montagnards d'Ecoſſe parlent encore aujourd'hui cette Langue. La plupart des morceaux Poëtiques raſſemblés dans cette traduction ont pour objet des tableaux pris dans la vie champêtre, ou les éloges des anciens Héros qui ſe ſont immortaliſés dans la carrière militaire & dans les faſtes de l'amour. Vous y trouverez des traits d'imagination forte, d'enthouſiaſme noble, de ce ſtyle tout-à-la-fois ſimple & ſublime qui élève l'ame & que n'a point corrompu l'épidémie

du bel-esprit. La première pièce est une description d'une nuit du mois d'octobre dans le nord de l'Ecosse. Cinq Bardes sont rassemblés dans une cabane & chantent tour à tour les variations de l'atmosphère. Le premier Barde commence : » La nuit est triste » & sombre ; les nuages reposent » amoncelés sur les collines ; la Lune » ne paroît point dans les cieux ; pas » une étoile qui brille ; j'entends le » bruit sourd & confus des vents dans » la forêt lointaine ; le torrent mur- » mure tristement au fond du vallon. » La chouette glapissante crie au haut » de l'arbre qui est auprès de la tombe » des morts. J'apperçois un fantôme » dans la plaine : c'est l'ombre d'un » Guerrier qui n'est plus ; elle se dis- » sipe, elle s'est évanouie ; on portera » par ce chemin quelqu'un dans la » tombe ; ce fantôme lui a tracé la » route.

» J'entends un chien aboyer dans » une cabane éloignée ; le cerf est » couché sur la mousse de la monta- » gne ; sa biche repose à ses côtés ; » elle a entendu le vent résonner

» dans ſon bois ; je la vois qui ſe dreſſe
» avec effroi ; elle ſe raſſure & laiſſe
» tomber ſa tête. Le chevreuil dort
» dans le creux d'un rocher ; la tête
» du coq de bruyère eſt cachée ſous
» ſon aîle ; ni bête ni oiſeau n'eſt de-
» hors que la chouette & le renard ;
» l'une eſt perchée ſur un arbre deſ-
» ſéché qui n'a plus de feuilles, l'autre
» paroît dans un nuage ſur la cime du
» coteau...... La nuit eſt ſombre,
» nébuleuſe, orageuſe ; les vents, les
» fantômes, les morts ſont dans la
» plaine. Mes amis, recevez-moi &
» me donnez un aſyle. «

Le paſſage ſuivant & l'expreſſion qui le termine paroiſſent tenir au genre d'enthouſiaſme lugubre qui animoit le célèbre *Young*. » Quel eſt ce vieillard
» qui vient à nous appuyé ſur un bâton?
» L'âge a blanchi ſes cheveux ; il chan-
» celle à chaque pas : ſes yeux ſont
» encore rouges des pleurs qu'ils ont
» verſés. Ah ! c'eſt le père de *Morar* :
» pleure, père infortuné, pleure ;
» mais ton fils ne t'entend point ;
» l'oreiller où ſa tête repoſe eſt en-
» foncé bien avant ſous terre.

La piéce intitulée *Minona* présente un début noble & sublime dans le genre de l'Ode ; ce début finit par un trait d'une douceur charmante. » Etoile, » compagne de la nuit, dont la tête » sort brillante des nuages du couchant » & dont les pas majestueux s'impriment sur l'azur du firmament, que » regardes-tu dans la plaine ? Les » vents orageux du jour se taisent ; le » bruit du torrent semble s'être éloigné ; les flots adoucis rampent aux » pieds des rochers ; les moucherons » du soir, rapidement portés sur leurs » aîles légères, remplissent de leur » bourdonnement le silence des airs. » Etoile brillante, que regardes-tu » dans la plaine ? Mais je te vois t'abaisser sur les bords de l'horison. » Déja tu te plonges dans les eaux ; les » vagues se rassemblent autour de toi » & baignent ton aimable chevelure. » Adieu, Etoile silencieuse ; que la lu» mière de mon génie brille à ta place ; » je sens qu'elle naît dans tout son éclat. » Je revois à sa clarté les ombres de » mes amis décédés. Je vois *Fingal* au » milieu de ses héros, *Ullin* en che-

» veux blancs, *Alpin*, à la voix mé-
» lodieuse, & *Minona* dont la voix
» plaintive & douce se mêloit à leurs
» chants. O mes amis, que je vous
» vois changés, depuis ces jours où
» dans nos fêtes nous disputions,
» rivaux unis, le prix du chant, com-
» me les zéphirs du Printemps, qui
» chacun à leur tour inclinent dou-
» cement la tête mobile du gazon des
» campagnes.

Les Lettres sur différens sujets de morale sont toutes écrites avec beaucoup de simplicité, de décence & de raison ; elles annoncent un cœur pénétré du sentiment précieux de la vertu. Pour vous donner une idée de la manière de l'auteur, je me contenterai de mettre sous vos yeux quelques fragmens d'une Lettre écrite par une Villageoise à un Mylord riche & puissant, qui avoit abusé indignement de l'innocence de sa fille. Outre la force & l'énergie de l'éloquence maternelle réduite au désespoir, ce morceau présente une excellente leçon dont la licence de nos mœurs a plus besoin que

jamais. » Mylord, j'ai découvert hier
» au ſoir l'affront que vous avez fait
» à ma fille. Le ciel ſçait combien de
» peines longues & cruelles va me
» coûter ce honteux plaiſir d'un inſ-
» tant que vous vous êtes permis.
» Vous me forcez à gémir toute ma
» vie, moi qui ne vous ai jamais
» offenſé...... Mais, hélas, qu'eſt-
» ce que ma douleur, en compa-
» raiſon de tous les maux que ma
» fille reçoit de vous pour prix de ſa
» complaiſance ? La perte de ſa réputa-
» tion, les remords de ſa conſcience,
» la confuſion & l'opprobre.... Ah!
» Mylord, ſi mon fils avoit traité de
» même une de vos filles..... Je ſens
» que cette ſeule idée vous remplit
» d'indignation & que vous ne croiriez
» pas que ce fût aſſez d'une mort
» pour l'en punir...... Qu'un op-
» probre éternel flétriſſe votre cou-
» pable Nobleſſe, ſi elle diſpenſe les
» Nobles d'écouter la raiſon, & ſi elle
» leur donne le vil privilège de
» ſuivre aveuglément leurs penchans
» comme les animaux! Maudit ſoit le
» faux éclat de cette Nobleſſe, qui a

» ébloui ma malheureuse fille & l'a
» fait consentir à sa ruine ! A-t-on ré-
» compensé du titre de Marquis le
» mérite & les vertus de votre ayeul
» pour donner à sa postérité la pré-
» rogative de corrompre & de desho-
» norer l'innocence sans appui ? ....
» Oui, le malheur est devenu mon
» partage éternel. Votre crime, My-
» lord, attirera la malédiction sur ma
» tête. Je ne puis plus demander à
» Dieu qu'il me pardonne mes fautes ;
» car je ne pourrai jamais vous par-
» donner la vôtre. Je vous maudirai
» encore à mon dernier soupir, & au
» jour terrible du Jugement, je lève-
» rai dans mes bras ma malheureuse
» fille, &, montrant à Dieu votre
» victime, je crierai vengeance sur
» son corrupteur. Dans les horreurs
» qui agitent mon ame, je serois con-
» tente si je pouvois être votre bour-
» reau, insulter sans cesse à votre in-
» fâme Noblesse, la faire servir à votre
» supplice en vous fatiguant les oreilles
» jusqu'au dégoût de ce vain titre de
» Mylord qui a pu vous inspirer la
» hardiesse d'attenter à ma fille, & qui

» en a imposé à sa timidité. . . . . .
» Mylord, votre conscience vous
» dira mon nom.

Les Contes, recueillis dans cet ouvrage, sont la plûpart fort courts, très-intéressans & relatifs aux mœurs. La fidélité conjugale, l'amour paternel, celui qui doit unir les frères entr'eux, l'amour honnête & légitime, la modération, la médiocrité, l'attachement à la Patrie, y sont exaltés & recommandés avec cette douceur de style, qui s'insinue sans peine & persuade sans effort. Je suis fâché que chacun de ces morceaux commence par une page ou deux de morale, qui appartiendroit mieux à des Traités Philosophiques; en général, elle doit figurer dans les Contes avec beaucoup d'économie, être plutôt fondue dans le tissu de la narration, que jettée en masse dans le début. C'est l'ombre qui relève la force des saillies, & qui doit être avec les formes principales dans un accord parfait & presqu'insensible.

Dans le Conte intitulé *le Chercheur de Fortune*, on trouve le portrait d'un Elé-

gant à la mode, peint avec beaucoup d'aisance & de légéreté. » *Levicelli*, » au lieu d'aller, comme on l'eût cru, » se produire à la Bourse, se faire » connoître des Négocians, affecter » un air grave & posé & se lier » avec ceux qui sçavoient le mieux » l'art d'agioter & la valeur des Ac- » tions, déposa le visage sérieux » du Comptoir, s'équipa en Petit- » Maître, alla écouter les beaux » esprits des Caffés, passa la soirée » derrière les coulisses du Théâtre, » se mit au fait des noms des Beautés » à la mode, fredonna les refrains » des chansons du jour, parla légè- » rement d'un jeu ruineux, se vanta » de mille beaux exploits sur les char- » tiers & les cochers, se fit souvent » rapporter chez lui en chaise à mi- » nuit, & trouva fort plaisant d'em- » porter l'argent d'un Tailleur, & de » lâcher de temps en temps quelques » bonnes railleries sur le Bourgeois » modeste qui passe & va rêvant à » ses affaires ».

Le tableau d'une Supérieure de Religieuses est assez plaisant, & pour-

roit figurer parmi les originaux de *la Bruyère*. » L'Abbesse étoit un vrai » modèle de chasteté. Il est vrai que » cette vertu n'étoit pas chez elle » fort méritoire. On avoit connu son » caractère avant qu'elle fût chargée » du gouvernement de cette Com- » munauté. Ses jeûnes étoient l'effet » de son avarice, & sa dévotion le » refuge de son humeur noire & mé- » lancolique. Dépenser peu, c'étoit » dans ses idées le plus grand bon- » heur de l'homme & la perfection » de la piété ; elle mettoit la prodiga- » lité au nombre des sept péchés mor- » tels ; elle préféroit un cilice à une » robe élégante, & des cendres aux » parfums, par la raison qu'elles coû- » toient moins cher ; toutes les fois » qu'on brisoit un vase, c'étoit un jour » de jeûne pour la Communauté ».

La traduction de ces œuvres diverses, est faite avec goût ; l'Interprête ne cherche point à briller aux dépens du texte original ; tout est clair, pur & assorti aux différens genres de littérature qu'enferme cet excellent choix de Contes, de Lettres & de Poësies.

Les suites d'un Naufrage, Estampe d'environ 11 pouces de haut sur 2 pouces de large, gravée à l'eau forte par M. de Launay, & terminée au burin par Madame Lempereur, d'après le Tableau original de M. Vernet; à Paris chez Lempereur, Graveur du Roi, rue Saint Jacques près du Petit-Marché.

LES Tableaux de M. *Vernet* sont toujours animés de scènes intéressantes produites par les malheurs qu'on éprouve sur un élément trop dangereux. Dans ce sujet les flots viennent d'engloutir un bâtiment qu'un banc de rochers a fait échouer. Les mats rompus annoncent qu'il a été battu de l'orage; on voit même, pour ainsi dire, la tempête sur l'un des côtés du Tableau. Un petit bâtiment tâche de s'éloigner du bord, &, sur un plan plus avancé, l'on voit une chaloupe qui brave le danger pour aller donner du secours. L'autre côté est occupé par une masse de rochers qui s'avancent dans la mer, & contre lesquels

les vagues viennent se briser. Sur le devant est une femme évanouie que deux hommes s'empressent de soulager ; une autre paroît déplorer ce malheur, tandis que quelques matelots s'efforcent de retirer quelques débris du naufrage. Vous connoissez, Monsieur, l'effet & la légéreté aërienne que M. *Vernet* sçait exprimer dans les ciels & dans les ondes de la mer, les formes agréables & pittoresques qu'il sçait donner aux rochers, l'expression, l'intérêt qu'il répand dans les figures ; ces différens sujets sont rendus dans cette gravure, dont l'effet est très-heureux.

Départ pour le Marché.

C'EST le titre d'une Estampe d'environ 14 pouces de haut sur 11 de large, gravée d'après *J. Van Voyen par Mademoiselle Coulet, de l'Académie Royale & Impériale de Vienne ; à Paris chez Lempereur, Graveur du Roi, rue Saint Jacques près du Petit-Marché.* Un jeune garçon & une jolie villageoise, l'un assis sur un cheval attelé à une charrette, l'autre placée dans

la voiture, paroiſſent prêter attention à une bonne femme qui les charge de commiſſions à leur départ de la ferme. Une chaumière, accompagnée d'arbres & de treillages, ſert à détacher le grouppe principal, en faiſant valoir les maſſes de lumière. Sur un plan plus éloigné l'on voit des voyageurs en marche; l'heure du jour annonce le matin. Cette Eſtampe eſt gravée avec ſoin; les empâtemens ſont moëleux & les dégradations de la lumière ménagées avec intelligence.

Je ſuis, &c.

A Paris 27 Avril 1772.

LETTRE III.

Le Fablier François, ou Elite des meilleures Fables depuis la Fontaine; un volume in-8° de près de 600 pages, petit format.

IL en eſt, Monſieur, de la Fable comme des autres genres de littérature. Quelques moiſſons de lauriers que *la*

Fontaine ait pu cueillir dans le champ de l'Apologue, n'y resteroit-il plus rien pour ses successeurs ? Gardons-nous de décourager le talent, & croyons que la nature est une mine inépuisable. Les diamans du Brésil, quoiqu'ils n'ayent pas la perfection de ceux de Golconde, ont leur beauté. On applaudira donc au travail utile & ingénieux de *Lottin le jeune*, Libraire rue Saint Jacques vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. Il a rassemblé dans un seul volume les meilleures Fables Françoises imprimées depuis *la Fontaine*. C'est un extrait de plus de douze volumes fait avec goût : il a fallu, pour nous donner ce choix, feuilleter une infinité de Journaux, de mêlanges, de poësies, & recourir aux porte-feuilles de plusieurs gens de lettres, qui ont bien voulu contribuer au plan que le Libraire s'est proposé. Il se trouve même ici des Fables qui sont publiées pour la première fois. On s'est ressouvenu de la devise de *la Fontaine*, *la diversité*. On a tâché d'éviter la confusion, qui quelquefois suit l'abondance. On est

bien aiſe de voir des Fables comp
ſées par des écrivains connus qui c
cultivé d'autres genres, comme *B*
leau, *la Motte*, *Fontenelle*, *la Chauſſ*
Moncrif, MM. *de Voltaire*, *Fava*
Dorat, *d'Arnaud*, *Voiſenon*, &
Cette collection eſt accompagn
d'une *Notice Hiſtorique* & de *Tables* c
précèdent ou terminent les dif
rens Livres qui forment ce recue
& qui ſont au nombre de ſeize. To
ce qui nous vient de *la Fontaine* eſt p
cieux. On eſt charmé de lire au co
mencement de l'ouvrage une Fab
de lui, que ſes Editeurs n'ont poi
connue.

Le Soleil & les Grenouilles.

Les filles du limon tiroient du roi des Aſtre
Aſſiſtance & protection :
Guerre, ni pauvreté, ni ſemblables déſaſt
Ne pouvoient approcher de cette nation :
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon empire
Les reines des étangs, grenouilles veux-
dire,
(Car que coûte-t-il d'appeller
Les choſes par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,

Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune.
On ne pouvoit dormir en paix :
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient par leurs cris
Soulevé Grands & Petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer ;
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les Etats.
A les ouir, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours ; & pourtant
Grenouilles devroient se taire ;
Et ne murmurer pas tant.
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir.

La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

Quoique cette Fable ne soit pas de la force des autres morceaux de *la Fontaine*, on y reconnoît son naturel, cette heureuse simplicité à laquelle le Bel-Esprit ne pourra jamais atteindre. L'auteur François l'avoit imitée du latin du Père *Commire*, Jésuite.

En voici une de M. l'Abbé *le Monnier*, qui vous intéressera même après celles de *la Fontaine*; elle est tirée du Livre XV.

FABLE ALLÉGORIQUE A M. L. D. M.

Les Cruches.

Si tu veux te targuer d'un nom que tes ayeux
Illustrèrent jadis, illustre le comme eux.
Le premier qui transmit la Noblesse à ta race
Etoit un roturier, dont la guerrière audace
Franchissant la barrière où l'arrêtoit le Sort,
Pour l'Etat & le Roi prit un nouvel essor.
Son sang jusques à toi, par cent routes obscures,
Fut cent fois transvasé sans aucunes souillures:
Je veux bien t'accorder cet incroyable point.
Mais la vertu, l'honneur ne se transvasent point.

Par ses propres vertus, ou par son propre crime,
Chacun en propre acquiert le mépris ou l'estime.
Le fils d'un scélérat peut être vertueux;
D'un beau tronc peut sortir un rameau tortueux.
Par le mérite on voit la Roture ennoblie;
Par les forfaits on voit la Noblesse avilie.
Disons donc, pour conclure, & nous conclurons bien,
Noblesse est une affiche; or l'affiche n'est rien.
Le seul mérite est tout. Certaine fable neuve,
Si quelqu'un en doutoit, en fourniroit la preuve.

Au temps que les Cruches parloient,
(C'étoit, s'il m'en souvient, la semaine dernière)
Deux Cruchons se donnoient carrière,
Et de mérite ensemble disputoient.
L'un, tout fier de son étiquette
Où l'on lisoit *Vieux vin d'Aï*,
Disoit à son voisin: tu dois être ébahi,
Enveloppe à vile piquette,
De te trouver si près de moi;

Moi la gloire de la Champagne,
Moi qui ſuis deſtiné pour la bouche du Roi.
Pars, ſans façon retire-toi:
Au Savetier, à ſa compagne,
Va porter tes aigres appas,
Va leur écorcher le lampas:
Je rougis de la compagnie.
Obſervez que ce compagnon,
Que l'orgueil ſi fort injurie,
Etoit un bon franc Bourguignon
Qu'on ne tenoit point à guignon
De trouver en mainte frérie.
Ce que l'offenſé répondit
N'importe point à notre hiſtoire;
Mais, pour ſon honneur, on peut croire
Qu'il ne ſe laiſſa pas inſulter à crédit.
De gourmets raſſemblés une troupe vermeille,
Chez le poſſeſſeur des Cruchons
Avoit déja vuidé mainte & mainte bouteille;
Mis à ſec maints larges flacons.
En chorus demandé pour compléter la fête,
Meſſer Cruchon d'Aï fut tiré du caveau.
A le bien careſſer chaque buveur s'apprête;
On fait de main en main circuler l'écriteau.
» Des verres, débouchez, & verſez à la
» ronde

» Que ce doux nectar nous inonde.
On boit. Ah, maudite liqueur,
Tu nous fais soulever le cœur,
S'écria l'assemblée, à commencer par l'hôte!
Vîte, laquais, vîte qu'on l'ôte;
Buvez-la, si vous le pouvez,
Et, pour réparer cet outrage,
Allez à la cave, & trouvez
D'autre vin qui nous dédommage;
Mais point d'étiquette sur-tout.
Bien parlé, répondit un buveur du bas bout.
A l'instant, du fond de la cave
Manant bourgignot apporté
Au milieu du triste conclave,
Ramena les plaisirs, les ris & la gaîté.
Puis fiez-vous à la naissance;
Comptez sur ce vieux parchemin
Que dépleie avec arrogance

. . . .

. . . .

Tu porterois la pourpre & la crosse & la mitre,
Tu serois né C. . . . B. . . . N. . . ;
Si la vertu, l'honneur ne sont ton premier titre,
Par arrêt du Public, impartial arbitre,

Tu feras baffoué, vilipendé, haï.

Moins méprisable est le vin qu'à Nanterre
Sable un gros Suisse au retour de la guerre,
Qu'un vin fameux étiqueté d'*Aï*
Par qui l'espoir des gourmets est trahi.

La Fable suivante par M. *d'Arnaud*, est très-ingénieuse & renferme une grande vérité. On la trouve à la fin du Livre douzième.

La Couronne & la Houlette.

Rarement le plaisir suit de près la grandeur.

Las de la divine splendeur,
Les Dieux, un jour, se mirent dans la tête
De s'amuser. A cette fête
Les demi-Dieux eurent l'honneur
D'être appellés. *Momus*, des jeux le digne auteur,
De concert avec la Folie,
Vite invente une Loterie,
Où furent mis lots de toute valeur,
Depuis la couronne éclatante,
Jusqu'à la houlette innocente.
Je le dis de grand cœur : à la place des Dieux

Je

Je sçais quel lot m'eût fait envie.
Toute la compagnie
Prit maint & maint billet, plutôt quatre que deux.
Plutus étoit chargé du soin de la recette.
Bref, la distribution faite,
Jupiter, par le Sort, fit tirer devant lui.
Qu'arriva-t-il ? La fête fut complette :
La couronne échut à l'Ennui,
Et le Plaisir eut la houlette.

Le seizième Livre de ces Fables ne contient que des Apologues orientaux, dont quelques-uns mériteroient d'être gravés dans le cabinet des Rois & des Princes ; c'est une instruction mâle & sublime, & d'un genre tout-à-fait différent de nos Fables. L'Apologue suivant, malgré ses défauts de style, vous donnera une idée des richesses de ce fond.

Le Grand-Seigneur & son Visir.

Un successeur d'Ali.... son nom n'importe guère,
J'eusse aimé mieux sçavoir celui de son Visir ;
Mais nous n'avons pas à choisir,

Puiſque l'hiſtoire en fait myſtère:
Ce Deſpote, roulant je ne ſçais quels projets,
S'aviſa de doubler le tribut ordinaire
Qu'on levoit ſur tous ſes ſujets.
L'Edit, examiné par des gens de finance,
Parut très-ſage, & le Divan
Loua l'équité du Sultan.
Le Viſir conſterné garda ſeul le ſilence.
» C'eſt vous, lui dit ſon Maître en élevant la
» voix,
» Qui ferez dans l'Empire exécuter mes loix.
» Que nul n'en ſoit exempt, que rien ne vous
» arrête:
» A me déſobéir il y va de la tête.
Ce ſtyle & ces façons prendroient mal parmi
nous:
Mais les Grands, peut-être, en Aſie
N'ont pas l'oreille faite à des diſcours plus
doux,
D'autres mœurs dans nos Cours ont fait naître
l'Envie:
Il eſt par-tout des biens & des maux dans la
vie,
A quelques jours de là, mandé par le Sultan,
Le Miniſtre de Sa Hauteſſe
Se fit ſuivre d'un Ichoglan,

Qui portoit une lourde caiſſe.
D'abord il ſe préſente aux pieds du Grand-
Seigneur,
Puis lui dit avec aſſurance :
» J'ai rempli les devoirs que ma dictés l'hon-
» neur ;
» Regardez ces garants de mon obéïſſance.
» Il eſt temps qu'à vos yeux luiſe la vérité.
Par lui-même, à l'inſtant, le voile eſt écarté.
» Dieu ! que vois-je ? une bière ! Oui, voilà
» mon aſyle
» Contre une injuſte volonté.
» Je ne veux point ſurvivre à votre gloire,
» Et je ne puis trahir vos peuples malheu-
» reux ;
» Je préfère la mort. —— Ami trop géné-
» reux ! ....
» Mon repentir, mes pleurs aſſurent ta vic-
» toire :
» J'admire, en rougiſſant, tes ſublimes avis.

La vertu d'un ſeul homme a ſauvé ſon païs.

Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'on a fait entrer dans ce choix pluſieurs Fables charmantes de M. l'Abbé *Aubert*, de M. *Barbe* Doctrinaire, & de

quelques autres Poëtes encore vivans. On ne sçauroit trop accueillir cet agréable répertoire. On peut d'un coup d'œil juger des nouvelles acquisitions que la Fable a faites ; on prendra plaisir à comparer ces diverses manières, en convenant que le seul *La Fontaine* est dans ce genre un modèle inimitable.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur la porte du Cimetière de Saint Sulpice.

MONSIEUR,

LA porte du Cimetière, voisin de l'Eglise de Saint Sulpice, tomboit de vétusté ; il étoit indispensable d'en reconstruire une nouvelle qui fût décente & convenable au lieu & à l'Eglise vis-à-vis de laquelle elle se trouve. Le projet en fut proposé dans une de ces assemblées où les voix se comptent seulement & ne se pèsent point ; il ne fut point accepté. Un heureux effort de génie imagina qu'il falloit *simplement* faire une porte *charretière* : idée fort *simple* à la vérité.

Une porte *charretière* vis-à-vis d'un portail qui mérite l'attention des connoiffeurs ! Une porte *charretière* pour indiquer un cimetière de Catholiques ! L'efprit de contradiction, fous le nom d'économie, détermina ce jugement. L'Architecte qui a la confiance de la Fabrique, en fe conformant à ce qui étoit arrêté, crut cependant pouvoir rendre d'une manière plus noble l'idée qui avoit été adoptée. En conféquence, au lieu des deux piliers d'une porte *charretière*, il imagina de faire deux cippes ou bornes antiques arrondies par le haut, fur chacune defquelles on voit, dans un médaillon, une horloge de fable avec des aîles; fur les côtés font des torches funèbres, au-deffous defquelles on a mis des guirlandes de cyprès: emblêmes qui indiquent que le temps s'envole, que l'heure de la mort approche à chaque inftant, qu'elle eft le terme où tout finit, & que de la vie il faut paffer au tombeau. Une porte en deux parties, cintrée fur fa furface, peinte en blanc, ornée dans le haut de croix & de

petites urnes lacrymatoires, forme, avec le reste de la construction, une portion de cercle, & tout cet ensemble représente ainsi une espèce de monument antique.

Ces allégories eussent pu suffire pour désigner le lieu & son usage; mais, comme il s'agissoit d'un cimetière de Catholiques, on crut que des inscriptions en style lapidaire n'y seroient pas déplacées; &, quant à cet objet, l'Artiste ayant pris sur lui plus qu'il ne devoit, (ce qu'il ne désavouera pas) il fit mettre des inscriptions qui furent trouvées peu convenables: elles ont été suppléées par d'autres en peu de jours.

Un écrit produit dans l'obscurité, dicté par la médisance, animé souvent par la calomnie, soutenu seulement par l'esprit de parti, accuse, avec autant d'injustice que de légèreté, Mrs de Saint Sulpice, » dont le goût & » les talens en tout genre sont depuis » long-temps si connus du Public, » d'avoir fait reconstruire le mur du » cimetière voisin de leur Eglise, & » d'avoir profité de l'occasion pour y

» mettre des inscriptions en style la-
» pidaire. » Il faut être bien peu inf-
truit des usages pour ne pas sçavoir
que l'entretien & la construction des
églises paroissiales & de tous les bâ-
timens qui en dépendent, sont dirigés
par des Fabriques, dont Messieurs les
Curé & Marguilliers seulement sont
les Administrateurs. C'est donc à tort
que l'on fait cette imputation à MM.
les Sulpiciens qui n'y ont eu acucune
part; &, si l'on a quelque reproche à
faire, c'est peut-être de ne les avoir
pas consultés. Mais enfin voyons ces
Inscriptions » que plusieurs person-
» nes, dit-on, ont trouvées, pour le
» moins, aussi propres à enrichir les
» *Nouvelles Ecclésiastiques* qu'à décorer
» la porte & les murs où elles ont été
» placées. »

On avoit d'abord mis sur la porte : *Has ultrà metas mortuis locus sacer;* & sur le mur des deux côtés : *Pastor & Curat. S. S. erexer. Anno Domini 1772;* ce qui, traduit littéralement, signifie : *Au-delà de ces limites est le lieu consacré aux morts. Les Curé & Marguilliers*

ont élevé ces limites, l'an du Seigneur 1772. Cette Inscription a paru peu chrétienne, & l'on a remarqué qu'on ne devoit pas dire *un lieu consacré aux morts;* mais le mot de *sacer* ne veut pas dire ici précisément *consacré.* Un cimetière de Chrétiens est un lieu béni, destiné pour leur sépulture; il est donc, non pas *consacré* aux morts, mais béni, consacré & destiné pour les morts; dans ce sens, on pourroit justifier l'Inscription. Au reste, il est probable qu'on auroit été plus indulgent, si l'on avoit sçu que l'Artiste l'avoit fait poser sans consulter ceux qui devoient l'agréer ou la rejetter. Cette Inscription a été supprimée; on y a substitué celle-ci: *has ultrà metas requiescunt beatam spem expectantes;* & sur les côtés, au lieu des mots, *Pastor & Curat. S. S. erexer.* on a cru plus convenable de substituer: *Fides & Pietas erexerunt*, c'est-à-dire: *Au-delà de ces limites reposent ceux qui attendent la béatitude qu'ils espèrent. La Foi & la Piété ont élevé ces limites*, &c.

On veut bien convenir que ces

mots, *la Foi & la Piété*, substitués à *MM. les Curé & Marguilliers*, sont plus modestes & plus édifians; mais on ne traite pas plus favorablement cette seconde édition que la première. L'érudition du Censeur lui fait observer avec beaucoup de sagacité, que ces mots, *has ultrà metas, au-delà de ces limites*, » ont sans contredit le mérite » de la nouveauté; que l'on n'a eu » garde d'y mettre simplement, *hîc* » *requiescunt*, &c, *ici reposent*, &c; » que de profondes réfléxions ont fait » appercevoir que ce *hîc* auroit été » fort déplacé, puisque ce n'est pas à » la porte du cimetière qu'on enterre » les morts, mais au-delà de cette » porte. » Pour peu que le Critique eût fait lui-même quelques *réfléxions*, je ne dis pas *profondes*, mais légères, il se seroit convaincu que cette expression, *has ultrà metas*, est plus heureuse & plus convenable que *hîc*, en ce qu'elle indique les bornes antiques dont on a fait usage; & que faisant d'ailleurs allusion aux bornes de nos jours, elle rappelle aux Chrétiens qu'après la vie

ils reposent en attendant la béatitude qu'ils espèrent. Cette expression n'a point paru déplacée à plusieurs Sçavans, sur-tout si l'on entre dans les vues de l'Artiste; & un Membre distingué de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres ayant été consulté, n'a pas cru devoir y refuser son approbation.

Ces mots ne sont pas les seuls objets de la critique; on remarque que ceux-ci, *beatam spem expectantes*, empruntés de S. *Paul*, ont été employés par l'Apôtre en parlant, non pas des morts, mais des vivans, & de la foi aux promesses qui doit soutenir ceux-ci au milieu des combats & des persécutions de cette vie. Mais l'application n'en est pas moins heureuse pour les morts, si le sens que l'on donne ici à ces paroles est conforme à notre croyance. La mort est le sommeil des Justes, & l'espérance de l'immortalité bienheureuse devient le motif de notre consolation. Il est de foi que nous devons ressusciter un jour; on peut donc dire que les Chré-

tiens *reposent en attendant la béatitude qu'ils espèrent.* S'il étoit néceſſaire de juſtifier l'application de ces paroles, on pourroit citer pluſieurs monumens ſur leſquels elles ont été employées dans le même ſens.

L'envie de critiquer aveugle pour l'ordinaire celui qui en eſt poſſédé : c'eſt un maniaque qui frappe par-tout indiſtinctement, & qui ſouvent combat en furieux le phantôme que ſon imagination lui préſente. On ne ſera donc point ſurpris des déclamations qu'on va lire. » Il pourra paroître » aſſez ſingulier qu'entre tant de paſ» ſages ſoit de *l'Ancien*, ſoit du *Nou-* » *veau Teſtament*, qui regardent le » ſoin qu'on doit avoir des morts, » Meſſieurs les Sulpiciens en ayent » choiſi un où il ne s'agit que des » vivans. Mais faut-il être ſurpris » de cette legère mépriſe ? Ces Meſ» ſieurs n'ont-ils pas depuis long» temps le droit inconteſtable d'ap» pliquer & d'interprêter à leur gré » l'Ecriture-Sainte auſſi-bien que la » tradition ? . . . . . Meſſieurs les

» Sulpiciens auroient pu trouver dans
» leur Bréviaire ou dans les autres
» Livres d'Eglise, qu'ils ont jour-
» nellement entre les mains, de quoi
» former des inscriptions plus capa-
» bles d'édifier les passans, & plus
» dignes de servir de modèles en pa-
» reil cas à leurs confrères de pro-
» vince «. La meilleure réponse qu'on puisse faire à de pareils reproches, est de les publier de nouveau pour faire connoître l'honnêteté & la charité qui les ont inspirés.

L'intérêt de la vérité m'oblige de répéter & d'assurer que Messieurs de Saint Sulpice n'ont eu aucune part directement à ces inscriptions, sur lesquelles ils n'ont pas même été consultés. Les gens éclairés & incapables de prévention, rendent justice à leurs connoissances des saintes Ecritures, & à la droiture de leurs vues. Si par Messieurs de Saint-Sulpice on entend les Prêtres de la Communauté, on accuse à tort des Ecclésiastiques respectables, qui travaillent avec tant de succès pour le bien de la Re-

ligion. On ne seroit pas mieux fondé à faire ces imputations à Messieurs les Sulpiciens, Directeurs des Séminaires, dont la conduite, les lumières, le zèle & les vertus, forment, par leurs exemples & par leurs leçons, des Sujets utiles à l'Etat, des Prêtres, des Pasteurs, qui sont le soutien de la saine doctrine, l'édification de l'Eglise & sa consolation. On ne peut que gémir sur l'aveuglement, ou, pour mieux dire, sur la fureur qui a produit cette attaque indécente.

Je ne vous dis rien, Monsieur, de la décoration du Cimetière dont il s'agit; des Artistes éclairés l'ont honorée de leurs suffrages. C'est au Public instruit & Juge compétent à prononcer sur cet article.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nouveau Mémoire dans l'affaire des Officiers Municipaux de la Ville de Saint-Denis; par Poursin: brochure petit in-8°. de 40 pages; à Paris chez

Knapen & Delaguette Imprimeurs-Libraires Pont Saint-Michel.

LE petit *Pourfin* regimbe, Monſieur ; il ſe démène, ſe replie & ſe tortille pour éviter la correction. Rien de plus amuſant & de plus pardonnable en même-temps que ſa fureur enfantine. Nous ſerions bien bons, les Bénédictins de Saint-Denis & moi, de nous fâcher de tout ce que ſa groteſque colère balbutie contre nous. De la part d'un homme, ce ſeroit inſolence ; mais on ſçait que le petit *Pourſin* ne peut pas même être inſolent. Un Lilliputien, un Pygmée, fit un jour le petit mutin vis-à-vis de *Gulliver*, que ce ſpectacle réjouiſſoit ; *Gulliver* éternua par haſard, & le Pygmée en fut renverſé comme d'un coup de foudre.

Cependant, je l'avoue, j'aime aſſez le petit *Pourſin*. Je voudrois ſeulement qu'il raiſonnât avec un peu plus de juſteſſe, & qu'il parlât mieux ſa langue ; il en deviendroit

plus ſingulier, & ſeroit peut-être regardé comme un prodige. La lettre ingénieuſe & ſolide de Dom *Anſart*, que j'ai inſérée dans mes Feuilles *, n'a pas eu le bonheur de plaire à *Pourſin*. Il prétend la réfuter dans ce nouveau *Mémoire*, & c'eſt à ce Religieux qu'il adreſſe la parole. *Pourſin* le repréſente comme dévoré *de la jalouſe ardeur d'aſſervir toute une ville.* Auriez-vous jamais ſoupçonné, Monſieur, à Dom *Anſart*, ou à quelqu'autre de ſes Confreres, la *jalouſe ardeur*, le grand projet de faire la conquête de Saint-Denis ? *Pourſin* ajoute : *Je ne crains point vos ridiculés, ni ceux de Fréron.* *Pourſin* a raiſon ; *Pourſin* ne doit craindre que les ſiens..... *Ce pompeux étalage de bienfaits, de largeſſes, & privations multipliées inouies, que vous exercez ſur vous-même.* Ah ! *Pourſin*, *Pourſin*, je crois cela très-beau ; mais, de grace, daignez me l'expliquer ; car je ne puis deviner ce

* Voyez la préſente *Année Littéraire* 1772, Tome I, page 339.

que vous voulez dire par *exercer sur soi-même un pompeux étalage de bienfaits, de largesses & privations multipliées inouies. . . . La sagesse & la justice de la Cour, voilà les craintes qui vous ont porté, &c.* Je ne sçavois pas que *la sagesse & la justice* du Parlement fussent des *craintes. . . . . Le prétexte vague d'un remerciement à Fréron vous a fait imaginer qu'en prenant vous-même l'intérêt prétendu de votre Monastère, le public seroit convaincu de la solidité de vos prétentions.* Ce n'est point par un prétexte vague, mais par une véritable amitié, qu'*en prenant moi-même votre intérêt* réel & non pretendu, je vous conseille, mon cher *Poursin*, d'écrire un peu moins mal; le *Public* sera certainement *convaincu de la solidité* de mes avis.

Je ne vous ennuyerai pas davantage, Monsieur, du beau style de *Poursin*; cela ne finiroit pas. Le titre même de sa nouvelle brochure n'est pas François; il l'appelle *Mémoire* : ce n'est pas là le mot propre; il falloit l'intituler *Libelle*. En effet, les quarante pages de

Pourſin ne ſont remplies que d'invectives. Je ne parle pas des fauſſetés, ſans nombre qu'il avance pour étayer le frêle édifice de ſes cliens : telle Cauſe, tel Avocat. Je laiſſe aux ſçavans Bénédictins le ſoin de relever les hardis menſonges de *Pourſin*. Je me contenterai de vous dire qu'un de ces jours derniers, cauſant de ce procès avec une perſonne de beaucoup d'eſprit & qui a bien lu les Mémoires publiés de part & d'autre, elle finit, après avoir beaucoup ri de *Pourſin*, par ces paroles remarquables : *Si l'Hôtel-Dieu de Saint-Denis n'appartenoit pas aux Bénédictins de cette Ville, il faudroit le leur donner.*

Phédon, ou Entretiens ſur la Spiritualité & l'Immortalité de l'ame ; par M. Mosès Mandels-Sohn Juif, à Berlin ; traduit de l'Allemand, par M. Junker, de l'Académie des Belles-Lettres de Gœttingen : un volume grand in-8° de 350 pages, prix 3 liv. 12

sols broché ; à Paris chez Saillant Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

MOSÈS * MENDELS-SOHN, Juif, est justément regardé, dit M. *Junker* dans un *Avertissement*, comme un des plus célèbres écrivains qui de nos jours sont la gloire de l'Allemagne. Ses ouvrages Philosophiques, écrits en Allemand, sont si généralément applaudis, qu'on ne pense pas rendre un médiocre service à la république des Lettres en lui donnant une traduction qui puisse faire connoître ces ouvrages dans toute l'Europe. Pour appuyer l'éloge que le traducteur fait des talens littéraires de son original, il cite quelques passages d'une Lettre que le Juif écrivit à M. *Bonnet* son ami, qui venoit de lui dédier son *Examen des preuves sur lesquelles le Christianisme est fondé.* On y remarque autant d'esprit que de cette opiniâtreté qui sacrifie tout à la Religion de ses pères.

* C'est-à-dire, *Moïse fils de Mendel.*

L'ouvrage de *Mosès*, dont on nous donne la version, a été composé sur le modèle de celui de *Platon*, & l'auteur lui a donné le même titre (*Phédon*) la même forme & le même ordre, en tâchant seulement d'accommoder au goût de notre siècle les preuves métaphysiques qui se trouvent dans le *Phédon* Grec. *Platon* & *Mosès* supposent que *Socrate*, condamné à mort, s'entretient familièrement avec ses amis des raisons qui peuvent établir l'immortalité de l'ame & son éternelle destinée. Avant que d'entrer en matière, M. *Mosès* a pensé, avec raison, qu'il falloit tracer un tableau de la vie du Philosophe pour le faire bien connoître & donner du poids à sa morale sublime. Je ne m'arrêterai point sur cette vie que tout le monde connoît. Elle est accompagnée de trois *Entretiens* qui sont un tissu de raisonnemens & de principes recueillis par *Platon*, d'après les discours de *Socrate* dans les fers. La spiritualité de l'ame, son immortalité, la réalité d'une autre vie, la certitude d'une récompense

destinée à la vertu, & d'une punition réservée au vice, sont les objets intéressans de ces *Entretiens*. Dans le premier, l'auteur dit qu'il a suivi d'assez près son modèle (*Platon*). Dans le second, il a cru devoir abandonner son guide. » Les preuves alléguées, » dit-il, par le divin Philosophe sur » l'immatérialité de l'ame sont si super- » ficielles & si chimériques, qu'elles » méritent à peine d'être sérieuse- » ment réfutées «. Dans le troisième, M. *Mosès* a cru devoir recourir aux modernes & faire parler *Socrate* comme un Philosophe du 17e ou du 18e siècle. La plupart des raisons métaphysiques, fondues dans ces nouveaux *Dialogues*, ne sont point susceptibles d'analyse ; il faut lire l'original & suivre le fil des démonstrations. Je ne mettrai sous vos yeux que deux ou trois morceaux qui conservent, quoiqu'isolés, leur intérêt & leur énergie. Cet endroit où *Socrate* désire de quitter cette vie pour jouir d'une autre plus heureuse, m'a paru plein de force & de noblesse. » Il est donc vrai, mon

» chez *Simmias*, que la mort ne doit
» jamais être terrible aux vrais Philo-
» sophes. La Société du corps leur est
» à charge dans toutes les occasions
» ..... Quelle inconséquence donc
» de trembler, de se désoler à l'ap-
» proche de sa dissolution. C'est avec
» courage, c'est même avec joie que
» nous devons partir pour le lieu où
» nous espérons embrasser l'objet de
» nos vœux les plus ardens; je veux
» dire la Sagesse..... Quoi, des gens
» du commun, des hommes ignorans,
» à qui la mort vient d'enlever leurs
» maîtresses, leurs femmes & leurs
» enfans, ne souhaitent dans le fort
» de leur affliction rien de plus ar-
» demment que de quitter la terre
» & d'aller joindre l'objet de leur
» tendresse ou de leurs désirs; &
» ceux qui sçavent ne pouvoir
» posséder que dans l'autre vie l'ob-
» jet qui seul peut captiver leur ame;
» fondés d'ailleurs à croire qu'alors
» ils le verront briller de l'éclat de
» tous ses charmes, sont pleins de
» détresse, tremblent, & ne se met-

» tent pas gayement en voyage. Oh,
» non, mon cher *Simmias*, rien n'eſt
» plus inconſéquent qu'un Philoſophe
» qui craint la mort «. Voilà, Monſieur, d'un ſeul trait les trois quarts
de nos Sages rayés du tableau des
vrais Philoſophes ; ils ne ſont braves
que la plume à la main.

L'Apôtre, formé à l'école de la
Divinité même, ne s'énonce pas
avec plus de clarté ſur la certitude
d'une autre vie que le fait *Socrate* dans
le morceau ſuivant. » S'il eſt vrai
» qu'après cette vie la ſageſſe & la
» vertu font notre ambition, & que
» nos deſirs n'auront d'autre objet que
» la recherche de la beauté, de l'ordre
» & de la perfection ſpirituels, notre
» exiſtence ne ſera qu'une intuition
» non interrompue de la Divinité,
» plaiſir céleſte qui, dès cette vie, eſt
» la noble récompenſe des travaux
» de l'homme vertueux..... Non,
» mes amis, quiconque a la conſcience
» d'une conduite intègre, ne peut pas
» s'affliger au moment de partir pour
» jouir d'un bonheur inaltérable. Que

» celui-là seul, qui, durant sa vie, » a offensé les Dieux & les hommes, » qui s'est plongé dans les voluptés » brutales, qui s'est réjoui de la misère d'autrui, tremble au seuil de » la mort, ne pouvant jetter aucun » regard sur le passé sans repentir, » aucun sur l'avenir sans crainte.... » Peut-être la Divinité nous rassemblera-t-elle dans son sein. O, mes » amis, avec quel ravissement nous » rappellerions-nous alors, dans nos » tendres embrassemens ce jour où » nous nous sommes quittés !

Socrate, voyant ses amis continuer à s'affliger à l'excès du sort qui l'attendoit dans peu d'heures, leur adressa ces paroles pleines de noblesse & de douceur : » On dit des cygnes » que, près de leur fin, ils chantent » plus agréablement que dans toute » leur vie. Si ces oiseaux étoient, » comme on le croit, consacrés à » *Apollon*, je dirois que leur Dieu leur » fait sentir à l'heure de la mort un » avant goût de la vie à venir, & » qu'ils chantent en réjouissance de

» ce ſentiment. Il en eſt de même de » moi. Je ſuis Prêtre de ce Dieu, & » en vérité il a imprimé à mon ame » un ſentiment de béatitude future » qui diſſipe toute mauvaiſe humeur » & me permet d'être plus ſerein au » moment de ma mort que je ne l'ai » été durant ma vie.

Le volume dont je viens de vous rendre compte, Monſieur, ſera ſuivi de trois autres de même format, mais ſur des matières différentes ; ils compoſeront enſemble les Œuvres du Philoſophe Juif. Je ſuis perſuadé que, d'après l'expoſé que je viens de faire du premier Tome, ceux qui doivent le ſuivre ſeront reçus avec empreſſement de toutes les claſſes de la littérature, excepté de celle qui n'aime pas qu'on parle de la ſpiritualité de l'ame & d'une vie future. La traduction de M. *Junker* eſt très-bonne. Ce Livre eſt une excellente leçon pour la Philoſophie nationale.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Avril 1772.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE IV.

Le Jugement de Pâris ; Poëme en quatre Chants, par M. Imbert ; un volume in-8° de 200 pages ; à Paris chez Pissot Libraire Quai de Conti.

JE vous avoue, Monsieur, qu'en jettant les yeux sur le titre de ce Poëme, j'ai d'abord été prévenu contre le sujet. L'histoire de la Pomme adjugée à *Vénus* est si vieille & si rebattue dans les Poësies de toutes les Nations, que je m'étois imaginé qu'elle ne pouvoit plus rien fournir de neuf & de piquant à l'esprit. La lecture de l'ouvrage de M. *Imbert* m'a détrompé ; j'ai vu que, même dans les sujets qui paroissent les moins favorables, tout dépend de l'exécution, & qu'il n'y a

rien de si usé qu'une imagination brillante & féconde ne puisse rajeunir. Vous en jugerez sans doute comme moi, Monsieur, en suivant le plan de ce Poëme & les détails dont l'auteur a sçu l'embellir. Le seul changement qu'il ait fait à la Fable, a été de transporter à la Cour le jeune *Pâris*, qui, selon la Mythologie, étoit encore Berger lors de ce fameux jugement. Voici le portrait de ce Petit Maître de l'Antiquité.

Parmi ses fils, sur le Troyen rivage,
Le bon *Priam*, père de ses Sujets,
Voyoit *Pâris*, charmant, jeune & volage,
Couler ses jours dans le sein de la paix,
Les dépenser en amoureux projets,
Et se livrer aux erreurs du bel âge.
Par les talens il ornoit sa beauté;
De *Terpsicore* il avoit la souplesse,
D'un pied liant glissoit avec mollesse,
Ou voltigeoit avec légèreté.
Souvent l'Echo se plaisoit à redire
De ses chansons le tour harmonieux,
Et sous ses doigts il animoit la lyre,
Qui soupiroit des sons voluptueux.

Toujours heureux & toujours infidelle,
On le voyoit voler de belle en belle ;
Impétueux & tendre tour à tour,
Il enchaînoit la Prude & la Coquette ;
Insecte aîlé, papillon de toilette,
Il possédoit la chronique du jour,
Sçavoit à fond la mode & l'étiquette.
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais sçavant, craignant de le paroître :
Bref il étoit, à la Cour des Troyens,
Ce qu'on appelle en France un Petit-Maître.

Pâris part pour la chasse ; il est la terreur des habitans des forêts ; le trait rapide perce l'oiseau dans l'air & retombe avec lui ; le cerf mêle ses pleurs à son sang ; enfin le jeune Prince succombe à la fatigue, s'assied à l'ombre d'un vieux chêne, &, tandis qu'avec son arc il soulève & compte son butin,

A son oreille arrive un doux murmure,
Tel que le bruit d'un Tremble vacillant ;
Il tend son arc, son œil étincelant
Cherche sa proie, & reconnoît *Mercure*.
» Rassure-toi, dit l'Envoyé des Cieux ;
» Prince, le Sort à ce glorieux titre

» En joint un autre encor plus glorieux :
» Par mon organe, on te nomme l'Arbître
» Dù différend qui partage les Dieux.
» Ecoute, apprends la bisarre naissance
» De nos débats, & décide entre nous.
» Long-temps *Thétis*, avec indifférence,
» Vit, tu le sçais, *Pelée* à ses genoux ;
» *Pelée* enfin, par sa persévérance,
» Amant chéri, devient heureux Epoux.
» Par une fête, avec pompe ordonnée,
» Des vastes mers le Despote orgueilleux,
» Voulant fêter cet heureux hyménée,
» Dans son Palais rassembla tous les Dieux,
» Hors la Discorde, *Euménide* céleste,
» Qui ne jouit qu'en immolant la paix,
» Monstre hideux, dont l'haleine funeste
» Souffle par-tout la rage & les forfaits.
» Mais tout-à-coup la farouche Déesse,
» Pour se venger de ce cruel mépris,
» Vole au banquet, &, d'un malin souris,
» Accompagnant sa perfide largesse,
» Lance une pomme, avec ces mots écrits :
» *A la plus Belle.* O pomme trop fatale !
» Les doigts y sont à peine reposés,
» Que la vapeur du venin qu'elle exhale
» Trouble soudain les esprits divisés.

» Dans tous les yeux la fureur étincelle ;
» Chaque Déesse a demandé le prix ;
» Il est à moi, voyez, *A la plus Belle* ;
» On se partage ; & bien-tôt, à grands cris,
» Chaque Immortel protège une Immor-
» telle.
» L'un voit la pomme, & l'arrête en volant,
» Une autre main, plus agile ou plus forte,
» Saisit le fruit, qu'une troisième emporte,
» Pour le reperdre, & toujours circulant,
» De main en main la pomme va roulant.
» On voit déja les tables renversées ;
» Et de *Thétis* les roses dispersées
» Nagent au sein du Nectar ruisselant.
» Le Roi des Cieux au milieu d'eux s'élance,
» Parle & s'écrie : Arrêtez. A sa voix,
» Parmi les Dieux, descendent à la fois
» Et la terreur & le morne silence.
» L'air s'est purgé du venin répandu ;
» La paix renaît, & la troupe éclairée
» Exclut, choisit, nul arrêt n'est rendu :
» Entre *Junon*, *Pallas* & *Cithérée*,
» Le choix enfin demeure suspendu.
» Quand *Jupiter* : Ma volonté suprême,
» Pourroit, dit il, nommer l'une des trois ;
» Mais, Immortels, dois-je donner ma voix

» Contre une épouse, ou deux filles que
» j'aime ?
» Pour prononcer avec plus d'équité,
» Portons la cause au Tribunal d'un homme,
» On applaudit, & je suis député,
» Pour consigner cette fatale pomme,
» Et te nommer Juge de la Beauté.

Mercure ajoûte que son jugement, respecté des Dieux mêmes, sera pour eux l'oracle du Destin. Tout à coup, ô prodige! Les chaleurs de l'Eté se tempèrent; la verdure reprend une fraîcheur nouvelle; les fleurs & les fruits, la rose, la violette, la vigne & l'oranger étalent leurs richesses; l'Olympe s'ouvre; une odeur d'ambroisie parfume les airs & annonce l'arrivée des trois Déesses. La description de leurs parures différentes est un des endroits les plus parfaits de ce Poëme.

Junon paroît; fastueuse Beauté,
Qui s'embellit d'une grace nouvelle;
Le diamant, dans l'or pur incrusté,
Mêle ses feux à la pourpre immortelle.

Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la Déesse, & retombe avec grace;
Divin tissu, dont la splendeur efface
Le coloris de cet arc lumineux,
Qui peint la nue & les airs qu'il embrasse.
Reine superbe, elle a le front paré
D'un diadême, où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré;
Et, dans ses mains, brille un sceptre d'opale.
Pallas, ornée avec simplicité,
N'est pas moins belle, avec moins d'opulence;
Dans ses regards une douce fierté,
Dans sa parure une sage élégance,
Balancent bien, *Junon*, ta majesté.
Un voile blanc, monument de sa gloire,
Sert ses attraits, en marquant sa pudeur:
Voile charmant, où, d'un doigt créateur,
De son triomphe elle traça l'histoire:
L'œil étonné voit sa lance d'airain
Frapper la terre avec un long murmure,
Et l'Olivier, qui jaillit de son sein,
Agite encor sa bruyante verdure.
A son oreille, on suspendit en nœuds
Des boucles d'or errantes & captives;
Et des brillans, d'un verd foible & douteux,
Ceignent son front, façonnés en olives.

Sous ſes habits, avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrte, ornent l'humble édifice
De ſes cheveux, en boucles partagés.
L'une des Sœurs, qui veillent auprès d'elle,
(C'eſt *Aglaé*) d'abord après le bain,
Sous le tiſſu d'une gaze infidelle,
Avoit caché les tréſors de ſon ſein:
Mais des odeurs l'eſſence la plus pure
Avoit déja parfumé ſes atours;
Quand on plaça la divine ceinture,
Qui ſert d'aſyle & de trône aux Amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage,
Erre toujours un eſſain de plaiſirs,
Les doux attraits & les ardens déſirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage,
Les vœux ſecrets, les détours innocens,
Le feint courroux & les agaceries,
Pièges adroits, qui ſurprennent les ſens,
Et livrent l'ame aux douces rêveries.

Je ne ſçais ſi je me trompe; mais ce morceau me ſemble un chef-d'œuvre d'élégance & d'agrément. Remarquez, Monſieur, avec quel art le Poëte a donné à chaque Déeſſe l'eſpèce de

parure qui convient à ſon caractère ! Depuis *Homère*, des milliers de Verſificateurs ont eſſayé de décrire, d'après lui, la ceinture de *Vénus*. Quelques-uns y ont réuſſi en partie ; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vu nulle part une peinture auſſi fraîche, auſſi voluptueuſe : jamais le Prince des Poëtes n'a été plus heureuſement imité.

Pâris balance entre les trois Déeſſes ; il excuſe ſes délais par des éloges flatteurs ; puis il déclare qu'il ne peut juger ce qu'il ne voit pas ; que la beauté ſuprême naît d'un tout parfait ; qu'il faut que les ornemens diſparoiſſent & livrent à ſes regards tous les appas ſur leſquels il doit prononcer. *Junon* & *Minerve* héſitent ; *Vénus* les raille ſur leur prudence ; *Pâris* ſe ſouſtrait un inſtant à leur vue, & ſon abſence les détermine.

Chant IIe. *Pâris* rentre. Mille tréſors différens ſont offerts à ſes yeux ; il eſt ébloui, il eſt hors de lui-même : à force de trop voir, il ne voit plus rien. Il les conduit dans ſon Palais pour les juger le lendemain au lever

de l'aurore. Il accuſe leurs charmes de ce délai. Le Poëte s'écrie :

Sages Mortels, vous que*Thémis éclaire,
Sur de tels faits s'il falloit s'énoncer,
Hâteriez-vous un décret téméraire ?
Je crois vous voir, fiers de ce miniſtère,
Près de finir, cent fois recommencer,
Revoir encor, comparer, balancer,
Et, peu contens d'un examen ſévère,
Y revenir avant de prononcer.

Envain *Pâris* implore le repos ; l'image de tant d'attraits lui eſt toujours préſente ; elle agite tous ſes ſens : mais il conçoit un projet bien digne de lui. Il oſe eſpérer de faire la conquête des trois Déeſſes & de leur inſpirer de l'amour. De jeunes Eſclaves viennent préſider à ſa toilette. Quand des ſonges ſiniſtres ou l'inſomnie ſembloient avoir éteint la vivacité de ſes regards, ces Nymphes s'efforçoient de les ranimer par des récits voluptueux ou galans.

» Il faut, Seigneur, que ma bouche indiſcrette
» Ici relève un myſtère d'amour,

» Lui dit *Næris*; la sœur du Dieu du Jour,
» *Diane* en fut l'Héroïne secrette.
» *Diane*! eh! quoi! la Vierge des Forêts!
» Ah! c'est, sans doute, une vaine imposture;
» *Phymas* pourtant m'a conté l'aventure,
» Et ce Devin, Seigneur, ne ment jamais.
» Au sein des bois, nuit & jour égarée,
» *Diane* aux daims, à la biche éplorée
» Faisoit la guerre. Elle vit sans amant,
» Et, si l'Amour n'abrège leur durée,
» Les jours, dit-on, coulent bien lentement,
» Les nuits sur-tout! Elle erroit tristement,
» D'ardens limiers & d'ennuis entourée.
» D'un pied léger, plus prompt que les éclairs,
» La belle un jour suivoit un cerf rapide;
» Vers un taillis, une flèche homicide
» Vole, & soudain un cri frappe les airs.
» *Diane* accourt. Au sein de l'herbe épaisse,
» Paroît *Zilas*, le bras percé d'un trait;
» Ce beau Pasteur, brûlant d'un feu secret,
» Suivoit par-tout la farouche Déesse.
» Tant de beauté, son âge & ses douleurs
» Touchent *Diane*: Eh! qu'ai-je fait, dit-elle?
» A cette voix, oubliant ses malheurs,
» Il se relève, &, l'œil mouillé de pleurs,
» Sourit encore en voyant l'Immortelle.

» *Diane* exprime, avec la Fleur nouvelle,
» Des végétaux les sucs régénérans :
» Je sens, dit-il, ô Déesse, ah ! je sens
» Une blessure, hélas ! bien plus cruelle.
» *Phœbé* distraite, à ce doux entretien
» Ferme l'oreille, achève son ouvrage ;
» D'un tendre aveu pour effacer l'outrage ;
» Chez une Prude il est plus d'un moyen :
» Se courroucer, ou n'y comprendre rien ;
» N'y rien comprendre est toujours le plus
sage.

» Le jour renaît, *Phœbé* cherche *Zilas* ;
» Pour n'aimer point, on n'est pas inhumaine.
» Près du Berger, pour soulager sa peine,
» Si la pitié d'abord guida ses pas,
» Sans doute encor la pitié la ramène.
» Mais le Berger commence à s'enhardir :
» Mieux qu'elle instruit du mal qui le possède,
» Bientôt lui-même il prescrit le remède :
» Un seul baiser, un seul, peut le guérir.
» A ce discours, *Diane* plus sévère,
» Rougit, pâlit, & demeure sans voix,
» Court aussi-tôt dans l'épaisseur du bois,
» Ensevelir sa honte & sa colère,
» Et voit le jour naître & mourir deux fois,
» Sans visiter le Berger téméraire.

» Mais les remords se glissent dans son cœur :
» Dois-je le fuir, dois-je le voir, dit-elle ?
» Ah ! si lui-même, irritant sa douleur,
» Rendoit enfin sa blessure mortelle !
» Elle revient. Quoi ! même avant le jour !
» Cette pitié, si je sçais comme on aime,
» Me paroît bien ressembler à l'amour,
» Si toutefois ce n'est l'amour lui-même.
» Le Berger seul, attendant le trépas,
» Foible & tremblant a revu la Déesse :
» Elle soupire ; Eh ! qui pourroit, hélas !
» Le voir mourant, & rester sans foiblesse ?
» Un doux baiser est cueilli par *Zilas*.
» On se sépare, & la deuxième Aurore,
» Près du Berger trouve *Diane* encore :
» De la fraîcheur qui vient me colorer,
» Lui dit *Zilas*, soyez moins étonnée ;
» Les sucs des fleurs ne me l'ont point don-
» née,
» Vos végétaux me laissoient expirer.
» O Deïté, ma guérison soudaine,
» Je ne la dois qu'à ce charmant baiser,
» Au baiser seul ; je le cueillois à peine,
» Que j'ai senti mes douleurs s'appaiser.
» Pour raffermir sa force encor debile,
» Nouveau baiser demandé, pris soudain ;

» De jour en jour, le remède eſt facile;
» De jour en jour, notre Berger malin,
» Plus exigeant, la revoit plus docile.
» Il craint ſans ceſſe; il faut à chaque inſtant
» Ou réprimer une douleur nouvelle,
» Ou raſſûrer ſa ſanté qui chancèle,
» Ou le guérir d'un doute renaiſſant.
» Toujours l'effroi, qu'à *Diane* il oppoſe,
» Sert à propos ſon amoureux deſſein,
» Et tour à tour, ſa bouche ſe repoſe
» Sur deux beaux yeux, ſur deux lèvres de
» roſe,
» Plus bas encor, ſi j'en crois le Devin.
» On ne ſçait point quelle heureuſe aventure
» Survint alors & reſſerra leurs nœuds;
» Mais dès ce jour, fille de la Nature,
» L'égalité s'aſſit au milieu d'eux.

Il me ſemble, Monſieur, qu'il n'étoit guère poſſible d'inventer un épiſode plus ingénieux, plus agréablement narré, & qui rentrât mieux dans le ſujet principal. Auſſi *Pâris* prend-il cette hiſtoire comme un préſage de ſon bonheur; il ne doute plus du ſuccès.

Le Chant IIIe eſt conſacré aux ſol-

licitations des trois Déesses. *Junon* paroît la première ; elle transporte le Prince dans un Palais de diamans & de saphirs; le parquet est de lames d'or; l'argent s'arrondit en colonnes ; les couronnes & les sceptres sont épars à ses côtés. Elle offre à *Pâris* tous ces trésors & le Trône de Phrygie ; mais, s'il lui refuse la pomme, elle lui expose les malheurs qui fondront sur lui. Le Poëte saisit cette circonstance pour faire faire à la Déesse une prédiction du siége d'Ilion & de tous les maux dont la famille de *Priam* doit être la proie. Ce morceau si bien placé est plein de force, d'énergie, d'images Poëtiques, & le style fait un heureux contraste avec le reste du Poëme, qui est d'un ton doux & riant. *Junon* finit par demander à *Pâris* ce qu'il exige.

» Parle, réponds, que veut ta vanité ?
» De l'or ? C'est peu, dit-il, avec fierté.—
» Eh bien ! *Pâris*, joins-y le diadême.—
» Non, je veux plus.—Soit, l'Immortalité ?
» C'est encor peu.—C'est peu ! quoi donc ?—
» Vous-même.
Vous... pardonnez, Souveraine des Cieux,

» Votre deſtin, c'eſt de charmer les Dieux;
» Vous adorer, ſans doute, c'eſt le nôtre;
» Punirez-vous un amour orgueilleux?
» Vous l'inſpirez, & mon crime....eſt le vôtre.

Cette propoſition ne fait qu'irriter la colère de la Reine des Dieux.

Minerve lui ſuccède, & *Pâris* eſt dans le Temple des Arts; elle fait briller à ſes yeux les différens prodiges qu'ils enfantent & lui propoſe d'en partager l'empire. Je préſide aux combats, lui dit-elle; &, ſi *Junon* te fait regner aujourd'hui, je puis demain briſer ton ſceptre. Mais de tous mes dons, le plus précieux, c'eſt la ſageſſe, & tu peux la poſſéder. Le Conquérant, qui ne l'écoute point, combat ſans fruit: l'imprudent peut vaincre quelquefois; le ſage ſeul ſçait jouir de la victoire.

A ce diſcours de grands mots hériſſé,
Il croit ouïr une langue étrangère,
Et ſent déja ſon cœur vuide & glacé;
Etrange effet! cet amour téméraire,
Qu'on vit braver menace, orgueil, prière,
Par la morale eſt ſoudain terraſſé.
Il laiſſe en paix cette froide ſageſſe,

Et le dégoût succède à son ardeur :
Plus de desir, plus d'aveu, la Déesse,
Grace à l'ennui, garantit sa pudeur.

Cette idée, Monsieur, est très-heureuse ; rien de si plaisant & de si adroit en même temps que cet effet singulier du discours de *Minerve*. Le Poëte avoit un écueil à éviter ; c'étoit la monotonie des mêmes propositions aux trois Déesses. On ne peut qu'applaudir à la manière dont il a surmonté cet obstacle difficile à vaincre.

Cependant *Pâris*, triste, abattu, désespéré, se rappelle que *Vénus* est la mère des amours. Cette idée ranime ses espérances ; il suit une route qui s'ouvre devant lui ; il se trouve au milieu de bosquets & de jardins enchanteurs. C'est ici que le Poëte semble avoir épuisé tout son art pour peindre ce séjour de délices. Le chant des oiseaux se joint à celui des Syrènes.

Déja *Pâris* voit un essain volage
D'Enfans aîlés conduits par les desirs,
Se disperser & d'ombrage en ombrage,

Donner par-tout le ſignal des plaiſirs.
Armé d'un arc, ſentinelle ſévère,
L'un d'eux placé près d'un riant berceau,
Défend l'entrée à la pudeur auſtère ;
Modeſte Amour, l'autre de ſon bandeau
Couvre un Amant ſurpris ſur la fougère.
Du haut d'un Pin, plongeant un œil ſecret
Dans l'épaiſſeur d'une haute bruyère,
Le plus malin, ſpectateur indiſcret,
Compte ſes doigts, & ſourit à ſon frère.
Mais tout-à-coup un cri ſe fait ouir,
Pâris ſe trouble...... ô, Prince, oſes-tu croire
Que dans ces lieux la beauté peut gémir ?
Ce cri plaintif eſt un cri de victoire,
Et la douleur annonce le plaiſir.
Vois s'élancer cette Nymphe ingénue,
Surpriſe au bain ; honteuſe d'être nue,
Elle veut fuir, l'Amant vole à ſon tour ;
Sous les berceaux la pourſuit, ou la guette :
La Belle enfin, après un long détour,
Tombe, & l'Amant croit devoir ſa défaite
A la foibleſſe, il la doit à l'Amour.
Une autre Amante, encor ſimple & timide,
Croit demeurer cachée au fond des eaux ;
Vaine eſpérance ! Elancé dans les flots,

L'Amant la suit, perce le voile humide,
Et le Plaisir agite les roseaux.

Enfin *Vénus* paroît ; sa présence achève sa victoire. *Pâris* tombe à ses pieds, & lui offre la pomme & le prix qu'il ose y mettre. La Déesse lui répond qu'elle attendoit plus de délicatesse ; que le Juge n'a qu'à prononcer, & que l'amant bien-tôt entendra son arrêt.

Chant IVe. La réponse de *Vénus* augmente l'inquiétude de *Pâris*. Elle raconte à son fils l'audace & les offres du jeune Prince.

» On ose tout, quand l'amour est extrême,
» Reprit le Dieu ; quel crime a-t-il commis ?
» Qu'a-t-il osé ? Prétendre à ce qu'il aime ?
» A mes sujets cet orgueil est permis ;
» Ce qu'il a fait, je l'aurois fait moi-même.
» En vous jugeant, sera-t-il condamné
» A détester un emploi qui l'honore ?
» Doit-il, nommant la Beauté qu'il adore,
» Faire un heureux, & vivre infortuné ?
» Ah ! des plaisirs soyez toujours la mère :
J'ai vu *Cypris* quitter avec ardeur
Des lits dorés pour un lit de fougère, &c.

Alors le Dieu voulant aſſurer la gloire de ſa mère, s'enlève, lui lance un trait de ſon carquois doré, & remplit *Pâris* d'eſpérance & d'amour. *Vénus* fuit ſon amant, dont la timidité la touche; néanmoins elle s'arrête & s'aſſied ſur un lit de verdure. Le jeune Prince ſe place d'abord un peu plus bas, & bientôt ſe rapproche & ſe raſſure.

L'un des oiſeaux que *Vénus* a nourris,
Vient à leurs yeux étaler ſon plumage,
Priſme vivant des couleurs de l'Iris,
Vole autour d'eux, bat de l'aîle, & plus ſage,
Va ſe poſer dans le ſein de *Cypris*.
Tout eſt baiſé; l'Oiſeau tendre & folâtre
Erre par-tout, roucoulant, becquetant,
Feint d'échapper, va, revient à l'inſtant,
Et de ſa queue épanouit l'albâtre.
Souvent de l'aîle, il ſemble, Amant jaloux,
Couver le ſein de la belle Déeſſe;
Souvent l'oiſeau, baiſé ſur ſes genoux,
De l'amant même allarme la tendreſſe.
Bannis l'effroi dont ton cœur eſt frappé,
Heureux amant, ton triomphe s'apprête;
Sous ce plumage, Amour enveloppé

A tes tranſports vient livrer ta conquête.
Le Dieu malin, uſant d'un doux loiſir,
Et plus hardi par ſa métamorphoſe,
En ſe jouant, la diſpoſe au plaiſir,
Et de ſon bec, dans ſes lèvres de roſe;
Fait circuler tous les feux du deſir.
Soudain *Vénus* s'attendrit & ſoupire :
Son œil déja de plaiſir enivré,
Cherche le Prince & l'enflamme & l'attire;
Pâris ſe trouble, & ſon cœur pénétré
Demeure en proie aux flammes du délire.
Des deux amans le rang eſt confondu,
Plus de barrière entre le ciel & l'homme;
Un frais nuage autour d'eux étendu,
D'un or fluide a déja fait un dôme,
Et cet arrêt dans l'air eſt entendu:
Pâris triomphe & *Vénus* a la pomme.
L'Echo frappé répond à cette voix;
Tous les Amours, invités par leur frère,
Volent ſur l'heure, & vuident ſon carquois;
Cent traits de feu décochés à la fois,
En ſe croiſant, traverſent l'hémiſphère.
Tel, quand l'hymen par nos vœux réclamé
Brûle nos Rois de ſes flammes fécondes,
Des mains de l'art, le ſalpêtre allumé,
Se diviſant en flèches vagabondes,

Vole, & des Cieux fend l'azur enflammé.
Vénus jouit, tout ressent son ivresse;
Sous ses glaçons la tremblante vieillesse
Retrouve encor la chaleur du Printemps;
Un feu précoce enhardit la jeunesse,
Et les Epoux ressemblent aux Amans.

Les trois Déesses se retrouvent ensemble dans le Palais de *Pâris* pour entendre sa décision. La pomme est adjugée à *Vénus;* elle remonte dans l'Olympe, & les Dieux rendent hommage à la Reine des Belles.

Tel est le fond & le plan de ce nouveau Poëme, que je regarde comme une des productions les plus agréables dont la Mythologie ait fourni le sujet. Il faut convenir, Monsieur, que cette Mythologie est une source bien féconde de fictions brillantes & d'heureuses imaginations. Que nos êtres métaphysiques sont froids & secs en comparaison! On aura beau dire & beau faire, il faudra, quand on voudra de la poësie, revenir toujours à la Fable: c'est-là qu'est son vrai triomphe. Au reste, Monsieur, il s'en faut bien que je vous aye rapporté tous les traits qui m'ont charmé dans l'ouvrage de

M. *Imbert*. Ce jeune Ecrivain a reçu de la nature ce qui diſtingue le vrai Poëte ; je veux dire, l'art de peindre. Eſt-il queſtion du caducée de *Mercure* ? Il ſemble vous le préſenter ſous les yeux ; c'eſt

Cette verge où s'enlace
De deux ſerpens l'accord myſtérieux.

S'agit-il de la nue qui amène le grouppe des trois Déeſſes ? Voyez ſi cette idée peut être rendue d'une manière plus ſenſible :

La nue enfin, s'abaiſſant ſur la terre,
Rend le dépôt confié par les Dieux,
Livre aux zéphirs ſon orbe radieux,
Et va ſe perdre au ſéjour du tonnerre.

Dans un autre endroit, il décrit les prodiges opérés par les chants de *Linus* ; c'eſt un exemple d'harmonie imitative ; à ſes accords un mur s'élève :

Son doigt léger, rapide, ſemillant,
Touche ſa lyre, & la pierre élancée
S'enlève, au gré d'un rithme ſautillant,
Monte en cadence, & retombe enchaſſée.

Ce qui fait le principal mérite de ce Poëme, & ce qui contribuera probablement à le faire ranger parmi les meilleurs écrits de ce genre, c'est qu'on y respire le goût sain de la bonne antiquité. On y trouve sans doute beaucoup d'esprit, mais jamais de faux bel-esprit. Les ornemens y sont distribués sans profusion. L'auteur n'a point l'air de les chercher ; c'est toujours le sujet qui les amène ; jamais ils n'y sont entassés d'une manière fatigante comme dans quelques Poëtes modernes si ennuyeux & si vantés. Figurez-vous un lourd & laborieux tissu de paillettes & de clinquans : voilà l'effet que produisent leurs éternelles litanies descriptives. Dans l'ouvrage que je vous annonce au contraire, c'est une broderie légère, dessinée avec grace. Ajoutez à tout cela, Monsieur, que l'ensemble du Poëme est très-simple, & se développe naturellement & sans peine, que les caractères de *Pâris* & de chacune des trois Déesses sont bien saisis, bien marqués ; que le mêlange des rimes est toujours bien entendu, & que

que la versification est par-tout facile, élégante, harmonieuse.

Le Jugement de Pâris est suivi de diverses autres Œuvres mêlées, presque toutes en vers. M. *Imbert* paroît avoir des dispositions presqu'également heureuses pour les différens genres de Poësie : il n'est aucune de ces piéces où l'on ne découvre des beautés. Dans un dialogue *de Poinsinet* & *Molière* sur la Comédie larmoyante, il y a de la gaîté & une ironie soutenue ; dans une Ode intitulée *le Luxe*, une prosopopée sublime du Génie de l'ancienne Rome. L'Héroïde de *Therèse Danet*, dont je vous rendis compte l'année dernière * a du

* Voyez *l'Année Littéraire 1771, Tome V, page 312*. J'imagine qu'on sera charmé d'apprendre la suite de cette affaire intéressante qui vient d'être jugée définitivement. Elle avoit été renvoyée au noveau Conseil d'Arras, où il se trouvoit des Membres de l'ancien qui a condamné *Montbailli* & *Thérese Danet*. La mémoire de cet infortuné a été pleinement réhabilitée, & sa veuve délivrée de ses fers. Elle a comparu à l'audience ; le Premier Président lui a remis une bourse, & lui a dit : *Madame, je vous prie de venir tous les ans nous*

ſentiment, de l'énergie, de la ſimplicité. Le *Divertiſſement* qui la ſuit contient pluſieurs ariettes qui prouvent du talent pour la Poëſie lyrique. Viennent enſuite des Epîtres, des Madrigaux, des petits Contes pleins d'eſprit & d'amenité. Enfin, ce volume eſt terminé par dix Fables, dans la plupart deſquelles l'Auteur a heureuſement ſaiſi le ſtyle naturel que l'on demande dans l'Apologue.

Ce volume a reçu tous les honneurs typographiques; il eſt orné d'eſtampes, deſſinées par Meſſieurs *Moreau* & *Choffard*, exécutées par d'habiles Graveurs.

rappeller la dette que nous avons contractée avec vous. L'Evêque lui a fait une penſion, & les Chirurgiens qui ont viſité le corps de la mère de *Montbailli*, ont été caſſés & privés de l'exercice de leur art.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Mai 1772.

LETTRE V.

Sur l'avilissement de la Milice Françoise, Brochure petit in-8o d'environ 100 pages ; par M. Lambert, Bombardier au Régiment de la Fère ; à Paris chez Musier fils Libraire, quai des Augustins.

PARMI les Etats souverains qui partagent aujourd'hui l'Europe, la France est le pays où le Soldat a plus d'honneurs & de prérogatives que les autres classes de Citoyens. La considération attachée parmi nous à la noblesse militaire, rejaillit en partie sur les simples compagnons de ses glorieux travaux. Il n'est pas un seul François qui, en voyant un homme revêtu de la noble livrée de Mars, ne le distingue par quelques égards du Bourgeois le plus opulent ; dans les villages on l'appelle d'une commune voix *Monsieur le Soldat*. Il paroît néanmoins à l'auteur de l'opuscule que je vous annonce, Monsieur,

que les choſes ne ſont pas tout-à-fait comme je viens de le dire ; il travaille, dit-il, pour tirer la Milice Françoiſe de l'opprobre où elle languit. Il remonte à l'origine du préjugé qui a pu la faire paroître mépriſable aux yeux des nations ; il appuye ſur la néceſſité où l'on eſt de détruire ce préjugé, & ſur les avantages qui pourroient en réſulter pour la patrie ; enfin, il met en contraſte l'aviliſſement qu'éprouve le Soldat avec l'eſtime dont il devroit jouir. Telle eſt l'analyſe de ſon diſcours

Dans le premier article, M. *Lambert* décèle un Militaire inſtruit des diverſes époques de l'hiſtoire ancienne de la Grèce & de Rome ; il trace en très-peu de pages le tableau rapide des grandes révolutions qui ont agité, ébranlé, renverſé ces ſuperbes Républiques ; il fait remarquer qu'elles commandèrent toujours à leurs redoutables voiſins, tant que chez elles la profeſſion des armes fut honorée. Nos premiers Rois eurent les plus grands égards pour des hommes qui leur avoient élevé un trône dont le

bouclier d'un soldat fut la premiere image. » Ce n'est donc qu'à l'anar-» chie féodale qu'on doit rapporter » l'origine du mépris qui semble être » devenu l'appanage du Soldat. Ce » sentiment est digne de ces siècles » d'ignorance où les Grands, ne con-» noissant de plaisir que celui de faire » valoir leur autorité, mettoient au » même niveau les bêtes de somme » & les malheureux que la Provi-» dence leur avoit subordonnés. Ces » tyrans voyoient avec plaisir l'affoi-» blissement d'une puissance qui étoit » un obstacle à la leur. Dans ces tems » où les calamités publiques étoient » souvent l'ouvrage de ceux qui au-» roient dû tout entreprendre pour » le salut de l'Etat ; il n'étoit pas éton-» nant que l'on eût aussi peu de con-» fiance en ses chefs qu'aux ennemis, » & que les troupes fissent peu de » résistance dans les affaires souvent » importantes.

Sous les regnes de *Henri II*, de *Henri III*, & même au commencement de celui du Grand *Henri*, les Milices ne furent redoutables que pour la Pa-

trie ; & comme la France ne voyoit dans ses Soldats que les perturbateurs de son repos & les meurtriers de ses citoyens, il n'est pas surprenant qu'elle les ait eus en horreur ; en vain les lumières qu'on vit briller de toutes parts sur le regne de *Louis-le-Grand*, contribuèrent à réformer l'opinion des François sur les citoyens qui combattent & meurent pour eux. La fin malheureuse de ce regne ne contribua que trop à rappeller les premières idées. On enleva aux campagnes & aux familles tout ce qui pouvoit porter les armes. Ces violences exercées par les troupes n'étoient guères propres en effet à gagner l'estime des citoyens. Enfin, les sages Ordonnances de notre Monarque pour contenir la Milice, ont fait cesser ces indignes manœuvres, & il paroît qu'au moins en partie, le Soldat est plus considéré que dans les siècles précédens. Cependant l'auteur n'est pas encore satisfait. Il prétend que tout le monde dit qu'il respecte & qu'il honore l'état militaire, & que réellement on le méprise, on le craint,

» Vaines protestations, s'écrie-t-il ; » car ceux qui en apparence ont le » plus d'estime pour cet état, *rougi-» roient* de s'entretenir publiquement » avec ceux qui leur sont le plus » étroitement liés. Un père croiroit » sa fille deshonorée si elle avoit » paru avec un Soldat «. La réponse à ce reproche est facile. Si l'auteur, au lieu de servir, existoit dans quelque classe de la bourgeoisie, s'il avoit une femme aimable & une fille jolie, indépendamment des discours que l'opinion publique feroit tenir, voudroit-il confier sa femme ou sa fille à un Militaire ? N'auroit-il aucune inquiétude de voir ces personnes chéries entre les mains d'un homme qui sçait servir, combattre & verser son sang pour le repos de l'Etat, & qui, sous ce point de vue, mérite assurément nos égards & notre gratitude; mais d'un homme dont la licence, presqu'inséparable de sa profession, rend pour des femmes honnêtes la société très-dangereuse ? En supposant que ce père fût assez courageux pour ne point

rougir, je doute qu'il le fût assez pour ne pas *trembler*.

M. *Lambert* assure que, même actuellement, dans le corps respectable des Officiers François, il est des hommes à qui la leçon suivante est très-nécessaire : » La conduite qu'on tient à l'é-
» gard des Soldats dans quelques Ré-
» gimens, semble autoriser le mépris
» qu'on a pour eux. Les Bas Officiers
» n'imitent que trop bien les manières
» suffisantes, brusques & emportées
» de ceux de leurs supérieurs qui
» ne font pas assez d'honneur à
» l'humanité pour user de quelque
» douceur envers les malheureux
» auxquels ils veulent faire sentir tout
» le poids de leur arrogante supério-
» rité; les paroles & les gestes me-
» naçans ne leur suffisent pas, & la
» canne, destinée entre leurs mains à
» donner des signaux, ne sert que trop
» souvent à assouvir leur lâche co-
» lère sur ceux qui n'ont pas le bon-
» heur d'avoir une physionomie qui
» leur plaise. . . . . Les Officiers su-
» périeurs réprimeroient cette bar-
» barie, s'ils sçavoient qu'elle eût

» lieu ; leur ignorance ou leur indif» férence ne sont point pardonnables : » on se garderoit bien d'en agir ainsi » si l'on croyoit qu'elle pût parvenir » jusqu'à ceux dont ils reçoivent eux» mêmes les ordres «.

Le reste de l'ouvrage tend à prouver que, si le Soldat étoit plus estimé, le citoyen s'enrôleroit plus volontiers ; qu'il seroit moins volage, plus brave & plus appliqué ; d'où l'on conclut que la Patrie & l'Art Militaire y gagneroient infiniment. L'auteur de ce petit Discours y fait paroître des connoissances, des lumières, des vûes, de l'esprit, de l'honneur, de l'ame & de la sensibilité. Il mérite la reconnoissance de la Milice Françoise, & l'estime de tous les ordres de la société.

Lettre à l'auteur de ces Feuilles sur les Forte-Piano d'Angleterre, organisés par M. Clicquot, Facteur d'orgues du Roi.

MONSIEUR,

LA réputation des *Forte-Piano*, organisés par M. *Clicquot*, Facteur d'or-

gues du Roi, s'étend de plus en plus; cet instrument se fait autant de partisans qu'il y a de personnes qui l'entendent. Il est rare de voir des nouveautés prendre avec autant de feu; il faut avouer aussi que l'on n'en voit pas souvent d'aussi intéressantes. Le *Forte-Piano organisé* est l'instrument du jour; mais son regne sera plus durable que ne l'est ordinairement celui de la mode; il a en lui-même un mérite indépendant de tout caprice; il attache, il séduit; plus on le touche, plus on veut le toucher; plus on l'entend, plus on veut l'entendre.

On avoit regardé jusqu'à présent la faculté d'enfler le son comme hors de l'essence de l'orgue; on regardoit celle de le filer comme hors de l'essence du clavecin. Ces facultés, si nécessaires à l'expression de la Musique, & si desirées dans ces deux instrumens, leur sont devenues naturelles dans le *Forte-Piano organisé*, & c'est aux talens réunis de MM. *Zumpe* * & *Clicquot* que l'on doit cette heureuse découverte en Musique. Vous avez

* Auteur des *Forte-Piano* Anglois.

entendu, Monsieur, cet instrument délicieux; vous avez observé que la flûte est si adroitement adaptée au *Forte-Piano*, que le tuyau & la corde se prêtent mutuellement les qualités qui leur sont propres; en sorte que la corde paroît filer le son, & que la flûte paroît l'enfler.

L'organisation du *Forte-Piano* est un service réel rendu aux Artistes Musiciens, & spécialement aux Clavecinistes; ces Messieurs ne le céderont plus aux violons & aux flûtes pour l'exécution de *l'adagio*, du *cantabile*, du *récit*, de *l'amoroso*; ils deviendront les Exécutans les plus intéressans, en ce que la perfection de la mélodie se trouvera réunie aux avantages ordinaires de l'Instrument à clavier. L'harmonie encore y gagnera la continuité des sons; en sorte qu'un instrument qui n'a eu jusqu'à présent que la faculté de tinter des intervalles, se trouvera en état de rendre toute partie chantante avec les agrémens inséparables de la mélodie. Le *Forte-Piano organisé* prête encore de nouveaux charmes à l'accompagnement, tant par les

doux & les *forts* qui résultent des différentes modifications du tact que par la liaison parfaite de l'harmonie & par la facilité qu'aura l'accompagnateur de suivre la voix, de l'imiter & de la soutenir dans les tenues les plus longues. M. *Cliquot* est assurément bien louable des soins qu'il s'est donnés pour parvenir à faire naître de l'union de ces deux instrumens des effets aussi essentiels & aussi séduisans.

C'est à M. *Balbâtre*, aussi curieux d'instrumens de goût que capable de les faire valoir, que nous sommes redevables, en quelque sorte, de cet heureux mélange. Il demandoit un jour à M. *Clicquot* si un jeu de flûtes artistement uni au *Forte-Piano*, ne corrigeroit pas la maigreur du son de cet instrument: M. *Clicquot* goûta cette idée & conçut le projet d'essayer de la remplir. M. *Balbâtre*, flatté de cet espoir, envoya son *Forte-Piano* chez ce Facteur, qui, dès ce moment, s'occupa seul du soin de trouver le moyen d'identifier l'instrument à cordes avec l'instrument à vent. La réussite a cou-

ronné ſon travail, & l'empreſſement du Public eſt aujourd'hui le prix glorieux de ſon zèle. A peine ce *Forte-Piano organiſé* a-t-il été en état d'être entendu que, charmés de ſes effets, les curieux ont envoyé à M. *Clicquot* des inſtrumens de toutes parts pour être organiſés de même, & chaque entrepriſe a été ſuivie d'un nouveau ſuccès. La maiſon de M. *Clicquot* * a été & eſt toujours ouverte aux amateurs qui ont deſiré & deſirent entendre ces inſtrumens. Les perſonnes du plus haut rang, entre leſquelles j'oſerai citer *S. A. S. Mgr le Prince* DE *CONTI*, n'ont pas dédaigné d'y venir. L'affluence a quelquefois été ſi grande chez M. *Clicquot*, qu'à peine ſa maiſon pouvoit-elle y ſuffire.

M. *Simon*, Maître de Clavecin de la Famille Royale, a été un des premiers à rendre juſtice au *Forte-Piano organiſé*; il a preſſenti le plaiſir que cette nouvelle invention pourroit

* Il demeure rue des Enfans-Rouges au Marais.

faire à la Cour ; il s'est livré pendant quelques jours à cet instrument pour en acquérir l'habitude ; il s'est occupé du soin d'arranger & de composer des morceaux qui lui fussent propres ; il est parvenu sans peine à caresser, à flatter cet instrument dans le genre le plus analogue ; enfin il a saisi le *Forte-Piano organisé* non-seulement en artiste, mais en homme de goût, & l'on peut dire que si l'instrument fait honneur aux talens de M. *Simon*, la maniere dont il le touche ne fait pas moins d'honneur à l'instrument. M. *Simon* a fait porter à Versailles un *Forte-Piano organisé*, pour essayer le goût de la Cour sur cette nouveauté ; son espoir n'a pas été trompé ; les effets enchanteurs de cet instrument y ont fait beaucoup de sensation. MADAME a donné des ordres pour que M. *Clicquot* lui en fît un semblable, & le mardi 5 de ce mois, il a eu l'honneur de le lui présenter. Le lendemain il y eut concert chez MADAME ; la Famille Royale y étoit. M. *Clicquot* a eu le bonheur d'être té-

moin des suffrages que la Cour a bien voulu donner au nouvel instrument, M. *Simon* en a tiré tout le parti possible ; les piéces , arrangées , composées & exécutées par cet habile Claveciniste, ont fait le plus grand plaisir ; en effet , elles sont du meilleur goût , & jusques-là je n'avois encore rien entendu d'aussi convenable à cet instrument.

MADAME LA DAUPHINE a desiré un pareil *Forte-Piano* ; M. *Clicquot* a eu l'honneur de le lui livrer. Ce dernier *Forte-Piano organisé* a été admiré des connoisseurs ; la qualité de son de l'instrument à cordes est belle & nourrie ; la flûte est d'une force qui y est proportionnée ; leur réunion produit un effet admirable.

M. *Clicquot* a organisé avec le même succès le *Forte-Piano* de Monseigneur le Duc DE CHARTRES. Le laboratoire de ce Facteur célèbre est encore aujourd'hui rempli de semblables instrumens qui attendent leur tour pour être arrangés de même. Cet Artiste n'a rien négligé pour porter le *Forte-*

Piano organisé à sa perfection. M. *Balbâtre* avoit eu l'idée d'y ajouter encore un jeu de hautbois; il en a conféré avec M. *Clicquot;* mais, après y avoir bien réfléchi, ils sont demeurés d'accord que l'instrument à vent, en raison de la force qu'il acquéreroit, couvriroit & absorberoit totalement l'instrument à cordes, & par-là rendroit insensibles les *doux* & les *forts* qui font tout le charme & le seul mérite du *Forte-Piano organisé;* alors ils ont conclu qu'il étoit inutile d'en faire un orgue.

Je vous ai fait ce détail, Monsieur, tant pour rendre au vrai talent l'hommage qui lui est dû, que pour instruire de cette nouveauté ceux des Amateurs qui n'en ont encore aucune connoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Plusieurs Ouvrages proposés par souscription.

LE sieur *Edme*, Libraire à Paris rue Saint Jean-de-Beauvais, convaincu

que la voie des Souſcriptions eſt également avantageuſe aux particuliers & aux Marchands, quand ces derniers y mettent le zèle & la bonne foi qui peuvent leur mériter la confiance du Public, propoſe par ſouſcription les ouvrages ci-deſſous énoncés. Il promet de remplir ſes engagemens avec une exactitude dont il ne s'eſt jamais écarté dans l'exercice de ſon commerce.

1°. *Hiſtoire de la Littérature Françoiſe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; avec un Tableau du progrès des Arts dans la Monarchie ;* par Mrs. *de la Baſtide* l'aîné & d'*Uſſieux ;* 16 volumes *in*-12 de près de 500 pages chacun, imprimés ſur bon papier & en beaux caractères. Ceux qui ſouſcriront d'ici à la fin de Décembre prochain (1772), ne payeront chaque volume broché que 2 liv. En prenant les deux premiers, ils donneront 2 liv. à compte ſur les ſuivans (6 liv.). En prenant les Tomes III & IV, ils payeront encore 2 liv. à compte ſur les ſuivans (6 liv.) Pour les livraiſons qui

ſuivront les deux premières, ils donneront 4 liv. pour deux volumes, & on leur délivrera les deux derniers *gratis*. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit d'ici à la fin de Décembre, payeront chaque volume broché 2 liv. 15 ſols, au lieu de 2 livres, ou chaque livraiſon 5 liv. 10 ſols au lieu de 4 liv. On publiera inceſſamment les Tomes I & II de cet ouvrage; les Tomes III & IV dans le courant de Novembre prochain, & les autres volumes paroîtront deux à deux, de quatre mois en quatre mois.

2°. *Recherches Hiſtoriques & Critiques ſur les principales preuves de l'accuſation intentée contre Marie Stuart Reine d'Ecoſſe, avec un Examen des Hiſtoires du Docteur Robertſon & de M. Hume, par rapport à ces preuves; ouvrage traduit de l'Anglois; 1 volume in-12.* Cet ouvrage ſçavant & curieux paroîtra dans huit jours; il coûtera d'ici au dernier Décembre prochain 2 livres, & paſſé ce temps, 2 livres 10 ſols.

3°. *Hiſtoire de Photius, Patriarche*

Schismatique de Constantinople; 1 vol. *in-12*. Cet ouvrage sera aussi mis en vente dans huit jours. Le prix d'ici à la fin de Décembre de cette année 2 livres, & 2 livres 10 sols, ce temps expiré.

4°. *La Nature dévoilée, ou Description des choses naturelles & de leur origine*, 2 *vol. in-12*. Ce Livre paroîtra le premier Septembre de la présente année 1772. Prix d'ici au dernier Juillet de 1773, 4 livres; passé ce temps, 5 liv.

5°. *De la Sobriété & de ses avantages, ou le vrai moyen de se conserver dans une santé parfaite jusqu'à l'âge le plus avancé, & de ne mourir que par la consommation de l'humide radical, usé par une extrême vieillesse; traduit de l'Italien de Louis Cornaro, Noble Vénitien; avec les Notes de Lessius*, 1 *vol. in-12 petit format. Cardan, Bacon, Gassendi, & de Thou* parlent avec éloge de *Louis Cornaro*, & du régime qui, malgré sa foible constitution, le fit parvenir jusqu'à une extrême vieillesse. Il est à remarquer que ce veillard écrivit

état qui le mit à portée de pratiquer toutes les vertus qu'il enseigne : l'humilité, la constance dans le malheur, le mépris des richesses, le zèle à servir l'amitié, &c. La réputation d'*Epictète* se conserve depuis plus de vingt siècles. Son ouvrage a été traduit dans toutes les langues ; on en compte jusqu'à quinze différentes versions Latines, & un nombre à peu-près aussi considérable dans chacune des langues vivantes. Cette production, connue & très-estimée depuis long-temps, sera mise au jour le 15 Juillet prochain. Prix 1 livre 4 sols d'ici à la fin de Décembre, & passé ce temps 1 liv. 16 sols.

7°. *Exposition des Mines, ou Description de la nature & de la qualité des Mines, à laquelle on a joint des notices sur plusieurs Mines d'Allemagne & de France ; & une Dissertation pratique sur le traitement des Mines de cuivre, traduite de l'Allemand de M. Cancrinus ; par M. Monet ; 1 vol. in-12.* Cet ouvrage, le meilleur qui ait paru jusqu'à présent en Allemagne sur cet objet, n'est point borné simplement au sujet

qu'annonce ſon titre ; il peut être regardé comme des élémens de la Métallurgie entière. Il ſe délivre dès-à-préſent ; on le vendra d'ici à la fin de Décembre prochain, 2 livres ; & paſſé ce temps 2 liv. 10 ſols broché.

8°. *Nouvelle Hydrologie, ou nouvelle Expoſition de la nature & de la qualité des eaux ; avec un Examen de l'eau de la mer, fait en différens endroits des côtes de France, où l'on a joint une deſcription des ſels naturels. 1 vol. in-12.* Cet Ouvrage eſt diviſé en trois Parties. On y trouve 1° après des conſidérations ſur les eaux, tant minérales que ſimples, le réſultat de pluſieurs analyſes de ces deux ſortes d'eaux ; 2° un examen des eaux de la mer & des eaux ſalées en général, avec les différentes méthodes de retirer les ſels que ces eaux contiennent ; 3° une expoſition de tous les ſels que la Nature nous préſente. Cet ouvrage eſt actuellement en vente ; d'ici à la fin de Décembre prochain on l'aura pour deux livres ; après ce terme, il coûtera deux livres dix ſols broché.

Le même Libraire a dans ſon magazin toutes ſortes de Journaux François, tant en corps complets, qu'en mois & cahiers ſéparés.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 9 Mai 1772.

Fautes à corriger.

Dans le n° 10 de cette année, ou Tome II, page 320, ligne 27, *certains paſſages Grecs de la Vulgate*, liſez *certains paſſages Grecs, ainſi que pluſieurs de la Vulgate.*

Dans le n° 11, ou Tome III, page 41, ligne 12, on y attribue au Libraire *Lottin le jeune* le Recueil intitulé *le Fablier François ou Elite des meilleures Fables depuis la Fontaine*; c'eſt une erreur. Nous ſommes redevables de cet excellent choix & de la notice des Fabuliſtes qui y ſont nommés, laquelle notice eſt curieuſe & pleine de recherches, à M. *Hériſſant* l'Avocat, fils de l'Imprimeur du Cabinet du Roi.

LETTRE

LETTRE VI.

Essai de Cristallographie, ou Description des figures géométriques propres à différens corps du Regne Minéral, connus vulgairement sous le nom de Cristaux; avec figures & développemens; par M. de Romé Delisle, de l'Académie Electorale des Sciences utiles de Mayence; un volume grand in-8° de plus de 400 pages; à Paris chez Didot le jeune Libraire Quai des Augustins près du Pont Saint Michel, & chez Knapen & Delaguette en face du Pont Saint Michel.

LA cristallisation des corps, c'est-à-dire, la propriété qu'ont certaines substances d'affecter une figure polyèdre * déterminée, est un des plus curieux phénomènes de la Nature, & l'un de ceux dont on peut dire que la découverte est dûe à notre siècle. Les Anciens connoissoient, il est vrai,

* Mot Grec composé qui signifie *qui a plusieurs faces.*

la forme angulaire du criſtal de roche; ils s'imaginoient qu'il n'étoit qu'une eau congelée, rendue, par la ſuite des temps, plus ſolide & plus durable que la glace ordinaire. Ils regardèrent cette forme comme un effet ſolitaire qu'ils ſe contentèrent d'admirer ſans en rechercher la cauſe. Les Modernes ayant obſervé ces formes angulaires dans un très-grand nombre de ſubſtances ſalines, pierreuſes & métalliques, commencèrent à ſoupçonner une loi fondamentale de la Nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes d'un corps, ſéparées les unes des autres par l'interpoſition d'un fluide, ſont déterminées à ſe rejoindre & à former des maſſes ſolides d'une figure régulière & conſtante: c'eſt ce qu'ils nommèrent *criſtalliſation*. Dès-lors le nom de *criſtal* prit une ſignification plus étendue; & l'on mit au nombre des criſtaux tous les corps du regne minéral, auxquels on trouva une figure polyèdre & géométrique, c'eſt-à-dire compoſée de pluſieurs faces planes & de certains angles déterminés, ſoit que ces corps fuſſent diaphanes, ſoit qu'ils

ne le fussent pas ; en sorte qu'on dit aujourd'hui des pierres opaques, des pyrites & des minéraux qui ont des formes régulières, qu'ils sont *cristallisés*.

Ce sont ces formes qui ont engagé nos Naturalistes modernes à en rechercher, à en connoître la base & à les classer méthodiquement. Parmi les variétés presqu'infinies que présente la Nature, il est difficile de marcher sûrement sans le secours d'une méthode ; elle est pour le Naturaliste le fil d'*Ariane* qui doit le conduire dans cet immense labyrinthe. Il ne s'agit pas d'examiner si cette marche est celle de la Nature, puisque nous sommes privés de la connoissance de plusieurs corps intermédiaires qui, comme autant de chaînons, lient tous les individus ; mais on peut assurer qu'elle est avantageuse pour des commençans, qu'elle leur apprend à se frayer une route dans laquelle ils trouvent sans cesse des points de ralliment pour peu qu'ils s'égarent : c'est à eux à franchir ensuite ces bornes artificielles à mesure que leurs connoissances augmentent, & qu'ils sont assez forts pour se

conduire eux-mêmes, assez instruits pour saisir l'ensemble majestueux de la Nature.

M. *de Romé Delisle* a pris pour guide dans la classification des cristaux l'illustre *Linnæus*, & les a divisés, comme M. *Kæhler*, en *cristaux salins*, en *cristaux pierreux*, en *cristaux pyriteux*, enfin en *cristaux métalliques*. Le Naturaliste Suédois reconnoît trois formes premières ou archétypes dans les cristaux; sçavoir, le prisme, la pyramide & le cube. M. *Delisle* les a réduits à deux, & avec raison, puisque le prisme n'est qu'un cube. C'est sur ces deux points qu'il établit sa classification d'après les quatre divisions de M. *Kæhler* dont je viens de parler.

L'auteur, dans un *Discours Préliminaire* sur la cristallisation & sur les cristaux en général, tâche de démontrer l'analogie qui se trouve en eux lorsqu'on ne considère que leur forme. Cette analogie paroîtroit presque démontrée (si l'on pouvoit démontrer quelque chose en cette partie) dans le tableau de cristallographie placé à

la fin de cet ouvrage. Ce tableau eſt diviſé en dix colonnes : dans la première, il donne la forme & les proportions du priſme de chaque criſtal ; dans la ſeconde, la figure & les proportions des pyramides ; dans la troiſième, le nombre & la figure des côtés du priſme ; dans la quatrième, le nombre & la figure des côtés des pyramides ; dans la cinquième, le nombre total des côtés ; dans la ſixième, le nom des ſels ; dans la ſeptième, le nom des pierres ; dans la huitième, le nom des minéraux ; dans la neuvième, les numéros de la Planche & de la figure qui repréſentent les criſtaux, dans la dernière enfin, les figures données par M. *Linnæus*. Il y a tout lieu de penſer, dit l'auteur, qu'à la rigueur il n'y a aucune ſubſtance ſaline qui ne ſoit ſuſceptible de criſtalliſation, & qu'elles ne diffèrent à cet égard les unes des autres que du plus au moins ; de là les formes différentes des acides vitriolique, nitreux, marin, phoſphorique, ſulfureux, des acides végétaux & animaux, des alkalis fixes, volatils

& fluors, enfin des sels neutres à bases différentes. Il n'est pas possible de suivre l'auteur dans les détails de comparaison d'un sel cristallisé avec un autre sel, ni leurs différentes combinaisons; c'est l'ouvrage même qu'il faut consulter; cet ensemble ne peut être rendu par l'analyse. Il suffit de citer un exemple pour mettre le lecteur à même de juger de cet ouvrage & de la manière dont chaque article est traité. M. *Delisle* range le diamant parmi les cristaux pierreux; il donne les phrases latines dont les principaux auteurs se sont servis pour les caractériser. Cette espèce de cristal renferme plusieurs variétés: la première est le diamant d'Orient: *adamas octaedrus turbinatus*, ou le diamant octaèdre en pointe. » On voit, par » ces synonimes, que la forme de ce » diamant est un octaèdre * régulier, » comme celui de l'*alun* ci-dessus » page 59. Il paroît que *Wallerius* » n'a pas conçu cette figure, puisqu'il » ne la rapporte point à celle de l'alun » qui lui étoit connue, & qu'il se

* C'est-à-dire, *à huit faces*.

» plaint au contraire (*Art. Diamant*, » obs. 3) de ce que ceux qui ont eu » occasion de voir & de considérer » des diamans bruts, ne nous en ayent » donné que des *descriptions obscures* » *& peu satisfaisantes*. Cependant » *Wallerius* ne devoit pas ignorer que » la forme naturelle du diamant avoit » été connue & même bien décrite » par les Anciens, comme le prouve » un passage de *Pline*, tronqué par » *Boece de Boot*, dans son Histoire des » Pierres. Il y a plus, *Jean de Laët*, » de qui *Wallerius* semble avoir em- » prunté tout ce qu'il a écrit sur la » forme naturelle du diamant, a décrit » cette espèce avec une exactitude sin- » gulière. C'est pour n'avoir pas com- » pris cet auteur, que *Wallerius* dit » que le diamant octaèdre *paroît, au* » *premier coup d'œil, tout-à-fait sem-* » *blable à un cristal hexagone*; mais » qu'en le regardant de plus près, on » trouve qu'il se termine *en pointe à* » *huit côtés. De Laët*, ajoute-t-il plus » bas, prétend qu'ils sont *hexaèdres*, » & que *la pointe de leurs angles* est » formée par la réunion de huit trian-

» gles. Toute cette confusion vient » de ce que *Wallerius* n'a pas distingué » le mot *hexagone*, qui veut dire six » angles, du mot *hexaèdre*, qui signifie » six faces. Or *de Laët* n'a point dit » que le diamant fût *hexaèdre*, ni qu'il » fût semblable à *un cristal hexagone* : » il a dit que cette pierre avoit six » angles & huit faces triangulaires » égales; description très-bonne, très- » claire, & qui convient parfaitement » à l'octaèdre, qui, comme l'on sçait, » est composé de deux pyramides » quadrangulaires jointes base à base.

» C'est encore mal-à-propos que » *Wallerius* dit que *Boëce de Boot* dis- » tingue *deux espèces de diamans hexa-* » *gones* & *les diamans arrondis*, puisque » dans le passage de *Boot*, cité par » *Wallerius*, il n'est question que des » faux diamans (*Pseudo-Adamantes*) » qui ne sont, comme personne ne » l'ignore, qu'un cristal de roche à » deux pointes dont j'ai parlé en son » lieu. Il est vrai que *Wallerius* avertit » que *Boot* ne comptoit point ces cris- » taux entre les vrais diamans. Ce » n'étoit donc pas le lieu de le citer.

» Seconde Variété. *Le Diamant du Brésil*, &c.
» *Adamas rotundior & multis veluti tessulis*
» *variegatus, vocant Reboludos & Malacenses à loco natali*, *J. de Laët* de gemm.
» & lapid. loc. cit. *Adamas tessulatus*,
» Wall. *Diamant reboble* des Lapidaires.

» Il est parlé dans le Catalogue de
» M. *Davila* * (tom. 2, p. 278, n°.
» 724), d'un *Diamant du Brésil* sur
» lequel on comptoit quatorze pans,
» la plûpart *rhomboïdaux*; d'un autre
» du même pays, dont les faces étoient
» si confuses, qu'on ne pouvoit en
» déterminer ni le nombre ni la figure,
» & de deux diamans qu'on disoit être
» de Golconde, plus transparens que
» les précédens, mais dont les pans
» un peu arrondis (ou convèxes) se
» confondoient les uns avec les au-
» tres; ce qui ne permettoit pas d'en
» déterminer la cristallisation. *Sténon*
» (*de solido intrà solidum*) parle aussi
» de diamans à neuf, à dix-huit,
» & même à vingt-quatre faces, la

* Ce *Catalogue systématique & raisonné des curiosités de la Nature & de l'Art, qui composent le Cabinet de M. Davila, avec figures en taille-douce*, a été imprimé en 1767; on le trouve chez *Briasson* rue Saint Jacques.

» plûpart cannelées, quelques-unes » lisses. Le même auteur dit encore » avoir vu des diamans de figure an- » gulaire, dont cependant les faces » étoient plûtôt convèxes que plânes. » Ce sont ces diamans arrondis ou » *Roboles*, comme s'expriment les » Joailliers, que *J. de Laët* a désignés » sous le nom de *diamans de Malacca*, » & non des *diamans cubiques*, com- » me le prétend *Wallerius*. Ce qui a » trompé cet auteur, c'est le mot » *Tessulæ* dont se sert *de Laët* pour ex- » primer les petits plans quarrés ou » losanges qui terminent la surface » arrondie de ces diamans, de même » qu'on en remarque sur la plûpart » des grenats bruts; ce qui, pour le » dire en passant, rapproche ce dia- » mant du genre des *Cristaux Basal- » tiques*. M. *Wallerius* a cru rendre » le *multis veluti tessulis variegatus* de » *J. de Laët*, en traduisant ainsi: » Ce » diamant paroît *comme formé par un » assemblage de plusieurs cubes ou dez*: » quelquefois il est entièrement sphé- » rique, *quoique l'on y distingue des » cubes brillans*. (*Wal.* Min. trad. fr. » tom. 1. p. 212.) Cette erreur lui a

» fait donner à cette espèce le nom » de *diamant cubique ;* ce qui ne ca» dre pas avec la figure arrondie que » lui donne avec raison *de Laët*. Nous » ne connoissons donc point encore » de *diamant cubique*, puisqu'un con» tre-sens ne suffit pas pour en établir » l'existence.

» Ceux qu'on appelle *diamans* » *plats* (*adamas tabellatus*, *Waller.* » Min. *adamantes qui tabellæ in mo-* » *dum sternuntur*, *variâ figurâ & crassi-* » *tudine J. de Laët*, *loc. cit.*) ne sont, » suivant les apparences, que des » fragmens des espèces précédentes, » ou des diamans dont la cristallisation » aura été dérangée. Les *diamans ar-* » *rondis* ou *demi-sphériques* (*adamas* » *rotundatus*, *Wall.* Min.) où il ne reste » aucune trace de plans angulaires, » sont ceux qui se seront usés les uns » contre les autres par un frottement » continuel dans l'eau ; aussi les trou» ve-t-on en plus grande partie dans » le sable, & bien plus abondamment » encore dans les endroits qui ont pu » être inondés par de fortes pluies,

» suivant la remarque très-judicieuse
» de M. *Cronstedt*.

» A l'égard des diamans *octogones* &
» *cubiques*, qui, suivant *Wallerius*, se
» trouvent, ainsi que les *ronds*, en
» Europe, il auroit dû indiquer au
» moins l'heureuse contrée de nos cli-
» mats qui les produit. Je n'ignore
» pas que l'on trouve dans les mon-
» tagnes voisines de *Baffa*, gros bourg
» ou petite ville de l'isle de Chypre,
» d'assez belles pierres qu'on fait passer
» pour de véritables *diamans*; mais
» les connoisseurs sçavent fort bien
» en faire la différence.

» La couleur du diamant varie à
» l'infini; on en rencontre non-seule-
» ment de toutes les couleurs, mais
» de toutes les nuances de couleurs.
» On en voit de *couleur de rose* comme
» le rubis, d'*orangés* comme l'hya-
» cinte, d'un *beau jaune* comme la
» topase, de *verds* comme l'émerau-
» de, de *bleus* comme le saphir; les
» *roux* & les *noirâtres* ne sont que
» trop communs. Les Anciens parlent
» d'un diamant bleuâtre ou couleur
» d'acier, qu'ils appelloient *Syderites*,

» à cause de cette couleur. Si l'on en » croit *Tavernier* (p. 135.) les *diamans* » *colorés* tirent ordinairement cette » qualité du terroir dans lequel ils ont » été produits. Ils sont *noirs* s'il est » marécageux, *rougeâtres* s'il tire sur » le rouge, & quelquefois *verds* ou » *jaunes*, s'il est jaune ou verd.

» On les trouve toujours encroutés, » c'est-à-dire, couverts d'une espèce » d'écorce qui a la couleur & la con- » sistance du spath ; cette écorce est » elle-même souvent enveloppée dans » la mine de la terre ou du sable où » naît le diamant : le simple lavage » suffit pour enlever cette dernière ; » mais on ne peut juger de la transpa- » rence & de la netteté de la pierre, » que lorsqu'elle a été dépouillée de » sa seconde enveloppe, du moins en » partie. C'est la raison pour laquelle » il est si difficile de trouver dans le » Commerce des *diamans bruts* abso- » lument intacts.

» L'art de *cliver* ou de fendre le » diamant dans un certain sens, suffit » pour démontrer que cette pierre est » composée de petits feuillets extrê-

» mement minces, ſi étroitement joints
» les uns aux autres, que la pierre ne
» laiſſe pas d'être unie & brillante dans
» l'endroit de la fracture. C'eſt cette
» diſpoſition des lames du diamant
» qui oblige les Lapidaires à chercher
» le fil de la pierre pour lui donner le
» poli; ſans cette précaution ils n'y
» réuſſiroient pas, & le diamant s'é-
» chaufferoit ſans prendre aucun poli,
» comme il arrive dans ceux qu'ils
» appellent *Diamans de Nature*, qui
» n'ont pas le fil dirigé uniformément.
» Les Diamantaires comparent ceux-
» ci à des nœuds de bois dont les fibres
» ſont pelotonnées de façon qu'elles
» ſe croiſent en différens ſens.

» Je ne m'étendrai point ſur les
» propriétés *electrique* & *phoſphorique*
» du diamant, parce qu'elles ſont con-
» nues de tout le monde, & qu'elles lui
» ſont communes avec tous les *Criſtaux*
» *Gemmes* & la plûpart des *Baſaltiques*.
» Je remarquerai ſeulement que le
» diamant poſsède à un tel point la
» propriété d'attirer le *maſtic noir*,
» que c'eſt une des marques principa-
» les à laquelle on reconnoît s'il eſt

» véritable. J'ai parlé ci-dessus des » expériences qu'on a faites relativement à sa prétendue propriété d'être » inaltérable dans le feu.

» M. *Elliot* a donné (dans les Transf. » Philosoph. de la Société Royale de » Londres, année 1745) un Mémoire » sur la gravité spécifique des diamans, dont le climat, la grosseur & » la transparence différoient. Ces différences n'en produisent pas sur la » gravité une d'un 146e. La gravité » spécifique des *diamans du Brésil* » (ci-dessus Var. 2.) est celle des » *diamans d'Orient* (ci-dessus Var. 1.) » comme 3513 est à 3517. Les diamans » du Brésil ne passent pas non plus » pour avoir la même dureté que ceux » des Indes Orientales; par conséquent ils ne peuvent recevoir le » même poli. Aussi le prix des diamans » du Brésil baisse-t-il de jour en jour; » ce qui peut provenir aussi de la » grande quantité qui en est venue de » ce pays, malgré les défenses faites » sous peine de la vie, d'y chercher » des diamans sans l'ordre exprès du » Roi.

» La mine de ces diamans du Brésil, » qui fournit la plus grande partie de » ceux qui sont aujourd'hui dans le » Commerce, est dans la Province de » *Serro do-Frio*, dans le même Gou- » vernement où sont les mines d'or ; » à peu de distance de *Villanova do* » *Principe*, dans l'endroit appellé par » les habitans *Cay de Merin* près de la » petite rivière de *Milhoverde*. C'est » dans le même canton qu'on trouve » les rubis, les topases & les péridots » du Brésil. Mais ce qu'il y a de surpre- » nant, c'est l'énormité d'un diamant » sorti de ces mines, & que posséde » aujourd'hui le Roi de Portugal ; il » pèse 1680 carats, ou douze onces » & demie.

» A l'égard des mines de diamans » des Indes Orientales, on en comp- » toit, à la fin du siècle dernier, vingt » dans le *Golconde*, & quinze dans le » *Visapour*. Les plus célèbres étoient » celles de *Coulour*, de *Raolconde* & » de *Bisnagar* dans le *Dekan*. Mais » comme la plûpart de ces mines sont » aujourd'hui épuisées ou abandon- » nées, je ne m'arrêterai pas à en

» faire l'énumération. Je remarquerai » seulement que celles qui sont le plus » en vogue à présent, sont les fameu- » ses mines de *Partéal*, d'où l'on a » tiré les plus beaux diamans qui » soient au monde, témoin celui de » la Couronne, appellé le *Pitt* ou le » *Régent*. Elles sont au pied d'une » chaîne des *Gattes* dans le Moustafa- » nagar, à 45 lieues de Golconde & » à 20 lieues dans l'ouest de Mazuli- » patan, à l'endroit où le Kissera se » jette dans le Krichna.

» On trouve aussi des diamans dans » une rivière du Bengale, appellée » *Gouel*: elle sort des montagnes qui » sont du côté du midi, & va perdre » son nom dans le Gange. On ne con- » noît presque que le nom d'une rivière » de l'isle de Bornéo, où l'on trouve » des diamans; elle est appellée *Suc-* » *cadan. Tavernier.*

» La mine qui est à sept journées » de Golconde, fut découverte il y » a environ 120 ans, par un pauvre » homme qui, travaillant à la terre, » trouva une *pointe naïve* de 25 carats.

» C'est dans cette même mine que

» s'est trouvée la fameuse pierre
» d'*Aureng-Zeb* Empereur du Mogol,
» qui, avant d'être taillée, pesoit
» 793 carats 5 huitièmes de carat.

» Le diamant du grand Mogol, vû
» par *Tavernier*, étoit du poids de
» 279 carats 9 seizièmes de carat; il a
» pour tout défaut une petite glace
» qu'on remarque sur son tranchant
» d'en-bas.

» Le diamant du grand Duc de
» Toscane, qui pèse 139 carats, est
» d'une eau fort nette; mais sa couleur
» tire un peu sur le citron.

» Le *beau Sancy*, qui fait partie des
» diamans de la Couronne, pèse 55
» carats, & non 106 ni 126 comme
» plusieurs auteurs l'ont écrit; il est
» d'une eau parfaite & de figure oblon-
» gue, taillé à facettes en pendeloque
» double rose.

» Enfin le *Pitt* ou le *Régent*, un des
» plus parfaits que l'on connoisse,
» pèse 136 carats 3 quarts de carat;
» il est de forme quarrée arrondie,
» taillée en brillant. «

La seconde espèce de diamant est le *rubis*; la troisième, le *saphir*; la qua-

trième, la *topase*; la cinquième, la *chrysolite*; la sixième, *l'hyacinthe*; enfin la septième, l'*émeraude*. Chaque espèce renferme plusieurs variétés décrites & caractérisées avec le même soin que celles du diamant que j'ai pris pour exemple. Le reste de l'ouvrage est traité avec autant d'art & de précision; & l'auteur, en commençant chaque section, particularise à propos les généralités, & il en fait d'heureuses applications à tous les individus qui la composent.

M. *de Romé Delisle* s'explique dans ce volume avec cette clarté que peut donner seule l'étude consommée de la minéralogie réunie à celle de la chimie. Observateur attentif, il saisit avec justesse les plus légers détails; il les rapproche avec art & en compose un ensemble, clair, précis, instructif. Il a des droits assurés à la reconnoissance publique pour avoir donné la nomenclature la plus étendue & le tableau le plus complet sur la cristallisation. L'un & l'autre sont le fruit des recherches les plus exactes, & concilier les phrases des écrivains

qui l'ont précédé dans cette carrière a été sûrement pour lui une opération fastidieuse & pénible.

Esprit des Philosophes & Ecrivains célèbres de ce Siècle, un volume in-12 de 350 pages ; à Paris chez P. F. Gueffier, Libraire au bas de la rue de la Harpe.

Ce volume, auquel le Compilateur se propose de donner une suite, pour peu que le Public le laisse faire, ne contient, Monsieur, que des lambaux détachés des Œuvres de M. d'*Alembert*. Peut-être serez-vous étonné qu'un *Esprit des Philosophes & des Ecrivains célèbres de ce siècle*, débute par ce Géométre. Voici les raisons de cette priorité. » Si je commence aujourd'hui » mon entreprise, dit l'Anonyme, par » un extrait des Ouvrages de M. d'*A*- » *lembert*, c'est que, sans vouloir » m'arroger le droit de distribuer les » places, je crois pouvoir assigner à cet » auteur estimable *la première parmi* » *les Philosophes de nos jours, non-seu-* » *lement de ma nation, mais de toutes* » *celles de l'Europe.* Je suis même porté

» à croire que ce jugement sera gé» néralement confirmé. Je suis, je » l'avoue, dans le cas de ceux qui ne » le connoissent que par ses ouvrages; » mais ses amis, ainsi que l'Europe » entière, font l'éloge de son cœur » & de ses mœurs & rendent égale» ment justice à ses talens «. Ainsi Messieurs *de Buffon*, *Rousseau* de Genève, *de Voltaire*, &c, &c, &c, ne peuvent disputer la prééminence à ce grand homme. Le Compilateur est si persuadé du mérite rare, trascendant, exclusif de M. d'*Alembert*, qu'après avoir annoncé l'*Esprit des Philosophes & Ecrivains célèbres*, il met à la tête de ce premier volume LE GÉNIE DE M. D'ALEMBERT. Le mot *esprit* est bon pour des auteurs vulgaires, tels que *Montagne*, *Massillon*, *Montesquieu*, &c, &c, &c, dont effectivement on nous a donné les *esprits*; mais cette foible dénomination ne rendroit pas la haute idée qu'on doit avoir d'un homme aussi supérieur que M. d'*Alembert*, qui fait lui seul une classe à part, & qu'on doit plutôt compter au nombre des célestes intelligences

que parmi les Ecrivains sublunaires qui ont le plus d'*esprit*.

C'est sans doute la faute du rédacteur, qui n'aura pas bien choisi; mais le *génie* de M. d'*Alembert* ne brille pas beaucoup dans ce volume, qui ne présente que des pensées communes & rebattues; rien de neuf & de saillant, nul essor, nulle chaleur, nul *génie*. Quant au style, il n'est pas moins commun que les idées; ce n'est pas qu'il n'y ait de temps en temps de fort bonnes choses, qu'on a déja lues plusieurs fois dans d'autres Livres, & qu'on est bien aise de retrouver dans ce volume. L'indifférence & la légéreté avec lesquelles M. d'*Alembert* parle de certains objets sérieux, ne lui sont pas même particulières; c'est le ton & la philosophie du jour; c'est une singerie de M. *de Voltaire* & de tant d'autres. Les erreurs de M. d'*Alembert* (& il y en a beaucoup dans ses écrits) en matières de Littérature & de goût, ne lui appartiennent pas davantage.

Lorsqu'il s'agit de raisonner, *le génie de M. d'Alembert* est quelquefois en défaut; je vous citerai un seul exem-

ple. » Quand une fausse religion, ou » quelque secte que ce puisse être, » vante des prodiges opérés en sa faveur, & qu'on ne peut expliquer » ces prodiges, il n'y a qu'un parti à » prendre, celui de nier les faits «. Dans ce cas, c'est recourir à la philosophie tranchante d'*Alexandre* aux prises avec le nœud gordien; & son épée étoit aussi bonne logicienne que le *génie* qui vient d'enfanter cette décision. Mais, en l'examinant de près on s'apperçoit qu'elle se réduit à ce qu'on appelle dans l'Ecole un *cercle vicieux*. Une secte, pour faire reconnoître en elle le sceau de la divinité, cite des prodiges opérés en sa faveur; & parce qu'on ne peut pas les expliquer selon les loix connues de la nature, on prend le bon parti: c'est de nier simplement les faits, & pourquoi? Parce qu'une religion *fausse* ne peut être soutenue par des miracles. Mais pensez donc qu'il est question de prouver qu'elle est *fausse*, & qu'elle prétend vous démontrer le contraire en produisant des prodiges, que vous niez parce qu'elle est *fausse*,

» Les Réformés, qui reprochent » tant l'intolérance à l'Eglise Romaine, » ne haïssent la persécution que quand » elle les regarde, & nullement quand » ils l'exercent «. Au lieu des *Réformés* mettez les *Philosophes*, & vous serez frappé, Monsieur, de la justesse de la réfléxion.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette rédaction des chefs-d'œuvres de M. d'*Alembert*; je me contenterai de vous dire qu'elle lui fait plus de tort que d'honneur; que loin d'y voir un GÉNIE, le lecteur n'y trouvera qu'un homme d'esprit, mais empesé, froid & sec. A l'égard du Compilateur, son travail annonce peu de discernement, &, si les volumes qu'il prépare ne sont pas plus piquans que celui-ci, je doute que son Recueil fasse fortune. Cependant s'il est encore quelques curieux qui veuillent lire M. *d'Alembert*, je leur conseille de s'en tenir à cet Abrégé plutôt que d'entreprendre le recueil entier de ses Œuvres.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Mai 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Muses Grecques ou Traduction en vers François de Plutus Comédie d'Aristophane ; suivie de la troisième édition d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrthée, & de morceaux choisis de l'Anthologie, pareillement traduits en vers François ; avec une Lettre sur la traduction des Poëtes Grecs ; par M. Poinsinet de Sivry, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine ; aux Deux-Ponts, de l'Imprimerie Ducale, & à Paris chez la Combe Libraire rue Christine ; 1 vol. petit in-8° de 300 pages.

DANS un siècle où l'on semble s'éloigner de plus en plus de la manière des Anciens, on doit sça-

voir gré, Monſieur, aux Littérateurs utiles qui, bravant l'ignorance, cachée ſous le vernis d'une futilité brillante, ont le courage de puiſer aux ſources du vrai goût. M. *Poinſinet de Sivry* s'eſt occupé toute ſa vie de ce genre de travail ſi eſtimable. Imitateur d'*Homère* dans une Tragédie de *Briſeïs*; Traducteur d'*Anacréon*, de *Sapho*, de *Moſchus*, de *Bion*, de *Tyrthée*, de *Pline* le Naturaliſte: perſonne ne doit être plus familier que lui avec les Ecrivains célèbres de l'Antiquité. Il entreprend aujourd'hui de nous donner une idée de ce ſel Attique ſi vanté, dont *Ariſtophane* eſt le premier & le plus parfait modèle. On ſera curieux ſans doute de connoître plus particulièrement ce génie original, ce Poëte ſingulier, qui s'étoit érigé en cenſeur redoutable des plus grands perſonnages de ſon temps; qui ſouvent allàrma les Rois de Perſe & déconcerta leurs projets; en un mot, qui poſſéda l'art d'amuſer conſtamment le peuple de la terre le plus ſpirituel, le plus éclairé, le plus difficile en plaiſanteries. L'illuſtre

Racine nous a donné un heureux essai de ce genre dans sa Comédie des *Plaideurs*, prise des *Guèpes* d'*Aristophane*; mais ce n'est qu'une imitation très-libre, qui, faite pour notre théâtre, a dû être adaptée à nos mœurs. Il y a grande apparence que la Comédie de *Plutus*, dont M. de *Sivry* publie la traduction, conserve plus scrupuleusement tous les traits de cet ancien comique..

Chrémyle, habitant d'une petite bourgade de l'Attique, a été consulter *Apollon*, pour sçavoir comment il falloit élever son fils; si le jeune homme, à l'exemple de son père, devoit vivre pauvre & vertueux, ou s'adonner au vice pour devenir riche. *Apollon* lui répond qu'il n'a qu'à serrer de près le premier passant qu'il rencontrera & le forcer à le suivre. *Chrémyle* exécute cet ordre, s'empare d'un aveugle qui se trouve sous sa main, &, de concert avec *Carie* son esclave, l'oblige, à force de menaces, de leur déclarer son nom; il leur dit à la fin qu'il est *Plutus*.

CARIE.

Ma surprise est extrême.
Plutus!.... O le plus noir des Démons infernaux!
Qui l'auroit reconnu sous ces tristes lambeaux?
Ciel! qui peut l'avoir mis dans ce sale équipage?
Quelle crasse, bon Dieu! lui couvre tous les traits!

PLUTUS.

Faut-il s'en étonner? Dans mon dernier voyage
Je me suis arrêté chez certain *Patroclès*,
Cynique & ladre personnage
Qui, depuis qu'il est né, ne se baigna jamais.

CHREMYLE.

Mais vous avez l'œil trouble & la marche égarée:
D'où cela vous vient-il?

PLUTUS.

Sous le regne d'*Astrée*
J'avois les yeux fort clairvoyants.
Aujourd'hui, je conviens qu'ils sont tout différents.

Jupiter par cette disgrace
A voulu punir la menace
Que je fis autrefois, dans mes plus jeunes ans,
De n'enrichir jamais que les honnêtes gens.
Il me rendit aveugle, afin qu'avec largesse
Ma main aux seuls pervers fût prodigue d'argent,
Et ne pût verser la richesse
Sur les besoins cachés du mérite indigent.

Plutus veut s'en aller. *Chrémyle* le retient, & lui demande s'il ne seroit pas content de recouvrer la vue. Il répond qu'il n'en a nulle envie; que, s'il étoit clairvoyant, *Jupiter* le rendroit responsable de toutes les bassesses de ceux qui s'enrichissent. Les autres lui persuadent qu'il est bien bon d'être si timide, & que *Jupiter* sans lui n'auroit ni encens ni autel.

PLUTUS.

Je suis donc bien puissant?

CHREMYLE.

Vous n'avez qu'à vouloir.
La fortune à vos vœux n'oppose point d'entrave.

CARIE.

Pourquoi donc m'avoir fait un misérable esclave ?

CHREMYLE.

Patience ! Il peut tout réparer dès ce soir.
Plutus fait chaque jour des choses bien plus fortes.
Des femmes de Corinthe on vante la vertu ;
Non sans raison ; car, dès qu'un inconnu
Sans or se présente à leurs portes,
On vous le chasse ainsi qu'un malotru.
Mais des dons de *Plutus* a-t-il semé la route ?
La sagesse elle-même est dès-lors en déroute ;
Et l'ennemi d'abord se confesse vaincu.

CARIE.

Quel besoin d'aller à Corinthe
Pour trouver de ces femmes-là ?
Athènes vous en fournira
Plus de mille à citer, sans compter *Philaminthe*.

CHREMYLE.

Quels discours tiens-tu donc? Tu sors de l'entretien :

Tu cites des femmes de bien,
Qui jamais pour de l'or ne cesseroient de l'être.

CARIE.

Pour de l'or, oui, le fait est vrai peut-être:
Mais pour de bons contrats, des terres, des maisons,
Des diamans, un équipage?
Croyez-moi; qui refuse, a de bonnes raisons;
Et c'est un piége adroit pour tirer davantage.

CHREMYLE.

Tant il est vrai, Seigneur *Plutus*,
Que vous regnez sur tous tant que nous sommes.
Les Arts se sont par vous introduits chez les hommes;
Leur luxe, leurs besoins vous les ont tous vendus.
Ce grossier Corroyeur assis dans sa boutique,
Ce Fondeur qui prépare & fait couler l'airain,
Ce Tourneur plus heureux, qui d'un seul coup de main
Fait éclore un chef-d'œuvre, ornement du Portique;
Et ce fripon d'Orfévre enfin,

Qui s'enrichit par vous aux dépens de l'Attique ;
Tous de vous ſeul attendent leur deſtin :
Et des enfans de l'Art la troupe famélique
N'a de Dieu que *Plutus*, & d'objet que le gain.

CARIE.

Sont-ce là tous les gens qu'engraiſſe l'induſtrie?
Et ne pourroit-on pas citer à ce propos
Un intriguant qui s'approprie
Par adreſſe le bien des ſots ;
Un Avocat qui plume ſa Partie ;
Un Eſcroc en galanterie ;
Tous les fripons enfin, pour tout dire en trois mots ?

PLUTUS.

Ciel ! ſans en rien ſçavoir, combien d'abus je cauſe !

CHREMYLE.

De quel autre grief ne vous charge-t-on pas ?
C'eſt vous qui du grand Roi recrutez les Soldats ;
Vous ſeul faites ſa force, & c'eſt par vous qu'il oſe
Nous maîtriſer dans nos Etats.

CARIE.

Dans nos Conseils, c'est *Plutus* qui préside.

CHRÉMYLE.

De nos vaisseaux qui dispose aujourd'hui ?

CARIE.

Plutus ; c'est sur-tout là qu'en oracle il décide.

CHRÉMYLE.

Le Traité de Corinthe, à qui s'en prendre ?

CARIE.

à lui.

CHRÉMYLE.

En faveur de *Memphis* qui peut armer Athène?

CARIE.

Plutus vous le dira sans peine.

Enfin, *Plutus* consent à recouvrer la lumière ; mais il leur demande comment, n'étant que de simples mortels, ils pourront parvenir à la lui rendre. *Chrémyle* réplique qu'ils n'agissent

que par l'ordre d'*Apollon*, & que ce Dieu leur prêtera son ministère ; il invite son nouvel hôte à entrer chez lui.

PLUTUS.

Je frémis de vous suivre & d'entrer sous ce
toît.

CHREMYLE.

Pourquoi ?

PLUTUS.

Chaque fois qu'il m'arrive
De me laisser conduire en quelque en-
droit,
Le sort veut que toujours nouveau malheur
s'ensuive.
Si c'est chez un avare, aussi-tôt avec soin
Au fond de sa cave il m'enterre :
Et si quelqu'indigent vient au dernier besoin
Le conjurer d'adoucir sa misère,
Il lui proteste avec d'affreux serments
Qu'il n'a jamais connu *Plutus* ni ses présens.
Est-ce chez un prodigue ? Hélas ! c'est encor
pire.
A peine entré chez lui je m'y vois le butin
Des joueurs ou d'une Catin :

Gens qui ne souffrent pas que *Plutus* se retire
Sans l'avoir mis à sec & nud comme la main.

Au second Acte il y a une scène qui offre un situation plaisante, & qui, comme le remarque M. *de Sivry*, décèle une grande connoissance du cœur humain. Un voisin de *Chrémyle*, nommé *Blepsidème*, vient le visiter, attiré par le bruit de sa nouvelle opulence. *Chrémyle*, qui craint qu'*Esculape* ne réussisse pas à rendre la vue à *Plutus*, dit qu'il a encore quelques risques à courir : là-dessus son voisin imagine que sa richesse vient de quelque vol considérable.

BLEPSIDEME.

Allons; sans fiel
Expliquons-nous; je sçais à moitié l'aventure.

CHREMYLE.

Quoi? Vous soupçonneriez que j'aurois pu...

BLEPSIDEME.

Grands Dieux!
Contre l'appas du gain nulle ame n'est donc sûre?

Sage, ou non, c'est à qui friponnera le mieux.

CHREMYLE *impatienté.*

Oh! vous extravaguez, c'est vérité très-pure.

BLEPSIDEME.

Voyez; ce n'est plus lui. Que ses mœurs ont changé!

CHREMYLE.

C'est vous dont le cerveau s'est soudain dérangé.

BLEPSIDEME.

Le remords de son vol est peint sur sa figure.

CHREMYLE.

Ce radoteur, si j'en ai bien jugé,
S'obstine à m'imputer une riche capture
Pour en avoir sa part.

BLEPSIDEME.

Ma part de quoi?

CHREMYLE.

Je jure
Qu'au grand corps des voleurs, n'en déplaise à *Mercure*,

Par nul larcin je ne suis engagé.

BLEPSIDEME.

Tel néglige un larcin, qui vole avec fracture;

CHREMYLE.

Mais vous êtes un enragé.

BLEPSIDEME.

L'homme étrange ! on ne sçait de quel biais
s'y prendre
Pour lui tirer l'aveu de ses méfaits.

CHREMYLE.

Eh ! quoi, toujours m'accuser sans m'en-
tendre ?

BLEPSIMEDE.

Ecoutez : on pourroit, je pense, à peu de
frais,
Calmer les premiers bruits, étouffer le procès,
Et de nos Orateurs enchaîner les paroles.
Confiez-moi des fonds, je réponds du succès.

CHREMYLE *à part.*

Je conçois : il voudroit m'accrocher mes pis-
toles.

BLEPSIDEME *à part.*

Je pense déja voir aux portes du Sénat
La femme & les enfans du malheureux
Chrémyle
Demander à genoux sa grace ou son rachat,
Et jouer tristement la scène de *Pamphile* * :
Triste scène en effet.

CHREMYLE.

Vous mentez, impudent !
Et mon innocence est si claire,
Que je rassemble ici, pour finir leur misère,
Tous ceux des gens de bien qui sont pressés
d'argent.

BLEPSIDEME.

Quoi, donc ? Auriez-vous fait un vol assez
énorme,
Pour en pouvoir ainsi faire part aux passans ?

CHREMYLE, *tout hors de lui.*

Tuez-moi !

BLEPSIDEME.

J'ai plutôt pitié de vos vieux ans :
Et vous ne périrez, helas ! que trop en forme.

* C'est-à-dire la scène des Supplians dans une Tragédie des *Héraclides* d'un Poëte appellé *Pamphile*, dont *Aristophane* se moque ici.

CHREMYLE.

Non, Prophète infernal! Non, il n'en sera rien ;
Car j'ai chez moi *Plutus*.

Arrive la *Pauvreté* qui entreprend de prouver qu'elle est plus utile aux hommes que le Dieu des Richesses. *Carie* raconte ensuite à la femme de *Chrémyle* d'une manière fort ironique la guérison miraculeuse de *Plutus*, & comment il s'y est pris pour escamoter une partie des présens faits au Dieu d'*Epidaure*. Le reste de cette Comédie est rempli de ce que nos Modernes appellent des scènes à tiroir. C'est un *Sycophante* ou délateur qui vient gémir de que *Plutus* l'a quitté depuis qu'il n'est plus aveugle ; c'est une vieille femme qui a perdu son amant, qui ne lui faisoit la cour que pour avoir part à ses richesses. *Mercure* paroît & se plaint que les Dieux n'ont plus de présens ni d'offrandes. Enfin, le grand Prêtre de *Jupiter-Sauveur* accourt aussi, & prétend qu'il meurt de faim.

CARIE.

Mourir de faim étant Grand-Prêtre !
Apprenez-moi comment.

LE GRAND-PRÊTRE.

Hélas ! il le faut bien :
Je vivois de l'Autel, l'Autel ne rend plus rien,

CARIE.

Eh ! depuis quand ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Depuis que tout le monde,
Grace à votre *Plutus*, en richesses abonde.
Autrefois un Marchand qui rentroit dans le Port,
Offroit des dons aux Dieux protecteurs de son sort.
Cet autre, appréhendant les yeux de la Justice,
A *Jupiter-Sauveur* faisoit un sacrifice ;
On me fêtoit aussi : c'étoit un grand hazard
Si des meilleurs repas je n'avois pas ma part.
Que les temps sont changés ! c'est fait de mon office ;
Aujourd'hui les humains ont cessé le service ;

Et les parfums qu'au Temple ils portent en
présens,
Sentent un peu plus fort, mais moins bon que
l'encens.

CARIE.

Et dans ces nouveaux dons prenez-vous part
encore ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il me vient un projet.

CARIE.

Quel est-il ?

LE GRAND-PRÊTRE.

De quitter
Ce je ne sçais quel *Jupiter*,
Cet inutile Dieu qu'aujourd'hui nul n'implore;
Et de prendre *Plutus* pour ma Divinité.

CARIE.

C'est fort bien fait ; en vérité,
Voilà parler en homme habile ;
Le Dieu digne d'encens, c'est le Dieu du
bonheur :

Et le vrai *Jupiter-Sauveur*
Eſt celui qu'on voit chez *Chrémyle.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu dis vrai ; vive l'or !

CARIE.

Et, quant à *Jupiter,*
Je ſuis d'avis qu'on le déplace
Pour loger en ſon lieu *Plutus.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Sans héſiter,
J'embraſſe ce conſeil.

CARIE.

Faites-nous donc la grace
De prendre en main ces deux flambeaux :
Vous ouvrirez la marche.

Le grand Prêtre obéit ; *Plutus* eſt conduit en pompe au Temple de *Jupiter*, & placé ſur l'autel.

Cette Comédie eſt une ſatyre des plus ſanglantes de l'avidité des hommes pour les richeſſes ; &, comme vous venez de le voir, les différens états,

les Dieux eux mêmes n'y ſont pas épargnés. Aucun auteur, depuis la naiſſance des arts juſqu'à nos jours, n'a raſſemblé dans ſes ouvrages autant de ſarcaſmes violens, d'ironies plaiſantes, de perſonnalités cruelles qu'*Ariſtophane.* Quelques raiſons qu'apporte M. de *Sivry* en faveur de ce genre de Comédie, il faut convenir qu'il étoit ſujet à bien des inconvéniens. Pour que de pareilles ſatyres fuſſent permiſes, il faudroit être ſûr qu'elles ne tomberoient jamais que ſur ceux qui les méritent ; il faudroit par conſéquent que l'auteur ſatyrique fût irréprochable lui-même & n'écoutât point ſa paſſion & ſes reſſentimens particuliers : ce qu'on ne doit pas raiſonnablement eſpérer de la foibleſſe humaine. Quant à la traduction de cette pièce, elle eſt, en général, facile, pure, naturellement dialoguée, écrite avec beaucoup moins de contrainte que ne le ſont les traductions ordinaires ; on doit déſirer que M. *de Sivry* enrichiſſe par la ſuite notre littérature des autres Pièces de ce père de la Comédie Grecque.

On retrouve à la ſuite du *Plutus*, la Traduction des Odes d'*Anacréon*, par le même auteur, ainſi que celle de *Moſchus*, de *Bion*, de *Tyrthée*, &c. C'eſt la troiſième édition de cet ouvrage. La première parut en 1758 à Nancy, & je vous en rendis compte dans la même année *. Cette verſion reçut alors dans mes Feuilles les éloges qu'elle mérite. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des endroits répréhenſibles. Par exemple, vous ne trouverez point dans *Anacréon* de tournure auſſi proſaïque que ce que fait dire ſon Traducteur à la colombe chérie de ce Poëte :

> *Anacréon* d'une main
> Me préſente de ſon pain.

Jamais *Anacréon* n'a dit en parlant du portrait qu'il veut qu'on faſſe de ſa maîtreſſe :

> Que d'une aimable pudeur
> Brille l'une & l'autre joue ;

* Voy. l'*Année Littéraire* 1758, Tome VIII, page 242.

Que la naïve pudeur
Les envie ou les avoue.

M. de *Sivry* doit le ſçavoir mieux qu'un autre : les Grecs n'ont nulle part de pareilles gentilleſſes.

Le nouvel Interprète devoit auſſi ne pas maltraiter ſi fort ceux qui ont eſſayé de traduire ou d'imiter *Anacréon* avant lui. Leurs imitations ne ſont pas toutes heureuſes à beaucoup près ; mais il en eſt quelques-unes d'aſſez agréables. *Gacon* lui-même en a pluſieurs qui ne ſont pas ſans mérite. La ſeconde Ode ſur les femmes me paroît mieux dans ſa verſion que dans celle de M. de *Sivry*. Jugez-en vous-même, Monſieur. Voici la traduction de *Gacon*.

La Nature puiſſante & ſage
Donna la courſe au lièvre & le vol aux oiſeaux ;
Elle arma le front des taureaux,
Et remplit le lion de force & de courage.
Elle apprit aux poiſſons l'art de fendre les eaux.
L'homme eut la prudence en partage ;
Et la femme, où l'on voit tant de timidité,

Que reçut-elle ? un don qui, foible en apparence,
Surmonte toute autre puissance.
Quel fut-il ce don ? la beauté.

Il me semble que cette imitation a de l'élégance & une tournure facile. Voici maintenant celle M. de *Sivry* ;

La force, soutien des travaux,
En partage échut aux taureaux ;
Au lion la fureur, au coursier la vîtesse ;
Fier Souverain des animaux,
L'homme, dit-on, eut la sagesse.
Femmes, vous restiez à pourvoir :
Que vous donner ? Nature épuisa son sçavoir,
Et vous laissa de bien plus fortes armes ;
Deux pouvoirs réunis, nos desirs & vos charmes.

D'abord, au premier vers, *soutien des travaux* est du remplissage ; ensuite *femmes, vous restiez à pourvoir :* cette apostrophe est brusque, sèche & sans agrément ; & puis la pièce finit par une idée qui n'est point dans *Anacréon. Deux pouvoirs réunis, nos desirs & vos charmes :* *Anacréon* ne dit point cela ; il ne parle que de la beauté ; il renferme tout dans ce mot.

Je citerai encore une autre Ode traduite par *Gacon* qui vous prouvera qu'il a peut-être été trop rigoureusement puni des torts qu'il a eus avec plusieurs écrivains plus célèbres que lui.

Sur les Plaisirs.

Couronné de myrthe & de lierre,
Et couché sur le verd gazon,
Du nectar dont *Bacchus* fit présent à la terre;
Je prétends enivrer mes sens & ma raison.
Bien loin de m'en faire la guerre,
Amour, relève ton bandeau,
Quitte ton arc & ton flambeau;
Et prends soin de remplir mon verre.
Viens me verser ce jus divin.
Je ne serai bientôt que poussière & que cendre:
Eh! que m'importe alors que de sa belle main,
Au pied de mon tombeau *Cloris* vienne répandre
Des fleurs, des parfums & du vin?
Va plutôt me chercher cette charmante blonde;
Rends-la sensible à mes desirs:
Avant que de jouir des biens d'un autre monde,
Je veux de celui-ci goûter tous les plaisirs.

N'allez pas croire, Monsieur, que je veuille démentir les éloges que j'ai donnés en 1758 à l'ouvrage de M. de *Sivry*. Il se trouve dans sa traduction un plus grand nombre de pièces qu'on peut lire que dans toutes celles qui l'ont précédée, & les autres Poëtes qu'il a imités, c'est-à-dire, *Moschus*, *Bion*, *Sapho*, *Tirthée*, me paroissent encore beaucoup mieux rendus qu'*Anacréon* lui-même. On s'apperçoit surtout de la prédilection de l'auteur pour *Moschus*. Son Idylie des *Funérailles de Bion* est la pièce de tout le volume qui est écrite avec le plus de charme & d'intérêt. Je suis fâché que sa longueur ne me permette pas de vous la rapporter ; vous y trouveriez sûrement l'abondance, la douceur & l'élégante mollesse de l'original.

Le Lever.

Le Public sera toujours très-flatté, Monsieur, de voir multiplier par la gravure les productions charmantes de feu M. *Baudouin*, ce Peintre agréable & fertile, que les Arts regretteront

gretteront long-tems. L'Eſtampe que je vous annonce, & qui a pour titre *le Lever*, préſente aux yeux le riant ſpectacle d'une jeune Dame de la figure la plus intéreſſante ; elle eſt aſſiſe ſur le bord du lit & s'amuſe à careſſer un chat, tandis que ſes femmes s'occupent autour d'elle ; l'une lui paſſe la chemiſe, & l'autre baiſſée lui préſente des mules. Près du lit eſt une table de nuit ſur laquelle on voit un bougeoir ; de l'autre côté un fauteuil, & près de la porte un paravent ; ces meubles ſont ornés avec autant de goût que de richeſſe & ſervent à détâcher le grouppe des figures.

La Toilette.

CETTE autre gravure, faite d'après feu M. *Baudouin*, repréſente une jeune perſonne debout devant ſa toilette ; un ſimple corſet, laſſé par une femme de chambre, laiſſe à découvert la fineſſe & l'élégance de ſa taille. On remarque dans cette figure un air d'innocence & de candeur, réunies aux graces naïves & touchantes de

cet âge. Cette jeune personne paroît écouter avec satisfaction un jeune Officier assis près d'elle, & qui semble lui parler avec passion. Une pendule, une robe jettée sur un fauteuil, & des ajustemens de toilette, ornent la scène.

Ces deux Estampes qui font pendant, sont de quatorze pouces de haut sur dix de large en comprenant la bordure. Elles ont été gravées, la premiere par M. *Massard*, la seconde par M. *Ponce*. Ces deux habiles Artistes ont exécuté ces sujets avec autant de légèreté que d'intelligence & de goût; les têtes ont de l'expression, de la finesse, & l'effet heureux qu'on remarque dans ces gravures les rend aussi intéressantes qu'agréables. Elles se vendent chez Madame *Baudouin* au Louvre; le prix est de quatre livres chacune.

Les défauts corrigés par l'affront.

On voit dans cette Estampe, gravée par M. *Ouvrier*, d'après M. *Schenau*, premier Peintre de Son Altesse Electorale de Saxe, une petite fille,

qui, pour une faute assez ordinaire à cet âge, après en avoir été punie, est attachée devant un drap tendu derrière elle. Pour lui causer plus de honte & la mortifier davantage, on lui a posé deux cornes de papier sur la tête, un écriteau sur la poitrine qui contient la nature du délit, avec une pantoufle pendue au bras. Elle pleure & se dépite, tandis que deux autres enfans viennent se moquer d'elle & insulter à son malheur. Derriere eux paroît le père qui la réprimande avec chaleur; sa femme à côté de lui tient encore le triste instrument de la correction enfantine. La scène est placée dans un galetas.

Le petit Glouton.

Le pendant de ce sujet grotesque presente une jeune femme qui regarde avec inquiétude un Apothicaire exerçant gravement son humble ministère sur un enfant qui tient un poisson, & paroît convoiter encore une grappe de raisin qu'une petite fille porte dans un panier; un autre

enfant placé du côté opposé, paroît effrayé de l'eau qui jaillit de l'instrument pendant l'opération. Comme il s'agit sans doute d'une indigestion, on auroit dû, peut-être, exprimer un peu plus de douleur sur le visage du petit patient, & l'agent au contraire ne devroit pas avoir l'air de faire un effort aussi considérable. Apparemment qu'on a voulu charger les caractères dans ces deux sujets, pour les rendre plus plaisans; mais j'ai peur qu'on ne les trouve un peu bas: il est tant de sujets intéressans à choisir dans nos moeurs, puisque ce genre paroît être celui que le Peintre adopte, qu'on est fâché qu'il ne s'arrête pas à des idées plus heureuses. *Caliot*, *Gillot*, *la Fage*, composoient des sujets grotesques; mais l'expression, l'ame & le caractère, rendus par une touche spirituelle & sçavante, non-seulement faisoient pardonner le genre, ils le faisoient aimer encore. Quoi qu'il en soit, ces deux Estampes, de seize pouces de haut sur un pied de large, sont exécutées par un burin large, pur & hardi: on y désireroit un peu plus d'effet; c'est moins sans doute la faute

du Traducteur que celle de l'Auteur lui-même. Elles se vendent chez M. *Ouvrier*, Place Maubert, maison du Bonnetier.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Mai 1772.

LETTRE VIII.

Adelson & Salvini, Anecdote Angloise, par M. d'Arnaud; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques; Brochure in-8° de 120 pages, avec des Gravures.

DÉCLAMER contre les Romans, est une chose très-aisée & très-commune; mais dépouiller ce genre de la frivolité dont on l'accuse, joindre au plus haut degré le sentiment & la morale, créer des fictions aussi utiles qu'agréables, & dont les pères de familles puissent recommander la lecture à leurs enfans: c'est une entreprise plus difficile, & dont le succès étoit réservé à M. *d'Arnaud*. Tel est le vrai Philosophe, Monsieur; il ne

consume point ses jours dans de vaines attaques contre la Religion & le Gouvernement de son pays; il respecte également les institutions divines & humaines, qui sont les fondemens des sociétés & du bonheur des hommes; ses vœux & ses travaux ne tendent qu'à rendre ses semblables meilleurs & plus sensibles; qu'à leur faire aimer leur Religion, leur Patrie, leur famille; en un mot, qu'à resserrer tous les liens que la fausse Philosophie s'efforce de relâcher & de détruire.

De toutes les leçons de morale rassemblées dans *les Epreuves du Sentiment* (c'est le titre général sous lequel M. *d'Arnaud* a réuni les divers ouvrages de ce genre), celle qu'il présente aujourd'hui est peut-être la plus frappante & la plus propre à faire impression sur les esprits. C'est la vertu aux prises avec la passion la plus violente. *Salvini*, jeune Peintre Italien, devenu à Rome l'intime ami du Lord *Adelson*, suit en Angleterre son bienfaiteur, qui, tous les jours, lui donne de nouvelles marques de bonté.

Adelson étoit près d'époufer une perfonne charmante nommée *Nelly*. Le jeune Artifte oublie en un moment la raifon, fon devoir, l'amitié, l'honneur; &, malgré les combats qu'il éprouve, il finit par fe livrer à un amour également malheureux & criminel. Il eft, en quelque forte, abandonné aux Furies; c'eft une victime fanglante qui fe débat fous un vautour qui la déchire. Il eft forcé de céder à un afcendant funefte, pour n'avoir pas fçu lutter contre lui-même dans les commencemens de fa paffion. Il offenfe fon ami, en ne pouvant fe diffimuler tout l'excès de fon ingratitude; il aime *Nelly*; il ofe le lui déclarer; & ne pouvant fe flatter de la rendre fenfible, égaré, furieux, il commet un crime qui le conduit à l'échaffaud. Il faut voir dans l'ouvrage même, Monfieur, tous les degrés, tous les progrès, tous les développemens de l'amour de cet infortuné, pour concevoir avec quelle vraifemblance il eft entraîné à fa dernière cataftrophe, & pour fe pénétrer de cette vérité terrible: que le cœur

humain livré à sa foiblesse, est capable des attentats les plus atroces.

Les ennemis du Lord *Adelson* avoient gagné un Domestique nommé *Géronio*, qui employoit l'art de la scélératesse la plus rafinée pour écarter les retours de *Salvini* à la vertu. Ils projettent d'enlever *Adelson*, de le transporter hors de l'Angleterre, & de le retenir jusqu'à ce que *Salvini* ait épousé la jeune *Nelly*. Ils n'exigent de lui que d'engager le Lord à venir se promener à une certaine heure sous les murs du parc, & de le retenir jusqu'à leur arrivée. *Salvini* leur promet tout; il amène effectivement son ami à l'endroit désigné; mais, un instant avant l'heure fatale, ses remords l'emportent; il ramène le Lord avec précipitation. Une autre circonstance contribue à enflammer de plus en plus l'amour de *Salvini*. » *Adelson* fit » construire un petit Théâtre dans son » Château; il invita plusieurs sociétés » des environs à se réunir pour l'exé» cution de son projet. On proposa de » représenter la célèbre Tragédie de » *Roméo & Juliette*. *Nelly* fut chargée

» du rôle de l'héroïne de la pièce; &, » par un caprice imprévu du hazard, » *Adelson* voulut que le Peintre, qui » sçavoit très-bien l'Anglois, remplît » celui de *Roméo*. Jamais on n'avoit » vû l'amant mieux rendu; toute l'as- » semblée applaudissoit avec fureur; » l'Italien ajouta à son personnage; » ce n'étoit plus *Roméo* qui parloit, » c'étoit *Salvini* lui-même avec tous » ses transports. *Nelly* ne sçavoit que » penser de ses additions; envain lui » rappelloit-elle son rôle; il n'écou- » toit que son amour; *Adelson* & les » Spectateurs attribuoient au talent » du jeune homme ce qui partoit de » l'excès de sa passion; enfin il parut » jouer avec tant de chaleur & de » vérité, qu'il se blessa dangereuse- » ment dans la scène où *Roméo* se » donne la mort; on l'emporta au » bruit des acclamations, baigné dans » son sang : son ami vole à son secours. » Eh, s'écrie *Salvini* expirant, laissez- » moi mourir, puisqu'elle m'est enle- » vée, puisque je ne puis la posséder. » *Adelson*, imaginant que le blessé » étoit dans le délire, & qu'il avoit

» la tête encore pleine de son rôle,
» tâchoit de dissiper ce qu'il appelloit
» une illusion, & ce qui n'étoit qu'un
» sentiment trop véritable. «

Salvini avoit résolu de fuir un séjour où de si rudes combats ébranloient sa vertu; mais il n'avoit pu résister aux instances de *Nelly*, qui étoit venue elle-même le conjurer de ne pas abandonner son ami. Le Lord *Bermond*, oncle d'*Adelson*, appelle pendant quelque temps son neveu auprès du Ministre. Cet évènement, qui met *Salvini* à portée d'entretenir sans cesse *Nelly*, ne fait qu'irriter sa passion; il ne peut plus la renfermer en lui-même; il en fait l'aveu. *Nelly* employe tous les moyens pour le ramener à la raison & à la vertu. Quelque temps après elle le trouve prêt à rendre les derniers soupirs: il s'étoit empoisonné; elle lui fait prendre un puissant antidote; ses yeux se r'ouvrent; la première personne qu'il apperçoit c'est *Nelly*; il lui dit d'une voix éteinte: Quoi, Miss, c'est vous qui me rappellez au jour! Depuis ce moment, la Nature entière sembloit s'animer

pour entretenir les dispositions funestes du malheureux *Salvini*. Ce morceau est supérieur dans l'original. » Il concevoit mille projets qui » se détruisoient tous : il sortoit du » Château pour jamais ; il y rentroit à l'instant : son ame s'épuisoit sous tant d'assauts multipliés ; » elle étoit battue d'agitations en » agitations, d'orages en orages ; » il s'écrioit au milieu des nuits ; il » voyoit des fantômes menaçans, des » spectres qui l'entraînoient au fond » des abîmes ; tous les crimes dans leur » difformité s'élevoient contre lui ; » tantôt il se prosternoit aux genoux » d'*Adelson*, &, avec des torrents de » larmes, lui révéloit ses égaremens, » lui demandoit pardon de son ingratitude ; tantôt c'étoit aux pieds » de *Nelly* qu'il couroit jurer un éternel amour ; il éprouvoit un frémissement continuel ; le moindre bruit » l'épouvantoit ; il ne goûtoit plus le » repos. Quelle étoit la source des coupables transports & des malheurs » de *Salvini* ? On ne sçauroit trop le » répéter : sa complaisance pour les

» premières impressions qu'il avoit
» ressenties à la vue de la jeune An-
» gloise. S'il eût sçu combattre ces
» mouvemens dans leur naissance, il
» auroit triomphé, il eut été peut-être
» le plus estimable des hommes : mais
» il ne lui étoit plus possible de retour-
» ner en arrière, & il se précipitoit,
» tête baissée, contre l'écueil qui l'at-
» tendoit.

Enfin, *Adelson* annonce son retour ; il écrit que le Ministre veut que son mariage avec *Nelly* se célèbre dans son château. Deux carrosses & des domestiques à cheval viennent prendre *Nelly* & sa mère. *Salvini* apprend cette nouvelle ; la fureur & le désespoir s'emparent de lui ; il entre dans l'appartement de *Nelly*, l'œil étincelant de rage, tire son épée, & la plonge dans le sein de la malheureuse Angloise.

Adelson attendoit *Nelly* avec tous les transports de l'amour ; la nuit approche ; » il ne peut résister à son
» impatience ; il s'échappe en secret,
» sans avertir les deux Lords, monte
» à cheval, suivi d'un seul Postillon,
» & se rend à toute bride jusqu'aux

» murs de ſon château. Il donne ordre
» au Poſtillon de l'attendre ; il avoit
» la clef d'une des portes de ſon parc;
» il va ſans bruit à l'appartement de
» *Nelly*, & ouvre avec la même
» précaution, dans le deſſein de ſe
» procurer, ainſi qu'à *Nelly*, une
» ſupriſe agréable. Quel ſpectacle
» pour l'infortuné Lord ! Pluſieurs
» perſonnes dans différentes attitudes
» de douleur, un flambeau qui éclai-
» roit à peine, une femme échevelée,
» mourante dans le déſeſpoir, éten-
» due ſur un cadavre dont le ſang
» ruiſſeloit à gros bouillons par une
» large bleſſure ! il recule de terreur ;
» il reconnoît. . . . *Nelly*, s'écrie-t-il !
» & il va ſe précipiter ſur ce corps
» enſanglanté. «

Salvini eſt livré à la Juſtice ; ſon procès eſt bien-tôt terminé ; il avoue lui-même ſon crime. *Adelſon* court dans la priſon pour l'immoler à ſa fureur. Il eſt retenu par le Geolier. Son ame eſt en proie à mille mouvemens contraires ; il ne peut même s'empêcher de ſentir de la compaſſion

pour le coupable *Salvini*. Il essaye de le sauver; il gagne le Geolier pour lui ouvrir les portes de la prison. *Salvini* refuse tout; il veut expier son crime par le supplice qui l'attend. Enfin il subit son arrêt avec la plus grande fermeté. *Adelson* est encore assez grand pour venir l'assurer qu'il lui pardonne.

Vous reconnoissez dans cette *Anecdote*, Monsieur, le pinceau qui nous a tracé les caractères de *Cominge* & d'*Euphémie*. Jamais peut-être il n'a été si énergique ni si touchant que dans cette nouvelle production : elle présente une foule de scènes plus frappantes, plus terribles les unes que les autres, & c'est aussi un des ouvrages de M. *d'Arnaud* qui paroît avoir excité davantage l'attention du Public. On trouve à la fin une Gravûre, dont l'idée m'a paru sublime & qui est bien analogue au sujet de l'ouvrage : c'est une des trois *Furies* qui allaite l'*Amour*.

M. *d'Arnaud* fera paroître dans le courant du mois prochain *Sargine*, *Nouvelle Angloise*, d'un genre plus

doux, & qui contrastera heureusement avec l'effrayant tableau d'*Adelson & Salvini*. *Sargine* achèvera le second volume des *Epreuves du Sentiment*; il sera suivi du troisième & dernier volume, qui sera, de même que les deux premiers, composé de cinq Histoires. Comme cette édition a coûté, pour la partie typographique & pour les estampes dont elle est enrichie, beaucoup de soins & de dépenses, & que dans ce temps on ne peut donner qu'avec des frais considérables de nouvelles réimpressions, on avertit les amateurs qui ont les premiers ouvrages de M. *d'Arnaud* en ce genre, de se procurer, à mesure, ceux qui doivent completter cette collection; le Libraire, s'ils attendoient plus long-temps, ne seroit peut-être plus en état de les satisfaire. Il prévient même que, passé la présente année 1772, il ne vendra plus séparément les Histoires qui ont déja paru.

Guérison des Hernies.

M. *MAGET*, Chirurgien-Major de la Marine, connu depuis long-

temps pour la guérison radicale des Hernies ou Descentes, croit devoir avertir le Public que sa méthode est bien abrégée. M. *Maget* travaille toujours sous les yeux de M. *Gauthier*, Médecin du Roi, Membre des Facultés de Paris & de Montpellier. Les personnes qui voudront connoître en détail les cures opérées par cette méthode, peuvent écrire à M. *Gauthier*, Médecin, rue des Poulies à Paris, ou à M. *Maget* lui-même, rue de la Bourbe près de la barrière des Chartreux. On donnera tous les renseignemens qu'on pourra desirer. On prie d'affranchir les Lettres.

Belle Edition de Térence, Catulle, Tibulle & Properce.

JE m'empresse, Monsieur, de vous annoncer deux nouvelles productions de l'Imprimerie célèbre de *Jean Baskerville*, & de fournir un petit supplément à la notice que je vous donnai l'année derniere * des admirables

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tome II, page 225.

éditions de cet habile Artiste. Parmi les Livres Anglois dont on lui est redevable, j'oubliai d'en citer un que je ne connoissois pas alors, & qui est pourtant d'une date assez ancienne. Je veux parler des *Select Fables of Esop*, *&c*, c'est-à-dire, des *Fables choisies d'Esope & d'autres Fabulistes, en trois Livres*, un volume *in*-8°, orné de vignettes & de cul-de-lampes, qui a paru en 1764. L'Éditeur de ce Recueil a mis à la tête une traduction Angloise de la vie d'*Esope* par *Meziriac*, à laquelle il a ajouté de savantes notes ; elle est suivie d'un Essai sur la Fable par *R. Dodsley*. Le Volume est joliment exécuté ; mais, outre que les gravures déparent un peu l'impression, il n'est pas à beaucoup près si bien, pour la partie Typographique, que les Auteurs qui viennent de paroître en 2 Volumes grand *in*-4°, sans aucunes vignettes ni gravures, & dans cette belle simplicité du *Virgile* de 1757. Le premier Volume a pour titre : *Publii Terentii Comœdiæ ;* le second, *Catullus*, *Tibullus & Propertius ;* ils portent tous deux la date

de 1772, & je vous assure qu'ils sont très-dignes de figurer avec le beau *Virgile*. Ces Volumes qui se trouvent, ainsi qu'une belle suite de livres Anglois & Italiens, chez *Molini*. Libraire rue de la Harpe, se vendent chacun 33 liv. en feuilles; & les Fables *in*-8°. 9 liv. aussi en feuilles.

Je ne sais si M. *Baskerville* est encore actuellement occupé de quelqu'Auteur latin; mais il me semble que les Curieux verroient bien volontiers, de sa façon, un *Ovide in*-4° pour servir de suite à ceux qu'ils ont déja. Je vous annonçai l'année dernière la belle édition, en 4 vol. *in*-8°, de l'*Orlando Furioso* que cet Artiste promettoit aux Italiens. Il a donné à ses compatriotes plusieurs livres en leur langue; ne pourrions-nous pas espérer aussi qu'il choisiroit un ou deux de nos bons Ecrivains pour exercer ses Presses?

Je suis, &c.

A Paris ce 21 Mai 1772.

LETTRE IX.

Rousseau vengé, ou Observations sur la critique qu'en a faite M. de la Harpe, (dans le Mercure d'Avril 1772, premier volume, page 101) & en général sur les critiques qu'on fait des grands Ecrivains, par M. L. D. G. de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, V. G. de B. Brochure in-12 de 60 pages; à Paris, chez Delalain rue de la Comédie Françoise & le Jay rue S. Jacques.

J'AVOIS dessein de vous parler, Monsieur, des étranges paradoxes littéraires que M. *de la Harpe* répand à grands flots dans le *Mercure de France*, & du ton, tantôt magistral, tantôt badin, avec lequel il daigne endoctriner son siècle. Vous l'auriez vu s'attribuant le privilége exclusif d'apprécier tous les Poëtes anciens & modernes; emporté par l'enthousiasme, citer deux vers grecs; puis, docile à la voix de cette

politesse qui lui est si naturelle, en demander *pardon aux Dames* avec la légèreté la plus séduisante, & leur promettre, pour réparer sa faute, une petite traduction de sa façon de deux Odes galantes d'*Horace*. Je vous aurois fait lire encore ces quatre vers admirables par lesquels M. *de la Harpe* a rendu dans notre langue la fin d'une strophe du Poëte Latin :

Cette fille de l'Enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins & du fer.

Enfin, vous auriez vu l'auteur de ces beaux vers décider que le célèbre *Rousseau* n'est pas assez lyrique, nous dire que *la plaisanterie est l'arme de la supériorité*, &, pour faire voir qu'il est bon Logicien, se mettre à plaisanter dans cinquante pages de suite. Mais l'objet de mes remarques devoit être principalement la critique, amère, futile & pesante à la fois, que M. *de la Harpe* a faite de l'*Horace* François. M. l'Abbé *de G*** prévient aujour-

d'hui mes réfléxions par les siennes ; & comme elles contiennent la substance de ce que j'avois à dire, je me contenterai de vous rendre compte de ses observations.

M. l'Abbé *de G* * * commence par s'étonner de cette foule de blasphèmes *vomis*, dit-il, *par une secte de Zoïles contre ces Maîtres de l'art, que le bon la Fontaine appelloit les Dieux du Parnasse.* Il me semble qu'à cet égard M. *de G* * * a tort ; nous sommes dans un siècle où l'on ne doit plus être étonné de rien. L'Auteur examine les critiques de M. *de la Harpe* sur l'Ode à la Fortune. Ce dernier prétend qu'il y a trop de raisonnement dans cette Ode, & pas assez d'enthousiasme. M. *de G* * * répond que c'est justement parce qu'il s'agit d'une Ode de morale & de raisonnement qu'on n'y doit pas trouver d'enthousiasme ni d'écarts. Je ne suis de l'avis ni de l'un, ni de l'autre ; je crois que cette espèce d'Ode argumentative est un genre bâtard qu'on ne trouve que chez les Modernes ; on ne voit ni *Pindare*, ni *Horace*, intitu-

ler une Ode *la Fortune*, *le Jeu*, *le Temps*, *la Vieilleſſe*, & en peſer didactiquement les inconvéniens ou les avantages. Malgré cela, le talent de *Rouſſeau* eſt ſi ſupérieur qu'il a ſu mettre de la verve & du feu dans l'Ode dont il s'agit, quoique d'un genre qui en eſt très-peu ſuſceptible. Oui, Monſieur, il y a de l'ivreſſe poëtique, des tours vifs & preſſans, des images ſublimes, dans ces deux ſtrophes ſur-tout :

Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables Conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné ;
Des mères pâles & ſanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effréné.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits !
Eſt-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands Rois ?

Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & sans les rapines
Ne sçauroit elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Il n'y a pas moins de génie & d'emportement lyrique, si je puis parler ainsi, dans cette autre strophe si justement admirée :

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du Sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'Homme reste,
Et le Héros s'évanouit.

Les autres strophes ont moins de vivacité ; mais encore une fois c'est la faute du genre, & peu de Poëtes étoient capables de couvrir ce défaut

par le ton d'élévation, par la force & l'harmonie que l'illustre *Rousseau* a réunis à un si haut degré dans tous ses ouvrages, & principalement dans cette même Ode de la Fortune.

M. l'Abbé *de G** * réfute très-bien la plupart des critiques minutieuses de son adversaire. Vous ne serez pas fâché de voir comment il s'y prend : » Qu'est-ce qu'un *culte frivole*, dit le » moderne censeur ? Le culte que l'on » rend à la Fortune n'est-il pas mal- » heureusement trop réel ? Mais, ré- » pond M. *de G***, *frivole* signifie-t-il ce » qui n'est pas réel ? Homme frivole, » goût frivole, discours, critiques fri- » voles, quoi de plus réel & de plus » commun ? *Un culte frivole* est un culte » vain, sans fondement, sans objet, » réel ou solide ; tel en un mot » que celui qu'on rend à une *trompeuse* » *idole*, à la chimère de la Fortune.

» *Jusques à quand honorerons-nous*, » *&c.* Est-il bien flatteur pour l'o- » reille ? Dans l'Ode, dit M. l'Abbé » *de G***, ces termes sont séparés » par des vers qui n'ont rien que de » gracieux pour l'oreille.

» Je

» *Je n'y trouve qu'extravagance, foi-*
» *blesse, injustice, arrogance, trahison,*
» *fureur, cruautés : étrange vertu, &c.*
» Cet assemblage de substantifs est-il
» d'une élégance bien lyrique ?

» Pourquoi non ? Qu'on y prenne
» garde : il n'y a point ici de termes
» oiseux, rien pour la mesure ni pour
» la rime. Tous ces *substantifs* sont
» choisis, & enchérissent l'un sur l'au-
» tre, pour annoncer & crayonner
» le caractère des Héros de la For-
» tune, que l'Auteur va peindre des
» plus riches couleurs.

» *Apprends que la seule sagesse peut faire*
» *des Héros parfaits.* La sagesse ne fait
» point des Héros, & il n'est point
» nécessaire qu'un Héros soit parfait ;
» & qu'est-ce qu'un Héros parfait ?

» Critique frivole. L'Auteur ne dit
» pas que la sagesse fait des Héros,
» mais qu'ils ne sont point parfaits
» sans elle. Et pour qu'un Héros soit
» vraiment digne de nos éloges, sans
» doute il est nécessaire que la sagesse
» & la vertu le guident : & voilà le
» Héros parfait que nous cherchons.

» On fait à *Rousseau* un reproche » qui peut paroître plus grave, *de* » *mettre*, dans la strophe suivante, » *Alexandre & Attila sur la même ligne.* » Reproche injuste. *Rousseau* ne met » pas ces deux Conquérans sur la mê» me ligne ; il dit simplement qu'il » *n'admirera pas dans Alexandre ce qu'il* » *abhorre dans Attila*, *cette vaillance* » *meurtriere*, cet héroïsme imaginaire, » le fléau des humains, qui est véri» tablement commun à tous deux ».

M. *de la Harpe* décide que les *Epîtres de Rousseau sont d'un très-mauvais esprit & du plus mauvais style*, *ses Allégories ennuyeuses*, *ses Comédies froides & ses Opéra plus froids encore.* Vous connoissez, Monsieur, les Epîtres aux Muses, à *Marot*, au Pere *Brumoi*, à *Thalie*, à *Racine*, &c : voilà le mauvais esprit de *Rousseau* ; voyez maintenant les faux principes & les blasphêmes littéraires que ce *mauvais esprit* lui a dictés.

Fouillez, puisez dans les sources antiques ;
Lisez les Grecs, savourez les Latins.

Je ne dis tous, car Rome a ses *Cotins*;
J'entends tous ceux qui, d'une aîle assurée;
Quittant la Terre, ont atteint l'Empyrée.
Là trouverez, en tout genre d'écrits,
De quoi former vos goûts & vos esprits;
Car chacun d'eux a sa beauté précise.
Qui le distingue & forme sa devise.
Le grand *Virgile* enseigne à ses Bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;
Au Laboureur, par des leçons utiles,
Fait de *Cérès* hâter les dons fertiles;
Puis tout-à-coup, la trompette à la main;
Dit les combats du Fondateur Romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire;
Et des *Césars* prophétise la gloire.
Ovide, en vers doux & mélodieux,
Sçut débrouiller l'histoire de ses Dieux;
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie;
Sçavant, utile, ingénieux, profond,

Riche en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique ſans étincelle,
Le ſeul *Horace* en tous genres excelle :
De *Cythérée* exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs ;
Des ſots Auteurs berne les vers ineptes,
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes
Et par ſermons de joie antidotés.
Catulle, en grace & naïves beautés,
Avant *Marot* mérita la couronne ;
Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne
Un peu trop fort ſes petits Madrigaux,
Tibulle enfin ſur patins inégaux
Faiſant marcher la boiteuſe *Elégie*,
De *Cupidon* traite à fond la magie,
Voilà les Chefs qu'il vous faut conſulter,
Lire, relire, apprendre, méditer.
Lors votre goût conduiſant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du * Chantre Cordouan
Pour les vrais airs du Cygne Mantouan,

* Lucain.

M. l'Abbé *de G***. cite un grand nombre de morceaux qui ne sont pas moins supérieurs, tirés de la plupart des autres Epîtres de *Rousseau*. Il défend encore victorieusement ses Allégories ; mais il abandonne ses Comédies & ses Opéra. Pour les Opéra, je suis de son sentiment ; je ne les admire pas plus que ceux de M. *de Voltaire*. Je ne pense pas de même à l'égard des Comédies ; elles ne sont pas toutes de la même force : mais le *Flatteur* & le *Capricieux* ont beaucoup de mérite ; on y trouve d'excellentes Scènes ; les caractères y sont très-bien soutenus ; &, quoiqu'en disent nos jeunes & téméraires *Aristarques*, il y a très-peu de pièces aussi bien écrites.

Ce qui désole M. *de la Harpe*, ce qu'il a toutes les peines du monde à concevoir, c'est comment il se peut faire qu'on dise le *Grand Rousseau*. « Qu'y a-t-il donc de si étrange, » répond M. l'Abbé *de G***, qu'y » a-t-il donc de si injuste qu'on ait » déféré le nom de *Grand* au génie

» qui a porté parmi nous à sa per-
» fection le genre de Poësie, si j'ose
» le dire, le plus pöëtique & le plus
» relevé; dont le caractère propre
» est la force & la sublimité; pres-
» qu'aussi grand, dans ses Poësies sa-
» crées, que le Prophête-Roi lui-mê-
» me; créateur de la Cantate & de
» l'Allégorie; original dans ses Epî-
» tres; sans égal dans l'Epigramme;
» modèle encore dans les autres gen-
» res; qui, pour l'heureuse & noble
» audace, la verve, l'enthousiasme,
» l'harmonie, l'ivresse & le désordre
» Pindarique, a laissé derrière lui nos
» plus grands Poëtes ».

Tout cela ne paroît pas suffisant à M. *de la Harpe;* après avoir bien cherché les raisons de cet honneur déféré à *Rousseau*, il croit enfin l'avoir trouvé. » Ce titre, dit-il, est un présent fait » par la haine; ce sont les ennemis » de M. *de Voltaire* qui ont cru l'affli- » ger en honorant son ennemi ». Voilà une découverte bien honorable à M. *de Voltaire!* Il doit de grands remercimens à M. *de la Harpe!* Quoi, le

moyen de chagriner l'Auteur de la *Henriade*, c'est de donner des titres d'honneur aux autres grands Ecrivains !

M. *de la Harpe* prétend qu'on juge à présent la Poësie par l'esprit & la raison, tandis que les Grecs & les Romains en jugeoient par l'imagination & par les sens. Ne pourroit-on pas lui en demander la cause ? Cela ne viendroit-il pas de cette manie de tout analyser, de cette sécheresse géométrique qu'on a voulu introduire dans toutes les parties de la Littérature ? Mais que M. *de la Harpe* se console ; qu'il ne donne pas dans le défaut de juger du monde entier par ce qui compose sa petite sphère ; le mal n'est pas aussi général qu'il le pense : il y a encore des gens du monde, des hommes de lettres, que la Philosophie du jour n'a point gâtés, & qui, lorsque rien n'y blesse directement la raison, permettent à la Poësie des écarts, & la jugent par l'imagination & par les sens. Il y a plusieurs classes de Littérature, comme dit en-

core très-bien M. *de la Harpe*. Il en eſt une entr'autres où la fureur d'innover dans la Morale & dans les Arts, a corrompu tous les principes, où l'on a voulu envahir tous les prix & toutes les récompenſes, où la déclamation philoſophique tient lieu de tout autre mérite, où l'on met *Rouſſeau* au rang des médiocres Ecrivains, *Mérope* au-deſſus d'*Andromaque*, *Oreſte* au-deſſus d'*Electre*, M. *de Voltaire* au-deſſus de tout: cette eſpèce de Littérature, on ne niera pas que M. *de la Harpe* ne la connoiſſe ſupérieurement. Mais il en eſt une autre où l'on ſuit bonnement les traces des grands Ecrivains de l'Antiquité & du ſiecle de *Louis XIV*; où l'on ſe pique de n'être pas plus Philoſophe qu'eux; où l'on reſpecte à leur exemple les loix, le culte établi, le Gouvernement; cette Littérature-là, M. *de la Harpe* devroit tâcher de la connoître un peu mieux; il verroit que c'eſt la plus utile à l'Etat, à la Religion, aux Mœurs & au bon goût; tous objets qui ſe tiennent de

plus près qu'on ne l'imagine communément.

Précis sur la manière d'élever les Faisans & les Perdreaux ; petite Brochure in-12 de 48 pages ; prix 12 sols ; à Paris chez Simon, Imprimeur du Parlement, rue Mignon Saint André-des-Arcs.

CET Opuscule est d'un observateur exact & d'un praticien dont le succès a couronné tous les préceptes qu'il donne. Le mot de *Précis* annonce ce qu'il communique au Public. Il s'est scrupuleusement renfermé dans la seule opération nécessaire aux amateurs qui, soit pour leur simple amusement, soit dans l'intention de peupler leurs terres, veulent entreprendre d'élever des Faisans & des Perdreaux. Des leçons trop étendues & soumises aux règles de l'expression, n'auroient pu convenir à une espèce de manuel fait pour être journellement entre les

mains, ou de Gardes ou de gens de campagne, qui ſeuls peuvent être employés pour l'exécution. Il a donc fallu ſe mettre continuellement à leur portée & peindre à leurs yeux plus qu'à leur eſprit la route qu'ils doivent tenir.

Ceux qui ſuivront la méthode que je vous annonce, Monſieur, auront l'agrément de voir leurs opérations réuſſir. Cependant, afin qu'ils ne ſe découragent pas, il eſt bon de les prévenir qu'avec quelqu'exactitude qu'on obſerve une ſuite de préceptes, on ne doit jamais, pour la première fois, ſe promettre un ſuccès complet dû à la ſeule pratique & à l'expérience, leſquelles, dans une ſeconde tentative, les dédommageront & les mettront à l'abri des erreurs involontaires d'une première année. La ponte, la couverie, la naiſſance des petits, leur nourriture, les ſoins que l'on en doit prendre, &c: tout eſt clairement expliqué dans ce Livret. Vingt-quatre heures après que les faiſandeaux & les perdreaux ſont éclos, on peut,

s'ils ſe portent bien, les mettre quinze enſemble ſous une même mère dans une boîte deſtinée à cet uſage, & dont l'auteur a fait graver la figure qu'il a miſe à la fin de ſon *Précis*, avec l'explication de chaque pièce & les proportions pour en faire conſtruire de ſemblables.

Le Laboureur, ou Cours d'Agriculture Pratique, ſuivant les principes de Phyſique & de Méchanique à l'uſage des Cultivateurs & des Laboureurs; un Volume in-12 de 170 pages; par Alexandre Craſquin, Laboureur Flamand; à Paris chez Charles-Antoine Jombert père, Libraire rue Dauphine.

IL y a long-temps que l'immortel auteur du *Télémaque* a dit que l'opulence d'un Etat dépend de ſa population, parce que, plus il y a d'habitans, mieux la terre eſt cultivée, & que ſa

fécondité est la mine la plus riche & la plus inépuisable. C'est donc bien mériter de la Patrie que de travailler à exciter le zèle des Colons & à les diriger dans leurs travaux. L'auteur de cet Opuscule parle, dans une Préface pleine d'idées vraies & philosophiques, du préjugé barbare qui couvre de mépris la classe des cultivateurs. » Loin de rougir, dit-il, d'avoir » fait un apprentissage de rigueur à » la charrue, & de l'avoir long-temps » enseigné en Flandre & ailleurs, je » me glorifie de cette profession com» me d'un état qui honore tous ceux » qui l'exercent avec distinction... Il » est incontestable, en bon raisonne» ment, que les hommes qui la nourris» sent (la Patrie) doivent marcher » avant ceux qui ne lui procurent » que les commodités ou les agrémens » de la vie .... L'incorruptible Philoso» phie, qui ne juge du prix des choses » que par leur bonté & le bien qu'elles » procurent, regarde le bon Labou» reur comme l'homme de la Nature & » comme le mortel le plus utile au genre » humain.« *Alexandre Crasquin* dit que

la Patrie se plaint cependant du peu de succès de l'Agriculture ; il en attribue la cause à la mésintelligence entre le Cultivateur & le Laboureur. Le premier n'entendant presque rien à la Pratique, pousse le Laboureur à bout par la multiplicité des préceptes d'une théorie trop vaine dont il fait dépendre toute la science de l'art. Le Laboureur, par représailles, lui oppose opiniâtrement sa pratique & l'usage des Anciens. Qu'arrive-t-il ? Trop souvent la théorie est incertaine, la pratique défectueuse, & l'Agriculture ne se perfectionne pas. L'auteur tâche de rapprocher ces deux hommes de façon qu'ils puissent s'entendre & s'éclairer mutellement. La perfection des instruments aratoires me paroît être l'objet le plus important & le plus détaillé de ce petit Traité, dans lequel l'auteur semble incliner beaucoup pour la charrue dont on se sert en Flandre, & dont il donne une description exacte, avec les figures qui peuvent aider à en saisir les différentes parties. Il ne pré-

tend pas néanmoins que cette eſpèce ſoit la ſeule excellente, ni qu'on ſoit obligé de l'employer à l'excluſion de toute autre. Il exhorte ſeulement les Agriculteurs à s'appercevoir des défauts eſſentiels des charrues dont on ſe ſert communément en France, & à en compoſer d'autres d'après les principes de Phyſique & de Méchanique qu'il indique, & dont il rend raiſon. Après une deſcription raiſonnée des autres inſtrumens du labourage, comme la herſe, le traîneau, l'émottoir & le rouleau, l'auteur parle de la manière de fumer les terres & des enſemencemens.

Ces eſpèces de Géorgiques ſont couronnées par une Ode ſur le labourage, compoſée de treize ſtrophes. Il paroît, Monſieur, que l'on peut entrer dans la carrière des *Columelles*, la fournir même avec quelque talent, ſans être inſpiré par les Muſes. Il y a une bien grande différence entre le Cultivateur & le Poëte. La pièce dont je vous parle ne ſe reſſent nulle part de cet enthouſiaſme noble, doux & fa-

cile qui animoit la lyre de *Virgile* & d'*Horace* lorsqu'ils chantoient sur le bord des fontaines ou à l'ombre des ormeaux les charmes de la vie champêtre. Je vous envoie deux strophes qui vous donneront une idée du talent poëtique de l'auteur.

Pour moi, *Cérès* & *Triptolème*
Sont des mots sans expression :
Un Laboureur, sourd au système,
N'écoute point la fiction.
Secrétaire de la Nature,
Toi qu'au nom de l'Agriculture,
J'invoque au milieu des guérets,
Expérience, déracine
Les vieux abus de la routine,
Et l'erreur des nouveaux essais.

Vous me direz, Monsieur, si vous comprenez le sens de la strophe suivante que je choisis, parce qu'elle vante un nom cher à la France.

Je ris quand je vois dans l'Histoire

Voler un Général Romain
De sa charrue à la victoire,
De la victoire à son *Terrein*:
Que sur cette avanture étrange,
Le préjugé donne le change
Aux lecteurs qu'il a prévenus;
Moi, j'y trouve nos gens de guerre,
Passant de l'armée à leur terre;
Broglie est mon *Cincinnatus*.

La Nouvelle Philosophie réfutée par elle-même, Ouvrage dans lequel on renverse le systême des Matérialistes, suivi de l'examen du Livre de l'Esprit de M. Helvétius, par le R. P. Hyacinte; à Paris chez le Jay rue Saint-Jacques, 1 volume in-12. d'environ 300 pages.

DANS une guerre où la Nation est intéressée, tout citoyen peut combat-

tre; &, dût-on ſuccomber ſous les efforts de l'ennemi, on eſt quelquefois auſſi utile à la patrie par le ſang qu'on verſe pour la défendre que par la gloire d'un ſuccès heureux. Il n'en eſt pas ainſi, Monſieur, des combats livrés en faveur de la Religion. Si les armes qu'elle fournit ne ſont point maniées par un bras ferme & sûr, ſi la victoire reſte ſeulement douteuſe, la perte eſt réelle, les incrédules triomphent; ils inſultent à la foibleſſe de leurs adverſaires. Il vaut infiniment mieux ne point écrire ſi l'on ne ſe ſent point la force de fournir la carrière comme les *Paſcals*, les *Fénelons*, les *Boſſuets*, &c.

Ces réfléxions ne tendent point à vous inſinuer que le livre que je vous annonce ſoit abſolument mauvais & qu'il trahiſſe la cauſe que l'Auteur prétend ſoutenir; mais j'avoue que je ne le trouve ni aſſez énergique, ni aſſez clair, ni aſſez bien écrit. C'eſt, j'en conviens, le précis des argumens que l'Ecole emploie pour armer les jeunes Miniſtres du Sanctuaire; mais, lorſ-

qu'en pareille matière on paroît ſur la ſcène après les grands hommes dont je viens de rappeller la mémoire, lorſqu'on prétend réfuter l'incrédulité par elle-même & lui porter un coup terrible, il faut ou donner du neuf, ou parer de couleurs plus vives les grandes preuves du Chryſtianiſme. D'après ces principes que je crois inconteſtables, il me paroît que l'auteur, d'ailleurs aſſez bon Dialecticien, n'a pas tout-à-fait rempli ſon but. Il réduit le ſyſtême des Matérialiſtes à cinq propoſitions principales qu'il préſente d'abord ſimplement comme des problêmes.

» 1°. Eſt-il vrai que la matière, » principe éternel & parfait, ait formé le Monde tel que nous le voyons; » que les êtres particuliers ne ſoient » que de la matière groſſière, diſpo- » ſée & dirigée par une certaine quan- » tité de matière ſubtile; de ſorte que » rien ne reſſemble plus parfaitement » à l'Univers entier qu'un homme, » un cheval, un arbre même, & que » cette matière ſoit tout à la fois le » principe & l'effet.

» 2°. Le mouvement eſt-il une ſubſ-
» tance que l'on puiſſe concevoir in-
» dépendamment de la matière, ou
» n'eſt-il qu'un accident ? S'il eſt une
» ſubſtance, comment cette ſubſtance
» a-t-elle été unie à la matière ? S'il
» eſt un accident, comment lui eſt-
» il parvenu ?

» 3°. Quelle eſt l'idée ſimple de la
» matière ? Ne peut-on pas la conce-
» voir ſans le mouvement ?

» 4°. Que devons nous penſer de
» cette admirable ſociété où les Ma-
» térialiſtes font vivre l'homme avec
» les bêtes ? Eſt-elle ſans difficulté ?

» 5°. Quelle eſt la différence qui ſe
» trouve entre l'homme & la bête ? »

L'Auteur examine ſéparément chacune de ces propoſitions, les diſcute & en donne la ſolution d'après les principes de la Religion & de la ſaine Philoſophie ; il feroit à deſirer qu'il y eût dans le tiſſu de l'ouvrage moins de Métaphyſique & de ſéchereſſe ; il eſt un art de revêtir les matières les plus abſtraites de corps & d'images qui inſtruiſent & perſuadent. Le P.

Hyacinthe néanmoins ſe déride quelquefois, & j'en ſuis fâché pour lui, par exemple, dans le Chapitre où il diſcute la ſociété que les Matérialiſtes veulent établir entre l'homme & la bête, on lit ce paſſage : « Quelle apparence que l'homme ſoit fait pour » vivre en ſociété avec les poiſſons » & pour mener avec eux une vie » commune ! J'en atteſte les Bourguignons : s'accoutumeroient-ils à leur » liqueur ? Les Champenois ne ſeroient » pas à coup ſûr de cet avis..... » Nous convenons avec eux que rien » n'eſt ſi beau, ni plus raviſſant ; mais » nous les prions de nous diſpenſer » de ne boire que de l'eau ». Un peu plus bas, après avoir fait voir que l'homme, ne pouvant lier ſociété ni avec les habitans de l'océan, ni avec ceux de l'air, dit que les Matérialiſtes ſeront donc obligés d'avoir recours aux animaux domeſtiques. « Quelque » conſidérable que cette perte ſoit » pour eux, ils s'en conſoleront à la » vue de ce qui leur reſte. Que de » cochons, que de boucs, que de

» chiens, que de chats, que d'ânes, » que de mulets n'auront-ils pas pour » s'en dédommager ! »

L'Auteur a rempli la moitié du Volume d'une *Paraphrase du Discours de M. Omer Joly de Fleury contre les Matérialistes*. Cet excellent *Réquisitoire* est connu, & mes éloges particuliers n'ajouteroient rien à sa gloire. Je me contente en finissant d'en transcrire un article important, sans y ajouter aucune réfléxion. « Le caractère de la » vraie Philosophie est de terminer » ses spéculations par des accroisse- » mens de sainteté & d'amour envers » l'Etre suprême : celui de la fausse » Philosophie est de terminer les sien- » nes par des systêmes impies, par » un accroissement de présomption » & d'ignorance, & de rendre le Phi- » losophe vain, plus superbe & plus » aveugle qu'il n'étoit avant toutes ses » recherches. Des hommes qui abu- » sent du nom de Philosophe pour se » déclarer, par leurs systêmes, les en- » nemis de la Société, de l'Etat & de » la Religion, sont sans doute des » Ecrivains qui mériteroient que la

» Cour exerçât contre eux toute la » sévérité de la puissance que le Prince » lui confie, & le bien de la Religion » pourroit quelquefois l'exiger de l'at- » tachement de tous les Magistrats à » ses dogmes & à sa morale ».

Exercices Spirituels de Saint Ignace, traduits en François par M. l'Abbé Clément, Abbé de Marcheroux, Aumônier & Prédicateur Ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, Prédicateur du Roi, & Doyen de l'insigne Eglise Collégiale de Ligny; à Paris chez Saillant & Nyon rue de Saint-Jean-de-Beauvais; un Volume in-12 d'environ 330 pages.

S. IGNACE n'a composé que deux Livres qui ont partagé le sort de leur Auteur & de ses Disciples. Déchirés impitoyablement par les uns, élevés jusqu'au ciel par les autres, ses *Constitutions* & ses *Exercices Spirituels* ont toujours eu d'ardens Panégyristes & des Critiques furieux. Je me contente

de rappeller ici aux Lecteurs qui n'ont ni passion, ni intérêt, que le Cardinal de *Richelieu*, en lisant le sommaire des *Constitutions*, dit qu'avec ce simple Code il gouverneroit l'Univers comme une famille particulière ; & que le célèbre Evêque de Genève, en parlant du Livre des *Exercices Spirituels*, assuroit que cet Ouvrage avoit opéré plus de conversions qu'il ne contient de mots.

Feu M. l'Abbé *Clément*, si connu par ses talens dans la Chaire sacrée, a cru rendre service à la Religion en traduisant littéralement l'ouvrage qui fut composé en Espagnol. « Plus ces *Exer-*
» *cices*, dit-il, ont été examinés, plus
» ils ont été loués ; les Souverains Pon-
» tifes ne se sont pas contentés de les
» approuver, ils ont exhorté les fidè-
» les à en faire usage, & les y ont
» excités par les Indulgences les plus
» étendues ; pour moi, je crois qu'on
» ne peut mieux leur faire honneur
» qu'en les mettant sous les yeux du
» Public tels qu'ils sont, sans diminu-
» tion, sans augmentation, sans au-
» cun changement ».

Avant cette verſion de l'illuſtre interprète, il a paru pluſieurs cours de méditations ſelon les idées de S. *Ignace*; mais ces Méthodes, calquées ſur l'original, n'étoient que des copies libres & très-différentes de l'ouvrage lui-même, qui n'avoit jamais été traduit qu'en latin. Ainſi, ſans condamner les motifs qui ont engagé les Diſciples du Saint à publier des Retraites d'après l'eſprit de leur Fondateur, M. l'Abbé *Clément* a penſé que les ames pieuſes pourroient tirer plus d'utilité de la lecture aſſidue des *Exercices*, tels qu'ils ſont ſortis de la plume de leur auteur. L'interprête a placé à la tête de l'ouvrage une eſpèce de Table qui eſt comme un précis & une analyſe de toute la doctrine ſpirituelle de S. *Ignace*, & qui prépare à la lecture de ces *Exercices*, leſquels, de l'aveu de tous ceux qui aiment la Religion, ſont un des meilleurs Livres aſcétiques qu'on puiſſe mettre entre les mains des Chrétiens.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Mai 1772.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE X.

Esprit de Leibnitz, ou Recueil de Pensées choisies sur la Religion, la Morale, l'Histoire, la Philosophie, &c, extraites de toutes ses Œuvres Latines & Françoises; deux volumes in-12 de 460 pages chacun; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean-de-Beauvais.

CE n'est point le *Génie* du grand *Leibnitz* qu'on nous donne, Monsieur; c'est tout simplement son *Esprit*, comme on a déja publié celui de tant d'hommes illustres, auxquels cependant on n'a pas fait la grace

d'accorder le nom de *Génie*, qu'un Editeur libéral vient de donner à M. d'*Alembert* : feroit-ce qu'en Littérature comme en amour les abfens auroient tort ? Autrefois c'étoit tout le contraire ; un auteur célèbre échappoit rarement pendant fa vie à la critique, aux traits de la jaloufie, aux intrigues des petites paffions, & ce n'eft que du fond de fon tombeau que fortoit le laurier qui couronnoit fes cendres & fa mémoire.

Leibnitz, fi l'on excepte fa *Théodicée* & fes *Effais fur l'Entendement humain*, n'a compofé que des Opufcules très-courts ; fon efprit vif & pénétrant ne lui laiffoit pas la liberté de s'arrêter long-temps fur le même fujet. Le Recueil entier de fes Œuvres eft en fix gros volumes *in*-4° : collection immenfe qui rebute bien des lecteurs, & que le plus grand nombre n'eft pas d'ailleurs en état de fe procurer. On y trouve, entr'autres articles, quelques-uns fur la Religion qui doivent paroître frappans dans la bouche d'un écrivain à qui l'on ne peut contefter

le titre de Philoſophe. C'eſt ſur-tout à ce dernier motif que nous devons la publication de l'*Eſprit* que je vous annonce. » On voit des hommes, dit » l'Editeur, qui pouſſent le fanatiſme » juſqu'à prétendre que l'incrédulité » eſt néceſſairement l'appanage d'une » tête penſante, & qui ſe contentent » d'oppoſer à tous les coups qu'on » leur porte le nom & l'autorité des » Philoſophes..... Les trois grands » hommes qui dominent dans l'em- » pire des hautes Sciences, & à la » ſuite deſquels ſe rangent tous les » Philoſophes modernes, ſont ſans » doute *Deſcartes*, *Newton* & *Leibnitz*. » On ne pourroit, ſans ignorance, » ſuſpecter ſeulement la foi de *Deſ-* » *cartes*. *Newton*, qui a commenté les » les Livres Saints, étoit ſi pénétré, » ſi plein de la Religion, qu'il la rap- » pelle & lui rend hommage juſques » dans ſon *Optique*... On jugera ce » qu'on doit penſer du Chriſtianiſme » de *Leibnitz* par cette multitude de » traits que nous avons raſſem- » blés. «

Le morceau le plus frappant du Recueil qui paroît, & qui contraste singulièrement avec le ton de nos sages Modernes, est celui où *Leibnitz* déclame contre l'abus de la Philosophie ou les suites funestes qui en résultent. » On a droit, dit-il, de prendre des précautions contre les mauvaises doctrines qui ont de l'influence dans les mœurs ...... comme sont celles qui vont contre la providence d'un Dieu parfaitement sage, bon & juste, & contre cette *Immortalité des Ames*, qui les rend susceptibles des effets de sa Justice ...... Ils (les partisans de ces Doctrines) lâchent la bride à leurs passions brutales & tournent leurs esprits à séduire & à corrompre les autres ; & , s'ils sont ambitieux & d'un caractère un peu dur, ils seront capables, pour leur plaisir ou leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins de la Terre, & j'en ai connús de cette trempe que la mort a enlevés. Je trouve même que des opinions approchan-

» tes s'insinuant peu à peu & se glissant dans les Livres à la mode, » dispofent toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est » menacée, & achèvent de détruire » ce qui reste encore dans le monde » des sentimens généreux des anciens » Grecs & Romains .... Ces *Publick* » *Spirits*, comme les Anglois les appellent, diminuent extrêmement & » ne sont plus à la mode, & ils cesseront davantage de l'être quand ils » cesseront d'être soutenus par la bonne » Morale & la vraie Religion, que la » raison naturelle même nous enseigne..... On se moque hautement » de l'amour de la Patrie ; on tourne » en ridicule ceux qui ont soin du » Public ; &, quand quelqu'homme » bien intentionné demande ce que » deviendra la postérité, on répond, » *alors comme alors.* «

Ce n'est pas seulement dans les Traités Théologiques que le Rédacteur a puisé pour composer *l'Esprit de Leibnitz ;* il a mis encore à contribution ses Œuvres Philosophiques. Il cite

beaucoup d'endroits qui atteſtent l'étendue de ſes connoiſſances, mais qui n'intéreſſent qu'une certaine claſſe de lecteurs. L'Editeur avertit auſſi qu'il ne garantit pas toutes les aſſertions & les idées qu'il rapporte. Le ſentiment de M. *de Buffon* ſur la formation de notre globe, ſe trouve dans *Leibnitz*, du moins en ſubſtance; mais l'Hiſtorien de la Nature a ſupérieurement dévelopé ce ſyſtème. » Je crois, dit le Philoſophe Allemand, que notre globe a été un » jour dans un état ſemblable à celui » d'une montagne ardente, & c'eſt » alors que les minéraux qui ſe dé» couvrent aujourd'hui, & qu'on » peut imiter dans nos fourneaux, ont » été formés... Les rochers qui ſont, » pour ainſi dire, les oſſemens de » la Terre, ſont des ſcories ou vitri» fications de cette ancienne fuſion.... » Je penche à croire que la Terre » pourroit avoir été une pièce fondue » ou une grande meule jettée hors » du Soleil, où elle tâche toujours de » retomber. «

Leibnitz a consacré quelques loisirs à la Poësie. Il avoit un goût vif pour cet Art : il fit en un seul jour trois cens vers Latins, sans se permettre une seule élision. Lorsqu'il perdit le Duc *Jean-Frédéric de Brunswick* son protecteur, il composa sur sa mort un Poëme Latin qui est un chef-d'œuvre, & qui mérite d'être compté parmi les plus beaux d'entre les modernes. Ses succès dans ce genre prouvent que les Muses peuvent quelquefois inspirer la Sagesse, que la Philosophie n'est point l'ennemie des graces, & qu'elle ne dédaigne pas de toucher la lyre. Je me borne à vous citer l'éloge en vers Latins que *Leibnitz* a fait de *Louis XIV*, qu'il admiroit, & que nos petits Philosophes du jour ne daignent pas même estimer ; c'est encore une de leurs manies. Je ne vous copierai pas le latin ; je me contente de vous en donner la traduction.
» France, Royaume chéri des Dieux, » tu vas jouir du comble du bonheur, » si tu n'abuses point des faveurs de » la fortune. Regarde les débris de

» l'Univers fumans autour de toi, &
» ces mouvemens que tu imprimes à
» la terre, dont ſeule tu es exempte,
» tandis que la Germanie, ta ſœur,
» s'arme contre ſes propres enfans &
» qu'elle déchire ſon ſein de ſes mains
» victorieuſes ; tandis que l'Ibérie,
» toujours pauvre au milieu de ſes
» richeſſes, tremble pour ſes tréſors
» cachés aux extrémités du globe ;
» tandis que le Batave & l'Italien,
» marchant ſur un ſol perfide, crai-
» gnent, le premier les flots de l'O-
» céan, & le ſecond les torrens en-
» flammés de ſes volcans. Cependant
» jouis ſans faſte de ta proſpérité ; les
» Dieux te regardent du haut de
» l'Olympe ; ſouviens-toi que *Némésis*
» & ſes vengeances menacent l'inſo-
» lence unie à la fortune. Ne crois pas
» qu'en t'applaudiſſant des maux que
» tu fais à tes voiſins, tu puiſſes trom-
» per l'œil incorruptible des Dieux.
» Donne la paix aux Nations ; par-
» donne à la Terre qui t'implore ;
» en t'attaquant elle ne connoiſſoit
» point tes forces, ou plutôt elle ne

» connoiſſoit point alors le grand » LOUIS : ce ſont ſes deſtinées qui » font les tiennes, &c. «

L'*Eſprit de Leibnitz* eſt un ouvrage bien conçu, très-utile & très-bien exécuté à beaucoup d'égards. Peut-être qu'on y auroit deſiré un peu moins d'extraits Métaphyſiques & de morceaux de Philoſophie abſtraite. Il n'y en a pas aſſez ſi l'on a voulu peindre le grand Phyſicien, l'émule de *Newton* & de *Deſcartes* ; il y en a trop, du moins à mon avis, ſi l'on n'a eu intention que de préſenter l'image du Chrétien, du Politique, du Moraliſte, du Sage, de l'Hiſtorien & du Poëte. Du reſte, il falloit une lecture immenſe & très-réfléchie pour bien ſaiſir l'eſprit de ce Sçavant immortel, & le rendre avec autant d'ordre & d'intérêt. Il y a beaucoup des endroits cités qui ſont traduits du Latin ; la verſion en eſt aiſée, naturelle, digne du célèbre original, & très-propre à rendre ſes idées & la hauteur de ſes vues. Les Rédacteurs de ce mérite ſont bien rares, & ceux qui entreprennent un

travail aussi ingrat & aussi difficile ; méritent les plus grands éloges & les sentimens de la plus juste reconnoissance de la part de tous ceux qui s'intéressent à la gloire des Sciences & de la bonne Philosophie.

Concert de l'Ecole-gratuite de Dessin, donné au Wauxhall de la Foire Saint-Germain.

RIEN de plus utile ni de mieux imaginé que de faire concourir les Arts à l'avantage les uns des autres. Aussi, Monsieur, a-t-on généralement goûté l'idée de donner d'excellens concerts pour l'Ecole gratuite de *Dessin*, établissement dont nous sommes redevables au Magistrat qui préside avec tant de lumières & de sagesse à la police de cette grande ville. C'est lier ensemble les progrès de deux Arts différens ; c'est étendre & multiplier de plus en plus les moyens de faire le bien, d'exciter & de récompenser les talens. Une foule de Ci-

toyens distingués se sont empressés cette année de seconder des vues aussi respectables. L'assemblée a été des plus brillantes & des mieux composées.

Le Concert a commencé par deux symphonies qui avoient concouru pour le prix de Musique, & qui toutes deux ont reçu les plus grands applaudissemens. La première a remporté le prix, qui est une médaille d'or de 300 livres : elle est de M. *Canabick*, Musicien de S. A. S. Mgr l'Electeur Palatin ; l'autre, qui a été gratifiée d'une médaille d'or de 200 livres, est de M. *Eichner*, Musicien de S. A. S. Mgr le Duc des Deux-Ponts.

Après ces deux symphonies, on a exécuté un Opéra de M. *Gibert*, jeune Musicien, qui avoit annoncé un talent distingué par le bel air, *ô Mahomet*, à la fin de la Comédie de *Soliman ou les trois Sultans*, de M. *Favart*. Les paroles de cet Opéra, qui a pour titre *Pirrha*, sont de M. *Wateiet*. Malgré tout ce que perd un Drame de ce genre, lorsqu'il est dépouillé de l'illusion que lui prêtent ordinairement les

décorations, les danses & le jeu des acteurs, on a entendu avec beaucoup de plaisir un grand nombre de morceaux de la Musique de M. *Gibert*. On a donné des éloges au récitatif, qui n'est qu'une déclamation notée, & dont les accompagnemens font le plus grand effet. On a remarqué au second Acte un air d'agrément, chanté par M. *Richer* avec la flexibilité & le goût qu'on lui connoît; un air de fureur très-bien rendu par Mademoiselle *Davantois*, un Chœur de Furies, & sur-tout l'air pathétique : *ô mort! ne retiens plus ton glaive suspendu*, supérieurement chanté par Madame *Charpentier*. Ce dernier morceau a réuni tous les suffrages; il a fait concevoir de M. *Gibert* les espérances les mieux fondées, & l'auteur a reçu de plusieurs Musiciens habiles qui étoient présens les complimens les plus flatteurs. Les Administrateurs de l'Ecole de Dessin, ayant été très-satisfaits des heureux essais de ce jeune Artiste, ont délibéré sur le champ, &, *pour récompenser, autant qu'il est en eux,*

ſuivant leur expreſſion, *ſon mérite & ſes talens*, ils lui ont accordé une médaille d'or de la valeur de 300 liv. C'eſt le même M. *Gibert* dont je vous annonçai les *Solféges* ou *Leçons de Muſique*, dans le ſixième Volume de l'Année Littéraire 1769, page 335.

Avis concernant les perſonnes noyées qui paroiſſent mortes, & qui, ne l'étant pas, peuvent recevoir des ſecours pour être rappellées à la vie.

LES Prevôt des Marchands & Echevins de la ville de Paris viennent de publier cet *Avis* ſi intéreſſant pour l'humanité. L'adminiſtration de M. *de la Michodière* ne pouvoit débuter par de plus heureuſes prémices. Quel augure pour ſa Prevôté, & que ne doit-on pas attendre d'un Magiſtrat qui, dans toutes les places qu'il a remplies avec tant de ſuccès, a donné des preuves éclatantes de ſenſibilité comme de lumières, d'amour du bien public & de génie pour le procurer!

Je vais, Monſieur, tranſcrire ici cet *Avis* important, afin que ceux qui le liront & qui aiment leurs ſemblables, connoiſſent l'art preſqu'infaillible de ſauver de la mort les infortunés qui tombent par haſard ou qui ſe précipitent volontairement dans les eaux. Il eſt ſur-tout bien à ſouhaiter que toutes les villes de Province s'empreſſent d'imiter cet admirable exemple de la Capitale.

» Les Prevôt des Marchands & » Echevins de la ville de Paris, inſ- » truits des ſuccès multipliés qu'ont » eu différens moyens pratiqués pour » ſecourir les perſonnes noyées que » l'on a retirées de l'eau, s'empreſſent » de les indiquer à leurs concitoyens.

» Dès qu'une perſonne noyée aura » été retirée de l'eau, il faut ſur le » champ, ſi ſon état annonce qu'elle » a beſoin de ſecours preſſans, lui » donner, même dans le bateau dans » lequel elle aura été placée, ou ſur » le bord de la rivière, ſi le temps le » permet, ceux qu'on pourra lui pro-

» curer dans l'inftant, & qu'on indi-
» quera ci-après. Pendant qu'on fera
» occupé à les lui adminiftrer, quel-
» qu'un fe détachera pour aller aver-
» tir au corps-de-garde le plus pro-
» chain, où l'on trouvera toujours
» une boîte, dans laquelle feront
» réunies les chofes les plus néceffai-
» res. On tranfportera enfuite, s'il eft
» poffible, la perfonne retirée de
» l'eau, ou dans le corps-de-garde
» le plus prochain, ou dans l'endroit
» le plus commode qu'ou pourra fe
» procurer, chez les particuliers qui
» voudront bien s'en charger. Le Ser-
» gent de chaque corps-de-garde fera
» obligé, à la première réquifition,
» de faire porter par un de fes Soldats
» la boîte qu'il aura en dépôt, &
» de l'accompagner pour veiller à
» l'adminiftration des fecours. Lorfque,
» par leur efficacité, le Noyé aura été
» rappellé à la vie, il fera transféré
» chez lui, s'il a un domicile & qu'on
» puiffe en avoir connoiffance, finon
» à l'Hôtel-Dieu. Le Sergent, ou
» Soldat, fera tenu de faire fon rap-

» port qui contienne les noms, qua-
» lités & demeure de la perſonne re-
» tirée de l'eau, qui annonce ſi elle
» a été rappellée à la vie, & en quel
» état elle s'eſt trouvée lorſqu'elle a
» été transférée chez elle ou à l'Hôtel-
» Dieu. Ce même procès-verbal con-
» tiendra les noms de celui qui aura
» averti le premier au corps-de-garde,
» & de tous ceux qui auront concou-
» ru à la retirer de l'eau, & à lui pro-
» curer les ſecours convenables. Le
» Sergent ſera tenu de remettre, dans
» les vingt-quatre heures, ledit rap-
» port au Procureur du Roi & de la
» Ville.

» *Détail des ſecours, & de l'ordre dans*
» *lequel ils doivent être donnés.*

» Il faut ſur le champ, dans le bateau
» même, ſi la perſonne noyée y a été
» placée après qu'elle aura été retirée
» de l'eau & que ſon état ſemble exi-
» ger un ſecours preſſant, ou ſur le
» bord de la rivière, ſi la chaleur de
» la ſaiſon le permet, ou dans le corps-

» de-garde, ou autre endroit proche
» & commode, s'il est possible d'en
» trouver; 1°. la déshabiller, la bien
» essuyer avec de la flanelle ou des
» linges, & la tenir très-chaudement,
» en l'enveloppant, soit avec des
» couvertures, soit avec des vête-
» mens & ce qu'on pourra se procu-
» rer; ou la mettant devant un feu
» modéré, ou dans un lit bien chaud,
» s'il est possible. 2°. On lui soufflera
» ensuite, par le moyen d'une canule,
» de l'air chaud dans la bouche, en lui
» serrant les deux narines. 3°. On lui
» introduira de la fumée de tabac dans
» le fondement, par le moyen d'une
» machine fumigatoire qu'on trou-
» vera dans tous les corps-de-garde.
» Si la personne retirée de l'eau pa-
» roissoit exiger un pressant secours,
» & qu'on ne fût pas à portée d'avoir
» sur le champ la canule & la machine
» fumigatoire, on pourra, pour le
» moment, suppléer à la canule pour
» introduire l'air par la bouche dans les
» poumons, en se servant d'un souf-
» flet ou d'une gaine de couteau tron-

» qué par le petit bout. On pourra
» également ſuppléer à la machine fu-
» migatoire, en ſe ſervant de deux
» pipes, dont le tuyau de l'une ſera
» introduit avec précaution dans le
» fondement de la perſonne retirée de
» l'eau, les deux fourneaux appuyés
» l'un ſur l'autre, & quelqu'un ſouf-
» flant la fumée de tabac par le tuyau de
» la ſeconde pipe. On peut auſſi em-
» ployer avec ſuccès les lavemens de
» tabac & de ſavon. 4°. On ne né-
» gligera pas d'agiter le corps de la
» perſonne en différens ſens, en ob-
» ſervant de ne la pas laiſſer long-
» temps ſur le dos. On réitérera ces
» premiers ſecours le plus ſouvent
» qu'il ſera poſſible & ſans violence.
» 5°. On lui chatouillera le dedans du
» nez & de la gorge avec la barbe
» d'une petite plume; on lui ſoufflera
» dans le nez du tabac ou de la pou-
» dre ſternutatoire, & on lui préſen-
» tera ſous le nez de l'eſprit volatil
» de ſel ammoniac. 6°. On la frot-
» tera même un peu rudement par
» tout le corps, ſur-tout ſur le dos,

» les reins, la tête & les tempes, avec
» des linges ou de la flanelle trempés
» dans de l'eau-de-vie camphrée, ani-
» mée avec de l'esprit de sel ammo-
» niac. 7°. La saignée, à la jugulaire
» sur-tout, peut aussi être très-utile,
» si on trouve promptement un hom-
» me de l'art, qui jugera si elle doit
» être employée.

» Si la personne retirée de l'eau
» donne quelques signes de vie, &
» qu'on s'apperçoive que la respira-
» tion & la déglutition commencent
» à se rétablir, on lui donnera d'abord
» peu à peu une petite cuillerée d'eau
» tiéde. Si elle passe, on lui donnera,
» ou quelques grains d'émétique, ou,
» de demi-heure en demi-heure, une
» petite cuillerée d'eau-de-vie cam-
» phrée, animée de sel ammoniac,
» dont on trouvera toujours des bou-
» teilles avec la machine fumigatoire
» & autres secours dans le corps-de-
» garde.

» On mettra en usage tous les se-
» cours ci-dessus indiqués pour toutes
» les personnes noyées, sans avoir

» égard au temps qu'a duré leur submersion, à moins qu'il n'y eût des
» signes de mort certains & évidens;
» le visage pourpre ou livide, la poitrine élevée, & autres symptômes
» de la même espèce, ne devant point
» empêcher de tenter les secours indiqués. On avertit au surplus qu'il
» faut les employer sans relâche &
» avec la plus grande persévérance,
» parce que ce n'est souvent qu'après
» les avoir continués pendant trois ou
» quatre heures, & même plus, qu'on
» a la satisfaction d'en voir le succès
» se développer par degrès. Pour exciter, s'il étoit nécessaire, à procurer
» ces différens secours aux noyés,
» il sera payé à l'avenir pour chaque
» personne, qui, étant noyée, aura
» été retirée de l'eau & rappellée à la
» vie : sçavoir, à quiconque avertira
» le premier au corps-de-garde des
» ports & quais le plus prochain, qu'il
» y a un Noyé, & indiquera le lieu
» où il est, six livres; à ceux qui auront
» retiré de l'eau la personne
» noyée & auront aidé à l'administra-

» tion des secours indiqués, la somme » de vingt-quatre livres; au Sergent » & aux Soldats du corps-de-garde » qui auront reçu l'avis d'une per- » sonne noyée, se seront transportés » dans l'endroit où elle aura été dé- » posée après avoir été retirée de » l'eau, auront veillé & coopéré à » l'administration des scours, & du » tout auront fait & remis leur procès- » verbal; dix-huit livres, dont le tiers » pour le Sergent, & les deux autres » tiers à partager également entre les » quatre Soldats. Tous les frais ex- » traordinaires ou particuliers, qu'on » seroit obligé de faire, seront de plus » remboursés, lorsqu'ils auront été » jugés nécessaires, & qu'ils auront » été certifiés par personnes connues » & non intéressées.

» Dans le cas où, malgré tous les » secours & tous les moyens possibles, » la personne noyée ne pourroit être » rappellée à la vie, alors les récom- » compenses ci-dessus fixées seront » réduites à moitié. Le payement de » ces différentes récompenses ne

» pourra être fait par le Préposé à la
» recette du Domaine de la Ville, que
» d'après les ordres du Bureau de la
» Ville, huitaine après le jour de la
» remise du rapport ; afin que pendant
» ce temps le Procureur du Roi & de
» la Ville puisse s'informer des faits
» & circonstances qu'il contiendra. «

L'Ecclésiaste de Salomon, traduit de l'Hébreu en Latin & en François, avec des Notes Critiques, Morales & Historiques, par les Auteurs des PRINCIPES DISCUTÉS ; *un volume in-12 de près de 500 pages ; à Paris chez Claude Hérissant, Imprimeur-Libraire rue de Notre-Dame.*

JE vous annonce, Monsieur, une nouvelle production de cette Ecole sçavante qui, depuis quelques années, se fait connoître d'une manière si avantageuse. On a reproché long-temps aux Disciples de S. *François* une certaine ignorance respectable

qui les éloignoit du Sanctuaire des Lettres, qu'on ne regardoit point comme essentielles à l'Apostolat. Je n'examine pas si ce reproche étoit raisonnable, & si des Cénobites, voués par état à la psalmodie & aux fonctions les plus pénibles du zèle, ont dû leur substituer des études qui demandent du temps & sont, peut-être, contraires à l'esprit de leur Institut. Il me suffit de vous faire observer que quand les Pères Capucins voudront s'appliquer aux connoissainces humaines, ils seront aussi en état d'y faire des progrès & d'y acquérir de la gloire que ceux des autres Ordres Religieux qui se sont distingués dans la carrière des Sciences. Le Livre des *Principes Discutés*, les *Traductions Latine & Françoise des Psaumes*, *l'Essai sur le Livre de Job*, les *Lettres Spirituelles*, *la Paix Intérieure*, ouvrage digne de *Saint François-de-Sales*, attestent ce que je viens de dire.

L'Ecclésiaste de Salomon, dont les mêmes auteurs donnent aujourd'hui la traduction Latine & Françoise,

travaillée ſur l'original hébraïque, en eſt une preuve nouvelle. Cette verſion difficile & ſçavante eſt accompagnée de notes qui juſtifient le ſens que les Interprètes ont donné au texte, & qui expliquent les endroits obſcurs. Pour mieux entrer dans l'eſprit de *Salomon*, ils ont joint à la traduction les réfléxions morales qui développent le laconiſme profond de telle & telle maxime, dont ils font ſentir l'énergie en l'appliquant à la conduite des hommes.

On trouve à la tête du Volume un abrégé de la vie du ſucceſſeur de *David*, & à la fin deux Lettres un peu longues, où les auteurs répondent avec beaucoup de force & de ſolidité à des critiques qui ont été faites des ouvrages qu'ils ont donnés précédemment. L'ouvrage eſt dédié à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, & l'Epître dédicatoire eſt d'une noble préciſion.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 26 Mai 1772.

LETTRE XI.

Les Stratagêmes ou Ruſes de Guerre recueillis par Frontin, traduits en François par un ancien Officier, avec le texte Latin à côté. On y a joint des Recherches ſur la perſonne & ſur les ouvrages de Frontin ; un Volume in-8° d'environ 430 pages ; prix 4 liv. relié ; à Paris chez F. Amb. Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur rue Pavée près du Quai des Auguſtins.

LE grand art de la Guerre ne conſiſte pas ſeulement à livrer des batailles, à remporter des victoires, à mériter les honneurs du triomphe : on peut, dans un jour de combat, donner des preuves du courage le plus héroïque, déployer même de grands talens, & manquer néanmoins des qualités eſſentielles pour ſervir utilement en ce genre le Prince & la Patrie. Conduire une armée, y faire regner l'abondance & l'union, ſçavoir encourager les Troupes dans des mo-

mens désespérés, se faire respecter des mutins, donner le change à un ennemi vigilant, se tirer des mauvais pas où la précipitation & le hasard ont engagé, paroître, en se retirant devant une armée victorieuse, aussi grand que si l'on étoit le vainqueur : voilà, Monsieur, autant de Chapîtres importans du code des Guerriers, & sur lesquels le Général & le simple Officier devroient méditer sans cesse. Sans doute la Nature forme le Héros comme le grand Orateur, le Poëte célèbre & le Politique profond. *César* & *Condé* ont trouvé plus de ressources, plus de lumières, plus de décisions rapides dans l'activité de leur génie que dans les collections des préceptes de l'art. Cependant *César* lisoit attentivement l'histoire des Généraux de Sparte & d'Athènes ; & le vainqueur de Rocroy faisoit la guerre les Commentaires de *César* à la main. C'est donc une erreur dangereuse pour la Patrie, c'est le voile d'une paresse méprisable, que de prétendre qu'on sçait tout quand on a du courage, & qu'on peut être un grand

homme de guerre ſans réfléxions & ſans études. Les annales du monde, où les vues particulières des Princes & les reſſorts des paſſions occupent tant de place, ne ſont point, à proprement parler, l'école des Guerriers ; mais ils doivent avoir continuellement ſous les yeux les écrits compoſés par des Capitaines célèbres, ou ceux qu'ont rédigés de bons auteurs qui ont pris la peine de dépouiller l'Hiſtoire des Nations, & de raſſembler ſous un même point de vûe les traits les plus propres à former la jeuneſſe Militaire. *Frontin*, chez les Romains, eſt le premier qui ait entrepris ce travail, dont on donne aujourd'hui la traduction. Son ouvrage eſt diviſé en trois Livres. Dans le premier, ſe trouvent les exemples relatifs à ce qui ſe paſſe avant le combat. Ces exemples ſont courts, clairs, agréables, inſtructifs. Quoique quelques-uns ne puiſſent plus ſervir de modèles depuis qu'on a changé les armes, la diſcipline des Troupes & la manière de combattre, on en trouve beaucoup qui peuvent être de la plus

grande utilité. Peut-être que ceux que je vais extraire engageront nos jeunes Elèves de *Mars* à s'en procurer le Recueil, & à le lire.

Un des grands points de l'art du Commandement, comme de celui de la Politique, eſt de s'envelopper dans une nuit impénétrable & de cacher ſes projets. *Frontin* débute par ce trait de *Caton*. Cet illuſtre Romain, prévoyant que les peuples qu'il avoit ſoumis en Eſpagne ne manqueroient pas, dès que l'occaſion s'en préſenteroit, de ſe révolter, ſur la confiance qu'ils avoient dans la force de leurs murailles, leur écrivit, à chacun en particulier, qu'ils euſſent à démolir les fortifications de leur ville, & qu'il leur déclaroit la guerre s'ils n'obéiſſoient pas ſur le champ. Il eut ſoin que ſes Lettres fuſſent rendues partout le même jour, & chaque peuple ſe crut le ſeul qui recevoit cet ordre en particulier. S'ils avoient ſçu le contraire, ils auroient pu déſobéir de concert.

C'eſt ſur-tout lorſqu'un Général s'eſt engagé mal-à-propos, & qu'il ſe

trouve dans l'embarras, qu'il est question d'avoir recours à des coups de génie qui triomphent des plus grands obstacles. En cas pareil, la ruse est ordinairement le meilleur moyen qu'on puisse employer. *Frontin* en rapporte des traits remarquables. *Catulus*, battu par les Cimbres, n'avoit d'autre parti à prendre, pour se mettre en sûreté, que de passer une rivière dont ils occupoient le bord. En conséquence, il leur fit voir des Troupes sur une hauteur voisine, comme s'il eût eu dessein d'y camper; il défendit cependant aux Soldats de se défaire de leurs armes, de toucher aux bagages, de quitter leur rang & de s'écarter de leurs drapeaux. Pour mieux tromper les ennemis, il fit dresser quelques tentes, allumer des feux & planter des palissades. Il envoya même quelques hommes couper du bois à la vue des ennemis. Les Cimbres, prenant ces apparences pour une réalité, choisirent un lieu propre à camper; & se répandant dans les campagnes pour y ramasser les choses nécessaires au séjour, ils facilitèrent à *Catulus* le moyen

non ſeulement de paſſer la rivière ; mais auſſi de les incommoder dans leur camp.

Pompée, que *Céſar* ſuivoit de près, étant ſur le point de s'embarquer à Brindes, pour porter la guerre hors de l'Italie, boucha quelques rues, en enferma quelques-unes de murailles, en coupa d'autres par des foſſés qui furent remplis de pieux couverts de clayes chargées de terres. Il couvrit quelques avenues, qui conduiſoient au port, d'un très-grand nombre de poutres qu'il fit planter en terre fort près les unes des autres ; enfin, comme s'il eût voulu défendre la Place, il laiſſa ſur les remparts quelques archers, & fit embarquer ſans bruit le reſte de ſes troupes. Les archers, s'étant enſuite retirés par des chemins qui leur étoient connus, allèrent avec des barques le rejoindre en mer.

Le grand *Sertorius*, réduit à combattre les légions Romaines avec des troupes de Barbares aſſez mal diſciplinées, mais impatientes d'en venir aux mains, réprima leur ardeur téméraire par l'apologue ſuivant : il fit

amener en leur présence deux chevaux, l'un vigoureux, l'autre foible; deux jeunes hommes, l'un robuste, l'autre délicat, eurent ordre, le premier, d'arracher toute la queue du cheval foible, le second, de tirer l'un après l'autre tous les crins de la queue du cheval vigoureux : c'est ce que ce dernier exécuta sans peine, pendant que l'autre, malgré toute sa force, luttoit inutilement avec la queue de son cheval. *Soldats*, dit alors *Sertorius*, *je vous ai fait connoître, par cet exemple, ce que c'est que les cohortes Romaines : qu'on les attaque en corps, elles sont invincibles; qu'on les prenne séparément, on les taillera facilement en pièces.*

Periclès, Général des Athéniens, prêt à livrer bataille, fit attention que l'on pouvoit d'un bois voisin voir les deux armées. Ce bois étoit vaste, épais & consacré à *Pluton*. Il y plaça sur un char traîné par des chevaux blancs, un homme d'une taille gigantesque, & dont la longue chevelure, la chaussure élevée & l'habit de pourpre, devoient inspirer la vé-

nération. Cet homme avoit ordre, dès que la charge feroit fonnée, de s'avancer fur le champ de bataille, d'appeller *Périclès* par fon nom, de l'animer au combat, & de lui dire que les Dieux venoient au fecours des Athéniens. On commençoit à peine à lancer le javelot, que les ennemis, à la vue de cet homme, prirent la fuite.

Dans le fecond Livre, *Frontin* rapporte les exemples qui regardent le combat & fes fuites. La bataille de Cannes, fi funefte à la République naiffante des Romains, fit au Vainqueur un honneur infini; cependant ce fut encore un ftratagême qui prépara le triomphe. *Annibal*, fçachant que le matin il fe lève du lit de l'Aufide un vent plus impétueux qu'il n'en fort d'aucune autre rivière, & qu'il fait voler des tourbillons de fable & de pouffière, fe pofta de manière que ce vent, que fon armée avoit à dos, foufloit dans le vifage & dans les yeux des Romains. Cette incommodité lui fit remporter cette mémorable victoire.

Epaminondas, Général des Thé-

bains, au moment de livrer bataille aux Lacédémoniens, fait voler sa Cavalerie à la tête de l'armée; & lorsqu'il voit que la poussière dérobe aux ennemis la vue de ce qui se passe, & qu'ils ne comptent que sur un combat de Cavalerie, il fait, avec son Infanterie, un circuit qui le conduit derrière les rangs des ennemis sur une hauteur, & à la faveur de la pente il les charge en queue & les taille en pièces.

Le troisième Livre expose les stratagêmes dont on s'est servi dans l'attaque & dans la défense des Places. *Pelopidas*, autre Général des Thébains, voulant en même-temps assiéger deux petites villes de Magnésie, qui n'étoient pas fort éloignées l'une de l'autre, ordonna que, pendant qu'il feroit approcher ses troupes de l'une, quatre Cavaliers arrivassent à toutes brides, avec des couronnes sur la tête, comme pour annoncer la prise de l'autre Place. Il facilita le succès de cette ruse en faisant incendier un bois qui se trouvoit entre deux, afin que l'on crût cette autre ville en feu.

De plus, il se fit amener quelques Soldats en posture de captifs : ceux qu'il assiégeoit, épouvantés de ces apparences & se croyant déja vaincus d'un autre côté, se rendirent.

Dans le Chapître où il est question d'empêcher le Soldat de déserter, l'auteur cite ce trait d'*Annibal*. Instruit que quelques Fantassins avoient abandonné les drapeaux la nuit d'auparavant, & que les ennemis avoient des espions dans son camp, il dit tout haut qu'on ne devoit pas appeller déserteurs une troupe de gens adroits qui, par son ordre, étoient allés observer les desseins des ennemis. Les espions, ayant entendu ce qu'il disoit, le rapportèrent aux Romains, qui se saisirent des déserteurs, & les renvoyèrent après leur avoir coupé les mains.

Après ces trois Livres, on en trouve un autre à part, dans lequel *Frontin* présente des faits qui, comme il le dit lui-même, pourroient difficilement être assujettis aux espèces dont il a parlé ci-devant, parce que ce sont moins des *stratagêmes* que des faits remarquables de Généraux d'Armées. Un

jour les Soldats de *Pompée*, menaçant de piller les trésors que l'on devoit porter à son triomphe, *Servilius* & *Glaucia* lui conseillèrent d'en faire le partage pour prévenir un soulèvement. *Pompée* jura qu'il mourroit plutôt que de rien accorder à l'insolence des Soldats : ensuite, après leur avoir fait une harangue pleine de reproches, il leur présenta ses faisceaux ornés de lauriers, & leur dit de commencer par là le pillage. Ils rougirent, & rentrèrent dans le devoir.

Un trait du même genre arriva à *Xénophon*. Il marchoit à cheval à la tête de son Infanterie, à laquelle il avoit ordonné de s'emparer du sommet d'une montagne. Un Soldat dit, en murmurant, qu'il étoit aisé, lorsqu'on étoit bien monté, de commander une chose aussi pénible. A ce mot, le Commandant descend de cheval, y fait monter le Fantassin, & court à pied au sommet de la montagne. Le Soldat eut honte de son action, & moqué de ses camarades, il se remit à pied : mais toute l'armée n'obtint qu'avec peine de *Xénophon* qu'il re-

montât à cheval & qu'il reprît les fonctions de Général.

La Milice Françoise, & tous les bons patriotes qui s'intéressent au succès de nos armes, doivent des éloges & un tribut de reconnoissance à l'Interprète de l'ouvrage Latin ; sa version, exacte, simple, noble & facile, est aussi conforme au laconisme de l'original, qu'il est donné aux génies des deux langues de se rapprocher l'une de l'autre. Une occupation digne des loisirs du Traducteur, seroit de travailler lui-même sur l'Histoire moderne de l'Europe, comme *Frontin* a fait sur celle de Rome & de la Grèce. Il pourroit même se borner à l'Histoire de France. Quelle abondante moisson à recueillir dans les siècles des *Charlemagnes*, des *Duguesclins*, des *François I*, des *Henri-le-Grand*, des *Condés* & des *Turennes !* Peut-être que ces traits mémorables, plus analogues à notre façon de combattre, feroient plus d'impression & seroient plus utiles.

Le traducteur anonyme a placé à la tête de son ouvrage des conjectures

ſur la vie de *Frontin*, toutes appuyées ſur des témoignages reſpectables. Ce morceau, à mon avis, doit lui faire honneur dans l'eſprit des gens de Lettres : il développe ſans affectation des connoiſſances fort étendues ſur l'Antiquité de Rome & ſur les meilleurs Ecrivains. Je recueillerai les traits les plus intéreſſans, qui vous donneront une idée ſuffiſante de l'auteur Latin. *Sextus Julius Frontinus*, ſans être iſſu de l'illuſtre Maiſon des *Jules*, étoit de famille Patricienne ; mais on ignore abſolument le nom de ſa patrie. L'Hiſtoire de Rome ne fait mention de *Frontin* que vers l'an 824 de ſa fondation. Elu Conſul en 827, il alla prendre poſſeſſion du Gouvernement d'Angleterre ; il ſubjugua, les armes à la main, la forte & belliqueuſe Nation des Silures, quoiqu'il eût à ſurmonter non-ſeulement le courage des ennemis, mais auſſi le déſavantage des lieux. Après avoir remis à *Agricola* le gouvernement de la Grande-Bretagne, le vainqueur revint à Rome, où il reprit ſa place au Sénat. Il conſacra ſes loiſirs à divers

ouvrages ; ſçavoir, un Livre ſur *la Science de la Guerre*, que nous n'avons pas ; les *Stratagêmes*, dont on donne la traduction, & un Traité *de la Tactique uſitée du temps d'Homère*, qui eſt perdu. Le regne cruel de *Domitien* obligea *Frontin* à quitter la Cour & la Ville ; il alla ſe cacher à la campagne pour ſe ſouſtraire aux ſoupçons du Tyran ; & c'eſt là qu'il mit la dernière main aux ouvrages dont je viens de parler. Quelquefois il ſe livra à ſon goût pour la Poëſie ; du moins *Martial* aſſure qu'il aimoit beaucoup les Muſes ; que ce Poëte lui fit ſouvent compagnie dans ſa retraite, & qu'il le comptoit au nombre des Grands qui l'aimoient & le protégeoient. *Nerva* étant monté ſur le Trône de l'Empire, donna à *Frontin* l'intendance des Eaux de Rome. L'exercice de cette charge importante & les connoiſſances qu'il y acquit, donnèrent lieu à ſon *Traité des Aquéducs*. *Trajan*, prêt à marcher contre les Daces, ſe fit accompagner de *Frontin*, qui paſſoit pour le premier Tacticien de l'Empire. Ce fut apparemment en récompenſe de ſes ſervi-

ces, pendant cette glorieuse campagne, que l'Empereur le nomma pour l'année suivante son Collégue à titre de Consul ordinaire. *Frontin* étoit alors assez avancé en âge, & l'on ne peut reculer de beaucoup le temps de sa mort.

Lettres Provinciales, ou Examen impartial de l'Origine, de la Constitution & des Révolutions de la Monarchie Françoise; par un Avocat de Province à un Avocat de Paris; un Volume in-8°. d'environ 400 pages; à Paris chez Merlin, Libraire rue de la Harpe.

Nos plus fameux Publicistes ont été si persuadés, Monsieur, de la nécessité de remonter jusqu'aux premières sources d'où dérivent les loix fondamentales du Trône & des héritages particuliers, que nous les avons vûs, comme s'expriment les *Ordonnances du Louvre*, s'ensévelir, pour ainsi dire, dans les monumens de notre Histoire, se livrer au dépouillement de nos coutumes barbares, dévorer la lecture des char-

tres les plus insipides, interroger une multitude d'auteurs aussi éloignés de nos mœurs que de notre style, & s'efforcer de deviner l'esprit des premiers Législateurs de l'Empire François. Leurs découvertes, fruit précieux d'un travail aussi dégoûtant, leur ont donné lieu d'attaquer plusieurs opinions universellement reçues, parce qu'elles leur ont paru contraires aux premiers principes. C'est dans le même esprit de zèle patriotique & national, que l'auteur de l'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, publie une suite de Lettres, dans lesquelles il examine, de la manière la plus exacte & la plus impartiale, l'origine, l'étendue & les limites de l'autorité législative, résidente dans la personne du Souverain en France, & les droits particuliers des Sujets de la Couronne. Sa méthode est claire & précise. On recueille de cette lecture des idées nettes, satisfaisantes, bien exposées & des vues neuves sur tous les objets dont il est question. Le Roi *Clovis* n'a-t-il fait la conquête des Gaules que comme ami & Officier des Romains, que comme

Roi de la seule Tribu des Saliens? y avoit-il égalité de droits & de pouvoir entre les Conquérans? Le partage de la conquête a-t-il formé des Souverainetés indépendantes les unes des autres? S'il n'a formé qu'une Monarchie, a-t-elle été Seigneuriale ou Royale? Dans le dernier cas, a-t-elle été restreinte par des loix fondamentales? Quel a été le dépôt de ces loix? Quels ont été les Tribunaux établis pour les faire exécuter? Les membres de ces Tribunaux, ou ceux de l'assemblée des Etats, ont-ils le droit de concourir à la législation, comme Puissance intermédiaire?

Avant que d'entrer dans la discussion de tous ces points, l'anonyme parle des difficultés qu'elle présente; elles naissent de la disette, de la contrefaction des anciens monumens & des diverses interprétations qu'on leur donne. Descendans des Germains, nos ancêtres n'écrivoient presque rien; la plupart ne sçavoient pas même signer leur nom. *Baluze* fait mention d'un acte signé par les Chefs des Gaulois & des Germains, au bas

duquel on ne trouve que des croix en guise de feings : *omnes Galliæ & Germaniæ Principes subscripserunt, singuli singulas facientes cruces*, T. 1, p. 630. D'ailleurs, la plupart des Historiens, déja trop laconiques dans la narration des faits les plus importans, se sont encore moins étendus sur les loix & les jugemens, dont ils n'avoient eux-mêmes acquis la connoissance que par une tradition vocale. Ils nous disent seulement que tel jour & dans tel lieu le Roi a tenu son *Placite*; & parce qu'ils ne sont entrés dans aucun détail, soit sur la nature de ce *Placite*, soit sur la manière de le convoquer, soit enfin sur les qualités des personnes qui s'y trouvoient, les auteurs modernes en ont tiré des conséquences très-différentes. Dans des temps postérieurs on sentit la nécessité de rédiger par écrit les loix & les jugemens; mais on tomba dans un autre inconvénient, en rendant ce dépôt ambulatoire à la suite de nos Rois. Il a été par-là exposé à tant de vicissitudes, qu'il est difficile de trouver aujourd'hui des titres originaux ou assez au-

thentiques pour juger de la fausseté de ceux qui ont été fabriqués depuis pour y suppléer.

Cependant il est, dans l'histoire de notre Nation, des faits avérés & incontestables d'où l'on peut tirer des inductions qui servent à appuyer les droits du Prince, des Seigneurs & des simples Sujets. Par exemple, l'Anonyme fait remarquer, en examinant la première question, que *Clovis* a fait la conquête des Gaules au nom des Colonies Germaines confédérées qui lui déférèrent le Généralat. Il cite à ce sujet le fragment d'une lettre de S. *Remi* à ce conquérant, qu'il félicite sur ce qu'il a réuni les suffrages de l'assemblée générale; il lui observe qu'il n'y a rien en cela d'extraordinaire, puisqu'il a succédé à la Couronne de son père, Roi des Saliens. Si par la suite *Clovis* consentit à tenir des Romains la dignité de Patrice & de Consul, c'est que sa politique exigeoit qu'il flattât un Peuple dont il avoit besoin, & dont plusieurs membres étoient devenus ses Sujets par droit de conquête. *Tacite*

observe d'ailleurs que le pouvoir des Loix Germaines n'étoit ni indéfini, ni libre. Le pouvoir des loix cessoit même quand les Colonies étoient assemblées ; & lorsque l'assemblée générale avoit fait choix d'un Chef, elle lui déféroit son autorité, & ses ordres étoient regardés comme ceux de Dieu même. *Clovis*, en qualité de Général étoit le Chef des Peuples confédérés ; il avoit donc le droit de les gouverner.

La conquête des Gaules ne devint point une dépouille, au partage de laquelle les compagnons d'armes de *Clovis* aient eu aucun droit ; le pays vaincu appartint à la Couronne, ou plutôt forma la Couronne du nouveau Général des Germains ; & cette patrimonialité du Trône de *Clovis* fut absolument indépendante. Le Prince donna aux Grands de la Nation des Seigneuries particulières ; mais il établit en même-temps le droit de vassalité, comme le lien qui unissoit les Grands au Trône & qui les avertissoit de leur subordination. Ce plan de gouvernement purement monar-

chique dura tant que les defcendans de *Clovis* ou fes fucceffeurs fçurent faire refpecter l'autorité de leur Sceptre. Mais, fur la fin de la feconde race, le trouble s'étant mis dans l'Etat & les Princes étant devenus trop foibles pour réfifter aux ennemis du dedans & du dehors, on vit s'établir une anarchie funefte qui s'éleva fur les débris des Loix & des Conftitutions fondamentales du Royaume.

Hugues Capet, en fuccédant à la race de *Charlemagne*, fit tous fes efforts pour faire revivre des droits imprefcriptibles que la rébellion peut anéantir pour quelque tems, & qu'elle ne peut détruire. Ses defcendans ne perdirent jamais de vue ce grand objet; mais les hauts Seigneurs, accoutumés à ne reconnoître pour Loi que la force des armes & à jouir de tous les droits régaliens, firent tout ce qu'ils purent pour fe fouftraire à l'autorité des Tribunaux établis par *Philippe-Augufte.* Ils ne fe bornèrent pas à réclamer pour leur perfonne & pour leur Pairie la Cour des Pairs qui ne leur étoit pas conteftée; ils préten-

Gaules. C'eſt que depuis ce temps ces colonies Germaines furent diſperſées, & que d'ailleurs l'Etat fut conſidérablement augmenté, ſoit par les capitulations faites avec les Romains ou les anciens habitans des villes, ſoit par les membres du Clergé qui furent admis dans l'Etat, & qui y occupèrent les principales places. Ces nouveaux membres de la nouvelle Monarchie ne furent ni incorporés ni aſſujettis aux Colonies Germaines, ni même réduits en colonies. L'aſſemblée générale du nouveau Gouvernement des Francs ne pouvoit donc plus ſe faire par Colonies ou par Tribus.

On objecte cependant que, depuis cette époque, il y a eu des aſſemblées de la Nation. L'auteur répond que ces faits réels ne prouvent point que ces ſortes d'aſſemblées ayent eu lieu pour exercer l'autorité Souveraine. Sous la première & la ſeconde race de nos Rois, il y avoit tant de peuples différens qui ſe régiſſoient par des Loix & des coutumes différentes, qu'il eût été bien difficile de faire une Loi générale ſans donner quelqu'at-

teinte à ces loix & à ces coutumes particulières. Le Souverain qui les avoit approuvées devoit les maintenir; c'eſt ce qui le détermina à ne publier aucune loi générale qu'elle n'eût été préalablement propoſée dans une aſſemblée générale.

Le ſervice militaire devint le ſecond motif des aſſemblées. On ſçait que la contribution au ſervice de guerre étoit alors perſonnelle & proportionnée aux beſoins du Roi & de l'Etat. Il étoit donc néceſſaire que chaque Seigneur, Eccléſiaſtique ou Séculier, fût inſtruit du lieu où l'armée s'aſſembleroit, du temps que la guerre dureroit, & de quel nombre d'hommes ſeroit la contribution perſonnelle. Il falloit que chaque Chef pût faire ſes repréſentations ſur les évènemens qui pouvoient diminuer ou retarder ſa contribution ; il falloit ſe concerter ſur la marche & le ſéjour des troupes, ſur les vivres & ſur les fourrages : toutes ces circonſtances réunies exigeoient l'aſſemblée générale.

Souvent auſſi, pour éviter les diſ-

ſentions que le partage de la Monarchie pouvoit occaſionner entre les Enfans de France, nos Rois eurent la ſage précaution de faire ce partage avant leur décès, & même d'aſſocier leur ſucceſſeur au trône. Cette aſſociation, qui demandoit l'aſſemblée des hauts Seigneurs, parut exiger leur conſentement ; ce qui a porté quelques auteurs à prétendre, à tort, que la Couronne de France étoit alors élective.

On découvre de plus, en examinant les monumens de ces temps anciens, l'origine des Communes & du Tiers-Etat. Les citoyens des villes & des bourgs, qui ne s'étoient ſoumis à l'Empire de *Clovis* qu'en vertu d'une capitulation par laquelle ils avoient conſervé la propriété & la franchiſe de leurs terres qu'ils avoient régies ſuivant le Droit Romain, eurent auſſi beſoin de protection pour rétablir leur juriſdiction qui n'avoit eu aucun exercice pendant l'anarchie. Ils firent des Traités plus ou moins onéreux avec les Seigneurs du territoire, ſoit en

leur accordant une ſomme d'argent, ſoit en s'obligeant au ſervice militaire, à la garde & à l'entretien des fortifications, ſoit en chargeant leurs héritages d'une redevance foncière & ſeigneuriale, appellée *Cens* ou *Directe Seigneurie.* Ces Traités furent dénommés *Chartres de Commune* ou *de Paix*. Elles formèrent le Tiers-Etat, par l'établiſſement d'une troiſième eſpèce de Juriſdiction ; car, avant cette époque, les hommes nobles & féodaux étoient jugés par les Cours féodales, & les autres Sujets, libres ou ſerfs, étoient aſſujettis à la haute-juſtice territoriale. La juſtice de la Commune Mairie, ou Echevinage, formoit donc une troiſième eſpèce de Juriſdiction entre la Cour féodale & la haute-juſtice. Les Juſticiables de la Mairie prirent la qualité de Bourgeois, & composèrent le Tiers-Etat.

L'auteur a fait imprimer à la fin du volume les preuves authentiques qui ont ſervi de baſe à ſon travail ; il les a traduites pour la commodité de tous les lecteurs. Cet ouvrage impor-

tant décèle un Jurisconsulte profond, parfaitement instruit de tous les monumens anciens qui peuvent jetter quelque lumière sur les fondemens de la Monarchie. La lecture peut en être très-utile, non-seulement aux Elèves du Barreau, mais même à ceux qui veulent connoître les premiers âges du Royaume, & sur-tout aux écrivains qui se proposent d'en tracer le tableau. Le titre de *Lettres Provinciales* est devenu si célèbre par un ouvrage de *Pascal*, qu'on est fâché de le retrouver à la tête d'un livre composé sur une toute autre matière.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Mai 1772.

LETTRE XII.

Essai sur l'Histoire des premiers Rois de Bourgogne & l'origine des Bourguignons; accompagné de Dissertations

ſur l'origine de la ville de Dijon & ſur ſes Antiquités ; les deux ouvrages réunis formant un volume *in-4°* de plus de 300 pages ; *à Dijon chez Louis-Nicolas Frantin Imprimeur du Roi, & à Paris chez Delalain Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.*

SI les anciens Bourguignons avoient eu le talent d'écrire comme celui de combattre, on ne ſeroit pas obligé de rechercher aujourd'hui laborieuſement leur origine & leurs exploits. Mais, ſemblables aux autres Celtes, ils dédaignoient la plume & ne ſçavoient tenir que l'épée. Leur Hiſtoire n'eſt connue que par quelques traits, la plupart infidèles, que l'on rencontre dans les Annales des différentes Nations. On ne doit pas ſur-tout s'en rapporter entièrement à ce que nous en ont tranſmis les auteurs Romains. On voit, par leurs récits, qu'ils étoient plus curieux d'exalter les con-

quêtes de leurs Héros que de présenter le tableau vrai des mœurs & des institutions civiles & militaires de ce Peuple. Les écrivains modernes, dénués de guides sûrs, se sont trompés fréquemment, & en ont entraîné beaucoup d'autres dans leurs erreurs. On ne peut les consulter qu'avec une extrême précaution. L'*Essai* que je vous annonce, Monsieur, est remarquable par l'esprit de recherches, d'ordre, de discernement & de vérité qui le caractérise. C'est une partie très-curieuse & très-bien faite de l'Histoire générale des Celtes; il mérite d'être déposé dans les Bibliothèques à côté de ce petit nombre de volumes chers à la Nation, où nos neveux iront puiser les lumières propres à dissiper les ombres qui couvrent encore le berceau de la France.

Pline nous apprend que les Vandales étoient divisés en cinq Tribus, parmi lesquelles les Bourguignons tenoient le premier rang. Ils habitoient les pays situés entre l'Oder, la Vistule & les rivages de la mer Baltique. Cette

Nation subsiste encore aujourd'hui sous le même nom. On prétend même que les Vandales qui habitent la Vandalie, contrée de la Poméranie ultérieure, ont un Roi caché qu'ils reconnoissent, & auquel ils payent un tribut. Ce fait, s'il est vrai, ne doit pas être ignoré du Roi de Prusse leur Souverain. On dit aussi qu'ils ont gardé leurs anciennes coutumes, & qu'ils sont très-portés à secouer le joug s'ils en trouvoient une occasion favorable.

La première émigration des Bourguignons se fit dans le temps que la Germanie & d'autres Nations, soulevées contre les Romains, se liguèrent pour détruire ces tyrans du monde. Depuis les premiers successeurs de *César* jusqu'aux temps où commença la décadence de l'Empire du Capitole, l'histoire de Rome parle des incursions continuelles des Bourguignons, qui n'étoient connus alors que sous le nom de Vandales, & des divers succès qui accompagnèrent leurs efforts. Souvent vaincus, jamais subjugués, ils alloient réparer leurs per-

tes dans le fond de leurs forêts, & reparoiſſoient armés ſur les frontières de l'Empire au moment qu'on les y attendoit le moins. Appellés en 370 par l'Empereur *Valentinien* pour appuyer un trône ébranlé, ils apperçurent dans leur courſe un pays abondant, des fruits qui leur étoient inconnus, des terres heureuſes & des vins délicieux. Ils formèrent le projet de s'emparer de ces belles contrées, de changer leurs antres & leurs bois contre les plaines arroſées par le Rhin, le Rhône & la Saone. Cependant ils n'osèrent encore pénétrer dans le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Alſace. Ils s'arrêtèrent ſur les bords du Rhin. Ce ne fut qu'en l'année 407 qu'ils paſsèrent ce fleuve. Sollicités à cette entrepriſe par le fameux *Stilicon* *, ils trouvèrent peu de réſiſtan-

* Il étoit lui-même Vandale, & peut-être de la Tribu des Bourguignons. Il devint Général de l'Empereur *Théodoſe-le-Grand*, épouſa *Sérène* nièce de ce Prince & fille de ſon frère. Quelque temps après *Théodoſe* le

ce de la part des Romains, dont les légions étoient occupées de tous côtés à soutenir l'Empire chancelant; il n'y eut que quelques combats à livrer contre les Goths. Les Bourguignons, pour opposer aux uns & aux autres une barrière insurmontable, résolurent de se donner un Roi; jusqu'alors ils n'avoient reconnu que des Chefs. Le choix de la Nation, assemblée en corps, tomba sur *Gondioc* ou *Gondicaire*, un de leurs plus braves Capitaines. » Il joignoit à une fierté » mâle cette persuasion insinuante qui » n'étoit point le caractère de sa Na- » tion. Il se servit de son autorité pour » établir quelques loix qui pussent » mettre un frein aux violentes pas- » sions d'un peuple indocile & brut; » c'étoit une de ces ames fortes, qui, » n'ayant en vue que le bien, sçavent

fit tuteur de son fils *Honorius*. L'ambition le perdit; il voulut élever son fils *Eucherius* à l'Empire. La trame fut découverte; il fut mis à mort, ainsi que sa femme & son fils, complices de sa trahison.

» braver la fureur de l'envie pour » conduire les autres au bonheur. « Rien ne put résister aux Bourguignons commandés par leur nouveau Roi. La Province des Séquanois, la partie de la Champagne qui étoit du district de Langres, le pays de la Loire, la première Lyonnoise, le Dauphiné, la Savoye, la Provence, se soumirent à *Gondioc*, qui établit à Genève le siége de son Royaume, pour être plus à portée de ses conquêtes. Il mourut en 467 à Vienne, après un règne glorieux de cinquante-deux ans. La seule faute qu'on puisse reprocher à ce conquérant, c'est d'avoir partagé ses Etats entre ses quatre fils, *Gondebaud*, *Chilpéric*, *Gondemart*, & *Gondigesil*. *Chilpéric* attaqua *Gondebaud*, l'aîné ; celui-ci, après bien des revers, reparoît tout-à-coup, surprend son frère & son vainqueur, lui fait trancher la tête, mêle le sang de ses deux fils à celui du père, embrase, par des matières combustibles, une tour dans laquelle *Gondemart* qui avoit pris le parti de *Chilpéric*, s'étoit

retiré, fait jetter les femmes de ses frères dans le Rhône, relègue la fille aînée de *Chilpéric* dans un couvent, & ne fait grace qu'à la jeune *Clotilde*, qu'il envoye à Genève pour y être élevée sous ses yeux.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, de l'évènement, trop connu dans notre Histoire, qui mit la Jeune *Clotilde* sur le Trône des François, ni des vengeances cruelles qu'elle tira du massacre de sa famille. Elle engagea *Clovis* à déclarer la guerre à son oncle. Les deux armées se rencontrèrent à une lieue de la ville de Dijon, dans un vallon assez étroit, sur la rivière d'Ouche. *Gòndebaud*, après des prodiges de valeur, s'appercevant que *Gondigesil*, son dernier frère & son allié, le trahissoit, abandonna le champ de bataille, se sauva presque seul & s'enferma dans Avignon. Le siége fut long & la résistance opiniâtre. *Clovis*, que des affaires pressantes appelloient ailleurs, consentit à un Traité. *Gondebaud* paya les frais de la guerre, s'assujettit à un tribut, & souffrit que

M vj

l'on démembrât la province Viennoise pour en récompenser *Gondigesil*. Ce dernier n'en jouit pas long-temps: son frère pénétra la nuit dans Vienne, massacra le nouveau Souverain, & fit passer au fil de l'épée tous les Sénateurs qui l'avoient reconnu.

Après avoir fait sa paix avec *Clovis*, *Gondebaud*, maître paisible du Royaume entier de *Gondioc* son père, assembla les principaux Ordres de l'Etat, & publia ses loix, dont la guerre avoit suspendu la promulgation. Elles ont subsisté long-temps sous le nom de *Loix Gombettes*. » L'on voit par leur » lecture l'esprit qui dominoit parmi » ces peuples & cette espèce d'équité » qu'ils avoient puisée dans la liberté » & l'égalité dont ils avoient joui dans » leurs forêts. Elles ordonnoient pour » la réparation des délits, les mêmes » peines dont on avoit affligé l'offensé.... L'énergique simplicité de ces » loix n'étoit point embarrassée par » les gloses des Commentateurs; elles » étoient claires, précises, & ne don» noient point de prises aux séduc-

» tions d'un habile orateur, qui ser-
» vent plus souvent à sauver le crimi-
» nel qu'à justifier l'innocent. «

Dans une seconde assemblée, *Gondebaud* déclara que son intention étoit que *Sigismond*, son fils aîné, regnât après lui, & que dès ce moment il partageât le poids du Gouvernement. Cette proposition fut reçue avec l'applaudissement général de la Nation, représentée par ses Chefs. *Gondebaud* mourut à Genève, sa capitale, l'an 516 : il avoit regné plus de trente ans. On le vit fier, cruel, inhumain tant qu'il eut des concurrens ; mais, lorsqu'il ne trouva plus d'obstacles, il fut doux, sensible, bienfaisant. Il ne songea qu'à civiliser ses sujets & à les rendre heureux.

Sigismond ne soutint pas la gloire de son père. *Clotilde*, au rapport de *Grégoire de Tours*, profita du mépris presque universel que *Sigismond* s'étoit attiré de la part des Seigneurs de son Royaume, & de l'ambition de ses fils, pour le renverser du trône : cependant il osa paroître les armes à la

main ; mais il menoit au combat des guerriers qu'il avoit négligé d'exercer. Il fut défait & se réfugia dans l'Abbaye d'Agaune, où il prit l'habit de Moine. Les Religieux que ce Prince avoit fondés le livrèrent eux-mêmes, avec sa femme & ses enfans. Les vainqueurs l'emmenèrent en France, où il périt misérablement.

Gondemart, frère & successeur de *Sigismond*, osa combattre de nouveau. Il subit le sort de son aîné : telle fut la fin d'un Royaume qui avoit subsisté cent vingt ans, & qui fut réuni, sous les enfans de *Clovis*, à la Couronne de France.

Les *Dissertations sur l'origine de la ville de Dijon*, &c, sont d'une érudition intéressante autant qu'instructive. L'opinion la plus probable & la mieux fondée, est que la capitale de la Bourgogne actuelle ne fut d'abord qu'un Camp Romain, fortifié & dessiné comme tous ceux dont nous lisons la description dans les anciens auteurs. Les Lieutenans de *César* vinrent s'y établir dans le temps que ce

fameux Dictateur, après avoir soumis la plus grande partie des Gaules, jugea sa présence nécessaire à Rome : leur dessein étoit de tenir en respect les peuples vaincus, qu'une inconstance naturelle & une valeur indomptable portoient sans cesse à la révolte. Ils ne pouvoient choisir un poste plus commode & plus avantageux. Ce Camp étoit situé entre deux rivières, dans une plaine féconde, entourée de vignobles qui donnoient d'excellens vins. On voit encore dans l'enclos des anciens murs de Dijon la figure quarrée de ce Camp. Les légions qui l'occupoient y avoient attiré beaucoup d'ouvriers & de marchands : la paye des Soldats étoit alors très-considérable, & d'ailleurs les dépouilles des Provinces les mettoient en état d'avoir du surperflu ; ainsi cette station militaire se changea bientôt en une ville peuplée de toutes sortes d'habitans. Lorsque *César* en retira ses troupes pour marcher à de nouvelles conquêtes, le Camp abandonné par les légions, fut occupé par les marchands

& les vivandiers que l'eſpoir du gain y avoit aſſemblés, & par les vétérans qui s'y fixèrent. Tels furent les premiers habitans de Dijon.

La ville naiſſante s'aggrandit toujours juſqu'au regne de *Marc-Aurèle*, qui, au ſortir de la guerre qu'il venoit de faire aux Allemands, trouva ce poſte important, & réſolut de le fortifier. Il fit bâtir quelques murs ſous les retranchemens, au lieu des paliſſades que le temps avoit apparemment détruites. Dijon, après avoir acquis de la célébrité par les avantages de ſa ſituation & par une population nombreuſe, fut muni de nouvelles fortifications par *Aurélien*, qui voulut mettre ce poſte à l'abri des inſultes étrangères & des irruptions que les Barbares faiſoient de temps en temps dans les Gaules.

Le reſte de l'ouvrage eſt un Recueil précieux de tous les monuments trouvés dans les ruines de l'ancien Dijon; l'auteur en préſente des deſſins exacts & des explications ſatisfaiſantes. C'eſt ſur-tout dans cet Article qu'il fait pa-

roître des connoiſſances profondes des mœurs & des uſages des vainqueurs des Gaules. La plupart de ces monumens ſont des reliefs qui faiſoient partie de ſuperbes édifices, de tombeaux ou de cérémonies nuptiales. Il ſeroit trop long d'en donner une deſcription détaillée. La figure la plus ſingulière eſt celle du Dieu *Crepitus*, c'eſt-à-dire, du Dieu qui préſidoit à ces vents renfermés, leſquels cauſent de ſi grands ravages dans l'économie animale, lorſqu'ils ne peuvent ſortir de leur priſon. Elle paroît d'une très-grande antiquité & d'un fort mauvais deſſin : elle a été trouvée dans les vignes du village de *Talant* près de Dijon, parmi un tas de pierres, qui étoient peut-être les ruines de quelque Temple conſacré à cette ridicule Divinité. Cette Idole eſt aſſez petite ; ſa tête eſt preſque monſtrueuſe, ſa ſtature écourtée, ſes deux mains fortement appuyées ſur le ventre ; ſa coëffure, qui eſt une eſpèce de toque, eſt percée de façon à pouvoir y paſſer un ruban pour laiſſer

tomber le Dieu ſur le ventre lorſqu'on vouloit être ſoulagé des douleurs pour leſquelles il étoit invoqué. Le Dieu *Crepitus* étoit originaire d'Egypte, d'où il paſſa à Rome, & de-là dans les Gaules. S. *Clément* dit que tous les Peuples chez leſquels le culte de ce Dieu étoit établi, lui décernoient de grands honneurs ; il y avoit des fêtes & des danſes qui faiſoient partie eſſentielle de ſon culte ; lorſque, par des ſauts redoublés, la préſence du Dieu ſe manifeſtoit, on la célébroit par de grands éclats de rire : c'étoit l'effet du remède & l'hommage de la reconnoiſſance. On l'accompagnoit auſſi de chants particuliers, dans leſquels on imitoit les accens de ſa voix. L'image du Dieu n'avoit rien de grand ni de majeſtueux ; mais elle repondoit à ſon attitude naturelle & aux effets ſalutaires qu'on en eſpéroit.

L'auteur de ces deux ouvrages eſtimables eſt M. *le Goux de Gerlans*, ancien Grand Bailly de la Nobleſſe du Dijonnois, & Membre de l'Académie des Sciences de Dijon. Ils ſont enri-

chis de deux Cartes Géographiques, l'une de l'ancienne Germanie, dans laquelle eſt marquée la route que les Bourguignons parcoururent dans leurs différentes émigrations; l'autre, de l'ancien Royaume de Bourgogne. A la tête du Volume eſt une Gravûre qui repréſente un Bourguignon Vandale tout armé. La Diſſertation ſur l'origine de Dijon eſt précédée d'une Taille-douce, dont l'idée eſt ingénieuſe : on y voit le Temps qui vole ſur les ruines de l'ancien Dijon; il tient ſa faulx de la main droite, & de la gauche il lève un rideau qui laiſſe voir dans la perſpective le nouveau Dijon, tandis que deux Génies deſſinent les monumens antiques de cette ville pour en conſerver la mémoire. Le plan ſcénographique du vieux Dijon & ſes divers monumens bien gravés, achèvent d'embellir cet *in*-4°.

Prix adjugés & propoſés par la Société Royale des Sciences de Danemarck.

CETTE Société, l'une des plus ſçavantes & des plus utiles de l'Europe,

tint son assemblée le 18 Février dernier. On examina d'abord les Dissertations qui avoient concouru aux Prix proposés dans l'assemblée du mois de Septembre 1770, sur des sujets Physiques, Mathématiques & Historiques.

Dans la partie de la Physique, où l'on avoit donné pour question de *trouver la meilleure construction des Pompes à feu*, l'on jugea que M. *Karsten*, Professeur en Mathématiques à Butzaw, Université du Mecklenbourg, avoit le mieux & le plus solidement traité cette matière ; en conséquence le Prix lui fut unanimement décerné ; &, quoiqu'il ne soit pas d'usage de distribuer deux Prix sur un même sujet, la Société trouva bon néanmoins, suivant la pluralité des avis, de donner un Prix surnuméraire au sieur *Tillaye*, fils du Pompier privilégié à Rouen.

Dans la partie des Mathématiques, où l'on avoit proposé un problême sur *les taches du Soleil*, M. *A. Wieson*, Docteur en Médecine, & Professeur d'Astronomie en l'Université de Glas-

cow en Ecosse, mérita le Prix, quoique la Société ne regarde pas son hypothèse comme établie sur des preuves suffisantes.

Quant à la partie de l'Histoire, aucune des questions proposées ne parut suffisamment éclaircie,

Dans une assemblée tenue le 15 Avril de cette année, on a proposé les questions suivantes:

PROBLEMA MATHEMATICUM.

Invenire convenientissimam mortariorum bellicorum formam, quæ viribus pulveris pyrii sufficientibus resistere & maximam Bombis ejectis amplitudinem in medio resistente conciliare valet. C'est-à-dire: *Trouver la forme la plus convenable à donner aux mortiers d'Artillerie pour qu'ils puissent résister aux efforts de la poudre, & procurer aux bombes bien dirigées le plus grand écartement possible dans un milieu résistant,*

PROBLEMA PHYSICUM.

Cùm, docente experientiâ, neque pen-

ducta ex pluribus virgis metallicis composita in horologiis Astronomicis, neque artificia correctionis in horologiis nauticis, hucusque adhibita suffecerint, quo minùs æqualis illorum motus ab influxu caloris, frigoris turbatus fuerit, convenientius huic intentioni remedium experientiâ probatum desideratur. C'est-à-dire : *Comme il est prouvé par l'expérience, que ni les pendules composées de plusieurs verges de métal dans les horloges Astronomiques, ni les moyens de correction pour les horloges marines qu'on a mis jusqu'à présent en usage, n'ont point été suffisans pour empêcher que l'égalité de leur mouvement n'ait été dérangée, soit par la chaleur, soit par le froid, on demande, pour y remédier, un moyen qu'on ait éprouvé.*

PROBLEMA HISTORICUM.

An Jomsburgum in populorum septentrionalium monumentis celebratissimum cum Julino Pomeraniæ olim inclyto Emporio unum idemque fuerit, nec ne? Argumentis firmis & sufficientibus ita

ſolvere ut res pro definita haberi poſſit. C'eſt-à-dire; *Si le* JOMSBURGUM, *ſi célèbre dans les monumens hiſtoriques des peuples ſeptentrionaux, étoit la même choſe que* JULIN (*aujourd'hui* WOLIN) *fameuſe ville marchande de la Poméranie, ou s'il étoit différent? Il faut que la ſolution de ce dernier Problême ſoit appuyée de preuves ſi ſolides & ſi ſatisfaiſantes, que la queſtion paroiſſe abſolument décidée.*

Les Sçavans, tant Etrangers que Danois, excepté les Membres de la Société, ſont priés d'écrire en Danois, en Latin, en François ou en Allemand : les Diſſertations écrites en d'autres langues ne ſeront point admiſes.

Le Prix, pour la meilleure Diſſertation, conſiſte en une médaille d'or, de la valeur de cent rixdales, argent de Danemarck; ce qui fait environ trois cens livres, argent de France.

On adreſſera les ouvrages, écrits d'une main bien liſible & francs de port, à M. *de-Hielmſtierne*, Conſeiller des Conférences du Roi, & Secrétaire

actuel de la Société, à Copenhague. Les ouvrages seront reçus jusqu'à la fin du mois de Septembre 1773; lequel terme passé, il n'en sera plus admis.

La distribution des prix se fera au mois de Décembre suivant, & la Société aura soin de faire part de ses décisions aux personnes intéressées.

Les auteurs sont priés, au lieu de leurs noms, de mettre à leurs ouvrages seulement une sentence ou devise, & d'y joindre un billet cacheté, qui contiendra la même sentence ou devise, avec leurs noms, leurs qualités & leurs adresses. Ceux qui desireroient qu'on leur renvoyât les ouvrages qu'ils ont composés pour cette année-ci, voudront bien s'adresser pour cet effet à M. *de Hielmstierne* avant la fin de l'année.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mai 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

De l'Art de la Comédie, ou détail raisonné des diverses parties de la Comédie & de ses différens genres; suivi d'un Traité de l'Imitation, où l'on compare à leurs originaux les imitations de Molière & celles des Modernes; le tout appuyé d'exemples tirés des meilleurs Comiques de toutes les Nations; terminé par l'exposition des causes de la décadence du Théâtre, & des moyens de le faire refleurir; par M. de Cailhava, 4 Volumes in-8° de plus de 500 pages chacun; à Paris chez Didot l'aîné, Imprimeur &

Libraire, rue Pavée près du Quai des Augustins.

LA plupart de nos jeunes Auteurs qui entrent dans la carrière Dramatique, enflammés par quelques représentations théâtrales, & soutenus par la plus risible présomption, entreprennent de traiter un sujet, de tracer un plan, d'esquisser des scènes & des caractères, sans connoître le cœur humain, la nature, les modèles, enfin sans avoir étudié cet Art, l'un des plus difficiles & des plus compliqués. Ces quatre Volumes mettront M. *de Cailhava* à l'abri de tout reproche à cet égard. Il paroît qu'il s'est attaché depuis long-temps à suivre les progrès que l'on a faits dans la Comédie chez les différens Peuples, à observer les effets du Théâtre, à lire tous les auteurs Comiques anciens & modernes, à les analyser, particulièrement l'illustre *Molière*, qui les a tous laissés bien loin derrière lui, & qui vraisemblablement ne sera jamais ni surpassé, ni même égalé. En un mot, l'ambition de M. *de Cailhava*,

en publiant ce Recueil d'obſervations, eſt d'être utile, non-ſeulement aux amateurs, aux acteurs, mais encore à ſes jeunes rivaux. Il veut faire avec eux ce qu'il appelle *un Cours de Comédie.*

Dans le premier Volume il parle du choix des ſujets, & traite des diverſes parties du Drame comique juſqu'au dénoûment incluſivement. Il donne l'extrait du *Dépit Amoureux*; il fait voir que c'eſt une des Comédies de *Molière* où il y a le plus grand nombre d'excellentes ſcènes, & cependant que c'eſt une de ſes moindres Pièces, parce que l'intrigue ſur laquelle elle eſt fondée manque abſolument de vraiſemblance. Il n'eſt pas naturel que le véritable sèxe d'un des principaux perſonnages ſoit un myſtère aux yeux de ſa ſœur, de ſon Précepteur & de ſon père, & que *Valère* épouſe une femme pour une autre en préſence de trois témoins, & s'y méprenne pluſieurs nuits de ſuite. C'en eſt aſſez pour montrer combien il eſt eſſentiel de choiſir avec ſoin le ſujet que l'on veut traiter.

L'auteur conseille à ceux qui veulent s'exercer dans le genre de la Comédie, de puiser dans les Nouvelles Espagnoles, qui sont fécondes en intrigues, dans les Romans Anglois, où l'on trouve des caractères fortement dessinés, en un mot, de lire tout ce qui leur tombera sous la main, excepté nos modernes Romanciers.

Dans les Chapîtres suivans, il s'étend un peu trop sur l'état, la fortune, l'âge, le rang, &c, des personnages. Il n'est pas besoin de longs raisonnemens ni de citations plus longues encore, pour prouver que le *Procureur Arbitre* seroit moins plaisant s'il n'étoit pas Procureur; que *Destouches* a bien fait de ne pas donner de fortune à son *Glorieux*, qui, s'il en avoit, ne balanceroit pas à refuser l'alliance d'un Financier; que les transports amoureux d'*Arnolphe* dans l'*Ecole des Femmes*, sont ridicules, parce qu'il est vieux, &c. Cependant il fait une remarque utile au sujet du *Joueur* de *Regnard*, qu'il accuse de n'être pas intéressant. Il prétend que ce défaut vient de ce que le Héros de la Pièce n'est

pas riche; & que, toujours mesquin dans ses gains & dans ses pertes, sa bonne ou sa mauvaise fortune ne peut affecter que son Valet, sa Sellière & son Tailleur. M. *de Cailhava* fait ensuite des remarques un peu minucieuses sur les noms dont on se sert dans les Pièces de Théâtre. Il observe que *Destouches* s'est singularisé par la grande quantité de ceux qui ont quelqu'affinité avec la langue Grecque ou Latine; il les explique; il en donne la liste; & il se trouve d'un côté que *Destouches* n'a eu aucun égard à leur signification, & de l'autre que la plupart sont des noms très-communs, & qui sont par-tout, comme *Araminte*, *Cléon*, *Célimène*, *Damon*, *Damis*, *Dorante*, *Léandre*, & autres semblables.

Molière est blâmé d'avoir injurié *Boursaut* en plein théâtre, devant toute la Cour, dans son *In-promptu de Versailles*: mais, ce qu'il y a de curieux, c'est la remarque de M. *de Voltaire* à ce sujet. » La licence de » l'ancienne Comédie Grecque, nous » dit-il, ne peut aller plus loin: il

» eût été de la bienséance & de l'hon-
» nêteté publique de supprimer la
» satyre de *Boursaut* & celle de *Molière*.
» Il est honteux que les hommes de
» génie & de talent s'exposent, par
» cette petite guerre, à être la risée
» des sots. « Faut-il donc que M. *de Voltaire* soit éternellement en contradiction avec lui-même ! Quelle différence de cet auteur célèbre dans la spéculation & dans la pratique !

En parlant des différens lieux où l'on peut placer la scène, M. *de Cailhava* rapporte une aventure plaisante arrivée en Province, & dont on pourroit faire une très-jolie Pièce en un acte. » Une demoiselle, jeune,
» riche, belle, coquette sur-tout,
» comme on le verra dans la suite,
» écoutoit assez favorablement les
» vœux de plusieurs soupirans ; *Da-*
» *mon*, *Clitandre* & *Sainval* l'aimoient
» publiquement. Le dernier, plus ri-
» che, plus sage que les autres, avoit
» l'approbation du père & de la mère,
» & soupoit tous les soirs chez eux.
» Les autres, qui ne pouvoient pré-
» tendre au mariage, étoient cruel-

» lement rejettés, & seroient peut-
» être morts de désespoir, si la de-
» moiselle, plus humaine, plus com-
» patissante que ses parens, n'eût
» trouvé le moyen de leur parler à
» l'insçu de ses sévères surveillans.
» Voici l'expédient que l'amour, ou
» plutôt sa coquetterie, lui avoit
» dicté. Le père & la mère de mon
» Héroïne, suivant l'usage de la Pro-
» vince, soupoient de fort bonne
» heure en été, & descendoient en-
» suite devant leur porte pour y pren-
» dre le frais. Dès que les vieillards
» & le futur étoient assis, que la con-
» versation étoit engagée, la demoi-
» selle, que je nommerai *Sophie*,
» prenoit le bras de sa femme de
» chambre, &, sous prétexte de se
» promener un peu, alloit joindre
» *Damon* qui étoit en sentinelle à
» vingt pas de là, au bout de la rue.
» Là, *Sophie* faisoit à la hâte les pro-
» testations les plus tendres à *Damon*,
» lui promettoit de n'aimer que lui;
» l'exhortoit à juger de la violence
» de son amour par la démarche har-
» die qu'elle faisoit, le quittoit, de

N iv

» crainte, disoit-elle, que ses parens
» ne s'alarmassent de sa trop longue
» absence, revenoit effectivement
» vers son père & sa mère, & disoit en
» passant un mot flatteur au pauvre
» *Sainval*, qui avoit la complaisance
» de parler raison avec les barbons.
» Elle passoit outre pour aller vers
» *Clitandre*, qui l'attendoit à l'autre
» extrémité de la rue : elle lui don-
» noit quelques minutes d'audience,
» & le quittoit bientôt, pour repasser
» devant son futur, & rejoindre *Da-
» mon*. C'est ainsi qu'en partageant ses
» soins entre trois rivaux, elle s'amu-
» soit à leurs dépens, jusqu'au mo-
» ment où les vieillards congédoient
» leur prétendu gendre, & se reti-
» roient avec toute leur maison. La
» porte, en se fermant, avertissoit
» *Damon* & *Clitandre* qu'ils pouvoient
» cesser de faire sentinelle. Comme
» ils quittoient leur poste au même
» signal, ils se rencontroient tous les
» soirs dans une petite place derrière
» la maison de *Sophie*. Surpris de cette
» exactitude, ils s'en demandèrent
» mutuellement la raison. Ils étoient

» jeunes, François, indiſcrets par
» conſéquent. *Damon* avoua qu'il
» venoit d'un rendez-vous amoureux.
» *Clitandre* lui rendit confidence pour
» confidence; &, de confidence en
» confidence, ils paſsèrent à l'éloge de
» leur maîtreſſe. *Damon* vanta ſur-tout
» l'adreſſe de ſon amante, qui trom-
» poit bien finement tous les ſoirs
» ſes parens & un amant qu'ils pro-
» tégeoient, pour venir lui parler au
» bout de la rue. A ces mots du bout
» de la rue, *Clitandre* crut que ſon
» ami vouloit plaiſanter; il lui de-
» manda d'un air ſurpris d'où il ſça-
» voit l'aventure. D'où je la ſçais ?
» répondit *Damon* d'un air encore
» plus ſurpris; ne veux-tu pas que je
» ſçache ce qui m'eſt arrivé ? — A
» toi ? — Oui, à moi. — Ceſſe de
» me plaiſanter. — Ceſſe de me
» plaiſanter toi-même. — M'aurois-
» tu vu en faction ? — M'aurois-
» tu vu en ſentinelle ? Enfin, leur diſ-
» cuſſion amena une explication en
» règle; & ils découvrirent qu'ils
» étoient tous deux joués indigne-
» ment. Mille projets de vengeance

» passèrent dans un instant par la tête
» des amans offensés. Ils s'arrêtèrent
» à celui que le sort sembloit favori-
» ser en leur présentant *Sainval*; ils
» lui racontèrent leur commune his-
» toire, sans oublier les plus petites
» circonstances. *Sainval* resta quelque
» temps comme pétrifié; mais, trop
» prévenu en sa faveur, ou peut-être
» aveuglé déja par le Dieu dont il
» alloit prendre les chaînes, il se re-
» met bientôt, & soutient qu'il est
» aimé, qu'il est certain de posséder
» sans partage le cœur de sa maîtresse.
» Il accuse *Clitandre* & *Damon* de vou-
» loir l'alarmer pour lui faire abandon-
» ner un bonheur dont ils sont jaloux.
» Il se croit si sûr de son fait, qu'il
» ose défier ses rivaux de soutenir ce
» qu'ils avancent en présence de la
» fidelle *Sophie*. Elle est peut-être en-
» core à sa fenêtre, ajouta-t-il avec
» vivacité, allons lui parler de ce pas:
» & tous trois volent. La fidelle, la
» tendre *Sophie* étoit réellement en-
» core à son balcon; mais elle y étoit
» occupée à recevoir, à l'aide de son
» sac à ouvrage pendu au bout d'un
» ruban, une lettre d'un quatrième

» soupirant. *Clitandre* & *Damon* éclatèrent de rire. *Sainval* vomit mille » imprécations contre l'Amour, les » femmes, les balcons & les sacs à » ouvrage. La quatrième dupe demanda la raison de tout cela; on l'instruisit. Tous firent en chœur leurs » adieux à la coquette, & le quatuor » ne fut pas extrêmement tendre. «

M. *de Cailhava* nous apprend qu'il racontoit cette aventure à une assemblée d'élégans, d'auteurs, de petites maîtresses. On rioit à gorge déployée: il s'imaginoit que c'étoit le fond de son histoire qui les divertissoit. » Tout » au contraire, continue-t-il, ils se » moquoient de moi, & de l'idée que » j'avois de faire une Comédie sur un » sujet dont l'action devoit nécessairement se passer dans les rues d'une » petite ville; ce qui jetteroit un ton » ignoble de mauvaise compagnie sur » mes acteurs, & sur tout le Drame. » Je me tus, & j'ai effectivement re- » marqué que, lorsque nos auteurs » modernes ne peuvent point prendre leurs personnages à Paris, ou » dans les maisons brillantes, qui pa-

» rent ſes environs, ils vont les cher-
» cher hors du Royaume. « Malgré l'agréable perſifflage de ces Meſſieurs, on ne ſçauroit aſſez exhorter l'auteur à traiter ce ſujet qui eſt très-heureux. La ſituation des quatre amans, l'adreſſe de la coquette, l'air naturel qu'auroit ſa promenade miſe en action, peuvent fournir des ſcènes extrêmement comiques.

Lequel vaut mieux, de ſe ſervir de la proſe ou des vers dans une Comédie ? M. *de Cailhava* balance les opinions. » Il y a peut-être plus de diffi-
» culté, ſelon M. *de Voltaire*, à réuſſir
» dans le ſtyle ordinaire, où l'eſprit
» ſeul ſoutient l'auteur, que dans la
» verſification, qui, par la rime, la
» cadence & la meſure, prête des
» ornemens à des idées ſimples que
» la proſe n'embelliroit pas. « Ceux qui prennent des Drames dans des Romans, trouvent fort commode de tranſporter le tout ſur la ſcène ſans faire de vers. D'un autre côté, ceux qui n'ont pas le talent de rendre une Pièce, comique par ſa contexture, s'écrient que les vers ſont indiſpenſables.

l'*Avare* & *le Tartuffe*, *Turcaret* & *la Métromanie*, prouvent qu'on peut avoir de grands succès dans les deux genres. A cette occasion l'auteur nous fait part d'une idée singulière. » Je » voudrois, dit-il, qu'il fût défendu à » tout auteur de faire sa première » Pièce en vers. Un pareil ordre, s'il » étoit possible de le donner ou de » le faire exécuter, décideroit la vo- » cation des auteurs. On reconnoîtroit » ceux qui seroient réellement entraî- » nés par le génie de la Comédie, & » non par la démangeaison de faire » des vers, & qui n'imaginent de les » fondre dans une espèce de comédie, » que pour leur procurer l'honneur » d'être débités devant une assemblée » plus nombreuse. Qu'arrive-t-il ? Le » vice de leur sujet, de leur intri- » gue, de leur contexture, est masqué » par le charme de quelques riens » bien versifiés ; on applaudit ; l'auteur » croit avoir une manière à lui ; il se » jette dans la carrière facile qui lui » a valu quelqu'ombre de succès, & » il la suit si bien qu'il s'éloigne tou- » jours de la bonne. Indépendamment

» de cela, il eſt impoſſible qu'un hom-
» me faſſe ſa première pièce d'un ſeul
» jet : il y trouvera toujours quelque
» choſe à corriger, ſur-tout pendant
» les répétitions. Si la pièce eſt en
» proſe, les corrections ne lui coûte-
» ront rien, & la proſe lui vaudra
» ſon ſuccès ; ſi la pièce eſt en vers,
» la difficulté ou l'impoſſibilité de faire
» des changemens eſſentiels en peu
» de temps l'étourdira ſur les défauts
» de l'ouvrage, & la chûte s'enſuivra. «

Après d'excellentes réflexions ſur l'expoſition, l'action, le nœud, les incidens, M. *de Cailhava* paſſe à la diction convenable au genre comique. Il m'a paru plaiſant que, pour nous faire juger du ſtyle d'*Ariſtophane* & de *Térence*, on nous cite des traductions de pluſieurs ſcènes de ces deux auteurs. J'avoue que dans tout cela je ne trouve que la diction de Madame *Dacier*. Un autre reproche que l'on pourroit faire à l'auteur, c'eſt que, pour nous montrer que les François ſont inconſtans & qu'ils ont approuvé ſucceſſivement les différentes dictions qu'il a plu aux auteurs

d'employer, il se met à nous citer le dialogue du *Baptême de Jésus*, une scène des *Visionnaires*, une autre de *Jodelet Duelliste*, une autre, &c, &c. Cela se termine à M. *Piron*, qu'il accuse très-justement d'avoir prêté un langage trop relevé à la Soubrette de la *Métromanie*.

On dit communément que le dialogue doit être rapide & coupé. M. *de Cailhava* réfute solidement cette opinion : il fait voir que le dialogue doit être assorti à la situation, au caractère, au dessein des Interlocuteurs ; & , d'après cette règle, dictée par la raison, il critique ce que la plupart des Comédiens ont ajouté, après la mort de *Molière*, à la troisième scène du troisième acte de l'Avare. » *Harpagon* demande à *Maître Jacques* » ce qu'il faudra pour un souper qu'il » veut donner à sa maîtresse. Voici ce » qu'on fait répondre à *Maître Jacques*.

» Eh bien, il faudra quatre grands potages » bien garnis, & cinq assiettes d'entrées, po» tage bisque, potage de perdrix aux choux » verds, potage de santé, potage de canards

» aux navets : entrées, fricassées de poulets, » tourtre de pigeonneaux, ris de veau, bou» din blanc, & morilles. »

HARPAGON.

» Que diable ! voilà pour traiter toute une » ville !

MAÎTRE JACQUES.

» Rôt dans un grandissime bassin en pyra» ramide : une grande longe de veau de ri» vière, trois faisans, trois poulardes grasses, » douze pigeons de volière, douze poulets » de grain, six lapreaux de garenne, douze » perdreaux, douze douzaines de cailles, » trois douzaines d'ortolans.

» Est-il raisonnable qu'*Harpagon*, un » mortel qui a tant d'aversion pour le » mot de *donner*, qu'il ne dit jamais » *je vous donne*, mais *je vous prête le* » *bon jour* ; est-il naturel, dis-je, » que cet homme écoute patiemment » tout ce que dit *Maître Jacques* ? Non, » sans doute, puisque chaque mot » doit porter un coup mortel au cœur » de notre avare.

» L'on croit avoir ajouté au plaisant, en forçant *Harpagon* à mettre fort long-temps la main devant la bouche de *Maître Jacques* pour l'empêcher de parler, & l'on a écarté le bon comique, inséparable de la vraisemblance, pour substituer à sa place la farce la plus plate. Comparons ce que *Molière* a fait réellement avec ce dont on l'a gratifié. Voici ce qu'il y a dans les bonnes éditions :

» Eh bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes.... Potages, entrées....

HARPAGON.

» Que diable ! voilà de quoi traiter toute une ville entière !

» Cette exclamation d'*Harpagon* n'est-elle pas plus comique, & ne peint-elle pas mieux son caractère après les seuls mots de potages & d'entrées, qu'après une longue énumération de superfluités qui feroient dire la même chose à toute autre personne qu'un avare ? Continuons.

MAÎTRE JACQUES.

» Rôt.....

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de Maître Jacques.*

» Ha! traître, tu manges tout mon bien!

» Comme ce dernier trait est vigou» reux! Comme ce coup de pinceau » est fort & expressif après le seul mot » de rôt! Comme il est affoibli par le » détail d'une infinité de choses qui » peuvent alarmer effectivement tout » homme qui ne sera pas prodigue! » Il faut être bien possédé du démon » des tirades pour avoir imaginé ces » deux-là! Elles effacent non-seule» ment les traits les mieux caractérisés » du principal personnage, elles ôtent » encore tout le sel du reste de la » scène. La réponse de *Valère*, qui » prend le parti d'*Harpagon*, & qui dit » à *Maître Jacques* qu'on n'invite pas » les gens pour les assassiner à force » de mangeaille; que rien n'est plus » préjudiciable à l'homme que de man» ger avec excès; que pour se bien

» montrer ami des gens que l'on in» » vite, il faut les traiter avec fruga» lité ; & que, ſuivant le dire d'un » Ancien, *il faut manger pour vivre,* » *& non pas vivre pour manger* : tout » cela ceſſe d'être comique, ſi *Maître* » *Jacques* y a donné lieu, & ſi l'on » ne voit pas que c'eſt la flatterie, » & non le bon ſens, qui le fait dire » à *Valère.* »

Les Chapîtres ſuivans traitent de la diviſion des ſcénes, des monologues, des actes, &c. L'Auteur trouve mauvais qu'on ne puiſſe pas donner plus de cinq actes aux pièces de théâtre : » Patience, dit-il, les préjugés » ne diſparoiſſent que peu à peu, & » j'eſpère que quelque jour nous ver» rons des Comédies en ſix actes.... » Tel qui en fait bien cinq avec un » ſujet paſſable, peut en trouver un » qui ne lui permette point de ſe reſſer» rer dans les bornes ordinaires. Qu'il » ne ſe gêne pas. « Tout cela eſt très-bien : mais ſuppoſons les Pièces en ſix actes une fois admiſes, ne pourra-t-il pas venir des Ecrivains qui voudront en faire de ſept, de huit,

de neuf actes ? Ceux-là demanderoient à ne pas se gêner davantage, & au bout de quelques années nous verrions des Pièces qui dureroient des journées entières. Pour parler plus sérieusement, je pense qu'il est une certaine longueur de temps au-delà de laquelle l'attention des Spectateurs ne peut plus se soutenir, & que cette longueur a été fixée, par l'expérience, à la durée des cinq actes, c'est-à-dire à deux heures, ou tout au plus deux heures & demie.

M. *de Cailhava* est de l'avis de *Boileau*, qui pensoit que les *aparté* sont fort naturels; il en nomme de différentes espèces, & il en cite d'un genre très-divertissant, dont il a vu des exemples dans la société. C'est lorsqu'un homme fait à haute voix des complimens à un autre, & lui dit tout bas des mots piquans. Il résulte de ce contraste un jeu très-plaisant. Pour que le lecteur voye tout l'effet que de pareils *aparté* pourroient produire, il rapporte l'histoire suivante, qui est très-propre à en faire sentir le mérite. » Dans une ville étoit une jeune

» Actrice assez jolie. Elle avoit deux » amans ; l'un lui fournissoit un bon » carrosse, & se chargeoit du détail » de sa maison ; l'autre l'instruisoit à » marcher sur les planches, à y parler, » à avancer, à reculer, à remuer le » bras droit, le bras gauche, à pro- » noncer douze syllabes sur douze » tons, à peu près comme une Bonne » qui fait réciter à un enfant *Maître* » *corbeau sur un arbre perché*. On appelle » cela montrer la Comédie.

» La petite, très-raisonnable, au- » roit peut-être été fidelle à l'homme » aux leçons & à l'homme au carrosse; » mais en conscience la chose n'étoit » pas faisable. Tous les deux, quoi- » que jeunes, étoient réduits à dire, » *ah, si vous m'aviez eu autrefois!* » L'amour compte le passé pour rien; » il mit la puce à l'oreille de la pa- » tiente, & lui conseilla de se choisir » un consolateur. Pourquoi pas deux, » dit-elle en soupirant, puisque je suis » excédée par deux ennuyeux ? Il faut, » à ce qu'il me semble, proportion- » tionner le remède au mal. Dès le » lendemain elle s'arrange en secret

» avec le Comte *de*.... & le Marquis
» [illegible].... tous les deux beaux, char-
» mans, faits à peindre, & dignes
» de conquêtes plus brillantes. Mais
» pour se délasser un peu, & perdre
» de vue la dignité, tous deux avoient
» fait le vœu de coucher sur leur cata-
» logue toutes les Nymphes dansan-
» tes, déclamantes ou chantantes;
» c'est à peu-près la même chose.

» Le Comte fut le premier à s'ap-
» percevoir qu'on le trompoit. Il ne
» se formalisoit pas de deux de ses
» rivaux, par deux raisons; il sçavoit
» les us & coutumes des coulisses; il
» ne vouloit donner ni leçon ni car-
» rosse; le concurrent que le plaisir
» & le goût avoient mis sur les rangs,
» mortifioit seul sa vanité. Il surprit
» un soir à la Comédie des signes d'in-
» telligence qui lui firent soupçonner
» un rendez-vous: pour s'en assurer
» tout-à-fait il se retira, il donna or-
» dre à un de ses gens d'attendre le
» Marquis à la porte, & de ne pas
» le perdre de vue. Le laquais attend,
» voit le couple heureux qui part in-
» cognito & va sans suite au bout de

» la rue se jetter dans un fiacre; aussi-
» tôt voilà le laquais qui, pour exé-
» cuter fidellement les ordres de son
» maître, monte derrière, & s'ap-
» plaudissoit déja de son adresse, lors-
» que passant devant une boutique
» fort éclairée, le Marquis apperçoit
» derrière l'ombre du carrosse celle
» d'un laquais. Il descend, reconnoît
» l'espion, lui donne vingt coups de
» plats d'épée, & remonte auprès de
» sa belle. Celle-ci, piquée qu'on eût
» osé la faire épier, persuade au Mar-
» quis de se venger, de la venger elle-
» même, & lui dit, pour l'y engager,
» que le Comte a tenu de fort mau-
» vais propos contre lui; elle fait
» si bien que, dès le lendemain, au
» point du jour, l'amant de quartier
» quitte le champ de *Vénus* pour
» voler sur celui de *Mars*, y fait ap-
» peller son adversaire, & lui alonge
» un coup d'épée au travers du bras. Le
» combat fini, les deux ennemis rede-
» vinrent bons amis, s'expliquèrent,
» convinrent qu'ils avoient eu tort
» de se battre pour une fille dont l'es-
» prit étoit aussi corrompu que le

» cœur, & jurèrent en s'embrassant
» de ne plus la voir que pour la per-
» siffler. Le Comte sur-tout promit
» de le faire cruellement, & tint pa-
» role. Voici comment.

» Quelques jours après son combat,
» déja guéri de sa blessure, il va à la
» Comédie; il voit dans le foyer mon
» héroïne entourée d'un essaim de
» jeunes gens qui soupiroient après la
» pomme de discorde. Il s'avance d'un
» air fort galant, & lui dit à haute
» voix, avec l'air le plus poli en ap-
» parence: en vérité, Mademoiselle,
» vous êtes au mieux! mais oui, au
» mieux! on croit toujours vous voir
» pour la première fois. Comment
» faites-vous donc pour être si jolie?
» Quel coloris! quelle fraîcheur!
» cela n'a que quinze ans. Ensuite il
» lui dit tout bas, ah! coquine! —
» Mais, Monsieur, que prétendez-
» vous dire? — La vérité, belle
» Dame. Vous avez d'ailleurs l'art de
» vous mettre comme personne.
» D'honneur, votre parure est déli-
» cieuse..... Ah! drôlesse! Mais, mais,
» Monsieur, finissez donc. — Quoi!
» de

» de vous rendre justice ? Allons, vous » faites l'enfant. Fi ! que cette modestie vous sied mal ! Ces Messieurs ne » sçavent-ils pas, comme moi, que » vous méritez mes éloges ?.... Ah ! » monstre !.... A cette dernière épi» thète, l'Actrice s'emporta, devint » furieuse. Tous ceux qui ne s'étoient » pas apperçus des *aparté*, lui dirent » qu'elle avoit tort, qu'elle méritoit » bien tout ce que le Comte lui avoit » dit, qu'il n'avoit fait que rendre » foiblement les sentimens de tout le » monde : ceux qui avoient tout en» tendu, lui tinrent malignement le » même propos : elle passa sur la scène » la rage dans le cœur, & fut punir » le Public des affronts qu'elle avoit » essuyés. «

Les derniers chapîtres de ce premier Volume ont pour objet les méprises & les équivoques, les surprises, la catastrophe & le dénoûment. Les bornes de cet Extrait, Monsieur, ne me permettent point de vous rendre un compte détaillé des autres Volumes. Je me contenterai de vous dire que le second traite des

différens genres de la Comédie, & que le troisième & le quatrième sont consacrés à l'art de l'imitation; c'est-à-dire, que le 3e contient toutes les scènes que *Molière* a prises ou imitées de ses prédécesseurs, & le 4e toutes les imitations des autres écrivains comiques, morts ou vivans. Ces trois derniers Volumes, sur-tout le second, sont remplis de très-bonnes observations. Il y en a une entr'autres au sujet du genre larmoyant, qui m'a frappé: c'est que toutes les fois que *Molière* a rencontré des situations tristes & attendrissantes, il a toujours eu soin d'en amortir l'effet par quelques situations ou quelques plaisanteries. Ce grand homme ne se doutoit pas encore du sublime secret de faire pleurer à chaudes-larmes dans la Comédie.

Enfin, Monsieur, l'ouvrage de M. *de Cailhava* est très-utile, très-méthodique, très-bien fait. Il est toujours dans les bons principes &, si j'ose parler ainsi, dans l'orthodoxie comique. Il y a cependant quelque chose à redire au sujet du style dont l'auteur s'est

ſervi; il a cru devoir choiſir le ſtyle de la Comédie où le ſtyle familier : peut-être ne faut-il pas l'en blâmer; mais il auroit certainement dû éviter les expreſſions incorrectes ou baſſes, comme *éduquer*, *ſinger*, *s'ingénier*, *viſer en tapinois*, *ſe ſouffler des amans*, *Seigneur Ariſtote*, &c, &c : de pareilles expreſſions ne ſont excuſables dans aucune eſpèce d'ouvrages, à plus forte raiſon dans un Livre élémentaire. Ce qui bleſſe le plus dans celui de M. *de Cailhava*, eſt l'abus exceſſif des citations. Je ſuis perſuadé qu'il s'y trouve plus de cinq cens pages de *Molière*, copiées de côté & d'autre, & quelquefois à propos de rien. Ce ne ſont preſque jamais des morceaux : ce ſont des ſcènes entières. Par exemple, pour nous apprendre qu'un Général ne doit pas avoir une longue explication dans la rue avec ſa femme, il nous cite cinq ou ſix pages de l'*Amphitryon;* puis une ſcène pour faire voir qu'on peut dialoguer auſſi vivement en vers qu'en proſe; une autre pour dire que telle reconnoiſſance eſt froide; une autre encore pour mon-

trer que les deux Frères dans les *Ménechmes* se trouvent ensemble sur la scène, & un extrait de quatre pages, pour prouver que, dans *les deux Jumeaux*, Pièce Italienne, ils ne se rencontrent jamais. S'il avance que l'*Avare* de *Molière* ne sort nulle part de son caractère, il nous fait une éternelle analyse de l'*Avare.* Il essaye de prouver que l'*Orpheline Léguée* devroit être intitulée l'*Anglomanie*, & il nous cite, à cette occasion, la moitié de la Pièce de M. *Saurin.* En un mot, il pousse cette manie si loin que, pour nous dire qu'il faut bien se garder des indécences, il rapporte tout au long celles que différens auteurs ont mises dans leurs Pièces, & tombe ainsi lui-même dans le défaut qu'il conseille d'éviter.

Au reste, il faut en convenir, ces citations prodiguées feront plaisir à ceux qui n'ont point lu les originaux, ou qui ne les ont pas présens. Tel qu'il est, l'ouvrage de M. *de Cailhava* est très-estimable; c'est sans contredit, non seulement le plus ample & le plus instructif qu'on ait fait sur la Comédie, mais même le plus piquant, par le grand

nombre d'anecdotes littéraires qu'on y trouve. Il y en a une sur *d'Ancourt* qui m'a paru très-plaisante. » Il y avoit à la » Foire un nommé *Lerat* qui attiroit » tout Paris avec des tableaux mou» vans. Il disoit aux passans avec em» phase : *Entrez, Messieurs, voyez mon » spectacle ; toute la Cour a vu cela, » toute la Ville a vu cela, cela n'est pas » cher, cela se voit tout de suite : vous » serez contens, très-contens ; si vous » n'êtes pas contens, on vous rendra » votre argent ; mais vous serez contens, » très-contens.*

» *D'Ancourt* joua *Lerat* dans une de » ses farces du moment, intitulée *la » Foire Saint-Laurent*. Il fit imiter jus» qu'à l'habillement, la coëffure, le » son de voix de *Lerat* ; & l'acteur » qui le représentoit eut grand soin » de répéter souvent : *Entrez, Mes» sieurs, voyez mon spectacle ; toute la » Cour a vu cela, toute la Ville a vu » cela, cela n'est pas cher, cela se voit » tout de suite ; vous serez contens, très» contens ; si vous n'êtes pas contens, » on vous rendra votre argent ; mais vous » serez contens, très-contens.* Le coup

» porta; l'homme aux tableaux fut » piqué; il se vengea le lendemain, » en criant aux passans : *Entrez*, « *Messieurs, voyez mon spectacle; vous » y verrez la d'Ancourt & ses deux filles : » toute la Cour a vu cela, toute la Ville » a vu cela, cela n'est pas cher, cela se » voit tout de suite; vous serez contens, » très-contens; si vous n'êtes pas contens, » on vous rendra votre argent; mais » vous serez contens, très-contens.* «

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Juin 1772.

LETTRE XIV.

Recherches Historiques & Critiques sur les principales preuves de l'accusation intentée contre Marie Stuart, avec un examen des Histoires du Docteur Robertson & de M. Hume, Ouvrage traduit de l'Anglois; à Paris chez Edme, Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais; un Volume in-12 de 344 pages.

L'OBJET de ces *Recherches* est de justifier la mémoire d'une Reine illustre, dont les malheurs, depuis deux

cens ans, font couler les larmes de tous ceux qui en lisent le récit. Les Historiens s'accordent à lui donner un génie élevé, un cœur sensible, une beauté qui tenoit du prodige ; ils avouent tous que, depuis son enfance jusqu'à son dernier mariage, elle conserva constamment le caractère vertueux qu'elle avoit reçu de la Nature. C'est à cette époque seulement qu'ils lui reprochent de s'être livrée aux conseils d'un homme pervers qui, selon eux, lui fit partager ses crimes ; &, ce qu'il y a d'inconcevable, ils reconnoissent qu'après un très-court intervalle elle revint de ses égaremens, pour ne laisser voir en elle que son ancienne vertu & sa première dignité. Ce problême historique & moral est clairement expliqué dans les *Recherches* que je vous annonce. On y prouve, d'après des pièces authentiques, l'innocence de l'infortunée *Marie Stuart*. Vous sçavez, Monsieur, que cette Princesse est accusée d'avoir eu part à la mort du Lord *Darnley* son mari, & d'avoir

ensuite épousé le Comte *de Bothwell*; son meurtrier. Poursuivie par une ligue de nobles Ecossois, elle eut l'imprudence de se réfugier en Angleterre, & de prendre *Elisabeth* pour juge entr'elle & ses Sujets rebelles. *Elisabeth* la fit arrêter & conduire dans une prison. Les Comtes *Murray* & *Morton*, le Secrétaire *Léthington* & *George Buchanan* étoient ses accusateurs. On instruisit son procès à Yorck & à Westminster. C'est l'examen de ces étranges procédures qui fait le sujet de l'ouvrage dont je vais vous rendre compte.

Les principales pièces que l'on produisit contre *Marie Stuart*, étoient des lettres d'amour au Comte *de Bothwell*; que les accusateurs de la Reine disoient avoir trouvées entre le mains de *Dalgleish*, l'un des domestiques de ce Comte. Voici les réfléxions que ces lettres & les faits qui suivirent fournissent à l'auteur. J'en rapporterai au moins la substance. *Dalgleish* est arrêté par *Morton*, avec le porte-feuille; nul témoin impartial, & non suspect, ne confirme la déposition de

Morton ſur la découverte & la ſaiſie de ces papiers ; ce *Dalgleish* ſubit un examen en préſence des Membres du Conſeil Secret. Nous avons une copie de ſon interrogatoire ; on ne lui fait aucune queſtion ſur les papiers ſaiſis ; il ne ſe trouve pas un mot à ce ſujet dans toute la procédure. Les autres domeſtiques ſont jugés & condamnés comme complices de la mort du Roi d'Ecoſſe. *Dalgleish* n'eſt exécuté que ſix mois après : tous, au moment de leur mort, prennent Dieu à témoin, & perſiſtent à déclarer que la Reine eſt innocente.

Les lettres attribuées à cette Princeſſe ſont préſentées dans un Conſeil Secret, tenu par *Murray* & ſes partiſans : il eſt dit dans l'acte de ce Conſeil que ces lettres *ont été écrites & ſignées de la propre main de la Reine*. Dans l'acte du Parlement, dreſſé dix jours après, on déclare ſeulement qu'elles ont été *entièrement écrites* de ſa propre main. Pourquoi une ſi étrange différence entre deux actes auſſi ſolemnels & ſur un point de ſi grande importance ?

D'autres faits plus singuliers encore détruisent l'authenticité de ces prétendues Lettres. *Marie* déclare que, *dans le cas où l'on allégueroit quelques écrits qui lui seroient attribués & qui tendroient à établir des présomptions contr'elle*, *elle desire qu'on les lui communique afin de pouvoir y répondre par elle-même.* » Car, ajoute-t-elle, je proteste que » je n'ai jamais rien écrit à personne » sur ce qui fonde aujourd'hui la plus » grave accusation contre moi. S'il » existe sous mon nom quelqu'écrit » de cette espèce, il est faux & con- » trouvé par ceux qui me poursuivent » pour me perdre & me deshonorer. » Il y a en Ecosse plus d'un faussaire, » & des hommes comme des femmes, » qui savent contrefaire mon écriture » & imiter parfaitement mon carac- » tère. Tels sont sur-tout ceux qui » sont attachés à mes ennemis ». Pour toute réponse à des protestations si solemnelles, que firent les accusateurs de *Marie Stuart*? Ils communiquèrent *secrettement* les Lettres aux Commissaires Anglois; ils en envoyèrent un extrait succinct à *Elisabeth*, & ils pu-

blièrent un libelle dans lequel ils chargeoient la Reine d'avoir eu connoissance du complot formé contre la vie du Roi, & d'avoir prêté la main à *Bothwell* pour l'exécuter. *Elisabeth* les admet à son audience & leur fait un accueil gracieux. « *Marie*, informée de » l'accusation publique intentée con» tr'elle, chargea, le 3 Décembre » 1568, ses Commissaires de requé» rir en son nom, que, comme *Eli*» *sabeth* avoit admis devant elle en » public & en particulier ses accusa» teurs, il lui fût aussi permis de se » présenter devant Sa Majesté & de» vant toute sa Cour, & d'y défen» dre son innocence en présence des » Ambassadeurs des Puissances étran» gères qui se trouvoient alors en » Angleterre; d'y dévoiler à ses yeux » les calomnies inventées contr'elle » par ses Sujets rebelles, & satisfaire » à ce qu'elle doit à son honneur of» fensé, à celui d'*Elisabeth* elle-même, » & de tous les Princes & fidèles Su» jets, de quelque pays qu'ils soient. » Et puisque, ajoute-t-elle, en adres» sant la parole à *Elisabeth*, ces Su-

» jets, injustes & téméraires, ont eu
» l'audace d'accuser leur Souveraine,
» je demande qu'ils soient arrêtés par
» ordre de Votre Majesté, & forcés
» de répondre sur plusieurs attentats
» dont je prétends les charger.

» Les Commissaires présentèrent,
» au nom de leur Maîtresse, cette
» supplique à *Elisabeth*, qui refusa tout
» ce que demandoit l'infortunée Prin-
» cesse; &, dans le même temps, elle
» déclara qu'elle étoit prête à admet-
» tre *Murray* & *Morton* à prouver
» leur accusation. Les Commissaires
» de *Marie* ne manquèrent pas de s'é-
» lever contre un pareil procédé,
» comme contre un renversement de
» tout ordre, inconnu jusqu'alors dans
» toute négociation, & sur-tout dans
» la procédure judiciaire, qui n'admet
» point l'accusateur à la preuve des
» charges, avant que l'accusé ait été
» entendu, & ait produit ses réponses
» justificatives ».

Il est donc de toute certitude que non-seulement la Princesse protesta qu'elle étoit innocente, mais encore qu'elle alla plus loin; qu'elle assura

positivement que ses accusateurs avoient eux-mêmes fabriqué les lettres en question, puisqu'il étoit de notoriété publique que plusieurs d'entr'eux savoient contrefaire son écriture, & qu'ils avoient souvent fait usage de cet art perfide. De-là sa persévérance à demander que les originaux des principales lettres & des copies des autres lui fussent communiquées. « Dans la situa» tion où se trouvoit cette malheu» reuse Princesse, ajoute l'Auteur, » pouvoit-elle, je le demande à l'hom» me le plus prévenu contr'elle, » pouvoit-elle répondre d'une ma» nière plus précise? Un homme est » prêt à assurer sous la foi du ser» ment que je suis son débiteur, & il » offre de le prouver, en produisant » un billet signé de ma main. Si je » sais que cette obligation ne peut » être que l'ouvrage d'un faussaire, » quel sera mon moyen de défense? » Montre, dirai-je à cet homme in» juste, montre cette obligation, je » vais en découvrir la fausseté. S'il » le refuse, contre qui est la présomp» tion? Certainement l'obligation

» étoit fausse, & celui qui s'en auto» risoit étoit lui-même le faussaire.
» Le cas est ici exactement le même. »

Mais il n'entroit point dans la politique d'*Elisabeth* de procurer à la Reine d'Ecosse les moyens de se justifier. Dans le temps même que *Marie* offroit de prouver que ses accusateurs étoient coupables du crime qu'on lui imputoit, ils eurent une audience de la Reine d'Angleterre & obtinrent la permission de partir pour l'Ecosse ; ils emportèrent les fameuses Lettres avec eux, & par ce moyen ôtèrent à *Marie* & à ses fidèles serviteurs toute espérance d'avoir communication des originaux. Les Commissaires de cette malheureuse Princesse se plaignirent à *Elisabeth*, devant toute sa Cour, mais en termes respectueux, » de ce que le Comte *de Mur*» *ray* & ses adhérens, publiquement » accusés par elle, avoient eu la li» berté de retourner en Ecosse, avant » qu'on eût prononcé sur leur cause » & sur la sienne. Ils ajoutèrent » qu'il ne falloit pas attendre de ré» ponse de la part de leur Maîtresse,

» qu'autant qu'on obligeroit ses Sujets rebelles à rester en Angleterre » jusqu'à la fin du procès; que si on » leur permettoit de retourner chez » eux, il devoit être également libre » à la Reine d'Ecosse de rentrer dans » ses Etats avec ses Ministres; qu'en » user autrement, ce seroit afficher » une partialité trop marquée, & » donner lieu à tous les inconvéniens » qui pouvoient naître de tant de con» descendance d'une part, & de tant » de dureté de l'autre ».

On leur répondit, « que le Comte » *de Murray* s'étoit engagé à se repré» senter, lui & ses associés, devant » la Reine d'Angleterre, toutes les » fois qu'il plairoit à cette Princesse » de les rappeller; mais que diverses » raisons empêchoient de laisser ren» trer leur Reine en Ecosse ».

Au reste, veut-on savoir comment ces lettres si importantes furent examinées? » On ne fit aucun choix, di» sent deux Ecrivains Anglois, *An-» derson* & *Goodall*; on ne suivit au» cun ordre dans la présentation, la » lecture & l'examen de ces écrits. Ils

» étoient confusément répandus sur » la table du Conseil, on les saisissoit » au hasard; on les produisoit selon » qu'ils tomboient sous la main.... » A la fin de la séance, les Comtes » *Northumberland*, *Westmorland*, *Shewberry*, *Worcester*, *Huntington* & *Warwyk* déclarèrent qu'ils *étoient au fait* » *de l'état de la cause*, & aussi parfaitement instruits que les autres Membres du Conseil Privé de Sa Majesté » (*Elisabeth*). On leur répéta alors » que la Reine attendoit d'eux, autant » que de ses Ministres, *le plus profond secret* sur cette affaire ».

Lesley, l'un des Commissaires de *Marie*, avoit donc bien raison d'adresser aux Commissaires examinateurs cette vive apostrophe : « Qui » de vous a comparé ces pièces avec » l'écriture de la Reine? Oseriez-vous » assurer que, dans une cause aussi importante, aussi capitale que celle-ci, vous avez apporté cette exactitude, cette droiture d'intention, » toutes les précautions que prescrivent les loix dans l'affaire civile la » plus légère? Vous répondrez peut-

» être que vous avez rempli votre » devoir.... L'étrange façon de col» lationner des papiers de cette es» pèce ! Quels hommes on a choisis » pour un pareil office ! Comme si » tout l'univers ne savoit pas que vous » êtes les plus mortels ennemis de la » Reine » ! Ne faut-il pas conclure, avec l'Auteur, qu'*Elisabeth*, en refusant à la Reine d'Ecosse & à ses Commissaires la communication des écrits qu'ils demandoient, parut craindre une discussion trop critique de ces écrits dans un moment où la vérité eût pu se montrer clairement ; qu'alors elle ratifia les preuves de faux qu'on fait valoir aujourd'hui contr'eux, & qu'enfin elle a imprimé une tache ineffaçable d'injustice à toutes les procédures qui eurent lieu dans cette affaire ?

Il y a plus : c'est qu'après la procédure, *Elisabeth* elle-même est forcée de rendre hommage à la vérité. Quelques jours avant que *Murray* & ses associés lui demandent la permission de retourner en Ecosse, la Reine d'Angleterre les fait appeller dans son

Conſeil, où, par ſon ordre, *Cécil*, ſon Miniſtre, leur dit : « Que dans » tout ce que la Reine d'Ecoſſe avoit » avancé contr'eux, on ne voyoit » rien qui portât la moindre atteinte » à leur honneur ou à leur fidélité ; » mais que, d'un autre côté, ce qu'ils » avoient produit contre leur Souve- » raine ne paroiſſoit pas ſuffire pour » que Sa Majeſté prît une opinion dé- » ſavantageuſe de ſa bonne ſœur ; & » que, d'après la peinture que le Comte » de *Murray* lui avoit faite des trou- » bles & des déſordres qu'occaſion- » noit en Ecoſſe l'abſence de *Marie* ; » elle jugeoit convenable de ne pas » retenir cette Princeſſe en Angle- » terre, mais de la renvoyer dans ſes » Etats ». *Eliſabeth* changea bientôt de réſolution, ſans aucuns motifs que ceux que lui dictèrent la haine & la politique. On ſent aiſément combien le témoignage rendu à *Murray* & à ſes aſſociés eſt foible : ils furent toute leur vie liés d'intérêt avec *Eliſabeth*, & l'accuſation intentée contr'eux ne fut jamais diſcutée. Mais rien ne peut égaler la force du témoignage rendu

à *Marie Stuart*, qu'on avoit un desir si violent de trouver coupable.

L'Auteur de ces *Recherches* emploie un autre moyen victorieux en faveur de *Marie*. Pendant les conférences, il subsistoit encore un témoin bien important : c'étoit *Hubert Paris*, cité comme le porteur des Lettres de la Reine au Comte *de Bothwell*. « Il étoit » aisé, dit l'Auteur, de le produire où » & quand on l'auroit voulu. Pour- » quoi le laissa-t-on vivre après que » ses camarades eurent été exécutés » à Edimbourg ? Pourquoi le transfé- » ra-t-on de cette Ville, Siège de la » Justice, dans la prison éloignée & » isolée de Saint-André ? Etoit-ce » afin que le Comte *de Murray*, alors » Régent du Royaume, qui faisoit sa » résidence dans cette place entiére- » ment dévouée à ses volontés, pût » avec plus de liberté corrompre ce » domestique, & essayer si, par les pro- » messes ou les tortures il réussiroit à » en faire un témoin imperturbable » contre la Reine ? On pourroit sup- » poser que la multitude des affaires » plus importantes qui l'occupoient

» en Angleterre, lui firent oublier *Paris* dans son cachot; mais on ne peut » le justifier sur la conduite qu'il tint » ensuite.

» La Reine avoit publiquement accusé *Murray*; elle avoit déclaré, » dans les termes les plus forts, » que, de concert avec sa faction, il » avoit forgé des Lettres sous son » nom; elle avoit entrepris d'en dé» montrer la supposition. Pour détour» ner cette formidable procédure, » *Murray* & ses amis se hâtent de re» tourner en Ecosse, & ils empor» tent avec eux le porte-feuille & les » Lettres. *Marie* s'en plaint, & on se » contente de lui répondre que *Mur» ray* a promis de revenir en Angle» terre quand on l'y rappelleroit. » Quelle conduite! On l'accuse, & » on offre de prouver l'accusation. » Comment se défend-il? Il nie qu'il » soit coupable, & en même-temps » il demande la liberté de s'éloigner. » Est-ce-là la marche de l'innocence? » Suivons-le en Ecosse. Le sort y avoit » mis entre ses mains le seul homme » au monde qui pût le justifier s'il

» étoit innocent, & convaincre la
» Reine si elle étoit coupable. C'é-
» toit ce *Paris*, ce même domestique
» qui, à en croire les Lettres, avoit
» été le confident de la Reine & de
» *Bothwell* dans le complot qui fit pé-
» rir le Roi. Quoi de plus heureux
» pour un Sujet accusé d'avoir trempé
» dans le meurtre de son Souverain ?
» Mais quelle voie prend *Murray* pour
» se laver du forfait qu'on lui impute,
» & pour écarter le soupçon d'avoir
» employé la violence ou les promes-
» ses à plier ce malheureux domesti-
» que à ses vues ? L'envoie-t-il à Lon-
» dres pour y être examiné devant le
» Conseil Anglois, comme l'avoient
» été *Crawford* & *Nelson* ? Le cite-t-il
» devant son Conseil Privé pour y
» subir quelques interrogatoires ? Le
» livre-t-il au moins aux Tribunaux
» publics, pour y être jugé comme
» *Dalgleish* & les autres domestiques
» de *Bothwell* ? Non ; cette forme de
» justice déja employée n'avoit pas
» eu le succès qu'on s'en étoit pro-
» mis ; les tortures n'avoient pu for-
» cer ces témoins à trahir la vérité ;

» ils avoient constamment persévéré
» jusqu'à la mort à décharger la Reine.
» *Paris* étoit la dernière ressource de
» *Murray*, qui la fit valoir aussi d'une
» façon nouvelle. Ce témoin étoit ren-
» fermé dans la Citadelle de Saint-An-
» dré dépendante de *Murray*; *Murray*
» lui-même le condamne sans aucune
» des formalités usitées, & ce n'est
» que plusieurs mois après sa mort,
» qu'il paroît sous son nom une dé-
» position clandestine, dans laquelle
» il n'est fait nulle mention de ceux
» qui en furent les témoins. On l'en-
» voie secrétement à *Cécil*, lorsque
» les conférences étoient rompues.
» Cette déposition contient les char-
» ges les plus atroces contre la Reine
» & des éloges outrés de *Murray*; &,
» pour comble d'iniquité, cette pièce
» si précieuse est soigneusement dé-
» robée aux yeux de la Reine & de
» ses défenseurs ». Ce fut pourtant
sur de pareilles pièces, sur de pareilles
preuves, qu'une Souveraine fut déte-
nue & maltraitée pendant dix-huit ans
dans une prison rigoureuse, & que
la cruelle *Elisabeth* finit par signer l'or-

dre, qui conduisit cette Reine infortunée à l'échaffaud. Il faut lire encore dans ces *Recherches* ce que dit l'Auteur sur le texte des fameuses Lettres, tel qu'il existe aujourd'hui dans un libelle de *Buchanan* : on y prouve, sans replique, que ce texte, regardé comme le texte original, est faux & supposé.

Le reste de l'Ouvrage est employé à démontrer que les accusateurs de *Marie Stuart*, que *Murray*, *Morton* & *Léthington* étoient eux-mêmes les Auteurs du crime dont ils accusoient leur Souveraine. On les voit former une association & se vendre tous trois au service d'*Elisabeth* avant le retour de *Marie* en Ecosse, pendant son voyage, & après qu'elle y fut arrivée. On voit ce même *Murray*, poussé par son ambition & soutenu par l'espérance d'un secours promis par *Elisabeth*, se mettre à la tête d'un soulèvement qui étoit son ouvrage, dans la résolution, bien connue, de tuer le Roi & de s'emparer de la personne de la Reine; on les voit, lui & ses associés, entrer dans une foule de

conſpirations contre leur Souveraine jusqu'à la mort du Roi, ſe réunir pour juſtifier ſolemnellement le Comte de *Bothwell* de cette mort dont ils le connoiſſoient pour un des principaux auteurs, travailler au mariage de la Reine avec ce Seigneur ; &, ce mariage une fois fait, accuſer publiquement ce même *Bothwell* d'être le meurtrier du Roi, ſoulever toute l'Ecoſſe contre lui & contre la Reine qu'ils enveloppent dans ſon déſaſtre, tandis qu'ils le laiſſent évader, *dans la crainte qu'ils ne révèlent l'inique complot.*

Tels ſont, Monſieur, les faits amplement détaillés dans ces *Recherches* ſur *Marie Stuart* ; ils ſont de la plus grande importance pour ſervir à la vie de cette malheureuſe Princeſſe que ſes ennemis ſont parvenus à calomnier juſques dans la poſtérité la plus reculée ; ils jettent un nouveau jour ſur ſon hiſtoire & donnent l'explication la plus naturelle & la mieux prouvée des contradictions que ſa conduite avoit paru offrir juſqu'à préſent. Tout ce que l'Auteur avance dans cet

Ouvrage

ouvrage est appuyé par des citations auxquelles il semble impossible de rien opposer de raisonnable. Les objections de M. *Hume* & du Docteur *Robertson* y sont réfutées de la manière la plus solide. Les bornes de cet extrait m'obligent de vous renvoyer à cet égard au livre même.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Juin 1772.

LETTRE XV.

Théorie nouvelle sur les Maladies cancéreuses, nerveuses, & autres affections du même genre, avec des Observations pratiques sur les effets de leur remède approprié par M. J. M. Gamet ; deux Parties formant un Volume in-8°. ; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe près de la rue Serpente, prix 5 liv. broché.

POUR bien traiter une maladie, il faut non-seulement en connoître les causes, les progrès & la mar-

che, mais encore les remèdes qui lui ſont propres. C'eſt à quoi M. *Gamet* s'eſt appliqué : ſa théorie décèle l'obſervateur exact ; & ſa pratique, le Chirurgien prudent, qui ménage avec diſcrétion la doſe de ſon ſpécifique, ſuivant la force, l'âge & le tempérament des malades. L'auteur, dans la crainte de quelque mépriſe ou de mauvaiſe foi de la part de ſes ennemis, l'adminiſtre lui-même & ne le confie à perſonne. Il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'humanité, que chaque Médecin & chaque Chirurgien s'appliquaſſent à traiter une maladie particulière ; ils l'étudîroient avec plus de ſoin ; ils en connoîtroient mieux les progrès ; enfin, après pluſieurs tentatives & par des expériences réitérées, ils parviendroient, comme M. *Gamet*, à trouver des ſpécifiques.

Le ſang, dit l'auteur, eſt la ſource de tous les fluides : ces fluides compoſent les ſolides ; & c'eſt dans leurs mouvemens réguliers que conſiſte la ſanté. Les nerfs & le fluide nerveux doivent être regardés comme l'eſſence

principale de la vie. C'eſt d'eux que dépendent la formation, l'accroiſſement & la nutrition de toutes les parties corporelles, ainſi que la correſpondance immédiate des ſenſations. Tant qu'on ignorera & que l'on confondra la Nature & le miniſtère direct de ces agens capitaux, on ne doit pas ſe flatter d'acquérir une connoiſſance exacte de l'économie animale.

M. *Gamet*, pour établir ces aſſertions, fait une expoſition ſuccincte du méchaniſme humoral, dans laquelle il conſidère les différentes opérations que les alimens ſubiſſent, comment ſe forment le chyle, la lymphe, le ſang, & comment le fluide nerveux parvient à être l'extrait le plus pur, le plus ſubtil, la quinteſſence de tous ces fluides. Cet article eſt terminé par un examen des erreurs aſſez généralement reçues concernant l'origine, la nature du fluide nerveux, & par l'expoſition du ſyſtême de l'auteur.

Ce fluide peut être dégradé & perverti par des cauſes générales, accidentelles, ou par des cauſes prochaines. Les premières dépendent de la trop gran-

de opulence, de ces besoins superflus que le luxe & l'abus des plaisirs ont rendus presque nécessaires. Les seconds, du genre de vie effeminé, ou trop sédentaire ou trop appliqué, des influences des passions sur la santé, enfin de l'abus des médicamens, surtout dans des circonstances où l'on devroit laisser agir la nature. Les accidens particuliers qui proviennent de la dépravation du fluide nerveux, sont les affections vaporeuses & mélancoliques des deux sexes. Cette maladie, autrefois presqu'inconnue, mais très-commune aujourd'hui, est traitée dans tous ses points. M. *Gamet* expose les opinions des auteurs qui ont écrit avant lui sur cette matière; il établit l'essence & le siége de cette maladie, examine les causes de l'affection mélancolique, & celles qui la déterminent. Cet article est terminé par une dissertation sur la maladie Angloise, vulgairement nommée *consomption.*

Il résulte, ajoûte l'auteur, de la dépravation du fluide nerveux, des tumeurs de toute espèce, soit simples,

comme les tumeurs ſanguines & les tumeurs ſanguines compliquées avec d'autres humeurs, ſoit chroniques, quoique ſimples; enfin des tumeurs malignes, comme les écrouelles, les ſquirrhes, les cancers. L'auteur termine la première partie de cet ouvrage, en démontrant que toutes ces maladies réſident uniquement dans le fluide nerveux, & il prouve, par ſon expérience, que la guériſon du cancer n'eſt plus impoſſible, ſur-tout lorſque l'on emploie ſon ſpécifique au commencement de la maladie.

La ſeconde partie de cet ouvrage intéreſſant, comprend une Diſſertation ſur le remède de l'auteur, une *Lettre d'un citoyen de Lyon à M. Roux Docteur de la Faculté de Médecine de Paris*, publiée en 1767, dans laquelle il rend compte du traitement juridique fait, par ordre de M. le Lieutenant Général de Lyon, ſur quelques filles cancéreuſes raſſemblées à l'Hôpital de Saint-Joſeph de cette ville. Les procès-verbaux en ſont ſignés par pluſieurs Médecins & Chirurgiens du lieu. Un Recueil des principales

cures, & les preuves les plus authentiques qui les constatent, terminent cette seconde partie.

Je n'entrerai dans aucun détail sur le grand nombre de personnes guéries, soit d'un cancer, soit d'un squirrhe, soit de glandes énormes dans le sein. Je me contente de vous dire, Monsieur, que Madame la Princesse de *Marsan* ayant dans le sein gauche trois glandes squirreuses, anguleuses & très-dures, avec des élancemens fort vifs, en a été parfaitement délivrée par les soins de M. *Gamet*. On a raison de se méfier des remèdes nouveaux; un Empirique sçait les multiplier, & les effets ne répondent jamais aux promesses. Il n'en est pas de même de celui dont je vous parle: les attestations données à M. *Gamet* vont jusqu'à la conviction. La lecture de cet ouvrage démontre que l'auteur a fait une étude particulière de cette maladie, qu'il a remonté jusqu'aux causes les plus éloignées, afin de la suivre dans tous ses détails; enfin, que ce citoyen, utile & modeste, a des droits à la reconnoissance publique.

Le cancer avoit été regardé jusqu'à ce jour comme une maladie presqu'incurable ; les expériences de M. *Gamet* doivent rassurer les personnes attaquées de cette cruelle maladie. On peut même dire que les persécutions qu'il éprouve actuellement sont la preuve de la bonté de son remède.

Cet ouvrage est écrit si clairement, qu'il est à la portée de tous les lecteurs, & sur-tout des Dames, auxquelles il est spécialement destiné. Un petit Dictionnaire, placé après le frontispice, donne les explications de ces mots théniques, de ces mots étrangers à notre langue, & dont la définition qu'ils renferment, inintelligibles pour ceux qui ne sçavent pas le Grec, ne leur présente que de grands mots, des mots barbares que l'ignorance ou la charlatanerie sçavent employer à propos aux yeux du trop crédule vulgaire. En un mot, l'auteur joint à la pratique la plus sage & la plus méthodique, la théorie la plus éclairée.

*Le retour du Philosophe, ou le Village abandonné, Poëme imité de l'Anglois du Docteur Gooldsmith, par le Chevalier R***, Brochure in-8° de 60 pages ; à Bruxelles chez J. L. de Boubers, Imprimeur-Libraire.*

CE Poëme estimable m'a été effectivement envoyé de Bruxelles ; c'est, comme le porte le titre, une imitation libre d'un Poëme Anglois, intitulé : *le Village désert*, par le Docteur *Gooldsmith*, qui a eu beaucoup de succès à Londres. Un Philosophe, absent depuis sa jeunesse du lieu de sa naissance, bornoit tous ses vœux à pouvoir y couler en paix ses derniers jours ; il revoit enfin ces lieux chéris ; mais il a peine à les reconnoître ; tout est détruit, tout est inculte & désert. Voilà le sujet de cette espèce d'Elégie. Le Philosophe peint les plaisirs simples & touchans qui avoient fait le bonheur de son premier âge dans ce séjour alors si florissant & si peuplé.

O retraite des champs, demeures fortunées,

Où j'espérois ainsi finir mes destinées,
L'espoir d'un sort si doux n'est donc plus fait pour moi !
Et c'est pour vous pleurer qu'enfin je vous revoi !

Séjour chéri des Dieux, Ormeuil, ô ma patrie !
Quel aspect douloureux pour mon ame attendrie !
Je cherche, mais en vain ; cet ombrage enchanteur,
Où cent fois d'un beau soir j'ai goûté la fraîcheur,
Tandis que de *Toinon* soutenant la voix tendre,
Au retour du travail, *Colin* faisoit entendre
Les champêtres accords d'un air plein de gaîté,
Par l'écho des vallons mille fois répété.

Il ne trouve plus dans cette triste solitude qu'une vieille femme abandonnée qui n'avoit pas eu la force de suivre les autres habitans dans leur fuite.

Quel est dans ce réduit, l'antre de la misère,
Cet être, qui du sort épuise la colère,
A ces lieux enchaîné par le fardeau des ans ?
C'est le reste éploré de trois mille habitans !
Voyez avec effort ses pas lourds & debiles,

Se traîner tout le long des épines ſtériles ;
D'où ſa ſanglante main arrache, en gémiſſant,
De ſes jours douloureux le ſauvage aliment ;
Ou, près d'un feu nourri de feuilles ramaſſées,
Rappeller la chaleur dans ſes veines glacées :
Inconſolable objet de peine & de douleurs,
Dont la mourante voix m'apprit tous nos malheurs !

» Vois, dit-elle, mon fils, à quel farouche » maître
» Les deſtins ont livré les lieux qui t'ont vu » naître ;
» Vois ces vergers détruits, ces chaumes » écraſés,
» Loin de ces champs déſerts, leurs hôtes » diſperſés :
» Seule j'y reſte, hélas ! Du temps la main » peſante
» A cet antre attacha ma vieilleſſe impuiſſante ;
» J'ai vu, mon fils, j'ai vu nos barbares tyrans,
» A ce ſein tout en pleurs arracher ſix enfans.
» De ma caducité trop flatteuſe eſpérance !
» Hélas ! loin de ces lieux, de la fière opu- » lence,
» Séduits par ſon preſtige, eſclaves orgueil- » leux,

» Ils peuplent les Palais, suivent des chars
» pompeux.
» Rien ne fut respecté; au pied de ces collines
» Vois ces vignes pousser, de dessous ces
» ruines,
» De leurs troncs accablés les rameaux lan-
» guissans :
» Vois ces fleurs, dont l'éclat fut l'honneur
» du printemps,
» Tant qu'une main propice, à leur tige naiss-
» sante
» Prodigua la culture & l'onde bienfaisante;
» Elles offrent aux yeux quelques foibles
» boutons,
» Eclos dans cet amas d'inutiles chardons :
» Là furent ces jardins, ce riant Presbytère,
» Là vivoit un mortel & l'exemple & le père
» Des simples habitans de ces lieux fortunés;
» Ses modestes desirs, à son état bornés,
» Trouvoient en cet enclos cette heureuse
abondance,
» Que parmi les bergers on appelle opulence.
» L'espoir des vains honneurs ne l'enivra
» jamais,
» Et simple dans ses mœurs, ses jours cou-
» loient en paix.

» Toujours il ignora ces funestes adresses;
» Cet art pernicieux de flatter les foiblesses,
» Et de plier du Ciel les intérêts sacrés
» Au gré du crime en place & des vices titrés.
» Sans cette connoissance, à son cœur étrangère,
» Sans ce honteux talent qu'auroit-il été faire
» Dans ces sentiers tortus, dans ces nom-
» breux détours,
» Dont l'oblique penchant mène aux faveurs
» des Cours ?
» Exprès pour nous formé par le Ciel favo-
» rable,
» Il n'eut qu'un cœur sincère, une ame se-
» courable;
» Sans faste répandus, ses bienfaits généreux
» S'étendoient avec choix à tous les malheu-
» reux :
» Le mendiant plaintif, dont le cri lamentable
» N'émut jamais le cœur du riche impitoyable,
» Dévoré par la faim, & de haillons chargé,
» L'abordoit en pleurant & partoit soulagé.

Le Philosophe retrouve les lieux où étoient situés autrefois l'Ecole & la principale Auberge du lieu. Ces peintures d'objets qui semblent prêter assez peu à la Poësie sont agréables par le

naturel & la vérité que l'Auteur y a répandues. Ce sont des tableaux de *Teniers* ou de *Greuze*. Je pense que vous me saurez gré de vous les faire connoître.

Là, jadis dans le sein du tumulte & du bruit,
Lucas le Magister, très-docte personnage,
L'oracle du canton, l'orateur du village,
Son sceptre noir en main, contenoit sous ses loix
Cent marmots interdits, & tremblans à sa voix:
Leur troupe, loin de lui pétulante & volage,
Se régloit dans ces lieux à l'air de son visage:
Le rigide *Lucas*, on l'assuroit ainsi,
Héraclite nouveau, de ses jours n'a souri.
Mais, quel Sage ici bas fut jamais sans manie?
Si du sçavoir profond l'abstraite phrénésie
L'a, vers ce grave excès, précipité trop loin,
Le hameau de tout temps fut d'accord sur ce point,
Son antique maintien & son regard austère
N'altéroient pas le fond d'un heureux caractère,
Et son sçavoir exquis, justement admiré,

A celui du Pasteur fut souvent comparé ;
Il lisoit, écrivoit, chiffroit comme *Barême*,
Sçavoit le chant sacré ; l'on a prétendu même
Qu'il prédisoit le temps, corrigeoit l'almanac,
Et sur le bout du doigt sçavoit tout son *Pibrac*.
Aux disputes, j'ai vu sa bruyante éloquence
Du Vicaire interdit dérouter la science ;
Parleur inépuisable & subtil raisonneur,
Il luttoit en héros, & cédoit en vainqueur.
De cent mots érudits le son scientifique
Frappoit d'étonnement l'audience rustique ;
Qui, partagée entr'eux, ne pouvoit concevoir
Qu'en son chef un mortel logeât tant de sça-
voir.

Hélas, ta renommée, ô sublime génie,
Sous ces débris fatals est donc ensévelie !
Il est aussi tombé cet hospice joyeux ;
De ces doctes débats le champ jadis fameux :
D'un *Silène* doré, la porte décorée,
Sous dix tilleuls touffus offroit à son entrée
Un champêtre sallon, dont les murs reblan-
chis,
A trois pieds sont couverts d'un modeste
lambris ;

Douze quadres unis, d'une égale ſtructure,
Préſentent tout au tour, dans leur ſimple bordure,
En trois couleurs moulés, maints proverbes joyeux,
Et de *Gargantua* les faits prodigieux :
De l'horloge en un coin, monotone machine,
Sur un pivot de bois l'éguille qui chemine
Marquoit l'heure aux buveurs, s'avançant pas à pas ;
Mais, quand *Bacchus* préſide, on ne les compte pas.
C'eſt là que du hameau les graves Politiques
S'enfonçoient, en *hablant* des nouvelles antiques,
Dans les flots d'un nectar, ſource de la gaîté ;
Que l'hôte de ce lieu n'a jamais frelaté.
Là le Frater oiſif entretenoit la bande
Des nombreux quolibets qu'il avoit à commande ;
Le joyeux Bucheron entonnoit le refrain ,
Dont il remplit les bois dès l'aube du matin ;
Le Fermier opulent, par un air d'importance,
Singeoit dans un fauteuil le héros de finance ;
Tandis qu'un peu plus bas, inquiet, agité,

L'imprudent Vigneron, par le vin excité,
Risquoit dans des accès de terreur & de joie
La façon d'un arpent au noble jeu de l'oie,
Puis noyoit son chagrin dans ce jus séduisant,
Qu'à la ronde *Alison* servoit en rougissant.

Ce Poëme paroît être l'ouvrage d'un Etranger : il y a des négligences qui l'annoncent, quoique très-faciles à corriger. L'Auteur fait rimer des singuliers avec des pluriels, *disque réfléchi* avec *il croupit ;* mais, en général, il a de l'harmonie, de la douceur, du sentiment, de l'abondance. Cet essai décèle un talent très-rare & très-décidé : il seroit à souhaiter que le goût, que l'on ne peut guère puiser que dans la Capitale, mît l'Auteur à portée de cultiver de si belles dispositions pour la Poësie.

L'Agenda, ou Manuel des Gens d'Affaires, Ouvrage fort-intéressant & très-utile au Public, à tous les Marchands, Commerçans, Banquiers, Négocians, Praticiens & généralement

aux personnes de tous états. Auquel on a joint, 1°. différens Tarifs très-nécessaires au commerce de la vie. 2°. Des explications particulières des divers commerces des principales Villes de l'Europe, de France & Allemagne, avec la distance d'un endroit à un autre, présenté sous trois Tables géographiques. 3°. Un Etat des Foires & Marchés de l'Europe par ordre alphabétique ; avec les routes désignées pour y aller, & leur distance de Paris ; 1 vol. in-8° de 400 pages ; à Paris chez Phil.-Denis Langlois, Libraire, rue du Petit-Pont, près de la rue de S. Séverin.

Ce Livre, dans la très-petite Bibliotheque des Commerçans & des Gens d'Affaires, mérite d'occuper une place à côté de *Barême*, & autres ouvrages de cette espèce. Il

contient aussi des détails & des connoissances relatives à tous les droits attribués par les Ordonnances, Edits & Déclarations du Roi, tant pour les Officiers du Parlement que pour ceux du Châtelet. On y trouve un tableau des différens salaires accordés aux Officiers que la Justice délégue pour faire préparer ses Arrêts & en faire exécuter la teneur; une connoissance générale du prix des ouvrages ordinaires qui se font actuellement à Paris en maçonnerie, charpenterie, couverture, plomberie, gros fers, serrurerie, menuiserie, vitrerie, pavé de grès, impression ou peinture: le reste des objets qui sont traités dans ce Manuel est suffisamment indiqué dans son titre.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Juin 1772.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIEME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.

Fin de la Table des Matières de ce troisième Volume de l'Année Littéraire 1772.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs Livres, écrits en notre Langue sur tous les genres de Science & de Littérature; avec les jugemens que les Critiques les plus impartiaux ont portés sur les bons Ouvrages qui ont paru depuis le renouvellement des Lettres jusqu'en 1772; par Le M. D. V. Bibliothécaire de M. le Duc de * * *; 2 Volumes in-12, petit format; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint-Jacques.*

IL ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre Livre qui porte le même titre, & qui n'est qu'un

Recueil très-médiocre de Poësies tronquées par le compilateur : celui-ci est plus utile & plus soigné. Le dessein de l'auteur a été de donner une idée juste & impartiale des principaux ouvrages de tous les genres, & de mettre ses lecteurs en état de se choisir une Bibliothèque bien composée. Il s'agissoit donc d'apprécier les différens mérites de la plupart de nos écrivains ; il n'a pas voulu se charger de cette tâche, aussi difficile que délicate ; il a puisé ses jugemens dans les meilleurs Journaux & dans les Livres de critique les plus estimés. Cependant ne croyez pas, Monsieur, que tout son travail se soit réduit à copier des extraits ; ce qu'il a exécuté décèle plus de mérite & de discernement ; il a souvent comparé entr'eux les différens jugemens qu'on a portés d'un même livre ; il a écarté ce que le faux goût ou la prévention ont pu dicter aux Critiques du temps, & d'un autre côté il a réuni tous les traits propres à bien caractériser l'auteur dont il parle. En général, on voit que l'éditeur de cette excellente Nomen.

clature eſt lui-même un Critique éclairé, & preſque toujours équitable. Il commence par les Poëtes anciens & modernes; il paſſe enſuite aux Orateurs, aux Hiſtoriens, ſur leſquels il s'étend beaucoup, & finit par les Livres de Grammaire, de Juriſprudence, de Politique, de Morale, &c, &c, &c. Les honnêtes gens verront avec plaiſir l'eſpèce de cenſure que l'auteur ne manque jamais de prononcer contre les ouvrages qui attaquent la Religion; & les Littérateurs n'applaudiront pas moins à l'équité avec laquelle il rend juſtice au mérite qu'ont ces mêmes productions à d'autres égards. Voici, par exemple, ce qu'il dit du célèbre Dictionnaire de *Bayle*; ſon jugement ſera confirmé par tous les hommes inſtruits & ſenſés.
» Le fameux *Bayle* ayant deſſein de » publier un Dictionnaire hiſtorique » d'un goût nouveau, avoit pluſieurs » fois montré les défauts de celui de » *Moréri*. Il donna enfin le ſien en 1693, » & il eut le plus grand ſuccès. Son » but avoit été d'expoſer en peu de » mots les principales circonſtances

» de la vie d'un homme illuſtre & les
» faits curieux dignes d'exercer la cri-
» tique, & de les développer enſuite
» dans d'abondantes remarques miſes
» au bas des pages. Un tel commentai-
» re demandoit de vaſtes compilations,
» une lecture univerſelle, une mé-
» moire heureuſe, la connoiſſance des
» hommes & des livres, un bon goût
» d'érudition, un eſprit philoſophique,
» une imagination vive & brillante.
» *Bayle* avoit toutes ces qualités;
» mais, comme le dit M. *de V.*, *il*
» *écrivoit* CURRENTE CALAMO *pour*
» *ſon Libraire.* Il ſçavoit multiplier les
» volumes; & au lieu d'un *in-folio*,
» il en donna quatre, remplis le plus
» ſouvent des contes les plus frivoles,
» des remarques les plus minucieuſes,
» des ſaletés les plus révoltantes. Il
» enfla ſon énorme Recueil de plus de
» ſix cens articles de Miniſtres Luthé-
» riens, de Profeſſeurs Calviniſtes,
» de Commentateurs Allemands, que
» perſonne ne connoît ni ne veut con-
» noître. Cherchez l'article de *Céſar*,
» vous trouverez *Jean Ceſarius*, Profeſ-
» ſeur à Cologne; & au lieu de *Sci-*

» *pion*, vous aurez six grandes pages » sur *Gerard Sciopius*. Un défaut plus » essentiel, c'est que la Religion est » très-peu ménagée dans le Diction- » naire de *Bayle*. Il n'y a pas peut- » être un seul blasphême évident con- » tre le Christianisme dans tout son » Livre; mais il n'y a pas une seule » page dans les articles des anciens » Philosophes & des hérétiques, qui » ne conduise le lecteur au doute, » & souvent à l'incrédulité. Il ne se » montre pas ouvertement impie; » mais il fait des impies, en mettant » les objections contre nos dogmes » dans un jour si éclatant, qu'il n'est » pas possible à une foi médiocre de » n'être pas ébranlée. Et c'est sur-tout » dans ces articles dangereux, qu'il » fait briller le plus sa dialectique & » le talent de développer. Il se compa- » roit au *Jupiter assemble nuages d'Ho-* » *mère*. En effet, personne n'a jamais » fait élever autant de brouillards au- » tour de la vérité.

Vous imaginez bien, Monsieur, que, dans un ouvrage qui traite des productions de nos écrivains de tous

les genres, on n'a pas dû oublier M. *de Voltaire* qui a travaillé dans presque tous. L'éditeur semble s'épuiser, dans les articles qui le regardent, à rassembler tous les éloges qui lui conviennent ; mais il ne s'explique pas moins nettement sur les défauts sans nombre qui déparent ses ouvrages. Il avoue qu'il a mis plus d'action sur le théâtre que ses prédécesseurs ; que ses Tragédies ont un intérêt plus général, un coloris plus brillant ; mais il fait remarquer en même-temps que ses Pièces sont pleines de maximes détachées ; que la plupart ont des fondemens peu solides ; que les mêmes tours & les mêmes antithèses y reviennent trop souvent ; que les plans de certaines Pièces sont copiés chez nos auteurs ou chez les écrivains étrangers ; enfin, que certains vers sont des imitations trop marquées, ou même de simples réminiscences de *Corneille*, de *Racine*, &c, &c. Le jugement sur *la Henriade* n'est pas moins juste, Monsieur ; & ce qui vous paroîtra flatteur pour moi, c'est, pour ainsi dire, la substance de tout

ce que je vous ai dit en différens temps dans ces Feuilles sur ce squelette de Poëme Epique. Mais ici, suivant la méthode de l'auteur, on appuie peut-être avec exagération sur les beautés, afin de fermer la bouche aux enthousiastes de M. *de Voltaire*. Quoi qu'il en soit, cet article m'a paru un des meilleurs que j'aie trouvés dans ces deux Volumes. Vous me sçaurez gré sans doute de vous le mettre sous les yeux. » La *Henriade* » de M. *de Voltaire* est peut-être le » seul de nos Poëmes Epiques qui ait » réussi dans les pays étrangers, & » qui ait eu un grand succès en France. » C'est le premier de ses titres Poëtiques. Ce Poëme est rempli de beaux » & de très-beaux morceaux, de vers » très-bien faits, très-harmonieux, de » descriptions très-touchantes. La » mort de *Coligni* est admirable. La » bataille de Coutras est racontée avec » l'exactitude de la prose & toute la » noblesse de la Poësie ; le tableau de » Rome & de la puissance Pontificale » est digne du pinceau d'un grand » maître ; le départ de *Jacques Clément*

» pour aller aſſaſſiner *Henri III* eſt
» fort beau ; l'attaque des fauxbourgs
» de Paris eſt très-bien décrite ; la
» bataille d'Ivri mérite le même éloge;
» l'eſquiſſe du *Siècle de Louis XIV*
» dans le ſeptième Chant eſt d'un pein-
» tre exercé ; le neuvième Chant reſ-
» pire les graces tendres & touchan-
» tes. Eſt-ce aſſez louer M. *de Vol-
» taire*? Et ſera-t-il permis, après
» avoir montré les beautés, d'indi-
» quer quelques taches légères, d'a-
» près les gens de goût. Ils trouvent
» en général dans ce Poëme plus
» d'eſprit que de génie, plus de bril-
» lant que de richeſſe, plus de coloris
» que d'invention, plus d'hiſtoire que
» de poëſie. Ses portraits, quoique
» très-brillans, ſe reſſemblent preſque
» tous : l'auteur a puiſé toutes ſes cou-
» leurs dans l'antithèſe ; il l'emploie
» par-tout, & l'on pourroit en comp-
» ter plus de mille. On ſe plaint en-
» core qu'il y a un grand nombre de
» vers qui ſont à peine de la proſe
» ſoutenue ; & ceux qui ſont réelle-
» ment beaux ont tant de ſaillie, qu'ils
» enlaidiſſent leurs voiſins. On vou-

» droit que l'auteur se fût livré plus » souvent à son talent dominant, au » pathétique, & qu'il n'eût pas étouffé » le sentiment par des descriptions. » Enfin, que n'a-t-on pas dit sur le » plan de *la Henriade*? Mais un Criti» que ne doit pas tout dire ».

L'auteur de cette *Bibliothèque* mêle quelquefois ses jugemens d'anecdotes agréables ou de vers peu connus. Voici une épigramme de *Destouches* qui prouve qu'il sçavoit apprécier les bons modèles de son art.

Plaute, vif & brillant, a la force comique;
Abondant, varié, mais souvent bas & plat.
Térence, plein de grace, a l'élégance Attique,
Toujours vrai, toujours noble, & souvent délicat;
Mais sans nerf & sans force il soutint sa carrière.
Nature, qui laissa l'un & l'autre imparfait,
Voulant les réunir dans un même sujet,
Les refondit tous deux pour en faire un *Molière*.

On lit encore à l'article de *la Motte* une anecdote plaisante, que l'éditeur

raconte d'après M. *de Voltaire :* la chose se passa dans un souper au Temple chez M. le Prince *de Vendôme*. Les Fables de *la Motte* venoient de paroître, & tout le monde affectoit d'en dire du mal. » Le célèbre Abbé de
» *Chaulieu*, l'Evêque de Luçon, fils du
» fameux *Bussi Rabutin*, & beaucoup
» plus aimable que son père, un an-
» cien ami de *Chapelle*, plein d'esprit
» & de goût, l'Abbé *Courtin*, & d'au-
» tres bons Juges des ouvrages, s'é-
» gayoient aux dépens de *la Motte*.
» Le Prince *de Vendôme* & le Cheva-
» lier *de Bouillon* enchérissoient sur
» eux tous ; on accabloit le pauvre
» auteur. *Je leur dis*, ajoûte M. *de*
» *Voltaire : Messieurs, vous avez tous*
» *raison, vous jugez en connoissance de*
» *cause ; quelle différence du style de* la
» Motte *à celui de* la Fontaine ! *Avez-*
» *vous vu la dernière édition des Fables*
» *de* la Fontaine ? *Non*, dirent-ils ;
» *quoi ! vous ne connoissez pas cette belle*
» *Fable qu'on a trouvée parmi les papiers*
» *de Madame la Duchesse de Bouillon ?*
» Je leur récitai la Fable ; ils la trou-
» vèrent charmante ; ils s'extasioient.

» Voilà du *la Fontaine*, diſoient-ils ; » c'eſt la nature pure ! Quelle naïveté ! » Quelle grace ! *Meſſieurs*, leur dis-je, » *la Fable eſt de la Motte ;* alors ils me » la firent répéter, & la trouvèrent » déteſtable. «

Au reſte, Monſieur, quelque bien fait que ſoit ce Recueil, je ne dois pas vous diſſimuler qu'on y rencontre, comme dans tous les autres, quelques omiſſions, quelques inéxactitudes. On eſt étonné de ne pas trouver M. *le Mière* parmi les auteurs Tragiques ; ſi l'on n'eût fait mention que des premiers écrivains en ce genre, il y auroit moins lieu d'en être ſurpris ; mais, puiſque l'on parle de l'*Abenſaïd* de l'Abbé *le Blanc*, du *Warwick de la Harpe*, & des chefs-d'œuvre de MM. *Saurin*, *de Belloi*, &c, il me ſemble que c'étoit la plus belle occaſion du monde de dire un mot d'*Hypermneſtre*.

Il eſt encore aſſez extraordinaire qu'à l'article de *Plutarque*, on ne parle point de la traduction d'*Amiot*, qui, malgré ſon ancienneté, eſt toujours la plus recherchée & la plus agréable à lire.

Le Père *Brotier* n'a point donné une traduction de *Tacite*, comme le prétend l'auteur, mais une édition admirable de cet écrivain, & il a si heureusement rempli les lacunes, que, si l'on n'étoit point prévenu, les lecteurs les plus exercés auroient peine à s'en appercevoir.

Enfin, j'ai trouvé peu juste le jugegement que porte l'auteur sur M. *Gresset* & sur feu *Desmahis*. Il avance que chez M. *Gresset des phrases plus courtes & des périodes mieux coupées feroient mieux sentir l'air de facilité qu'ont presque toutes ses Poësies.* Ne pourroit-on pas dire au contraire que les périodes de ce Poëte sont si heureusement coupées, qu'elles sont on ne peut pas plus favorables à l'harmonie, & qu'elles donnent à son style l'air de la plus prodigieuse facilité? Un peu plus bas on prodigue tous les éloges à *Desmahis*, *esprit*, *finesse*, *légèreté de style*, &c. Cependant combien ce Poëte n'est-il pas inférieur à M. *Gresset*? A l'exception de deux ou trois Pièces, quel petit talent! quel cercle étroit! que d'inégalités! jamais

l'ame qui parle ! des bluettes, des étincelles qui sautillent & disparoissent.

Les Trompeurs Corrigés, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes; à Paris chez Fournier Libraire rue du Hurepoix près du Pont Saint Michel.

LE sujet de cet Opéra-comique n'a rien de commun avec le fond banal de la plupart des Pièces du même genre. Il n'y a ici ni Père, ni Bailli, ni Tuteur. La scène est à Paris chez une jeune marchande nommée *Marianne*, qui forme le projet, comme cela est assez ordinaire, de se faire épouser par un homme opulent qui lui fait la cour; & de son côté, cet homme, qui se nomme *Dorval*, n'a dessein que de la séduire. Le frère aîné de la jeune personne est nouvellement arrivé à Paris. Ils conviennent ensemble qu'il passera pour un riche Américain, amoureux de *Marianne* & déterminé à la prendre pour femme. On dispose les choses de manière

que *Dorval* entend la propoſition & le refus qu'eſſuie le prétendu Américain. Il faut obſerver que dans le cours de la Pièce *Marianne* & *Dorval* ſont devenus réellement amoureux l'un de l'autre. *Dorval*, qui croit que perſonne ne l'a vu entrer dans le cabinet où il étoit caché, ouvre bruſquement la porte. Il eſt tranſporté de joie. » Oui, ma chère *Marianne*, » s'écrie-t-il, je me ſuis caché dans » ce cabinet d'où j'ai tout entendu. » Pardonnez-moi cette dernière cu» rioſité : je deviens pour jamais in» capable de méfiance. Voici de quoi » guérir la vôtre (*Il montre un papier* » *qu'il tient dans ſa main*); je viens » d'écrire cette promeſſe; le dédit » conſidérable qu'elle contient vous » eſt un gage de ma foi.

MARIANNE, *recevant le papier.*

Je reçois avec joie cette promeſſe, comme un témoignage de vos ſentimens. Vous allez connoître les miens.

MONDOR, *à part.*

Que veut-elle dire? (*Marianne dé*

chire la promesse & laisse tomber les morceaux ; ce qui produit les trois exclamations suivantes, qui doivent se succéder très-rapidement.)

JEANNOT.

Ma sœur !

MONDOR.

Que fais-tu ?

DORVAL.

Que vois-je ? vous déchirez ma promesse ! Ha, *Marianne !* méprisez-vous jusqu'à ce point ma personne & mon présent ?

MARIANNE, *avec souris & d'un air serein.*

Ni l'un ni l'autre. Mais il est temps que vous sortiez d'erreur, & que vous me connoissiez. (*A Mondor.*) *Mondor*, notre Comédie est finie ; mon ami, redeviens mon frère. Va, j'aime mieux avoir un frère de plus & un amoureux de moins.

DORVAL, *d'un air d'étonnement & de joie.*

Votre frère ?

MARIANNE.

Oui, Monſieur, voilà le frère dont je vous ai parlé quelquefois, & qui, après de longs voyages, eſt arrivé hier à Paris.

MONDOR, *à part, & avec dépit.*

Elle a encore viré de bord. Peſte ſoit des femmes.

MARIANNE, *à Mondor.*

Je conçois ton dépit & tes regrets; mais penſois-tu que je ſerois capable de ſoutenir la feinte juſqu'au bout? (*A Dorval.*) Monſieur, vous avez voulu me tromper: je l'ai connu. A mon tour, je me ſuis permis un ſtratagême qui m'auroit réuſſi, ſi je voulois en abuſer; mais je ne veux pas devoir à une ſupercherie un engage-

ment dont vous pourriez vous repentir, moins encore le dédit que vous y avez attaché. Je vous rends à ce que vous êtes, & vous remets votre dédit. Je dois ce sacrifice à la probité. Croyez qu'il ne couteroit rien à mon cœur si je ne sacrifiois que des honneurs & des richesses.

DORVAL, *avec admiration.*

Ha! *Marianne*, quel trait de noblesse! (*avec confusion*) & quelle leçon pour moi! Oui, j'ai conçu le dessein de vous tromper, & je m'en punis par cet aveu qui m'humilie. Il me reste à réparer ma faute. Voilà ma main, belle *Marianne*, donnez-moi la vôtre, & joignez-y votre cœur; ce cœur si vertueux! je mettrai ma gloire à le mériter.

MARIANNE, *donnant la main à Dorval.*

Je n'ai pas attendu que vous l'ayez mérité pour vous le donner. Jugez si maintenant il est à vous. (*Avec joie*

& tendresse.) Ha! *Dorval*, quelle joie! Je devrai donc mon bonheur à l'amant le plus estimable!

DORVAL.

Je vous dois bien plus que le bonheur. Votre exemple me ramène à la probité que j'avois méconnue. Je vois maintenant qu'un homme, quel qu'il soit, qui trompe la vertu, dans quelque rang qu'elle puisse être, renonce au précieux caractère d'honnête homme. Ce titre, le premier de tous, n'est plus fait pour lui.

Vous voyez, Monsieur, que ce dénoûment est aussi heureux qu'il est imprévu. Il y a très-peu de scènes dans aucun Opéra-comique qui vaille celle que je viens de vous rapporter. Plusieurs Ariettes de cette Pièce sont agréables: la Pièce entière est écrite avec naturel, avec élégance. Le plan est bien conçu. J'aurois cependant desiré que *Marianne* trempât moins dans le complot de son frère, & que la chose se passât, pour ainsi dire,

malgré elle ; cela ennobliroit davantage son caractère. Il y a aussi un petit égrillard de dix à douze ans que j'aurois supprimé ; ce *Jeannot* m'a paru comprendre un peu trop vivement tous les avantages qu'on peut se procurer par le moyen d'une jolie sœur.

Logica, seu Ars cogitandi, ad publicum Scholarum usum accommodata operâ & studio Caroli Martinet Mirabellensis, Rectoris Ecclesiæ Parochialis S. Saturnini de Chouppes *propè Mirabellum Diœcesis Pictaviensis. Editio altera priori correctior & locupletior*; c'est-à-dire, *la Logique ou l'Art de penser, à l'usage des Ecoles publiques, par Charles Martinet du Mirebalais, Curé de l'Eglise Paroissiale de S. Saturnin* de Chouppes, *près de Mirebeau, Diocèse de Poitiers, nouvelle Edition plus correcte & plus ample que la précédente, 1 vol. in-12 de 476 pages ; à Poitiers, chez Claude*

Faix, Libraire; & à Paris chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Ce bon Ouvrage de M. *Martinet* n'a pour objet que la Logique proprement dite, ou l'art de former le jugement de la jeunesse, de l'accoutumer à raisonner conséquemment & à renfermer ses idées dans une forme exacte & précise. L'auteur a dégagé cette première partie de la Philosophie, de cette foule de questions inutiles & pédantesques dont on chargeoit l'esprit des éleves. Cette seconde édition renferme des matières & des augmentations qui ne se trouvent point dans la première. Quand ces sortes de Livres sont bien faits, on ne peut trop les répandre dans un siècle qui se pique de Philosophie & qui déraisonne si pitoyablement.

M. *Martinet* avertit qu'à l'exemple de l'abeille qui compose son trésor du suc cueilli sur toutes les fleurs, il n'a point fait difficulté d'emprunter ce qu'il a trouvé d'excellent dans les au-

tres Traités de ce genre, publiés avant le ſien ; qu'il a réfuté ce qu'il y a vû de répréhenſible ; qu'il a beaucoup ajouté de ſon fond, & que le réſultat de ſon travail eſt cette Logique qu'il croit, & que nous croyons avec lui d'un accès plus facile pour les jeunes gens, & la plus propre à former leur raiſon.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Juin 1772.

LETTRE II.

Mémoires Hiſtoriques, Politiques & Militaires ſur la Ruſſie, contenant les principales révolutions de cet Empire & les guerres des Ruſſes contre les Turcs & les Tartares ; avec un Supplément qui donne une idée du Militaire, de la Marine, du Commerce, &c, de ce vaſte Empire; par le Général de Manſtein ; nouvelle édition, aug-

mentée de Plans & de Cartes, avec la vie de l'Auteur; 2 vol. in-8° de près de 400 pages chacun; à Lyon chez Jean Marie Bruyſet, Imprimeur-Libraire; & à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires rue Saint Jean-de-Beauvais.

IL n'y a qu'un peu plus d'un demi-ſiècle que la Ruſſie, cet Empire plus vaſte lui ſeul que tous les Royaumes de l'Europe, loin de figurer dans l'Hiſtoire des Nations policées, méritoit à peine une place dans celle de l'humanité. Plongée dans la plus profonde ignorance, ſans aucune connoiſſance des Arts, ſans un plan fixe de gouvernement, ſans commerce, ſans code de légiſlation, & preſque ſans Milice, la Moſcovie reſſembloit à une plante vigoureuſe qui, livrée à ſes propres forces, ne recevant aucun ſecours de la culture, végète au milieu d'un déſert, des ſeuls bienfaits du ſol & du climat, ſans prendre d'accroiſſement & ſans procurer aucune

cune utilité. Un homme d'un génie profond, d'une intelligence & d'une activité singulière, d'une fermeté d'esprit supérieure à tous les obstacles, paroît sur le Trône des Czars, & tout à coup la Russie change de face; elle a des armées, des Généraux, des Finances, une Marine, des loix, des connoissances, toutes les ressources des arts utiles & agréables; les Russes s'instruisent & se rendent redoutables par leurs propres défaites. *Charles XII* tombe sous leurs coups; la Suède & la Turquie sont obligées de plier sous l'effort de leurs armes: ils combattent vingt-quatre heures de suite contre les bataillons Prussiens commandés par leur Roi, & leur arrachent la victoire la plus disputée. Sous les auspices d'une Czarine héritière de l'esprit & des grandes vues de *Pierre I*, ses Sujets attaquent les frontières de l'Empire de *Mahomet*, humilient la fierté du Turban, détruisent les armées qui s'opposent à leur marche, tandis que, par une de ces entreprises hardies, étonnantes, dignes d'un *Mithridate*, & presqu'incroyables, leur flotte,

après avoir fait le tour de l'Europe, arrive aux portes de Conſtantinople, porte la terreur au fond du Serrail, & force le Sultan épouvanté de demander la paix à cette même Puiſſance qu'une poignée de Janniſſaires faiſoit trembler autrefois.

Voilà, Monſieur, un tableau raccourci de la grande révolution qui s'eſt paſſée ſous nos yeux, & dont le détail doit piquer la curioſité de tous ceux qui étudient l'eſprit & les progrès des Nations. L'Officier Général, auteur des *Mémoires* que je vous annonce, a lui-même été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte; les autres, il les a ſçus de perſonnes dignes de foi. Son Livre eſt écrit, d'ailleurs, avec ce ton de candeur, de ſimplicité, de franchiſe & de modeſtie qui caractériſe la vérité. Quoique l'auteur ait eu grande part aux affaires dont il parle, à peine s'en apperçoit-on, & le nom de *Manſtein* ne paroît qu'une fois, & dans un endroit indiſpenſable, pour l'intelligence & la vraiſemblance du fait.

Ces *Mémoires* commencent en 1727,

à la mort de *Catherine I* veuve de *Pierre-le-Grand*, & finissent vers les premières années du regne d'*Elisabeth*, en 1744. Comme *Pierre II*, légitime héritier * de *Catherine I*, n'avoit que onze ans lorsqu'elle mourut, elle avoit ordonné qu'il fût jusqu'à dix-sept ans sous la tutelle d'une Régence, à la tête de laquelle étoient les Princesses ses filles, *Anne* & *Elisabeth*. Mais bientôt *Menzikow* s'empara de toute l'autorité. A l'instant même de la mort de l'Impératrice, il amena le jeune Souverain dans son Palais. Un jour que *Pierre* avoit envoyé à sa sœur une somme considérable en présent, le Régent eut la hardiesse d'arrêter le Gentilhomme chargé de la commission, & de faire porter cette somme dans ses coffres. *Pierre*, instruit de l'aventure, entra dans une furieuse colère : *Je t'apprendrai*, dit-il à *Menzikow*, *que je suis Empereur, & que je veux être obéi.*

* Il étoit petit-fils de *Pierre-le-Grand*; il nâquit en 1715 du mariage du *Czarewitz*, ou fils du Czar *Pierre I*, avec la Princesse *de Wolfenbuttel*. Le *Czarewitz* mourut en 1718.

Cependant il y eut une espèce de raccommodement qui dura peu. Les ennemis du Régent consommèrent sa disgrace : relégué à Besorowa sur les frontières les plus éloignées de la Sibérie, il soutint ses malheurs avec beaucoup de fermeté : il mourut en 1729 d'une réplétion de sang, parce que, dit-on, il ne se trouva dans le lieu de son exil personne qui sçût saigner. Il étoit fils d'un paysan. *Pierre I* l'avoit rencontré chantant dans les rues en portant des petits pâtés ; il lui parla, lui trouva de l'esprit, & fit sa fortune.

Le Prince *Iwan*, fils d'*Alexis d'Olgorouky*, jeune Seigneur d'une figure & d'un tour d'esprit agréables, remplaça *Menzikow*. Après la mort du jeune Empereur il eut un sort plus funeste que son prédécesseur. A peine *Pierre II* eut-il les yeux fermés, que *d'Olgourouky* sort de la chambre l'épée à la main, en criant *vive l'Impératrice Catherine* : il vouloit désigner sous ce nom la Princesse sa sœur, qui étoit fiancée au Czar défunt. On prétend qu'il avoit fabriqué un testament, par

lequel l'Empereur la désignoit pour lui succéder, & que le Prince *Iwan* avoit signé ce testament au nom de *Pierre II*, comme il avoit accoutumé de signer le nom de ce Prince pendant sa vie & par son ordre. Personne n'ayant répondu à sa proclamation, *Iwan* remit son épée dans le fourreau & brula le testament.

La Princesse *Anne*, Duchesse Douairière de Courlande, fut unanimement reconnue pour Impératrice : elle étoit fille du Czar *Iwan*, frère aîné de *Pierre I ;* elle étoit âgée de trente-six ans ; &, comme elle n'avoit point d'enfans, on se flattoit qu'elle pourroit se remarier & donner des héritiers à la Russie. Mais, en lui annonçant son élévation, on lui présenta des Articles par lesquels le Haut-Conseil mettoit des bornes à son autorité. *Anne* signa tout, & secoua bientôt le joug qu'on avoit voulu lui imposer. Le poids de sa vengeance tomba sur les *d'Olgourouky ;* ils furent dépouillés de leurs biens & relégués. La haine de leurs ennemis les poursuivit jusqu'au fond de leur exil ; on leur

ſuppoſa des correſpondances dangereuſes avec les pays étangers; leur procès fut fait. Les Princes *Iwan* & *Waſileï*, ci-devant favoris, furent roués, deux autres écartelés, d'autres punis de divers ſupplices.

Erneſt Jean Bieren, plus connu ſous le nom de *Biron*, fut le favori de la nouvelle Impératrice; il étoit petit-fils du premier Palfrenier de *Jacques III*, Duc de Courlande, & fils d'un Officier au ſervice de cette Couronne. Après diverſes aventures & pluſieurs voyages, *Bieren* reparut à Mittau, fit affidûment ſa cour à M. *de Beſtoucheff* Grand-Maître de la Maiſon de la Ducheſſe, & fut placé à cette Cour en qualité de Gentilhomme de la Chambre. Sa figure lui gagna bientôt les bonnes graces de la Souveraine. La Ducheſſe étant montée ſur le trône de Ruſſie, le favori, malgré l'oppoſition de la Nobleſſe Moſcovite, ſuivit la Princeſſe, qui lui donna la qualité de Comte, le Cordon Bleu & la place de Grand-Chambellan. Ce fut alors que *Bieren*, pour répandre quelque luſtre ſur ſon origine, prit le

nom & les armes de l'illustre famille des *Biron* en France. Sans étude, sans éducation & sans politesse, tout annonçoit en lui un homme parvenu. Il étoit magnifique, & il aimoit beaucoup les chevaux. Le Comte *Ostiòn*, Ministre de l'Empereur, qui le haïssoit, avoit coutume de dire : *Quand le Comte Biron parle de chevaux, il en parle en homme ; mais quand il parle des hommes, il en parle en cheval.*

Le Comte de *Munich*, si connu par ses talens militaires, fut élevé au grade de Maréchal. La faveur de *Biron* avoit hâté la fortune de cet Officier ; mais le Comte *Osterman*, Ministre de l'Impératrice, s'appercevant que *Munich* cherchoit à entrer plus avant dans les affaires & à le supplanter, le rendit suspect à *Biron*, qui, pour l'éloigner de la Cour, lui fit donner le commandement de toutes les troupes que la Russie envoyoit en Pologne pour y soutenir le parti du Roi *Auguste* & empêcher *Stanislas* de remonter sur le Trône d'où les armes de la Moscovie l'avoient déja fait descendre une fois. Ce Prince s'étoit renfermé dans

la Ville de Dantzick, résolu d'animer la garnison par sa présence & par son exemple. Mais le Général Russe commençant à mener le siège avec vigueur, *Stanislas* trouva le moyen de s'échapper & de revenir en France, à travers mille dangers, qu'il a décrits d'une manière si noble & si touchante dans une lettre à son auguste fille *. La France avoit envoyé des troupes pour appuyer & faire valoir son élection. Elles firent des prodiges de valeur pour forcer les retranchemens ennemis & pour pénétrer dans la Place. Le nombre supérieur des Russes arrêta tous leurs efforts. Ce fut à cette sanglante expédition que le Comte *de Plélo*, père de Madame la Duchesse *d'Aiguillon*, Négociateur habile, Guerrier intrépide, Poëte agréable **, Ministre du Roi à la Cour de Copenhague, tomba mort *** sur

* Voyez les *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, Tome I, page 27.

** Voyez une Lettre de lui en vers & en prose, imprimée dans le *Conservateur*, *Janvier 1757*, page 215.

*** Le 2 Mai 1734.

les retranchemens, & s'immortalisa dans l'histoire des services rendus à la patrie & à la gloire du nom François.

Après avoir soumis la Pologne au Roi *Auguste*, *Munich* fut envoyé en Ukraine combattre les Turcs & les Tartares. Ce fut pendant le cours de cette guerre, c'est-à-dire en 1737, que le Comte de *Biron* fut élu Duc de Courlande par la protection & par l'approche des troupes de l'Impératrice ; il succéda, à la pluralité des voix, au Duc *Ferdinand de Kettler*, qui vit éteindre en lui toute la ligne masculine de sa Maison.

L'Impératrice *Anne* ne voulut jamais se donner un second mari, & plusieurs Princes étrangers recherchèrent inutilement sa main. Cependant elle s'occupa du soin de se choisir un successeur. Dans cette vue, elle jetta les yeux sur sa nièce, fille du Duc *Charles-Léopold de Mecklembourg* & de sa sœur aînée *Catherine Iwanowna*. Cette jeune princesse abjura la Religion Protestante, embrassa celle de Russie, & prit le nom d'*Anne* au

lieu de celui de *Catherine* qu'elle avoit reçu au baptême. L'Impératrice lui fit épouser, en 1739, le Prince *Antoine-Ulric de Brunswick.* En 1740, elle accoucha d'un Prince qui fut nommé *Iwan.* L'Impératrice l'adopta. Deux mois après elle tomba malade; & comme le danger parut imminent, le nouveau Duc de Courlande réussit à se faire donner la régence pendant la minorité du jeune Prince. *Anne* mourut le 28 Octobre 1740, à l'âge de quarante-six ans; Princesse naturellement douce & compatissante, mais qui malheureusement avoit laissé son Favori abuser de son autorité. Le premier soin de *Biron* fut d'éloigner de la Cour tous ceux qui pouvoient lui faire ombrage. *Munich*, qui l'avoit si puissamment servi dans ses intrigues pour la régence, se voyant tout à coup sans crédit & sans récompense, résolut de le sacrifier à son ressentiment; il fut secondé par la Princesse *Anne*, mère du jeune Czar. *Biron*, sa famille, ses amis & ses créatures furent arrêtés & conduits en différentes prisons. On instruisit le

procès du Duc de Courlande ; mais il eut ſa grace & il fut envoyé en Sibérie. Après ce coup d'éclat, *Anne* ſe déclara Grande-Ducheſſe de Ruſſie & Régente pendant la minorité de ſon fils. Elle voulut aller plus loin & ſe faire reconnoître Impératrice pour prévenir les troubles qui pourroient ſurvenir, en cas que ſon fils mourût ; mais elle fut arrêtée dans ce projet par la Princeſſe *Eliſabeth*, fille de *Pierre I* & de *Catherine I*, nièce par conſéquent de l'Impératrice défunte. *Eliſabeth*, portée naturellement à l'indolence, n'eût jamais oſé remuer, ſans *Leſtocq* ſon Chirurgien, & le Marquis de *la Chétardie* Ambaſſadeur extraordinaire de France à Petersbourg, qui la tirèrent de ſon aſſoupiſſement. Un matin *Leſtocq* entra dans ſa chambre, tenant à la main un carton ſur lequel il avoit deſſiné la Princeſſe *Eliſabeth* avec la couronne impériale ſur la tête ; & ſur le revers, avec un voile, entourée de roues & de gibets. *Choiſiſſez, Madame*, lui dit-il, *ou d'être Impératrice ou d'être miſe dans un Couvent, & de*

voir vos fidèles serviteurs périr dans les supplices. A minuit *Elisabeth* se transporte aux casernes des Grenadiers du Régiment de Breobraschensky. Ceux qu'on avoit gagnés assemblent leurs camarades. La Princesse leur déclare son intention & demande le secours de leurs bras. Tous lui jurent de se sacrifier pour elle. Sans perdre de temps les conjurés entrent au Palais, enlèvent, sans aucune résistance, le Duc, la Duchesse & le jeune Prince & les transportent au Palais d'*Elisabeth* qui les fit garder dans des chambres séparées & transférer ensuite dans d'autres prisons. La Grande-Duchesse mourut en couche.

Le Maréchal de *Munich*, le Comte *Osterman* & les autres Seigneurs qui avoient contribué à faire donner la régence à la Princesse *Anne*, furent arrêtés & condamnés aux derniers supplices. *Elisabeth* leur fit grace & se contenta de les reléguer en *Sibérie*. Au mois de Février 1742, le Duc de *Holstein* arriva à Petersbourg. L'Impératrice qui l'avoit invité d'y venir fut charmée de voir son neveu & son

ſucceſſeur *. Il fit abjuration de la Religion Proteſtante dans l'Egliſe cathédrale de Moſcou & embraſſa la Religion Grecque. Il fut déclaré à cette occaſion Grand-Duc & héritier légitime de la Ruſſie.

Ces *Mémoires* ſont terminés par la narration des démêlés de la Cour de Ruſſie avec celle de Suède, & des brillantes expéditions du Maréchal de *Laſcy*. Le ſtyle en eſt ſimple & ſans prétention ; la chaîne des événemens eſt bien développée ; le détail des opérations militaires indiqué avec autant de ſoin que d'intelligence. On y rencontre de temps en temps des réfléxions excellentes qui donnent une idée très-avantageuſe de l'eſprit & des connoiſſances de l'Auteur. Vous ſerez content, Monſieur, de ce ta-

*Il étoit fils d'*Anne*, ſœur aînée d'*Eliſabeth*, fille, comme elle, de *Pierre I* & de *Catherine I*; elle avoit épouſé le Duc de *Holſtein*. Son fils, dont il eſt ici queſtion, eſt le même qui depuis a été Empereur de toutes les Ruſſies ſous le nom de *Pierre III*, arrêté, détrôné & ſubitement enlevé à la fleur de ſon âge, par une colique hémorrhoïdale.

bleau de ſa main; il y en a pluſieurs de la même force. « M. le Comte de » *Munich* eſt un vrai contraſte de bon- » nes & de mauvaiſes qualités. Groſ- » ſier, poli, humain, emporté tour » à tour, rien ne lui eſt plus facile » que de gagner les cœurs de ceux » qui ont affaire à lui; mais ſouvent, » un inſtant après, il les traite d'une » manière ſi dure qu'ils ſont forcés, » pour ainſi dire, de le haïr. Dans » de certaines occaſions on l'a vu » d'une générosité extrême; dans d'au- » tres, d'une avarice ſordide. C'eſt » l'homme du monde qui a l'ame la » plus haute & cependant on lui a » vu faire des baſſeſſes. L'orgueil eſt » ſon vice dominant. Dévoré ſans » ceſſe par une ambition déméſurée, » il a ſacrifié tout au monde pour la » ſatisfaire; il n'a jamais connu d'au- » tre ami que ſon intérêt: après tout » cela, celui qui ſavoit entrer dans » ſes vues & le flatter, en étoit très- » bien reçu. Un des meilleurs Ingé- » nieurs de l'Europe, il a été auſſi un » des grands Capitaines de ſon ſiècle. » Souvent téméraire dans ſes entre-

» prifes, il a toujours ignoré ce que
» c'eft que l'impoffible ; car tout ce
» qu'il a entrepris de plus difficile lui
» a toujours réuffi. D'une ftature haute
» & impofante & d'un tempérament
» robufte & vigoureux, il femble être
» né Général ; jamais aucune fatigue
» n'a pu le rebuter. Peu fait pour être
» Miniftre, il n'a cependant rien né-
» gligé pour entrer dans le Cabinet ;
» il y eft parvenu à force d'intrigues,
» & c'eft-là la fource de fon malheur ».

On trouve, à la fin du fecond volume, un *Supplément aux Mémoires de Ruffie*, où l'Auteur donne une idée du gouvernement, des mœurs, des ufages, du commerce, des manufactures, des connoiffances littéraires & des différentes révolutions que ces objets ont éprouvés depuis quatre-vingt ans. L'Ouvrage eft précédé d'un abrégé de la vie de l'Auteur. *Chriftophe Herman de Manftein* nâquit à Petersbourg le premier Septembre 1711, d'*Erneft-Sébaftien de Manftein*, d'une ancienne Maifon de Bohême, & de *Dorothée de Ditmar*. Après avoir fait fes études, il fit un voyage en

Pruſſe, où il plut au feu Roi qui lui donna de l'emploi. Peu après il s'attacha à l'Impératrice *Anne*; il en obtint une Compagnie de Grenadiers, à la tête de laquelle il ſe diſtingua ſous les ordres du Maréchal de *Munich*, & mérita la place de Major du Régiment; à la fin de la campagne il eut celle de Lieutenant Colonel. En faveur du ſervice rendu à l'Impératrice en arrêtant lui-même le célèbre *Biron*, il fut nommé Colonel du Régiment d'Aſtrakan, un des plus beaux de la Ruſſie. Il épouſa en 1741 Mademoiſelle de *Finck*, fille du premier Ecuyer de la Cour de Ruſſie. La révolution qui plaça *Eliſabeth* ſur le Trône étant arrivée, *Manſtein*, qui venoit de cueillir de nouveaux lauriers en combattant contre les Suédois, fut dépouillé de toutes les terres qu'on lui avoit données, uniquement parce que cela convenoit aux nouveaux favoris. Son Régiment lui fut ôté, & on l'envoya en commander un autre ſur les frontières de la Sibérie. *Manſtein*, depuis ce moment, ne penſa qu'à quitter ſa patrie; il ſol-

licita plusieurs fois son congé qui lui fut enfin accordé.

Les brillantes campagnes du Roi de Prusse en Bohême ; remplirent M. *Manstein* d'admiration pour ce Prince ; il lui offrit ses services, & il fit la campagne de 1745 en qualité de Volontaire ; il s'y distingua de façon que *Frédéric* le fit son Aide-de-Camp, & peu après lui confia le Gouvernement de Zittau. Fixé en Prusse par goût & par les bienfaits du Souverain, *Manstein* s'occupa pendant les loisirs de la paix à achever ses Mémoires sur la Russie. En 1754 il fut nommé Général-Major d'infanterie. Après la célèbre affaire de Pirna, *Frédéric* lui donna un des Régimens Saxons prisonniers, qu'il força de servir sous ses drapeaux. A la bataille de Prague, *Manstein* commanda l'aîle droite sous *Schwerin* qui tomba mort entre ses bras après des prodiges de valeur : son Lieutenant seconda son activité & sa bravoure. A l'affaire de Collin *Manstein* reçut un coup de feu au bras gauche, & il resta sur le champ de bataille jusqu'à l'heure de la retraite.

Le Roi informé de sa blessure, lui fit signifier un ordre exprès de se rendre à Dresde pour se faire guérir. Il partit avec son fils & plusieurs Officiers blessés, sous une escorte de cent hommes du régiment du Prince *Frédéric*. A peine avoit-il gagné les environs de Welmina qu'il apperçut les Hussards Autrichiens & un corps considérable de Croates prêts à fondre sur lui. Le retranchement, composé à la hâte des charriots du convoi, fut bientôt forcé : *Manstein* reçut une balle qui lui traversa la poitrine, & tomba mort entre les bras de son fils. Il sçavoit les langues Latine, Françoise, Italienne, Suédoise, Russe, Allemande. Outre ses *Mémoires sur la Russie*, on a trouvé dans ses papiers des extraits fort étendus sur *Polybe*. Il ne dormoit jamais au-delà de cinq heures, & il pouvoit dormir en tout temps ; mais aussi il ne lui coutoit rien de veiller plusieurs nuits de suite. D'une bravoure réfléchie, il étoit calme au milieu des dangers, &, quand l'occasion l'exigeoit, il étoit prodigue de sa vie. Il avoit l'ame forte, mais sensible. Ajou-

tez à ces traits une probité à toute épreuve, & l'on aura un tableau d'un des Officiers les plus accomplis qui ait paru dans le Nord. A peine eût-il les yeux fermés, qu'il parut plusieurs copies de ses *Mémoires*. M. *Hume* en fit publier une traduction Angloise à Londres; la version Allemande s'imprima à Hambourg, & la Françoise, qui est la langue dont s'est servi l'auteur, sortit des presses de Leipsick. La nouvelle édition que je vous annonce, augmentée de plans & de cartes, est sans comparaison la plus exacte & la plus complette; elle renferme une infinité d'anecdotes sur les favoris & les autres personnes qui ont joué un grand rôle en Russie, qui ne se trouvent point dans l'Anglois; & pour ne rien laisser à desirer là dessus, on a ajouté au texte quelques morceaux & quelques notes, d'après le *Magazin pour l'Histoire Moderne* de M. le Docteur *Busching*, qui ayant été long-temps en Russie, y a connu la plupart des hommes en place. On remarque dans quelques endroits de l'original des phrases longues & des

tours étrangers. L'éditeur a corrigé ces petits défauts ; il a retranché quelques répétitions & resserré les idées, sans se permettre jamais de toucher au sens du texte.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Juin 1772.

LETTRE III.

Adèle de Comm. . . . . ou Lettres d'une fille à son père ; cinq Volumes in-12 d'environ 350 pages chacun ; à Paris chez Edme Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

CET ouvrage n'est pas un recueil de fictions romanesques ; l'auteur assure que ces *Lettres* ont pour base la plus exacte vérité, que les traits & les personnages qui figurent sur la scène ont réellement existé ; que les acteurs y sont représentés avec les divers attributs de la naissance, du

caractère, de la fortune & du mérite; qu'enfin il ne parle que des choses dont il a lui-même été témoin; il s'est cru seulement obligé de déguiser certains faits sans en trop altérer le fond, & de substituer des noms étrangers aux noms véritables. Pour éviter l'ennui qui résulte nécessairement de la monotonie d'une narration, l'anonyme a choisi le genre épistolaire. C'est une jeune Demoiselle qui écrit à un père chéri, que son devoir & le desir de la gloire retiennent à la tête de sa Troupe. On a intercalé quelques réponses du père pour varier les nuances & pour augmenter l'intérêt. Le but principal de l'ouvrage est, dit l'auteur, d'offrir l'intéressant tableau d'un père tendre qui se conduit avec sa fille de manière qu'elle ne puisse voir dans le monde personne de plus vertueux, personne qui l'aime davantage, personne qu'elle puisse regarder comme plus digne d'être aimé, d'avoir sa confiance, de l'éclairer.

Dès la première Lettre, l'auteur donne une idée très-avantageuse de

la jeune personne, qui joue le grand rôle; elle se peint elle-même avec une aménité de couleurs qui inspire pour elle le plus tendre intérêt. C'est ainsi qu'elle écrit à son père qui vient de la quitter. » ô mon père ! la » nature est dans tout son éclat; tes » arbres ont formé ces ombrages dé- » licieux où je me promenois avec » toi dans des temps plus heureux, » & tout cela va se passer sans me » toucher, sans me plaire; celui qui » leur donnoit une valeur inestimable » est loin d'eux; leurs beautés sont » mortes, & cette jolie maison dont » je desirois le séjour, devient plus » triste pour moi que l'antique & » sombre hôtel de la ville. J'entendois » ce matin chanter la fauvette, qui » chaque année revient dans les bos- » quets de notre parc, & que nous » écoutions ensemble avec tant de » plaisir; mais son ramage ne fait » qu'accroître ma mélancolie. Aima- » bles petits oiseaux, me suis-je écriée, » papa n'est plus ici; j'ai pleuré, & » la pauvrette a chanté plus tristement. » J'ai cru soulager ma peine en passant

» dans ton cabinet ; je regarde ce fau-
» teuil où tu t'asseyois, où tu me tenois
» hier encore sur tes genoux « .....
Vous aimerez ce tableau de l'attachement d'un ancien domestique ; il est d'une naïveté charmante. » Toute
» ta maison vient me prier de te pré-
» senter ses respects ; c'est *Picard*, *le*
» *doyen de tes amis*, comme tu le
» nommes, qui porte la parole : il a
» les larmes aux yeux, en m'assurant
» qu'il ne passe pas un seul jour sans
» offrir des vœux au ciel pour ton
» heureux retour : il se plaint toujours
» de ce que, sous prétexte de sa vieil-
» lesse, tu l'as cru trop pesant pour
» t'accompagner. Il me montre com-
» me il est encore agile ; j'ai suivi Mon-
» sieur son père à des Campagnes, me
» dit-il ; & lorsqu'il fut tué, c'est dans
» mes bras qu'il tomba ; je fus tout cou-
» vert de son sang, & moi je le mouil-
» lois de mes larmes ; il s'est apperçu
» que ce discours m'a fait pâlir ; il s'est
» retiré en me disant, pour me rassu-
» rer, que mon papa n'avoit pas en-
» core trente-six ans ; que mon ayeul
» est mort à quarante, & qu'il sçait

» de ſcience certaine que tu dois vivre
» plus long-temps que ton père. «

Adèle, dans une de ſes *Lettres*, parle de l'état actuel du théâtre de la Nation, & je penſe, Monſieur, que le jugement qu'elle porte des deux plus célèbres Tragédiennes qui brilloient alors ſur la ſcène, ne ſera pas déſavoué par les admirateurs mêmes de ces deux Actrices. » A la repréſenta-
» tion d'*Athalie*, une Actrice * ſur-tout
» me fit une illuſion complette; c'étoit
» une Reine que je voyois. Comme
» elle m'épouvanta! la Nature l'a for-
» mée ſans doute; car tout en elle eſt
» fait pour les rôles terribles; ſa voix,
» ſes yeux de feu, ſon geſte animé.
» Le mercredi ſuivant nous vîmes
» l'*Electre* de *Crébillon*. Une autre Ac-
» trice **, qui me parut la digne ri-
» vale de la première, me cauſa moins
» de cette terreur ſombre que l'*Atha-*
» *lie* ſçavoit exciter. Je voyois l'art
» dans le jeu de celle-ci, mais un art
» charmant qui me ſéduiſoit; elle pé-

* Mademoiſelle *Dumeſnil*.

** Mademoiſelle *Clairon*.

» nétroit

» nétroit l'ame, pour ainsi dire, agréa-
» blement; ce qui revient assez à ce
» que j'ai oui-dire, que l'illusion ou
» l'art nous rend plus heureux que la
» réalité. Je crois en effet que le jeu
» de la première est une sorte de réa-
» lité sur la scène, & que celui de la
» seconde est un aimable mensonge. «

On trouve dans le cours de cet ouvrage des situations attendrissantes, des scènes pathétiques, des épisodes agréables, & *quelques pièces curieuses relatives aux Lettres d'une fille à son père.* On peut sans risque confier ce Recueil aux jeunes personnes qui sont destinées à vivre dans le monde. Tout y respire l'honnêteté, la décence, les vertus filiales, la générosité, les douceurs de l'amitié. Je souhaiterois surtout que les parens barbares qui, pour avantager un fils aîné, sacrifient leurs autres enfans aux rigueurs d'un cloître, voulussent lire certains endroits de ces *Lettres :* peut-être que ces cœurs dénaturés abjureroient enfin des sentimens indignes, je ne dis pas d'un père ou d'une mère, mais de l'humanité.

Cet ouvrage est à la fois utile &

amuſant; il eſt propre à rendre les enfans plus tendres, plus reſpectueux, plus ſoumis; à convaincre les parens combien il eſt doux de jouir de la reconnoiſſance de ſon fils, de ſa fille, de poſſéder leur confiance, d'aſſocier le titre d'ami à celui de père ou de mère. Enfin, Monſieur, la Patrie ſeroit trop heureuſe, ſi elle ne renfermoit dans ſon ſein que des pères & des enfans ſemblables à ceux qui, dans ces *Lettres*, ſont offerts pour modèles. C'eſt dommage que l'auteur ait donné dans la manie d'un néologiſme ridicule : *ſérieuſer* un caractère, *amertumer* une réprimande; une femme qui avoit tant de rouge ſur les joues, qu'il les rendoit *ſanguinantes*, &c, &c, &c. Toutes ces innovations, contre leſquelles je me ſuis ſi ſouvent élevé, ſont puériles, & cette forme bizarre défigure les ouvrages, les plus eſtimables d'ailleurs par le fond. *Adèle de Comm....* n'eſt pas la première production de l'auteur; il en a donné précédemment au Public cinq ou ſix autres dans le même genre, qui ont été bien reçues.

Expériences sur la bonification des vins lors de la fermentation, ou l'Art de faire le vin ; deux Parties, en un vol. in-12. de 290 pages, par M. Maupin ; à Paris, chez Musier fils Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

QUAND la méthode de M. *Maupin* n'auroit point eu, avant les dernières expériences qu'il rapporte dans la deuxième Partie de l'Ouvrage que je vous annonce, Monsieur, le degré de certitude propre à porter la conviction dans les esprits les plus difficiles, on ne peut guère disconvenir qu'elle avoit au moins toute la probabilité, & même toute l'évidence nécessaire pour piquer la curiosité & pour exciter dans les vignobles un très-grand nombre de personnes à en faire des essais, principalement dans des années où elle leur promettoit les plus grands avantages. Cependant la vérité est que l'Auteur qui, sans doute,

ne néglige aucune des autorités qui peuvent faire valoir sa méthode, ne cite que peu d'expériences; encore remarque-t-on que, de ces expériences répétées en différentes Provinces, il n'y en a pas une seule qui ait été faite par aucun des grands Propriétaires de vignes, ni même par aucune des personnes qui semblent le plus s'être dévouées au progrès de la science économique. Quoiqu'il en soit, les nouvelles expériences dont M. *Maupin* vient d'augmenter son Livre; celles sur-tout qu'il a faites, pour ainsi dire, sous les yeux mêmes du Ministre, le rapport du Corps des Marchands de vin de Paris, l'approbation unanime de la Faculté de Médecine, enfin la protection déclarée dont le Gouvernement honore singuliérement la méthode de M. *Maupin* en la faisant connoître dans tous les vignobles par la voie de Messieurs les Curés: tant de preuves, de témoignages & de soins réunis donnent tout lieu de croire que les habitans des païs de vignobles, plus attentifs & mieux

convaincus, se porteront à profiter de cette méthode dès cette année, & qu'il n'y a point de propriétaire de vignes un peu éclairé & sensible à ses intérêts qui ne s'empresse à se pourvoir d'un ouvrage dont il peut tirer un si grand parti, ainsi qu'il est aisé de s'en assûrer par la lecture du Jugement que je vais rapporter.

Decret de la Faculté de Médecine.

Le Lundi 3 Février 1772, la Faculté de Médecine a entendu le rapport de Messieurs *Macquer*, *Roux* & *d'Arcet*, qu'elle avoit chargés de lui rendre compte des Mémoires qui lui avoient été présentés par M. *Maupin* sur les moyens de perfectionner le vin & de remédier particuliérement à sa verdeur dans les années où les raisins n'ont pu acquérir une maturité suffisante. Le détail fait par Messieurs les Commissaires, prouve incontestablement l'efficacité de la méthode proposée pour corriger en partie, & souvent même entiérement, la ver-

deur des vins, & pour les rendre moins mordans & plus parfaits à tous égards. Une boiſſon auſſi générale, privée de ſon défaut le plus commun & augmentée de qualité, devient un objet également précieux pour la ſanté & pour le commerce. Les vins bien préparés & de bonne eſpèce, ſeront toujours conſeillés, préférablement à tous autres, par les Médecins qui ne s'occupent pas moins à prévenir les maladies qu'à les combattre, & le commerce, tant intérieur qu'extérieur des vins de France, ſera d'autant plus en faveur, qu'ils deviendront ſupérieurs en qualité.

Il n'eſt pas douteux que les vignobles doivent ſe porter à jouir de ces avantages & à les répandre dans la ſociété, puiſqu'il ne tient abſolument qu'à eux d'en profiter dès cette année; &, ce qui eſt une conſidération très-eſſentielle, les procédés de M. *Maupin* n'exigent, pour ainſi dire, aucuns frais extraordinaires. On ne peut donc qu'exhorter les vignobles à y prendre confiance & à s'y con-

former exactement, & notamment à observer le parfait foulage, & à faire subir la plus grande fermentation aux raisins lorsqu'ils sont trop durs pour être écrasés autrement que par le pressoir. En pratiquant ces moyens & toutes les opérations qui y sont relatives, non-seulement les vins, provenans de cette espèce de raisins, seront beaucoup meilleurs, mais encore, dans les pays où l'usage est de fouler dans la cuve, on sauvera la vie à nombre de personnes qui y périssent souvent, comme on en a vu plusieurs exemples, sur-tout en 1740.

Ces motifs ont engagé la Faculté à approuver unanimement les découvertes de M. *Maupin*, comme capables de prévenir les maux réels & fréquens occasionnés par les vins d'une mauvaise qualité, & de procurer un bien continuel à l'Etat & au Public. Elle a donc cru devoir donner le témoignage le plus avantageux des lumières & des travaux de l'Auteur, au Ministre que son zèle & sa sagesse

ont engagé à demander, sur cet objet important, le sentiment de la Faculté.

Signé, L. P. F. R. LE THIEULLIER, Doyen.

Prières Journalières à l'usage des Juifs Portugais ou Espagnols, &c; traduites de l'Hébreu, auxquelles on a ajouté des Notes élémentaires pour en faciliter l'intelligence; par Mardochée Venture; un Volume in-12 de près de 600 pages; à Paris chez Lambert Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe près de Saint Côme.

» NOS prières, dit l'auteur, ont » quelque chose de si affectueux, de » si énergique, de si sublime; elles » sont si heureusement assorties au » caractère de magnificence & de bonté de l'Etre Suprême; elles expriment si souvent & avec une si touchante ingénuité la puissance & les

» bienfaits du Créateur, le respect &
» la reconnoissance de la Créature,
» qu'il n'est pas possible de les enten-
» dre sans être affecté du sentiment
» qui y est répandu de toutes parts.
» Je voyois depuis long-temps avec
» chagrin que cette vive expression
» de la confiance & de la tendresse
» filiale de l'ancien Peuple de Dieu,
» n'étoit qu'imparfaitement sentie par
» ceux d'entre nos frères qui n'ont
» pas fait une étude assez suivie de la
» langue originelle, & ne l'étoient
» point du tout par ceux qui n'en ont
» aucune notion. J'ai vû sur-tout avec
» peine que ces délicieuses affections
» échappoient aux personnes du sexe,
» dont le cœur est si susceptible de
» sentimens délicats & des douces
» émotions de l'amour Divin; & j'é-
» tois également fâché que les per-
» sonnes de toutes les Religions ne
» pussent avoir une idée juste de la
» manière dont nous parlons à Dieu.«

Ces considérations ont fait naître à l'auteur l'idée, & lui ont inspiré le courage de donner la traduction de

ces prières. Cette entreprise étoit très-difficile ; rien de plus opposé que le génie de la langue sainte & de l'idiome François. De toutes les langues vivantes ou mortes, l'Hébreu est tout à la fois la plus rapide, la plus hardie & la plus concise : elle ne fait qu'indiquer fortement les pensées de l'écrivain ; elle fournit les mots principaux ; elle dédaigne & laisse deviner les liaisons que les autres langues, sur-tout la Françoise, expriment dans les plus grands détails ; & si, comme les Docteurs de la Synagogue l'ont pensé, la langue de *David* est la mère des langues, » c'est » une mère d'une beauté mâle, d'un » caractère fier & impétueux qui a » mis au monde des filles pleines de » graces & de douceur. «

Une autre source de difficultés pour un traducteur de l'Hébreu, ce sont les révolutions arrivées dans cette langue lors de la domination des Chaldéens & les soixante-dix années de la captivité de Babylone. Les vaincus, forcés de parler celle des vainqueurs, oublièrent la langue mater-

nelle, &, de retour à Jérusalem, ils continuèrent à se servir de l'idiome des Assyriens qui, à la vérité, est un dialecte de l'Hébrèu, mais qui ne laisse pas d'en être différent. De-là cette multiplicité prodigieuse de significations qui arrêtent à tout moment un Interprète. M. *Mardochée Venture*, pour vaincre tous ces obstacles, a consulté les traductions les plus estimées qui ont paru avant la sienne, & sur tout le Commentaire sur le Pentateuque, par le célèbre *AbenEzra*, si digne du nom de Sçavant que la Nation lui a donné.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur, des Psaumes qui se trouvent dans le corps des prières des Juifs. On en connoît suffisamment le ton sublime, touchant & rapide. Si l'auteur a cru que quelques endroits de notre version Latine n'avoient pas rendu exactement la force ou le sens de l'original, cette discussion ne regarde que les doctes Hébraïsans : vous serez plus curieux de voir quelques-unes des prières particulières des Juifs ; elles

respirent assez souvent cet air noble oriental & métaphorique qu'on admire dans les Poësies de *David*. Il y en a quelques-unes qui vous amuseront par leur singularité.

Le matin, en se levant, on se lave les mains & le visage, & *l'on dit les bénédictions suivantes.*

» Béni soit le Seigneur notre Dieu, » Roi de l'Univers, qui nous a sanctifiés par ses commandemens, & qui » nous a ordonné de laver nos mains. » Béni soit le Seigneur notre Dieu, » Roi de l'Univers, qui a formé l'homme avec sagesse, & qui l'a créé avec » des trous & des cavités. Il est très-» manifeste devant le Trône de votre » gloire que si un de ces trous se » ferme, ou une de ces cavités » s'ouvre, il est impossible à l'homme » de se soutenir seulement une heure, » si ce n'est pas par un effet de vos » guérisons miraculeuses. Béni soit le » Seigneur qui guérit toute créature » & qui agit miraculeusement. «

La prière suivante se trouve parmi celles du matin; elle se dit depuis le

commencement de Décembre jusqu'au troisieme jour de Pâques. Les Juifs y demandent la graisse de la terre & le rétablissement de leur Empire. » Bénissez pour nous cette année, Seigneur notre Dieu, & tous les revenus en bien, & donnez à toute la surface de la terre une rosée & une pluie de bénédictions; arrosez le Continent; rassasiez tout l'Univers de vos biens; remplissez nos mains de vos bénédictions & des riches dons de vos mains. Préservez & délivrez cette année de toute mauvaise chose, de toute sorte d'exterminateur & de toute espèce de châtimens; donnez à cette même année une bonne espérance & une fin pacifique. . . . . . Sonnez du grand cor pour annoncer notre liberté; levez l'étendart pour nous rassembler de notre captivité, & réunissez-nous promptement des quatre coins de la terre pour aller dans notre pays. Béni soyez, ô Seigneur, vous qui rassemblez les exilés de votre Peuple d'Israël; rétablissez nos Juges tels

» qu'ils étoient premièrement, & nos
» Conseillers tels qu'ils étoient du
» commencement ; écartez de nous la
» tristesse, l'affliction & le gémisse-
» ment, & regnez promptement,
» Seigneur, vous tout seul, sur nous
» avec miséricorde, avec justice &
» avec droit. Béni soyez, Seigneur,
» vous qui êtes un Roi qui aimez
» l'équité & la justice. «

Prière du soir. » Notre Père, faites-
» nous coucher en paix ; notre Roi,
» faites-nous relever en bonne vie &
» en paix ; étendez sur nous le taber-
» nacle de votre paix, & redressez-
» nous par un bon conseil émané de
» vous-même ; sauvez-nous prompte-
» ment pour l'amour de votre nom,
» & protégez-nous ; écartez de nous
» la blessure de l'ennemi, la peste, le
» glaive, l'affliction, le mal, la fami-
» ne, les chagrins, l'exterminateur &
» la plaie ; brisez & retirez de devant
» nous & de derrière nous l'adver-
» saire, & cachez-nous sous l'ombre
» de vos aîles ; gardez-nous en vie &
» en paix à notre sortie & à notre

» entrée, dès-à-préſent & à ja-
» mais; car vous êtes, ô Dieu tout
» puiſſant, notre gardien & notre
» libérateur, & vous nous préſervez
» de toute mauvaiſe choſe, & de ce
» qui épouvante pendant la nuit. Béni
» ſoit le Seigneur qui garde ſon Peuple
» Iſraël à jamais. «

Le morceau ſuivant eſt plein de cette poëſie brillante & ſublime qui caractériſe le langage des Prophètes & des envoyés du ciel. Il appartient aux Prières du matin des jours de Sabbat. » Quand même notre bouche
» feroit pleine de cantiques, comme
» la mer eſt pleine d'eau; que notre
» langue, par ſes chants, feroit autant
» de bruit que les vagues; que nos
» lèvres répandroient des louanges
» auſſi loin que le Ciel a d'étendue;
» que nos yeux feroient auſſi bril-
» lans que le Soleil & la Lune; que
» nos mains s'étendroient autant que
» les aîles des aigles lorſqu'elles vo-
» lent ſous la voûte des cieux, & que
» nos pieds feroient auſſi légers que
» les pieds des biches, nous ne pour-

» rions pas suffire à célébrer vos louan-
» ges, Seigneur notre Dieu, ni à ren-
» dre graces à votre nom, ô notre
» Roi, pour un seul de vos biens,
» des miracles & des merveilles que
» vous avez fait éclater tant de mil-
» liers de fois envers nous & envers
» nos pères..... Vous serez exalté
» par la bouche de ceux qui ont le
» cœur droit; vous serez béni par les
» lèvres des Justes; vous serez sanc-
» tifié par la langue des hommes
» pieux, & vous serez loué parmi les
» Saints & dans les assemblées de votre
» Peuple, la maison d'Israël. Car telle
» est l'obligation de toutes les créa-
» tures envers vous, Seigneur notre
» Dieu, & Dieu de nos pères, de
» célébrer vos louanges, de vous
» chanter des Hymnes, de vous louer,
» de vous glorifier, de vous exalter,
» de vous respecter & de surpasser
» même tous les cantiques de *David*,
» fils de *Jessé* votre serviteur & votre
» oinct. «

Cette *Bénédiction pour le Roi*, est tirée des Prières du Sabbat. « Celui

» qui donne le ſalut au Roi & la do-
» mination aux Princes, & dont le
» regne eſt un regne de tous les ſiè-
» cles ; qui a délivré *David*, ſon ſer-
» viteur, de l'épée meurtrière ; celui
» qui a frayé des routes dans la mer
» & des ſentiers dans les eaux rapi-
» des, qu'il béniſſe, qu'il prenne en
» ſa garde, qu'il conſerve, qu'il aide,
» qu'il exalte, qu'il agrandiſſe & qu'il
» élève très-haut notre Souverain *N*,
» Roi de *N*. Que le Roi des Rois,
» par ſa miſéricorde, le prenne en
» ſa garde & le vivifie. Que le Roi
» des Rois, par ſa miſéricorde, élève
» en haut la Planète de ſa conſtella-
» tion, & qu'il prolonge ſon regne.
» Que le Roi des Rois, par ſa miſé-
» ricorde, inſpire de la clémence à
» ſon cœur & aux cœurs de tous
» ſes Princes & Miniſtres, afin qu'ils
» nous faſſent du bien & à nous & à
» tous nos frères le Peuple d'Iſraël.
» Que dans leurs jours & dans les
» nôtres, Juda ſoit ſauvé & qu'Iſraël
» jouiſſe de la tranquillité, & le Ré-
» dempteur viendra à Sion. Ainſi ſoit

» son bon plaisir & quon dise *Amen* ».

Dans les Prières du soir, on recite un Poëme qui contient l'histoire d'*Assuerus* & d'*Esther*, & la punition de l'orgueilleux *Aman*; c'est absolument le même style que celui des Psaumes, c'est-à-dire, une élocution noble, qui souvent approche du sublime; vous en jugerez par ces traits: « On con» seilla au Roi de publier dans tou» tes ses Provinces qu'on eût à ame» ner devant lui les filles les plus ac» complies, & qu'il doteroit & pren» droit pour femme celle d'entr'elles » qui lui plairoit davantage. En ce » temps là existoit un rejetton de *Iayr* » qui brilloit & qui s'élançoit avec » joie, comme un homme vaillant » pour faire sa course. L'antidote pa» rut avant la blessure; car le Sei» gneur a prodigué ses merveilles en » faveur de son bien-aimé... Les gra» ces suivoient par-tout *Esther*; lors» que ce diamant précieux & brillant » fut enlevé pour être présenté au » Roi, *Mardochée* lui dit d'aller en paix » & de se prosterner devant celui qui

» devoit être son maître.... Le Bouquet de mirrhe (*Mardochée*) écouta » attentivement le complot de deux » Eunuques du Roi qui étoient de » garde.... *Esther*, au nom de *Mardochée*, déclara le complot au Roi » avec des paroles pleines de graces, » & on l'écrivit dans les Livres des » Annales.... Au troisième jour, la » Reine s'habilla pompeusement & » s'en fut vers le Roi, qui, dès qu'il » la vit, en fit tant de cas, qu'il méprisa pour elle son Royaume & tout » ce qu'il possédoit. O la plus belle » des femmes ! ô rejetton agréable, » s'écria-t-il, que demandez-vous ? » &c. »

Je finis par la prière que les Juifs recitent au moment qu'un de leurs parens vient de rendre le dernier soupir. « Puissant Dieu vivant & Roi de » l'Univers, ayez compassion maintenant de lui, car c'est vous qui » êtes la source de la vie, afin qu'il » marche continuellement dans la région des vivans, & que son ame » repose dans le faisceau de la vie....

» Que tu trouves les portes des Cieux
» ouvertes ; qu'on te montre la cité
» pacifique & les habitations tran-
» quilles ; que les Anges de paix vien-
» nent au-devant de toi pleins de
» joie ; que le Sacrificateur se présente
» pour te recevoir ; & que toi, allant
» à ta fin dernière, tu t'y reposes &
» y demeures ; que ton âme aille dans
» la caverne double *, & de-là aux
» Chérubins. Là Dieu sera ton Paf-
» teur, & là même tu recevras un
» ordre pour suivre ta route jusqu'au
» Jardin des délices : là tu verras une
» colonne qui s'élevera jusqu'au haut ;
» tu y monteras, & tu ne resteras
» point au-dehors ; car toi, allant à
» ta fin dernière, tu t'y reposeras &
» y demeureras.... »

Non-seulement les Juifs, mais tous les Sçavans & les Littérateurs, quelque Religion qu'ils professent, doivent des remercîmens à M. *Venture* qui met à leur portée ces morceaux

* C'est la caverne qui est en Hébron, où les Patriarches sont inhumés.

précieux par leur antiquité & par les sentimens de consolation & de piété qui y sont répandus. L'Auteur se propose de mériter de nouveau leur reconnoissance en publiant une Version Françoise du Pentateuque & des passages des Prophètes, qu'on lit tous les jours dans leurs assemblées.

Traduction nouvelle & complette des Œuvres de Shakespear.

MESSIEURS le Comte *de C***. & le T****, se disposent à mettre incessamment sous presse une traduction fidelle du Théâtre complet de *Shakespear.* Ils ont fait leurs efforts pour exécuter de leur mieux une entreprise aussi difficile, & qu'ils croient digne d'intéresser le Public : la traduction est achevée ; mais ils n'épargneront ni le temps, ni les soins pour approcher le plus qu'il leur sera possible de l'exactitude & de la perfection ; & leur but principal est de tâcher de montrer à leur Nation, *Shakespear*, tel que le voient les Anglois. J'ai entendu lire,

Monſieur, pluſieurs Pièces de cette nouvelle traduction ; je ne puis vous rendre la ſurpriſe, & j'oſe dire, l'enchantement que j'ai éprouvé. Je croyois connoître, & je connoiſſois en effet aſſez le *Corneille* Anglois pour l'admirer ; mais qu'elle différence d'une eſtampe à un original ! La verſion que je vous annonce n'eſt pas une copie, une idée, une approximation ; c'eſt le Poëte, c'eſt *Shakeſpear*, c'eſt lui-même.

Dictionnaire portatif de ſanté, dans lequel tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les maladies, des différens ſignes qui les caractériſent chacune en particulier, des moyens les plus ſûrs pour s'en préſerver, ou des remèdes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les inſtructions néceſſaires pour

*être soi-même son propre Médecin : le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de recettes particulières & de spécifiques pour plusieurs maladies ; par M. L***, ancien Médecin des armées du Roi, & M. de B***, Medecin des Hôpitaux ; quatrième édition, revue, corrigée & considérablement augmentée ; 2 vol.* in-8°. *; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.*

Le compte que je vous ai rendu plusieurs fois, Monsieur, de cet estimable Ouvrage, me dispense aujourd'hui de vous le faire connoître plus particuliérement. Il me suffira de vous prévenir que cette nouvelle édition a été revue & corrigée avec soin par les gens de l'art, & qu'elle est considérablement augmentée. Ce n'est

point par le nombre ni par la grosseur des volumes que vous en jugerez. Quant à la forme, cette édition ne diffère en rien des précédentes; mais, en la parcourant attentivement, vous y remarquerez des corrections importantes, des additions nécessaires, & des suppressions considérables d'articles étrangers à la Médecine, qu'on a renvoyés au *Dictionnaire de Chirurgie*, Tome troisième du *Dictionnaire de Santé.* Ces deux Parties, qui ne forment plus qu'un seul & même Ouvrage, me paroissent mériter l'attention de tous les Citoyens, tant à cause des secours qu'ils peuvent s'y procurer pour eux-mêmes, que par les connoissances salutaires qu'ils y puiseront pour le soulagement de leurs semblables.

Je suis, &c.

A Paris ce 3 Juillet 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Théâtre Lyrique de M. de la J.... ; à Paris chez Barbou rue des Mathurins, veuve Duchesne rue Saint Jacques, & Jombert fils, rue Dauphine ; 2 vol. in-8°, d'environ 350 pages chacun ; prix 9 livres.

Ces deux Volumes sont précédés d'un *Essai sur l'Opéra*, où l'auteur, qui paroît instruit de tout ce qui concerne ce Spectacle, s'étend fort au long sur les objets qui pourroient contribuer à sa perfection. Il recherche d'abord pourquoi le Théâtre Lyrique a fait de si foibles progrès depuis vingt ans : il en trouve la cause dans le peu d'encouragemens donnés aux Poëtes

& aux Muſiciens. Il faut, dit-il, environ un an à un Muſicien pour faire un Opéra ; & quelle récompenſe doit-il eſpérer ? Peu de gloire & une modique rétribution. Qu'il faſſe au contraire un Opéra-comique, il peut en un mois compoſer un pareil ouvrage ; & accumulant avec rapidité ces ſortes de chefs-d'œuvre, acquérir en dix-huit mois une fortune conſidérable & de la célébrité.

Vous n'aurez pas de peine à deviner, Monſieur, que l'auteur de cet *Eſſai* eſt grand partiſan de l'ancienne Muſique Françoiſe. Auſſi s'élève-t-il avec force contre les innovations muſicales que les Etrangers ne ceſſent d'introduire parmi nous, & en général contre l'amour de la nouveauté, qui eſt le caractère dominant de la Nation. Il déplore les ravages qu'a cauſés ce fléau dans tous les Arts & dans toutes les parties de la Littérature. » Quelle révolution, » s'écrie-t-il, n'eſt pas arrivée ſur le » Théâtre François ! Dans le ſiècle » dernier, il avoit égalé & peut-être » ſurpaſſé les Anciens. Les chefs-d'œu-

» vre qu'on y représentoit, faisoient
» l'admiration de toute l'Europe, &
» servoient de modèles aux auteurs
» étrangers. Aujourd'hui la scène Fran-
» çoise est défigurée, avilie par des
» caractères outrés, par un faux hé-
» roïsme, par une froide philosophie,
» par une morale équivoque, par des
» actions romanesques, par des coups
» de théâtre grossiers & révoltans,
» que le mauvais goût a substitués aux
» productions du génie. La Comédie
» prend le ton sublime & pathétique,
» & laisse à la Tragédie le soin de
» nous faire rire. Aujourd'hui l'on
» emprunte des Etrangers, & l'on
» transporte sur notre théâtre, non-
» seulement leur goût, leur manière
» de faire, mais leurs Drames entiers;
» &, après avoir été leurs maîtres,
» nous ne rougissons pas de devenir
» leurs disciples. «

On indique dans cet *Essai* les sources où les auteurs lyriques peuvent puiser leurs sujets; on y parcourt les différens genres d'Opéra. On y remarque avec raison qu'une excellente Tragédie lyrique seroit le chef-d'œu-

vre de l'esprit humain. Qu'y a-t-il en effet de plus brillant, de plus enchanteur qu'un spectacle qui réunit les prestiges de tant d'arts différens, de la Poësie, de la Musique, de la Danse, de la Déclamation, la magnificence des fêtes, la diversité des tableaux, les charmes du merveilleux? Il seroit difficile d'imaginer rien qui fût plus capable d'attacher les regards & d'exciter la curiosité. Il n'y a qu'un point, mais le plus important de tous, auquel on n'a pu encore parvenir : c'est de faire concourir ces différens arts à l'ensemble & à l'unité de la pièce. Chaque Artiste, accoutumé à se regarder comme le seul objet intéressant, s'efforce d'usurper l'admiration exclusivement à tous les autres. Il arrive de là que ce spectacle n'est jamais qu'un composé monstrueux de parties brillantes, mais peu assorties, & par conséquent peu susceptibles de satisfaire l'homme délicat, l'homme de goût, qui cherche moins à être ébloui qu'intéressé. Ce n'est point assez de prescrire aux Poëtes l'unité de temps & d'action à l'exemple de l'auteur de cet *Essai*; il faut sur-tout exiger des

Muſiciens, des Danſeurs, des Acteurs, du Machiniſte, le rapport le plus unanime & le plus précis de chacun de leurs arts à l'action principale.

Au reſte, Monſieur, gardez-vous bien de croire que le ſpectacle de l'Opéra ſoit porté à un plus haut degré de perfection chez les Etrangers que parmi nous. » Chez eux l'Opéra » eſt une repréſentation de Théâtre, » dont la Muſique fait preſque ſeule » tous les frais. Car, quoi qu'en diſent » leurs panégyriſtes, le Poëme, bon » ou mauvais, n'eſt compté pour rien. » Les Acteurs ne ſe donnent pas même » la peine de jouer la ſcène. Ils auroient grand tort de ſe gêner; ce ſe» roit en pure perte; on ne les écoute » pas. Le Public, diſtribué dans des » loges ſouvent grillées, s'occupe de » toute autre choſe que du ſpectacle, » qui ne ſert que d'occaſion & de » prétexte pour réunir ceux qui » ont à traiter d'affaires ſérieuſes » ou gaies. Une femme dans ſa loge » reçoit compagnie comme dans ſon » appartement: elle y donne la colla» tion; elle y joue; il n'eſt rien qu'elle

» n'y fasse ou puisse faire. L'ariette
» seule est en possession de réveiller
» l'attention du public, qui, après l'a-
» voir entendue, reprend le cours de
» ses occupations diverses. Il n'y a dans
» ce Spectale aucune sorte d'intérêt.
» La danse n'y paroît que comme
» étrangère. Elle n'a aucune part à
» l'action : elle est tantôt placée dans
» les entre-actes, & tantôt reléguée à
» la fin de la pièce. Quel Spectacle !
» Quel nom lui donner ? Quel plaisir
» y peut-on prendre ? « Il paroît que les François au moins ont eu une idée de l'Opéra tel qu'il devroit être, & que les Etrangers n'ont pas même soupçonné que le Poëme est, pour ainsi dire, l'ame qui doit animer & réunir les autres parties de ce brillant Spectacle.

L'auteur rentre ensuite dans l'ancienne querelle sur les Musiques Françoise & Italienne : il s'efforce de prouver que nous avons véritablement une Musique. Il m'a toujours semblé plaisant que nous ayons besoin de preuves à cet égard après les chefs-d'œuvre des *Lullys* & des *Rameaux*. Ce qu'il y a peut-être de plus rai-

ſonnable à dire ſur cette matière, c'eſt qu'il eſt également extravagant de vouloir allier à des mots François des ſons deſtinés à l'expreſſion des paroles Italiennes ou Allemandes, ou de prétendre faire goûter à des Allemands & à des Italiens une Muſique qui ne peut vraiſemblablement s'adapter qu'au génie de la langue Françoiſe. En un mot, comme le dit très-bien l'auteur de cet *Eſſai*, *chacun doit ſe ſervir de ſa Muſique propre, comme il ſe ſert de ſa langue, & non de celle des Étrangers.*

Au ſujet de l'harmonie, on trouve des réfléxions très-ſenſées ſur l'abus des inſtrumens. » Ils n'ont été inven- » tés que pour imiter, remplacer, » ſoutenir la voix, & remplir les in- » tervalles du chant; & ce n'eſt qu'aux » dépens de nos plaiſirs, toujours fon- » dés ſur les loix de la nature, qu'on » en a étendu l'uſage au-delà des bor- » nes qu'elle leur avoit preſcrites. » Quand les inſtrumens ſe font enten- » dre ſeuls, qu'ils imitent la voix, & » ne cherchent point à exprimer ce » qu'elle ne pourroit point exprimer

» elle-même. Quand ils s'unissent à » elle, qu'ils la laissent toujours dominer (le premier rang lui est dû) » & qu'ils suivent tous ses mouvemens » sans se permettre aucun écart. Mais » on est bien loin aujourd'hui de cette » règle. La plupart des Compositeurs » ne connoissent plus cette belle simplicité, si énergique, si expressive, » qui est le langage de la nature : ils en » étouffent la voix par des sons artificiels, prodigués sans nécessité, dont » l'effet n'est qu'un bruit confus & barbare. Voilà l'abus de l'art, quand il » est entre les mains de gens sans » goût, & esclaves de la nouveauté.

» Les Artistes croient en imposer par » des traits multipliés & par des tours » nouveaux. Ils se trompent grossièrement. Ils ne font que déceler la » foiblesse de leur génie, la médiocrité de leurs talens & l'ignorance » profonde où ils sont des véritables » routes que la nature ouvre à ses » favoris.

» L'abus des instrumens a conduit » à l'abus de l'harmonie. La facilité » qu'on a eue à multiplier les sons

» artificiels par les inſtrumens, a donné le goût d'une prétendue harmonie, qui a fait oublier l'objet eſſentiel de la Muſique, & les ſeuls moyens qu'elle doit employer pour y parvenir. Que ſont toutes ces ſymphonies qui paſſent aujourd'hui pour les productions les plus parfaites de l'art? Ce ſont, je l'oſe dire, des monſtres que le mauvais goût a enfantés, & que la nature n'avouera jamais. Ces prétendus chefs-d'œuvre ne préſentent aucune image, n'expriment aucun ſentiment, & ne nous remuent par aucun endroit, ſi ce n'eſt par les oreilles, qu'elles frappent de cent manières différentes & toujours déſagréables.

Après de longs raiſonnemens contre l'Opéra-Comique, l'auteur eſpère qu'il en pourra déſabuſer les partiſans. Mais, ſuppoſé qu'ils s'obſtinent dans leur erreur, il déclare qu'alors il ne peut que les plaindre. » Ce ſont, » ajoute-t-il, des malades déſeſpérés » que les médecins doivent abandonner. Leur mal eſt incurable, à moins » que d'eux-mêmes ils ne s'éloignent

» de l'air infect qu'on reſpire au Théâ» tre lyri-comique, & ne reviennent » à l'Opéra fortifier leurs organes & » ſe purifier des ſouillures de la con» tagion qui flétrit leur cœur. « Toutes ces déclamations ne ſont-elles pas outrées ? Il eſt ridicule ſans doute de prétendre que la Muſique des *Lullys* & des *Rameaux* n'eſt pas réellement de la Muſique : mais n'eſt-il pas preſque auſſi biſarre de vouloir nous perſuader que les ouvrages des *Monſignys* & des *Grétrys* ſont déteſtables & doivent révolter tous les gens de goût ?

Cet *Eſſai* finit par des préceptes ſur l'art du chant, la déclamation, la danſe, les machines & les décorations. On y prouve ſans replique que le Gouvernement & l'honneur de la Nation ſont intéreſſés à la gloire de l'Opéra, & qu'il faut ſe hâter de détruire les autres Théâtres, à l'exception de *Polichinelle* & des Danſeurs de corde, que l'on veut bien, par grace, laiſſer encore pour le peuple & les enfans. Voilà, ce me ſemble, le fanatiſme de la Muſique Françoiſe

poussé à son dernier période, & ce fanatisme est bien destructeur. Pour moi, je desirerois un peu plus de tolérance.

Les réfléxions dont je viens de vous rendre compte, Monsieur, occupent près de la moitié du premier Volume, & sont à peu près ce qu'il y a de plus intéressant dans ce Théâtre. L'auteur nous donne ensuite huit Opéra de sa façon, dont aucun n'a été mis en musique. Le premier a été fait en trois jours, le second en huit, & les autres n'ont guères plus coûté; on le voit bien. Parmi ces Opéra, il en est quelques-uns dont les sujets m'ont paru très-heureux, comme *Antiope* & *Sapho*; mais l'exécution m'a toujours paru foible & le style peu lyrique.

Lucie, ou les Parens imprudens, Drame en cinq actes & en prose, représenté sur le Théâtre de Bordeaux le 14 Mars 1772; par M. Collot d'Herbois, Comédien du Roi dans la Troupe de Mgr le Maréchal Duc de Richelieu;

à Bordeaux chez Chappuis & Philippot, Imprimeurs-Libraires.

QUOIQUE les Drames en prose paroissent aisés à faire, ils exigent néanmoins le choix du sujet, un plan, l'art de dialoguer, de la vérité, du naturel, & sur-tout beaucoup de sentiment. Il y a bien peu d'écrivains parmi nous qui réunissent toutes ces qualités: aussi peut-on dire, à notre honte, que, bien loin de produire des Tragédies passables, nous avons même très-peu de bons Drames en prose. Les uns, comme l'auteur du *Père de Famille*, commencent par des élégies lamentables dès la première scène, & sont réduits à des convulsions dans le reste de la Pièce; les autres nous embarrassent l'esprit d'un tas d'aventures & d'incidens romanesques, nous donnent du fracas au lieu de pathétique, & ne font que nous étourdir en voulant nous toucher. M. *Collot d'Herbois*, auteur de la Pièce que je vais vous faire connoître, a été plus heureux. Le plan de son Drame est à la vérité un peu surchar-

gé; mais il n'eſt point embrouillé; il ne faut qu'une attention médiocre pour en ſuivre l'intrigue & les développemens.

M. & Mad^e^ *de Franceval*, dont le vrai nom eſt *Vorcelles*, ſe ſont mariés il y a dix-huit ans ſans l'aveu de leurs parens, & ont quitté la maiſon paternelle. Ils ont une fille accomplie pour les qualités de l'ame & les agrémens extérieurs. Ils l'ont promiſe en mariage à M. *de Saint-Fleuriſſe*, homme honnête, auquel ils ont les plus grandes obligations, & qui eſt parti pour entreprendre de les réconcilier avec leurs parens. Mais le penchant de la jeune *Lucie* l'avoit décidée en faveur d'un Officier, nommé *de Fontreuil*; cet Officier s'introduit, avec un Grenadier de ſon Régiment, en qualité de Domeſtiques dans la maiſon de M. *de Franceval*; il ſe fait appeller *Germain*; & le Grenadier, qui paſſe pour ſon oncle, prend le nom de *Francœur*.

Dans le premier acte, on attend M. *de Saint-Fleuriſſe*. Madame *de Franceval* découvre à ſa fille le ſecret de ſa

naissance, & lui parle de l'époux qu'elle lui destine. *Germain*, dévoré d'inquiétudes, fait tenir, par *Francœur*, une lettre à *Lucie*, & lui demande un moment d'entretien pour prendre des mesures convenables à leur situation.

Acte II. Le Valet de M. *de Saint-Fleurisse* annonce la prochaine arrivée de son Maître. *Francœur* veut le faire parler, & n'en peut rien apprendre. *Germain* fait apprêter une chaise de poste ; & en cas que *Lucie* accepte le parti qu'il va lui proposer, il charge *Francœur* de deux lettres ; l'une est pour Madame *de Franceval* ; il lui découvre son nom, son amour & ses prétentions : l'autre est pour *Saint-Fleurissè*, qu'il invite à venir lui disputer *Lucie* l'épée à la main, sur les neuf heures du soir, au bout du parc, à l'entrée du bois.

Acte III. *Lucie* convient avec *Germain* qu'elle va tout tenter pour faire changer de résolution à sa mère ; & que, si elle n'y peut parvenir, il la conduira à l'entrée du bois chez une femme qui l'a nourrie. *Saint-Fleurisse* est arrivé ; il explique comment il a

réussi dans sa négociation, & déclare que M. *de Fontreuil* desire ardemment d'embrasser sa fille, Madame *de Franceval*, *Lucie* sa petite fille, & de leur pardonner à tous. Il ajoute néanmoins qu'un de ses parens, qui ne lui a pas donné de ses nouvelles depuis quatre mois, lui cause le plus vif chagrin. Madame *de Franceval* s'écrie que ce ne peut être que son frère. *Saint-Fleurisse* répond qu'en effet il étoit ci-devant l'unique héritier de M. *de Fontreuil*, mais qu'actuellement ses prétentions doivent être bien différentes. *Lucie* reste seule avec sa mère; elle lui apprend la répugnance invincible qu'elle a pour le mariage qu'on lui propose. La douleur de Madame *de Franceval* est égale à sa surprise; mais elle ne se laisse point fléchir. *Lucie* la quitte, &, quelques minutes après, on vient annoncer qu'elle a disparu en même-temps que *Germain* & *Francœur*. On remet à Madame *de Franceval* la lettre que *Germain* a laissée pour elle.

Acte IV. La scène est à l'entrée du bois dans la maison de la Nourrice

de *Lucie.* On attend la réponse de Madame *de Franceval. Francœur* vient dire qu'il faut qu'on ait retenu le païsan qui l'a portée, mais qu'il a apperçu M. *de Saint-Fleurisse* à une portée de fusil du village. Désespoir de *Lucie*, qui reproche à *Germain* d'avoir abusé de sa crédulité. Elle veut chercher dans un couvent un asyle contre ses séductions & les poursuites de ses parens. *Germain* lui répond, avec toute la chaleur & l'éloquence de l'amour le plus tendre. » Oui, vous » vous éloignerez d'un monde que je » déteste; vous renoncerez à moi, » mais je ne renoncerai jamais à vous; » vous ne chercherez cet asyle, vous » ne vous y ensévelirez que pour y » pleurer ma perte; vous m'avez ré» duit à la nécessité de ne pouvoir » exister sans vous. Vous m'accusez » d'artifice.... Je dois vous donner » de ma foi un témoignage aussi irré» prochable qu'elle même; je veux » ôter à vos persécuteurs jusqu'au » pouvoir de vous forcer à m'oublier. » Vous êtes à moi; rien que la mort » ne peut me séparer de vous; je

» n'aurai jamais d'autre épouſe, j'en » atteſte l'honneur. . . . . le Ciel . . . . » il eſt témoin de mes promeſſes, qu'il » en ſoit le garant, qu'il me puniſſe » ſi je manque à mes ſermens; la pré» ſence de l'Etre ſuprême qui m'en» tend, ſuffit pour les rendre ſacrés : » c'eſt devant lui, c'eſt en préſence de » ces gens vertueux, amis de la vérité, » que je jure de mourir votre époux; » ils ſont les témoins d'une union que » notre volonté & notre conſcience » doivent rendre indiſſoluble. Qu'on » vienne actuellement vous arracher » de mes bras; que cet homme qui fait » valoir ſes ſervices pour vous méri» ter, ſe préſente; que vos parens » viennent réclamer leurs droits ty» ranniques; je leur obéïrai, votre » père eſt devenu le mien, mon reſ» pect ira juſqu'à ne pas lui réſiſter; » mais je m'immole à ſa vue. . . . à vos » pieds. . . . . Mon ſang ſera le ſceau » de notre hymen, j'expirerai en vous » embraſſant, en vous nommant mon » épouſe. . . . . *Lucie* . . . . vous ne re» fuſerez pas des larmes au ſouvenir » du ſacrifice que vous aura fait l'a» mour. «

Francœur, ſous prétexte qu'il y a des voleurs aux environs, & qu'il eſt néceſſaire d'y faire une viſite, tire ſon Maître à l'écart. *Germain* témoigne de l'inquiétude :

GERMAIN.

Eh bien ! qu'as-tu donc à me dire ?

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Comment ! Têtebleu, Monſieur, eſt-ce que vous avez oublié ? . . .

GERMAIN.

Quoi donc ?

FRANCŒUR.

Et, Monſieur *de Saint-Fleuriſſe*, ce que vous m'avez donné pour lui remettre ?

GERMAIN, *avec lenteur & réflexion.*

Ah ! . . . . Eh bien, viendra-t-il ?

FRANCŒUR.

Il n'y manquera ſûrement pas.

GERMAIN.

Il viendra.... Comment as-tu fait ?

FRANCŒUR, *vivement.*

Bien, à ravir ! Dans le moment qu'il entroit au Village, comme je vous ai dit, vous ſçavez bien....

GERMAIN.

Oui, après ?

FRANCŒUR.

Un homme que j'avois inſtruit en le payant, & qui m'a rapporté tout mot pour mot, lui a remis votre Lettre.

GERMAIN.

Enſuite.

FRANCŒUR.

Enſuite... Sçavez-vous bien qu'il n'eſt pas fait comme les autres, cet homme là ? Il a été d'abord étonné,

& puis il a envoyé son Valet-de-chambre au Château.... A la fin il a promis, d'un air de pitié, qu'il viendroit au rendez-vous.

GERMAIN.

Il viendra?....

FRANCŒUR.

Il ne faudroit pas, morbleu, qu'il arrivât le premier; si vous voulez, je vais prendre le devant.

GERMAIN.

Nous avons encore une heure.... une heure.... Ah, *Lucie!* comment la quitter? Je lui persuaderai que je vais chez son père, me jetter à ses pieds, faire un dernier effort..... Est-ce que *Saint-Fleurisse* ne sera pas seul?

FRANCŒUR.

Pardonnez-moi, il l'a promis.

GERMAIN.

Eh bien, je n'aurai pas besoin de toi.

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Vous n'aurez pas beſoin de moi ? Pouvez-vous me faire un tel affront?... Ah ! Monſieur.... *Francœur* ne vous ſuivroit pas ?

GERMAIN.

Mais, s'il eſt ſeul ?

FRANCŒUR, *réfléchiſſant.*

S'il eſt ſeul.... il eſt vrai qu'il ne faut pas aller deux pour en tuer un.... S'il pouvoit amener ſon *René*... Ah ! bon, cela n'a pas ſervi.... Il ſe battroit de gré ou de force. Ah, rage ! ah, tonnerre ! Tenez, Monſieur, vous avez beau dire, je ne reſterai pas là.... Je me battrai avec le premier venu..... Et s'il alloit vous tuer.... Ah !.... vous verriez pour lors....

GERMAIN, *avec douleur.*

S'il me tue, mon ami..... je ne ſerai plus malheureux, J'exige de toi

un ſervice d'une autre nature ; il faut dérober à *Lucie* la connoiſſance de notre combat ; il faut qu'elle n'en ait pas le moindre ſoupçon. . . . . . Si je péris. . . . . tu reparoîtras ici. . . . . . avec un air tranquille. . . . .

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Avec un air tranquille !

GERMAIN.

Ecoute-moi donc ; tu remettras à *Lucie* mon portrait, le voilà. . . . Tu la prieras de le garder. . . . . tu diras que j'ai été chez ſon père. . . . . que je me ſuis éloigné pour quelque temps ; que je compte ſur ſa conſtance. . . Tu iras enſuite trouver *Saint-Fleuriſſe.*

FRANCŒUR.

Ah ! . . . . à la bonne heure.

GERMAIN.

Tu l'aſſureras que je ne le haïſſois point ; que je n'étois ennemi que de ſon bonheur.

FRANCŒUR.

Je ne me chargerai point de cela.... Monſieur, je ne vous le promets point...... Ne m'en parlez pas ; ſi vous êtes mort, qu'ai-je beſoin de vivre ? .... Moi..... je vous aime, *Saint-Fleuriſſe* me tuera auſſi, ou je vous vengerai ; voilà tout ce que je peux faire pour vous.... Mais cela n'arrivera pas..... j'ai un preſſentiment....ne prévoyons pas les choſes d'avance ; tenez, rentrez ; peut-être Mademoiſelle *Lucie* eſt inquiette.... Vous n'avez qu'une heure....,

GERMAIN.

Eh bien, ſoit... Je ne te dis plus qu'un mot..... Songe que j'adore *Lucie* ; que je lui adreſſerai mon dernier ſoupir, & que je ſouffrirois, même après le trépas, ſi je lui cauſois le moindre chagrin...... Que cette réfléxion ſerve à te rendre circonſpect..... Obſervons-nous avec ſcrupule, qu'il ne nous échappe pas un mot qui puiſſe nous trahir..... Je vais

peut-être la voir pour la dernière fois.....

FRANCŒUR, *les larmes aux yeux.*

Je veux auparavant faire ma ronde ici autour....... On ne sçait pas ce qui peut arriver..... Mon cher Capitaine..... mon frère..... mon Maître.... mon père, accordez-moi une grace.... ne me la refusez pas.... Je serai content, souffrez que je vous embrasse.

GERMAIN, *attendri.*

Ah, mon ami! mon cher *Francœur*, tu m'ôterois un plaisir si tu ne le faisois pas..... Pourquoi hésitois-tu? Suis-je plus que toi?.... Peut-être moins; la fortune & les dangers de notre état ne sont-ils pas les mêmes pour tous les deux?..... Mon ami, nous sommes deux hommes..... Si la vanité & l'ignorance ont établi entre nous d'autres distances que celles qui subsistent entre le vice & la vertu, l'humanité qui nous rapproche, le zèle qui t'attache à ma destinée, ton désintéressement,

sintéressement & la bonté de ton cœur, me rendront toujours glorieux de t'appeller mon égal.

Acte V. *Germain* persuade à *Lucie* qu'il va chez ses parens, & qu'il viendra à bout de l'obtenir. Il court au rendez-vous qu'il a donné à son rival. *Saint-Fleurisse* est attaqué par des voleurs : *Francœur* vient à son secours & les met en fuite.

SAINT-FLEURISSE, *très-froidement en appercevant Germain.*

Vous voilà donc à la fin, Monsieur, embrassez-moi.

GERMAIN.

Mais, Monsieur, songez-vous ?...

FRANCŒUR, *brusquement.*

Embrassez, embrassez-le toujours : qu'est-ce que cela fait ? Cela n'empêchera rien.

GERMAIN.

Ne sçavez-vous pas, Monsieur,

pourquoi vous venez ? Eloignons-nous.

SAINT-FLEURISSE.

Non, non, restons ici, nous sommes fort bien.

GERMAIN.

Mais, Monsieur . . . . .

SAINT-FLEURISSE, *d'un ton imposant.*

Mais, jeune homme, écoutez-moi; je vous parle au nom de ceux dont l'autorité doit imposer un frein à vos déreglemens. M'avez-vous cru aussi étourdi que vous ? Pensez-vous que je vienne ici pour attenter à vos jours ? Vous avez besoin de vivre, pour vous connoître & pour vous repentir.

GERMAIN.

Mais vous me parlez d'un ton...

FRANCŒUR.

Il vous insulte.

GERMAIN.

Monſieur, voulez-vous ajouter des affronts ?.....

SAINT-FLEURISSE, *avec énergie.*

Puiſſiez-vous rougir de tous ceux dont vous vous êtes couvert !..... Puiſſiez-vous connoître vos torts envers M. *de Fontreuil*, pour les réparer !..... Puiſſe la voix gémiſſante d'un vieillard qui vous a élevé, parvenir juſqu'à votre cœur ! Vous rappellez-vous ſes bontés ? Etes-vous capable d'apprécier ſes bienfaits ? Entendez-vous les accens douloureux de ſon déſeſpoir ?..... Etes-vous pénétré de ſes plaintes & de votre ingratitude ? Ne vous ſentez-vous pas indigne de jouir d'un titre qu'il vous a laiſſé uſurper ?

GERMAIN.

Quel titre ai-je donc uſurpé ?

SAINT-FLEURISSE.

C'eſt le ſecret qui me reſte à vous apprendre ; il n'eſt point votre père : c'eſt la bonté de ſon cœur, c'eſt l'amitié qu'il conſervoit pour un frère malheureux & plein d'honneur, dont vous êtes le fils, qui l'a porté à vous adopter, pour remplacer celui qu'il venoit de perdre. Le père qui vous a donné l'être, mourut ſans fixer votre ſort ; il ſeroit déplorable, ſi la main bienfaiſante de votre oncle n'eût porté à votre indigence des ſecours dont vous l'avez indignement récompenſé ; c'eſt à vous qu'il ſacrifioit la fortune de deux enfans qui l'aiment & le chériſſent.

GERMAIN.

Ah, que m'apprenez-vous !.... M. *de Fontreuil* n'eſt pas mon père ?... Voilà ce qu'on m'avoit écrit, & que je ne pouvois comprendre.... Quels ſont donc ſes enfans ?

SAINT-FLEURISSE.

Frémiſſez de les connoître, trem-

blez à l'aspect du précipice d'où je viens vous tirer; la mère d'une amante aussi imprudente que vous, est sa fille; Madame *de Franceval* est cette *Julie* dont vous avez tant entendu parler; son mari est *Vorcelles*, l'auteur de la malheureuse histoire qui a coûté tant de larmes à M. *de Fontreuil*.

GERMAIN.

Qu'entends je! ... Est-il possible! Ah, Monsieur, que je suis coupable!

SAINT-FLEURISSE, *d'un ton très-pathétique & très-noble.*

Voyez l'abime où vous entraîniez une jeune innocente que vous avez séduite. Quels seroient vos crimes, si elle n'eût résisté aux projets extravagans que le délire d'une imagination fougueuse vous aura fait lui proposer: j'ai sçu, malgré vos précautions, qu'elle étoit ici; sa candeur, la vertu de ses parens, qui sont les vôtres, m'a rassuré sur les dangers que couroit la sienne. Ils

vont paroître, ces gens à qui vous avez causé tant d'allarmes ; oserez-vous soutenir leur présence ?....... Osez-vous soutenir la mienne ? Armez donc à présent votre bras contre moi, jeune insensé ! Avez-vous songé, en venant vous battre, que la mort pouvoit être la punition de vos erreurs ? Descendez au fond de votre ame ; reconnoissez-vous ; ingrat & barbare envers un bienfaicteur que vous deviez adorer, infidèle à des devoirs sacrés que vous deviez remplir, séducteur d'une innocence que vous deviez respecter, cherchant à ôter la vie à un homme qui vous aime & vous plaint, malgré la soif que vous aviez de son sang : malheureux, est-ce dans cet état que vous pouviez vous exposer à mourir ? Criminel & méprisable aux yeux des hommes, comment auriez-vous supporté l'examen rigoureux & les regards sévères de la Divinité ?

Dans les dernières scènes, *Saint-Fleurisse* cède *Lucie* à *Germain* ; M. & Madame *de Franceval* arrivent au même instant, reconnoissent *Fontreuil*

pour leur parent, se laissent fléchir, & consentent à son union avec *Lucie*.

Cette Pièce a le principal mérite qu'on doit exiger dans un Drame, c'est-à-dire beaucoup d'intérêt. Elle a eu du succès à Bordeaux, & je ne doute pas qu'elle n'en eût aussi dans la Capitale, si nos Comédiens la mettoient au Théâtre. Il seroit cependant à souhaiter que l'auteur la débarrassât d'un assez grand nombre d'accessoires, comme les discours de la Nourrice, de la Femme-de-chambre, du Valet de *Saint-Fleurisse*, & du chef des Voleurs. Je voudrois aussi qu'il ôtât quelques expressions triviales; *le papa*, *la petite femme*, *la petite cousine*, &c. On a bien fait de lui conseiller de retrancher à la représentation la plupart des morceaux où il a fait mettre des guillemets: il auroit dû les supprimer même à l'impression. J'ai été choqué sur-tout *des efforts que fait l'ame de Lucie pour s'accoutumer aux évènemens singuliers qui semblent contredire la réalité de son être & confondre la vérité de son existence*; c'est là ce qu'on appelle du galimatias.

Mais les défauts qui déparent ce Drame sont très-aisés à corriger, & n'empêchent pas que ce ne soit un des meilleurs ouvrages qu'on nous ait donnés dans ce genre : les caractères en sont variés & bien tracés. Celui de *Françœur* principalement doit beaucoup plaire, par la franchise, la gaîté & le ton brusque, qui conviennent si bien à un Grenadier.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Juillet 1772.

LETTRE V.

Histoire de Photius, Patriarche Schismatique de Constantinople, suivie d'observations sur le Fanatisme ; par le P. Ch. F. ; un vol. in-12. *de 350 pages ; à Paris chez Edme, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.*

Si, dans le recueil des annales du monde, on cherche moins l'histoire

de la naissance, des progrès & de la chûte des Empires, que les spectacles frappans qu'offre l'énergie des passions, l'ouvrage dont vous venez de lire le titre, Monsieur, doit singuliérement exciter votre curiosité. *Photius*, allié au sang impérial de Constantinople, usurpateur du Siège Patriarchal de cette Ville, le premier auteur du schisme des Grecs, qui a joué un si grand rôle dans l'Eglise & dans l'Etat, un des hommes les plus savans & les plus extraordinaires qui aient jamais paru, méritoit assurément une Histoire particulière; & l'on ne peut assez s'étonner qu'aucun écrivain ne se soit pas saisi de cet objet intéressant. La personne de *Photius* n'est connue que par les traits dispersés dans les écrivains soit profanes, soit ecclésiastiques qui ont eu occasion de parler de lui & de son schisme. Ce sont ces traits que le P. *Ch. F.* a recueillis pour en former le tableau du plus fier, du plus cruel & du plus indomptable des Schismatiques. Neuf Papes, cinq Conciles, six Patriarches épuisèrent leur zèle & leur autorité

pour le soumettre ; rien ne put fléchir son orgueil, ni réfréner son ambition.

Le P. *Ch. F....* débute par donner une idée de l'Empire Grec, tel qu'il étoit dans le temps que *Photius* conçut le projet d'élever Autel contre Autel. Après la mort de l'Empereur *Théophile*, en 842, les rênes du gouvernement passèrent dans les mains de l'Impératrice *Théodora* sa veuve, à cause du bas âge de *Michel III* son fils. Cette Princesse devoit présider au Conseil de Régence établi par *Théophile*, & composé des premiers Seigneurs de l'Etat; mais *Bardas*, frère de *Théodora*, à force de crimes & d'intrigues, parvint à s'emparer de toute l'autorité. Il prit sur son pupille l'ascendant que prend une ame ferme sur un esprit foible. Il se fit donner les plus brillantes Charges de la Cour ; il y fit joindre le titre de *César*, & bientôt il fut le seul maître de l'Empire. *Bardas* devint éperdûment amoureux de sa belle-fille, épouse de son fils, réussit à la séduire, &, pour jouir en paix de cet infâme commerce, il

osa répudier sa femme. Le scandale étoit public, & le Patriarche n'étoit pas homme à trahir les obligations de sa place. C'étoit *Ignace*, fils du foible *Michel Rangabé*, Empereur, que *Léon l'Arménien* avoit précipité du Trône : Prélat recommandable par les vertus & les connoissances que demande un grand Siège. « Il étoit sim-
» ple & ouvert, ne voyant & ne con-
» noissant que deux choses, son Dieu
» & ses devoirs : génie ferme & sans
» foiblesse, aussi ennemi des bassesses
» de l'intérêt que des fourberies de
» l'intrigue ; incapable même de ces
» ménagemens & de ces complaisan-
» ces qui sauvent la vertu du pré-
» tendu ridicule & la rendent suppor-
» table à la Cour ; enfin, ce fut une
» de ces ames choisies, que la sagesse
» de Dieu se plaît de temps en temps
» à montrer aux hommes, pour leur
» apprendre jusqu'à quel degré peu-
» vent s'élever les forces humaines
» soutenues de la grace divine ».

Ignace fit d'abord tout ce que le zèle put lui inspirer pour engager *Bardas* à vaincre sa passion criminelle.

Le Prince n'y fit aucune attention, & même, le jour de l'Epiphanie, il osa se présenter à la sainte Table. Mais le Patriarche lui refusa publiquement la communion; *Bardas* indigné mit la main sur la garde de son épée & menaça *Ignace* de l'en percer; le Prélat intrépide menaça à son tour le *César* de la colère céleste qui, pour le punir, pouvoit tourner contre lui-même la pointe de son glaive; *Bardas* se retira, résolu de tirer de cet affront une vengeance éclatante. « En ce temps » vivoit à la Cour un homme d'une » naissance illustre, d'un génie supé» rieur, éloquent, ambitieux, en qui » il semble que la nature ait voulu » éprouver toute l'étendue de ses for» ces par le concours des qualités, » tant bonnes que mauvaises, qu'elle » avoit mises en lui.... Il avoit tout » le phlegme & l'activité, l'élévation » & la souplesse, nécessaires pour rem» plir une première place & pour » jouer un premier rôle sur un grand » théâtre. Son extraction donnoit un » grand relief à ses autres qualités: » Le Patriarche *Taraise* étoit son grand

» oncle. *Arsaber*, son autre oncle, » avoit épousé *Calomarie*, sœur de » *Théodora* & de *Bardas*. Il avoit fait » usage de cette profondeur de génie » auquel aucun genre de science n'é» toit ni inconnu, ni étranger, soit » dans les affaires d'Etat qui lui avoient » été confiées, soit dans les négocia» tions dont il avoit été chargé au» près des Puissances étrangères, en » qualité d'Ambassadeur. Il possédoit » alors deux Charges à la Cour, celle » de premier Ecuyer & celle de Se» crétaire d'Etat : d'ailleurs, il étoit » bien fait de sa personne, & joignoit » à un maintien agréable, un air riant, » des manières douces, beaucoup de » politesse & de gravité. Cet assem» blage des qualités brillantes, unies » aux solides, lui avoit acquis l'ami» tié de tous ceux qui le connois» soient. Tel fut le personnage sur le» quel *Bardas* jetta les yeux pour exé» cuter ses projets de vengeance con» tre le Patriarche ».

Ignace, accusé d'avoir conspiré contre l'Empereur, est chassé de son Siège & relégué dans l'isle de Thérébinthe;

& tout-à-coup *Photius* passe de l'état de laïque sur le Trône de l'Eglise de Constantinople. *Ignace*, réduit aux dernières extrémités, manquant de tout, chargé de fers, fut transporté d'exil en exil, sans jamais vouloir accorder la démission qu'on lui demandoit, ou signer l'accusation intentée contre lui. *Photius*, en possession de sa dignité, assemble un Concile dans l'Eglise des Apôtres, où il prononce une Sentence de déposition & d'anathême contre *Ignace*. *Photius* sent que, pour cimenter son usurpation, il a besoin de l'aveu du Pape. Il lui mande qu'*Ignace*, accablé de vieillesse & d'infirmités, a quitté son Eglise pour habiter un Monastère, & que lui *Photius* lui rend ses hommages, en lui faisant part de son avènement au Trône Patriarchal. *Nicolas I*, qui occupoit alors la Chaire de S. *Pierre*, Pontife éclairé, députa des Légats à Constantinople pour savoir la vérité. Ces Légats, gagnés par les caresses de la Cour & par les présens de *Photius*, trahirent indignement leur ministère. Ils assemblèrent

un Concile dans l'Eglise des Apôtres. *Ignace* y comparut avec cet air de dignité que donne l'innocence. Il confondit son adversaire, ferma la bouche aux Légats, & déconcerta le Concile, qui néanmoins lui fit arracher le Pallium, confirma la Sentence de sa déposition, & déclara *Photius* son successeur légitime. Tout avoit réussi; mais *Ignace* vivoit, & l'usurpateur redoutoit toujours sa vertu & son intrépidité. Il forma le projet de le faire assassiner. Le Saint, déguisé en pauvre, s'échappa comme par miracle & prit la fuite. Un tremblement affreux qui ébranla les fondemens de la Ville, épouvanta tellement l'Empereur & le Peuple, que pour, appaiser la vengeance du ciel, *Ignace* fut rappellé & obtint la permission de vivre en paix dans un Monastère.

Cependant *Nicolas I*, informé par un député secret de la conduite & des crimes de *Photius*, résolut de secourir l'innocence opprimée; il envoya de nouveaux Légats avec des lettres très-pressantes pour l'Empereur. La Cour avoit changé de face,

Un nouveau favori avoit supplanté *Bardas*, l'appui de *Photius*; *Basile le Macédonien*, par son habileté dans les exercices qui demandent de la force & de la souplesse, étoit parvenu rapidement à la plus haute faveur. Son élévation, aussi éclatante qu'inattendue, enflamma la jalousie de *Bardas* qui résolut de le perdre. *Basile*, instruit des dispositions de son rival, le prévint; il l'assassina du consentement de *Michel*, à qui l'on avoit persuadé que *Bardas* en vouloit à son Trône & à ses jours. L'Empereur, pour récompenser ce service signalé, associa *Basile* à l'Empire.

Photius, irrité des démarches que le zèle inspiroit à *Nicolas* contre lui, ne garda plus de mesures; il excommunia publiquement le Pape, lui rendit anathême pour anathême, & prononça la Sentence de sa déposition: il alla plus loin; il jetta les premières sémences du schisme en accusant l'Eglise Latine d'avoir corrompu l'intégrité du Symbole apostolique par l'addition de la formule qui exprime la procession du Saint-Esprit des deux

premières Personnes de la Trinité. Son triomphe dura peu. *Basile*, informé que l'Empereur vouloit se défaire de lui, l'assassina lui-même & & s'empara de l'Empire. Le premier acte de son autorité fut de chasser l'usurpateur du Siège Patriarchal, & de le reléguer dans le Monastère de Scepte pour le punir des violences & des horreurs qu'il s'étoit permises contre les partisans d'*Ignace*. *Basile* fit partir un vaisseau qui ramena cet illustre persécuté & le replaça sur son Siège, aux acclamations du Peuple & des Grands. Le Pape *Adrien*, successeur immédiat de *Nicolas*, instruit de cette heureuse révolution, envoya ses Légats qui assemblèrent un Concile dans les galeries hautes de Sainte *Sophie*. *Photius*, après des citations réitérées, comparut avec un air d'assurance & de modestie qui convenoit à une meilleure cause. Il ne répondit à toutes les sommations de l'assemblée que par un silence obstiné, & en s'appliquant les passages de l'Evangile sur J. C. cité devant les Tribunaux de Jérusalem. Le Concile, après avoir

épuisé toutes les voies de douceur, prononça enfin l'anathême contre *Photius*, le qualifiant d'usurpateur, de schismatique & de faussaire. Cet homme ne se laissa point abattre ; il eut recours à ses talens & à son éloquence pour regagner les bonnes graces de l'Empereur ; il lui écrivit une lettre où il se plaint à ce Prince de la rigueur de son exil avec les couleurs les plus touchantes. « Ecoutez, dit-il, » très-clément Empereur, je n'allè» gue pas maintenant notre ancienne » amitié, ni les sermens terribles, ni » les promesses, ni l'onction sacrée » & le couronnement, ni les sacrés » mystères que vous avez reçus de » mes mains, ni l'onction spirituelle » de votre fils ; je ne dis rien de » tout cela, je ne vous propose que » les droits communs de l'humanité. » Tous les hommes, Grecs & Bar» bares, ôtent la vie à ceux qu'ils con» damnent à mort ; mais ceux qu'ils » veulent laisser vivre, ils ne les for» cent point à mourir par la faim & » par mille autres maux.... On ne » nous laisse de vie que ce qu'il faut

» pour ſentir nos maux : ainſi nous
» ſouffrons ce que la mort a de plus
» douloureux, ſans recevoir la ſeule
» conſolation qu'elle nous donne, qui
» eſt de finir les ſouffrances. Faites y
» réfléxion, Seigneur, & ſi votre conſ-
» cience ne vous reproche rien, ajou-
» tez à nos peines ; ſi elle vous con-
» damne, n'attendez pas ce jugement,
» où le repentir eſt inutile. Souvenez-
» vous que vous êtes homme quoi-
» qu'Empereur, que vous portez la
» même chair que le commun des hu-
» mains, que nous avons le même
» maître, le même créateur, le même
» juge. Je ne vous demande ni des
» dignités, ni de la gloire, ni de la
» proſpérité, mais ce que les Barba-
» res ne refuſent pas à leurs eſclaves,
» de mener une vie qui ne ſoit pas
» pire que la mort, ou d'être promp-
» tement délivré de ce corps mortel ».
Il ſaiſit enſuite habilement le foible de l'Empereur. La manie de ce Prince étoit de cacher la baſſeſſe de ſon extraction par des deſcendans illuſtres adroitement imaginés. *Photius* compoſa une fauſſe hiſtoire généalogique

en forme de prophétie, dans laquelle, par une longue ſuite d'ayeux auxquels il donnoit des noms ſuppoſés, il faiſoit deſcendre *Baſile* du fameux *Tiridate*, Roi d'Arménie. Cette groſſière impoſture ſéduiſit l'Empereur; il rappella *Photius*, qui ſçut ſi bien lui plaire & le flatter, qu'en peu de temps il eut plus de part que perſonne à ſa confiance & à ſon amitié. Dans ces circonſtances *Ignace* mourut. *Photius* remonta ſur le Siège de Conſtantinople. *Jean VIII*, à qui la molleſſe de ſon caractère a fait donner le ſurnom de la *Papeſſe Jeanne*, avoit beſoin des ſecours de l'Empereur pour ſe maintenir contre les Barbares; il conſentit à pardonner la première intruſion de *Photius*, à condition qu'il en recevroit l'abſolution en plein Concile. Le nouveau Patriarche, en traduiſant les inſtructions des Légats, eut grand ſoin d'omettre cette clauſe humiliante; il fut purement & ſimplement confirmé dans ſa place par l'autorité apoſtolique. Le Pape, informé de la prévarication de ſes Légats, députa *Marin*, Diacre de l'Egliſe Ro-

maine, homme ferme & à l'abri de toutes les ſéductions. Il commença par exécuter ſa commiſſion contre *Photius* avec tant de fermeté, que l'Empereur, violant la majeſté de la légation, le fit mettre aux fers, d'où il le tira peu après pour le renvoyer à Rome. Le Pape, ſortant enfin de ſon caractère d'indolence, aſſembla un Concile; il anathématiſa *Photius* & confirma toutes les Sentences de ſes prédéceſſeurs. *Marin*, ſucceſſeur de *Jean*, *Adrien III*, *Etienne V*, adoptèrent les mêmes principes, & refusèrent conſtamment de communiquèr avec *Photius*.

Santabaren, l'ami & l'appui de l'uſurpateur auprès de *Baſile*, indigné des railleries de *Léon*, fils aîné de l'Empereur, qui le lui peignoit comme un hypocrite, perſuada au père, pour ſe venger, que *Léon* avoit réſolu de l'aſſaſſiner. *Baſile*, ſur cette fauſſe imputation, confina le jeune Prince dans une étroite priſon. La mort de *Baſile* l'en ayant tiré, il monta ſur le Trône de l'Empire, chaſſa *Photius* de ſon Siège, & conféra cette éminente di-

gnité à *Etienne* ſon frère. *Photius* ne ſurvêcut pas long-temps à cette nouvelle diſgrace ; du moins il ne parut plus ſur la ſcène. Jamais homme ne fit mieux voir juſqu'où peut ſe porter l'extrême ambition, & de quels attentats eſt capable une ame qui en eſt dévorée. Il n'eſt aucune eſpèce de perſécution, de tourmens & de cruautés, que cet homme n'ait fait ſouffrir dans le temps de ſa proſpérité à tous ceux qui refusèrent de le reconnoître ; jamais un crime ne lui coûta quand il put ſervir à l'affermir dans ſon uſurpation. Il étoit né avec un génie ſupérieur & des vues immenſes ; il avoit toutes les qualités des grands hommes ; mais l'envie de s'élever, de ſe ſoutenir dans ſon élévation & de ſe relever de ſes chûtes, lui fit commettre des atrocités que l'on ne peut attendre que d'un ſcélérat déterminé.

Malgré ces horreurs, *Photius* eſt plus connu par ſes travaux littéraires que par ſon uſurpation & par ſes crimes. Ce Sçavant liſoit tout, & faiſoit des extraits raiſonnés de tout ce qu'il liſoit. Il eſt étonnant combien

les précieux restes qu'il a sauvés des débris des sciences & des siècles ont répandu de jour & de lumière sur les écrits qui sont venus jusqu'à nous. L'éloquence, la poësie, la grammaire, la philosophie, la théologie : aucune connoissance ne lui a échappé; la médecine & la politique n'ont rien eu de caché pour lui; &, si l'on excepte les écrits qu'il a composés contre l'Eglise, tous les autres sont dignes de l'immortalité. On y voit briller, dit l'Auteur, toutes les ressources de l'érudition & souvent les finesses de la dialectique avec tout le feu du génie & de l'éloquence : au sçavoir le plus étendu, au jugement le plus exquis, à la critique la plus cultivée, il joint une grande netteté dans la diction. Rien de plus solide que ses raisonnemens, de plus élevé que ses pensées, de plus châtié que son élocution, de plus noble que ses sentimens. Celui de ses ouvrages qui lui a acquis le plus de célébrité & qui a immortalisé sa gloire parmi les Sçavans, c'est sa *Bibliothèque*, ou idée sommaire & générale de tous les li-

vres qu'il avoit lus. Il s'étoit livré à ce genre de travail dans le loisir que lui laissoient ses occupations politiques, soit comme Sécrétaire d'État, soit comme Ambassadeur. Son frère *Taraise* avoit partagé avec lui ce genre d'étude ; leur séparation n'interrompit point cette correspondance littéraire ; *Photius*, quoiqu'éloigné, faisoit part à *Taraise* de ses remarques critiques sur tous les ouvrages qu'il analysoit, & ces ouvrages dont on a fait dans la suite une collection se montent au nombre de 280. « Les » Sçavans, il est vrai, trouvent dans » le style de cet important ouvrage » une uniformité, une monotonie qui » y regne d'un bout à l'autre ; mais ils » rendent justice au merveilleux ta- » lent que possédoit l'Auteur de faire » des analyses exactes, ingénieuses, sou- » tenues d'une critique sage & éclai- » rée, remplies d'enjouement & d'a- » ménité qui en rend la lecture agré- » able & piquante. Ils y reconnois- » noissent pareillement cet art si dif- » ficile d'embellir les matières abs- » traites, & de jetter des fleurs sur » les

» les difcuffions les plus épineufes ».

Une autre production de cette plume fçavante eft fon *Nomocanon* ou *Abrégé du Droit Canon des Grecs*. Il en eft une troifième moins connue, nommée *Amphiloquia*, du nom d'*Amphiloque*, Métropolitain de Cyzique, à qui elle étoit adreffée. *Photius* y donne, ainfi que dans la plupart de fes lettres, la folution de plufieurs difficultés fur l'Ecriture Sainte & en particulier fur les lettres du Docteur des Gentils, pour lequel il avoit la plus haute eftime & la plus profonde vénération.

On doit fçavoir gré à l'auteur de cette hiftoire particulière de *Photius*, d'avoir ajouté ce morceau curieux qui nous manquoit à l'hiftoire des révolutions Eccléfiaftiques. Les événemens y font bien préfentés, les caufes bien faifies, & les portraits des principaux perfonnages deffinés avec autant de vérité que de force.

Ce volume eft terminé par une lettre qui contient des *Obfervations fur le Fanatifme*. L'auteur, dans cette let-

tre, attaque ce vers abſurdement impie, & même mauvais comme vers, d'une Pièce qui n'a jamais paru :

Les Temples, les Autels ſont pour le Fanatiſme.

Comme ces *Obſervations* ont déja paru dans le *Journal de Verdun* (Novembre 1770), & qu'elles y ont reçu de juſtes éloges, je me contenterai de dire que l'auteur, ſans ſe ſervir des armes de la Religion, cite ce vers ou cette maxime de la nouvelle Philoſophie au Tribunal des *Monteſquieux*, des *Humes*, des *Rouſſeaux* de Genève, & qu'il le combat par les écrits de ces génies ſupérieurs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Juillet 1772.

LETTRE VI.

Opuſcules de Chirurgie; par M. Morand; Première Partie; un volume in-4° d'environ 250 pages; à Paris chez

Desprez, Imprimeur du Roi & du Clergé, rue S. Jacques ; prix 4 livres.

NOUS avons actuellement, Monsieur, quatre Volumes des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, publiés, le premier par M. *Quesnay*, le second & le troisième par M. *Morand*, le quatrième par M. *Louis*. Ceux qui connoissent cette collection, s'appercevront aisément des raisons qui ont engagé M. *Morand* à faire paroître les Opuscules que je vous annonce. Il avoit cru devoir suivre, pour les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, le plan de ceux de l'Académie des Sciences ; & l'Histoire qui devoit précéder le quatrième Volume étoit faite suivant cette méthode, lorsqu'on a jugé à propos d'en changer sous la direction de M. *Louis*. M. *Morand* a cru ne devoir pas priver le Public de ce travail, nécessairement lié avec les *Mémoires de l'Académie*. Le premier Article présente donc les extraits des ouvrages imprimés, qui ont été composés par les Membres de l'Académie depuis 1751 jusqu'en 1761.

Dans ces extraits, M. *Morand* donne de tous ces ouvrages, un sommaire raisonné, discuté, lumineux, & l'impartialité guide toujours sa plume. Par exemple, on y trouve le précis de plusieurs bons ouvrages de M. *Levret*; sçavoir, de ses *Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux*; sur le *méchanisme de la grossesse & de l'accouchement*; *l'art des accouchemens démontré par des principes de Physique & de Méchanique.* On y lit l'extrait d'un *Essai sur les maladies Vénériennes*, où l'on expose la méthode de feu M. *Petit* dans leur traitement, M. *Fabre*, auteur de cet *Essai*, reconnoissant que ses procédés sont dûs à son Maître. L'on y annonce un *Traité d'Ostéologie*, traduit de l'Anglois du célèbre *Monro*, auquel on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fétus, avec leurs explications; c'est un magnifique ouvrage de M. *Sue*, Anatomiste de réputation. On y lit avec plaisir un extrait des *Lettres* de M. *Louis sur la certitude des signes de la mort*, où l'on rassure les citoyens

ſur la crainte d'être enterrés vivans. L'on y examine les ouvrages de Mrs *Bruhier* & *Winſlow* ſur le même ſujet. Cet extrait eſt fait avec le plus grand ſoin ; & M. *Louis*, qui diſcute la matière ſupérieurement, doit être ſatisfait de ce qu'en dit M. *Morand*.

Le ſecond Article renferme les éloges de ſix Académiciens célèbres ; MM. *Baſſuel*, *Malaval*, *Verdier*, *Garengeot*, *Daviel*, *Faget*, morts depuis 1751 juſqu'en 1762. Je n'analyſerai point, Monſieur, ces éloges, écrits avec la clarté & la conciſion que demande ce genre d'ouvrage. Ils contiennent un grand nombre d'anecdotes honorables pour le corps des Chirurgiens de Paris. M. *Morand*, d'ailleurs, y a répandu beaucoup d'intérêt, par des diſcuſſions utiles ſur des points de Chirurgie controverſés.

Dans le troiſième Article, ſont raſſemblés divers morceaux relatifs au Collège de Paris & à la Chirurgie. *Habicot* étoit tombé dans l'oubli. *Sa Semaine Anatomique* eſt devenue célèbre par la candeur de M. *Winſlow*. Cet illuſtre Anatomiſte avoit donné

comme neuve une remarque sur les muscles interosseux de la main. Il publia quelque temps après que la découverte qu'il s'étoit appropriée, étoit dûe à *Habicot.*

On vit anciennement un Médecin célèbre (*Jean Riolan*) vouloir dépouiller les Chirurgiens de l'Université de Paris de leur robe doctorale & du bonnet quarré, parce qu'*Hippocrate* vouloit que le Chirurgien Grec portât, dans l'exercice de son art, des vêtemens courts avec des manches étroites. Croiroit-on que ses confrères du dix-huitième siècle ayent prétendu interdire aux successeurs des *Guillemeaux*, des *Pigrays*, des *Habicots*, des *Pineaux*, l'étude des Belles-Lettres ? M. *Morand* s'éleva fortement contre une si absurde prétention, dans un Discours prononcé à l'ouverture des Ecoles en 1743. Il y fait voir que les fonctions du Médecin & celles du Chirurgien sont essentiellement les mêmes, & que les Lettres, loin d'être inutiles, & même pernicieuses à la Chirurgie, comme l'avoit prétendu un Docteur en Mé-

decine, lui sont absolument nécessaires.

On lira dans ce même Article avec plaisir une Lettre latine de l'auteur, écrite au Pape *Benoît XIV*, en lui envoyant les *Mémoires de l'Académie* & la réponse de Sa Sainteté. M. *Morand* n'avoit ajouté à son nom que le titre d'Académicien de l'Institut de Bologne, & le Saint Père témoigne le cas qu'il fait de ce titre honorable. Pourquoi ce monument précieux de la considération d'un si grand Pontife n'est-il pas joint aux fragmens historiques du quatrième Volume de l'Académie ? La Lettre du Pape valoit au moins celle de M. *de Bose*, qu'on y lit en entier, & qui commence ainsi : *Je suis venu, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous voir*, &c.

M. *Morand* a rassemblé dans le quatrième Article des instructions très-intéressantes sur les playes de tête. On y voit le détail de celle d'un Soldat blessé à la bataille de Parme. Avec la balle dans le cerveau, il eut le courage de venir à Paris ; il fut reçu à l'Hôtel des Invalides, & ne mourut

que dix mois après sa blessure. Vient ensuite le détail d'une cure faite par M. *Morand* à un Religieux, dont il attaqua la maladie par le trépan, qui lui découvrit une fistule dans le cerveau. M. *Morand* y porta une canule, & fit des injections, par le secours desquelles le malade fut guéri. La dernière de ces observations est remarquable par l'étendue d'une fracture au pariétal qui formoit une aire de neuf pouces de circonférence. Le blessé, guéri par plusieurs couronnes du trépan & par l'extraction des pièces brisées, est rentré dans le service portant une calotte d'argent.

M. *Morand* a le courage de proposer l'amputation de la cuisse dans son articulation avec l'os de la hanche. Dans le temps qu'il étoit Chirurgien en Chef à l'Hôpital de la Charité, il l'avoit indiquée aux Etudians comme un sujet qui méritoit les plus grandes réfléxions. Il reçut deux Mémoires excellens de deux Etrangers, Mrs *Volher* & *Puthod*, qu'il donne ici : il y ajoute le sien en faveur de cette

opération, & il a grand ſoin d'apprendre que l'Académie a vu avec plaiſir des chiens, à qui cette amputation avoit été faite avec ſuccès par Mrs *le Fevre* à Mézières, & *le Comte* à Arcueil près de Paris.

Le dernier Article de cet ouvrage eſt employé à réfuter une erreur de M. *Bilguer*, Chirurgien-Major Général des Armées du Roi de Pruſſe, ſur l'amputation. M. *Bilguer*, dans un écrit qu'il a publié, prétend que cette opération doit être faite fort rarement, ou même rejettée. Une doctrine auſſi oppoſée à celle qui a conduit la main de tous les Chirurgiens dogmatiques depuis *Hippocrate* juſqu'à M. *Bilguer*, devoit faire la plus grande ſenſation, tant par la nouveauté que par l'importance de ſon objet. M. *Morand* l'attaque avec force & la réfute ſolidement. Il croit devoir repouſſer, en finiſſant cette analyſe, un trait calomnieux lancé contre les François : *on publioit à Paris pendant la dernière guerre*, eſt il dit dans l'ouvrage de M. *Bilguer*, *que le Roi de Pruſſe empêchoit la mutilation des Soldats par d'autres vues que celle de l'hu-*

manité. Mais l'humanité ne brille pas moins dans le grand *Frédéric* que les autres vertus qui font les Héros. Tous les Chirurgiens François font profession de croire que, lorsque Sa Majesté Prussienne porte ses regards sur l'administration de la Chirurgie militaire, il n'a en vue que d'assurer aux braves Guerriers qui combattent sous ses ordres, les utiles secours d'un art aussi salutaire.

Tels sont, Monsieur, les objets intéressans de cette première Partie des Opuscules de M. *Morand.* Quand on considère le nombre prodigieux d'ouvrages que cet habile Chirurgien a versés dans le sein de presque toutes les Académies de l'Europe, les Traités particuliers qu'il a publiés sur diverses matières, & ses soins laborieux pour la composition des Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris; quand on sçait que, d'ailleurs, livré au tourbillon d'une pratique nombreuse, il faisoit à la fois le service de deux Hôpitaux comme Chirurgien-Major, & qu'il dirigeoit plusieurs autres comme Inspecteur; qu'il étoit tantôt appel-

lé par des Souverains dans des Royaumes étrangers; tantôt porté par son zèle au delà des mers, pour aller voir pratiquer la Lithotomie au célèbre *Chéselden*, & pour enrichir à son retour la Chirurgie Françoise d'une nouvelle méthode de tailler: on ne peut assez s'étonner qu'un seul homme ait pu suffire à tant de veilles, de courses, de travaux, & l'équité doit le placer dans le petit nombre des Citoyens illustres qui ont des droits réels à l'admiration & à la reconnoissance, non-seulement de leur Patrie, mais de toutes les Nations policées.

La seconde Partie des Opuscules de M. *Morand* est sous presse, & paroîtra sûrement dans le courant de cette année. Elle est divisée en six Chapitres, dont le premier est un Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie lors du cours des opérations, M. *Morand* étant Professeur Royal. Le second Chapitre, très-étendu, présente ses Recherches sur l'opération de la Taille: le troisième, ses Observations de Pratique: le quatrième, des Opuscules communiqués

à l'Académie Royale des Sciences; le cinquième, une Dissertation sur les playes d'armes à feu; le sixième, sur différentes matières.

Eloge Militaire de LOUIS DE BOURBON, *second du nom, Prince* DE CONDÉ, *premier Prince du Sang, surnommé* LE GRAND; *à Dijon, chez Edme Bidault, Libraire Place du Palais; & à Paris chez Saugrain le jeune, Quai des Augustins; in-8° de 34 pages.*

CET Eloge est dédié à l'Assemblée des Etats Généraux de la Province de Bourgogne, dont les Princes de la Maison de *Condé* sont depuis longtemps les Gouverneurs. L'histoire du *Grand Condé* est si connue, l'Oraison funèbre de ce Héros, prononcée par *Bossuet*, est un chef-d'œuvre si achevé, qu'il semble que tout est épuisé à son sujet, & qu'on ne peut plus nous dire que ce que nous sçavons tous par cœur dès notre enfance.

Cependant il y a des morceaux très-estimables dans ce Discours, où l'auteur a borné lui-même la matière de ses éloges, en ne considérant le Prince *de Condé* que du côté militaire. L'exorde vous donnera une idée du genre d'éloquence de l'auteur. Voici son début. » Nous allons célébrer le plus il-
» lustre des grands hommes du siècle
» de *Louis XIV*; mais ce n'est plus à
» l'aspect d'un tombeau, ni au milieu
» d'une pompe funèbre. Ceux qui
» l'ont pleuré ne sont plus; on l'admi-
» rera encore dans les siècles les plus
» reculés. Il est temps enfin (la France
» nous y invite, c'est le vœu de cette
» Province) que l'on tire son éloge
» du rang des discours funèbres, pour
» le changer en une espèce d'apo-
» théose où l'on offre ce petit neveu
» de *Henri IV*, non avec les tristes
» symboles de la mortalité, mais tout
» environné de la gloire que lui ont
» méritée ses belles actions.

» Est-il pour l'esprit humain un spec-
» tacle plus beau, plus intéressant que
» la vie d'un homme qui réunit la

» naissance la plus élevée aux talens
» les plus universels & aux vertus les
» plus éclatantes ; qui est à la fois
» le chef d'une maison féconde en
» Héros, l'Homme d'une Nation cé-
» lèbre, l'arbitre du sort de plusieurs
» Peuples, dont l'Histoire est, pour
» ainsi dire, celle de son siècle ?

» Le *Grand Condé* eut à surpasser
» la gloire de ses Ancêtres & celle de
» ses rivaux ; il eut à soutenir une
» Nation menacée par toutes celles
» de l'Europe, à fixer l'inconstance
» de la fortune, à raffermir une auto-
» rité chancelante, à préparer, & en-
» suite à illustrer le plus beau regne :
» il vint à bout de toutes ces choses :
» il remporta des victoires avant que
» d'avoir eu le temps d'apprendre à
» combattre : il fit le plus bel usage
» des vertus avec lesquelles il étoit
» né ; il acquit celles qu'il n'avoit pas ;
» il n'eut point de vices ; il eut les
» défauts d'un homme qui aspire à la
» perfection, & qui a le plus juste, à
» la fois le plus noble sentiment de
» sa propre dignité ; &, afin que rien
» ne manquât à sa grandeur, il fut

» malheureux, &, dans son infortu-
» ne, toujours supérieur à lui-même.
» Après les travaux les plus glorieux,
» à la place de cette fierté terrible
» qu'il témoignoit dans les combats,
» on voit briller sur son front la douce
» majesté des vertus les plus chères à
» l'humanité; enfin une si belle vie ne
» se termine que lorsqu'il ne peut
» devenir plus grand. «

L'auteur de cet Eloge y décrit tous les exploits du grand homme qu'il célèbre, les batailles qu'il a gagnées, les villes qu'il a prises, toutes ses campagnes, ses marches, ses habiles manœuvres, ses passages de fleuves, son activité, sa hardiesse, sa prudence, &c. Il finit par le comparer aux plus grands Hommes de l'Antiquité, les *Epaminondas*, les *Scipions*, les *Annibals* & les *Cézars*, dont il rassemble les talens & les vertus.

*Manuel du Jardinier, ou Journal de son travail, distribué par mois; par M. D***; Brochure in-12. Prix 1 liv.*

4 sols ; à Paris chez Debure, pere, Quai des Augustins.

En fait de Jardinage, la coutume ni le raisonnement n'ont le droit de nous déterminer. Ce droit n'appartient qu'à une expérience fondée sur l'attention la plus exacte à observer les circonstances des saisons, & sur la répétition des mêmes pratiques dans les mêmes temps & dans les mêmes lieux, pour en faire autant d'objets de comparaison. Ces pratiques ne peuvent être trop multipliées. Par elles la culture devient facile, & l'on trouve la route de l'abondance où doivent tendre tous les travaux de l'homme.

Tel a été le but des différentes plumes qui ont écrit sur la culture du potager. L'auteur du petit Volume que je vous annonce, Monsieur, les a toutes mises à contribution, & son travail peut en être regardé comme l'analyse. Il a été composé à la prière de plusieurs amateurs du Jardinage qui desiroient un Journal des différens

travaux à faire dans leur Jardin durant le cours de l'année, & qui se plaignoient en même-temps de manquer de légumes, faute d'avoir été semés ou plantés à propos. L'auteur, dans un *Avertissement*, nous dit à ce sujet que la plupart de ces amateurs ne font point une étude de cette branche laborieuse du Jardinage, & que le prix des Livres dans lesquels elle est traitée, les empêche de l'y aller puiser. Ainsi un abrégé de ces Livres ne peut manquer de leur plaire. D'ailleurs, le plus grand nombre des Jardiniers, qui n'ont d'autre boussole que l'usage & la tradition, ou ignorent une partie de ces choses, ou les omettent par oubli. En les leur remettant sous les yeux, on ne peut que les instruire ou leur rappeller les travaux auxquels ils doivent se livrer dans chaque mois de l'année.

On a joint à ce Manuel la culture des plus belles fleurs, c'est-à-dire l'indication du temps où il faut les semer, les marcotter, les planter, pour que leur spectacle agréable se succède dans les différentes saisons.

Plusieurs amateurs goûtent à la campagne la douceur d'une vie privée. On en voit parmi eux en qui le goût des fleurs est devenu passion. Il est très-utile de le seconder, ne fût-ce que pour préserver de l'ennui & des suites toujours dangereuses de l'oisiveté, les citoyens qui ne cherchent souvent à s'en garantir, qu'en se livrant à des amusemens moins purs & moins innocens, que ceux que l'on propose dans cette Brochure.

On trouve chez le même Libraire, 1°. un *Dictionnaire pour la Théorie & la Pratique du Jardinage & de l'Agriculture, par principes, & démontrés d'après la Physique des Végétaux, par M. l'Abbé Roger-Schabol*, 1 *vol.* in-12.; *prix 3 liv. 12 sols.* 2°. La *Théorie du Jardinage, par le même, Ouvrage rédigé après sa mort sur ses mémoires, par M. D****., 1 *vol.* in-8°.; *prix 3 liv. 12 s.* 3°. La *Pratique du Jardinage, par le même, Ouvrage rédigé après sa mort sur ses Mémoires, par M. D***, avec figures en taille douce, dessinées & gravées d'après nature*; 2 *vol.* in-8°.; *prix 7 liv. 4 sols.*

Prix proposés par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Pour l'année 1774.

L'ACADÉMIE Royale des Sciences & Belles-Lettres, dans son Assemblée publique du 4 Juin 1772, a adjugé le Prix de la Classe de Mathématiques, qui concernoit la Question suivante: *Quelles sont les dimensions des objectifs composés de deux matières, telles que le verre commun & le cristal d'Angleterre, les plus propres à détruire entierement, ou au moins sensiblement, les aberrations de réfrangibilité & de sphéricité, tant pour les objets placés dans l'axe que pour ceux qui sont hors de l'axe? Et quel est le nombre & l'arrangement des oculaires qu'il faudroit adapter à de tels objectifs pour avoir les lunettes les plus parfaites qu'il est possible?* Ce Prix a été remporté par M. *Jean-Frédéric Hennert*, Professeur de Mathématiques à Utrecht.

La classe des Belles-Lettes devoit adjuger le même jour le Prix sur la Question suivante: *Quand on approfondit l'Histoire de Brandebourg, on*

trouve que les Margraves & les Electeurs qui ont gouverné ce pays, les Alberts, *les* Ottons, *les* Waldemart d'Anhalt, *les* Louis de Bavière, *& presque tous les Electeurs de la Maison de* ZOLLERN, *quoiqu'inférieurs en puissance primitive aux quatre autres grands & anciens Ducs de la Germanie, se sont cependant toujours distingués dans une suite de siècles par l'influence supérieure que la grandeur personnelle de leur caractère & de leur génie leur a procurée, non seulement dans les affaires de l'Empire, mais encore dans celles de l'Europe en général, & particulièrement dans celles de la Bohême, de la Pologne, de la Prusse, de la Slavie, de la Suède & du Danemarck. On trouve encore que, sans être Rois, ces Princes ont presque toujours joué un rôle égal, & quelquefois supérieur, à celui des Rois & des Souverains leurs voisins, tant dans les affaires de la Paix, que dans celles de la Guerre, & qu'ils ont eu une part très-essentielle aux grands évènemens qui sont arrivés de leur temps; on voit que c'est par ce moyen & par la sagesse de leur conduite, qu'ils se sont frayés le chemin à la Royauté, & qu'ils*

ont successivement fondé la puissance de cet Etat, qui, sans être une des anciennes Monarchies de l'Europe, & sans les égaler en étendue de territoire, y tient aujourd'hui un rang très-distingué. L'Académie souhaitoit, » que cette vérité » soit développée dans un Tableau » général, où, sans entrer dans un » détail minucieux de la vie de ces » Princes, on ne mît en usage que » les circonstances, les faits & les » anecdotes les plus propres à les ca» ractériser, à prouver ce qu'on vient » d'avancer, à tirer les inductions na» turelles qui en résultent, enfin à » faire disparoître les préjugés que les » Etrangers peu instruits de l'Histoire » ont communément sur l'origine & » les progrès de ce qu'ils appellent » *Monarchies nouvelles.* « L'Académie, n'ayant pas été satisfaite des Mémoires envoyés sur ce sujet, renvoye l'adjudication du Prix à l'année prochaine (1773), & invite les Sçavans à s'occuper de cet objet.

La classe de Mathématiques propose pour le Prix du 31 Mai 1774, une nouvelle Question, énoncée en ces

termes : il s'agit *de perfectionner les méthodes qu'on employe pour calculer les orbites des Comètes, d'après les Obſervations ; de donner ſur-tout les formules générales & rigoureuſes qui renferment la ſolution du Problême où il s'agit de déterminer l'orbite parabolique d'une Comète par le moyen de trois obſervations, & d'en faire voir l'uſage pour réſoudre ce problême de la manière la plus ſimple & la plus exacte.* On invite les Sçavans de tout pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler ſur cette Queſtion. Le Prix qui conſiſte en une Médaille d'or du poids de cinquante ducats, ſera donné à celui qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux réuſſi. Les Pièces écrites d'un caractère liſible, ſeront adreſſées à M. le Conſeiller privé *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie. Le terme pour les recevoir eſt fixé juſqu'au premier de Janvier 1774, après quoi on n'en recevra abſolument aucune, quelque raiſon de retardement qui puiſſe être alléguée en ſa faveur. On prie les auteurs de ne point ſe nommer, mais de mettre ſimple-

nent une Devise, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra, avec la Devise, leur nom & leur demeure. Le jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31 Mai 1774.

On a été averti, par le Programme de l'année précédente, que le Prix de la classe de Philosophie Expérimentale, qui sera adjugé le 31 Mai 1773, concerne la Question suivante : Comme l'arsenic se trouve dans les mines de la plupart, pour ne pas dire de tous les métaux & demi-métaux en grande abondance, & que, malgré cette abondance, il n'est encore guères connu que par ses qualités nuisibles, on demande : *Quel est le véritable but auquel la Nature semble avoir destiné l'Arsenic dans les mines? Et si l'on peut en particulier démontrer, par des expériences faites ou à faire, si, comment, & jusqu'à quel point il sert, soit à former les métaux, soit à les perfectionner, ou à produire en eux d'autres changemens nécessaires & utiles?*

Il reste à parler du Prix extraordinaire, fondé par feu M. le Conseiller

Privé *Eller*. La Queſtion propoſée a pour objet *la Théorie des transplantations*. Il s'agit de celles qui tranſportent les plantes d'un climat, & ſurtout de leur terroir natal, dans un autre. Il réſulte de ce tranſport divers changemens, qui, généralement parlant, détériorent les plantes. On doit expoſer ces changemens & les expliquer, tant par la nature des choſes que d'après les expériences très-fréquentes de ce genre qui ont déja été faites. La théorie demandée réduira les différens cas à certaines eſpèces relativement aux cauſes qui y influent. Elle fournira en même-temps pour chaque eſpèce la méthode requiſe, afin que les eſſais qu'on voudra faire à l'avenir réuſſiſſent en grand, & qu'on puiſſe s'aſſurer ſuffiſamment d'avance s'ils ſont praticables. Les Pièces envoyées pour cette Queſtion n'ayant pas paru ſatisfaiſantes, elle a été renvoyée au 31 Mai 1773.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 Juillet 1772.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE VII.

Le Dépositaire, Comédie en vers, en cinq Actes ; par M. de Voltaire ; à Paris chez Valade, Libraire rue Saint Jacques.

IL y a quinze ou vingt ans, Monsieur, que les amis de M. *de Voltaire* auroient bien dû lui donner le sage conseil que le Lyrique Romain s'appliquoit à lui-même, & qu'il entendoit, disoit-il, retentir sans cesse à ses oreilles :

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Horace Epîtres, Liv. 1, Epître 1, vers 8.

Ils auroient épargné à l'auteur de

Mérope, ainſi qu'au Public, la peſante fatigue de tous ces Drames informes, qui marquent la fin de ſa carrière par autant de faux pas, & qui excitent des ris de pitié de tous les ſpectateurs. Croit-il de bonne foi que les Pièces qu'il entaſſe énormément les unes ſur les autres, ajoutent quelques rayons à ſon auréole Littéraire? Ne doit-il pas craindre plutôt que le petit nombre de celles qui ont mérité le ſuffrage des connoiſſeurs ne ſoit enſéveli ſous un ſi volumineux fatras? Il peut bien encore échapper à M. *de Voltaire* quelques ſaillies heureuſes dans ces ſatyres cyniques, écrites d'un ſtyle inégal, & dans leſquelles il ſe permet tout. Il n'en eſt pas de même de l'art Dramatique; on ne fait pas une Pièce en cinq actes par boutades; il faut un plan, une diction ſoutenue, du dialogue, des caractères. M. *de Voltaire*, dans ſa jeuneſſe, avoit un ſtyle brillant, un vernis, une enluminure qui cachoit une partie de ſes nombreux défauts. Le fard eſt tombé, & ne laiſſe plus voir que des ſquelettes hideux & décharnés. Quel Théâtre en effet que

celui des dernières Pièces de cet infatigable écrivain ! Il faut que M. *de Voltaire* méprise bien son siècle pour croire qu'il pourra lui faire admirer *le Droit du Seigneur*, *la Femme qui a raison*, des *Zulimes*, des *Socrates*, des *Octaves*, des *Olympies*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Charlots & Charlottes*, des *Pélopides*,* des *Dépositaires*, & tant d'autres rapsodies, obscures malgré la célébrité de leur auteur. Vous sçavez, Monsieur, que le genre comique n'a jamais été celui de M. *de Voltaire*; que même, dans ses premières Comédies, il nous donne pour de bonnes plaisanteries des grimaces & des turlupinades; que ces Pièces ne se sont soutenues que par quelques scènes larmoyantes, telles qu'on en trouve dans *l'Enfant Prodigue* & *Nanine*. Vous vous rappellez les basses caricatures, les plattes bouffonneries des *Croupignacs* & des *Fierenfats*. Ces charges grossières, faites pour le Peuple, n'ont jamais été supportables pour les gens d'un goût tant soit peu délicat : eh bien, Monsieur, imaginez ce que doit être ce beau

genre dans toute sa trivialité, & vous aurez quelqu'idée du *Dépositaire.*

L'histoire qui en a fourni le sujet est connue. Un Officier, avant de partir pour l'armée, avoit confié deux dépôts, l'un à la célèbre *Ninon de l'Enclos*, l'autre à un homme que son état devoit mettre au-dessus de tout soupçon. A son retour il trouva ce dernier dépôt dissipé; mais celui de *Ninon* lui fut rendu fidèlement, & dans les mêmes espèces: de-là le nom de *ma belle gardeuse de cassette*, dont *Saint-Evremont* se sert dans ses Lettres à *Ninon de l'Enclos*. M. *de Voltaire* a cru que cette anecdote pouvoit être le sujet d'une Comédie. Il a changé les circonstances; il a conservé la cassette confiée à *Ninon*; mais, au lieu de l'autre dépôt, c'est un fidéicommis de deux cens mille francs, que *Gourville* fait à un Marguillier en faveur de ses deux fils naturels. Ce Marguillier, nommé *Garant*, veut chasser les deux *Gourville* de leur maison, brouiller *Ninon* avec eux, l'épouser & retenir les deux cens mille livres. A la fin elle découvre un testament postérieur

qui casse le premier & la charge elle-même du fidéicommis. A ce fait qu'il a dénaturé, M. *de Voltaire* a cousu un mauvais épisode du jeune *Gourville* qui aime la fille d'un ivrogne du quartier nommé *Armant*. Cette petite fille, battue par sa mère, se sauve chez *Ninon*, où *Gourville* la fait cacher dans un coin. Le père, la mère & un Avocat ridicule, qui est son prétendu, tout cela court après elle & fait un vacarme horrible. Le jeune *Gourville* fait boire le père, qui ne sçait ni ce qu'il dit ni ce qu'il veut. La mère change deux ou trois fois d'avis, suivant ce qu'elle apprend de la fortune de *Gourville*, & se détermine pour lui quand *Ninon* lui rend sa part des deux cens mille francs.

Presque tous les caractères de cette Comédie sont, à l'envi les uns des autres, de vils bouffons ou de plats pédans. M. *Garant*, le Marguillier, est un fripon grossier, sans esprit, sans adresse. L'auteur suppose cependant qu'il a long-temps séduit *Gourville* le père. Le fils aîné de ce dernier est un grand nigaud habillé de

noir, mal boutonné, affublé d'une large perruque, & pesant ses paroles. Vous pensez sans doute que la peinture que vous venez de lire est une critique que je vous fais de la bassesse grotesque de ce caractère. Revenez de votre erreur, Monsieur; ce sont mot à mot les expressions avec lesquelles l'auteur caractérise ce noble personnage dans la liste de ses acteurs; car il a suivi la sublime manière de MM. *Diderot*, *Sedaine*, & quelques autres, en désignant scrupuleusement le rabat, le manteau, la perruque de ses personnages, & jusqu'à la cornette de la moindre Commère. Ah *Ninon*, *Ninon*, femme illustre par votre esprit & par vos charmes, vous qui avez passé votre vie dans la meilleure compagnie du siècle le plus brillant dans nos annales, vous qui donniez des leçons de politesse aux jeunes gens de la Cour de *Louis XIV*, quelle figure faites-vous ici au milieu de cette vile canaille!

Je n'ai trouvé que deux morceaux passables dans cette prétendue Comédie. L'un est le récit que fait *Lisette*

de la manière dont l'a reçue *Gourville* l'aîné, lorſqu'elle a voulu lui remettre le dépôt confié à ſa maîtreſſe.

Oh ! les Sçavans ſont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il eſt triſte
& ſec !
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre
Grec ;
Un bonnet ſale & gras qui cachoit ſa figure,
De l'encre au bout des doigts, compoſoient
ſa parure.
Dans un tas de papiers il étoit enterré,
Il ſe parloit tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me ſuis hazardée,
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, Monſieur, qui vous eſt dû ;
Monſieur, c'eſt de l'argent. Il n'a rien ré-
pondu.
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait, avec *Picard*, un grand éclat de rire.
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus*,

(*Elevant la voix.*)

Monſieur, que ma maîtreſſe avoit pour vous
reçus....

Hem ! qui ! quoi ! m'a-t-il dit : allez chez les
Notaires ;
Je n'ai jamais, ma Bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard, l'interrompant, a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit, fi ! rien n'est si
vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin.
Enfin, il a compris ce qu'il devoit entendre.
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y
prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission.
Nous avons pris, Madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonement,
Sans recevoir pour vous le moindre compli-
ment.
Avez-vous vu jamais un mortel si bizarre ?

Ce personnage est en effet si *bizarre*, qu'il n'est pas dans la vraisemblance ; mais enfin ce récit est en lui-même assez plaisant. J'ai lu encore avec

quelque plaisir les remontrances que le jeune *Gourville* fait à son frère.

N'es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirois-tu d'un fou qui des pieds & des mains
Se plairoit d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir ? Pourquoi se refuser à tout ?
Etre sans amitié, sans plaisir & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh ! la plaisante gloire,
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! Le teint jaune & l'œil creux ;
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.

M. *de Voltaire* retombe encore ici dans l'ennuyeux défaut de se répéter lui-même, &, si l'on peut se servir de ce terme, de *rabacher* toujours les mêmes idées. Vous vous souvenez de son *Memnon*, qui forme le projet insensé d'être sage toute sa vie, & qui fait à l'instant une foule de folies. *Gourville* l'aîné l'imite parfaitement, & dans ses projets & dans sa conduite ; mais il n'en a ni le ton ni les graces. C'est une maussade parodie d'un très-agréable original.

Pour le style du *Dépositaire*, les deux endroits que je vous ai cités sont ce qu'il y a de mieux écrit : tout le reste est un lâche tissu d'expressions populaires & de vers prosaïques.

Je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce Monsieur *Garant*.
Oh ! je vais de ce pas laver sa tête *aînée*.
Ce bonheur va jusqu'au fond de mon ame ;
Cent mille francs, mon fils ? --J'ai *quelque chose avec*.
C'est une *dégourdie*...... une *bonne caboche*.
Il leur fait des sermens *d'épouser leurs attraits*.

& cependant enfin,

Vous allez donc, Madame, épouser le cousin.

désespéré

Des sauvages erreurs dont j'étois enivré.

Adieu, *vilain mâtin!* &c, &c, &c.

Voilà quelle est aujourd'hui la diction de l'auteur de *Zaïre* & d'*Alzire!* Il est réduit aux viles équivoques, aux calembourgs, aux coq-à-l'âne. Il y a dans cette Piéce des fautes de versification qui n'échapperoient point aux plus petits rimailleurs: preuve que la derniére enfance est pire que la première. On y trouve, *il est sorti* qui rime avec *lit*. *Je vous prie de la noce.* Au reste, Monsieur, c'est bien à présent que M. *de Voltaire* peut se flatter à juste titre de cette universalité surprenante qui a toujours fait l'objet de son ambition. On trouve de tout dans ses ouvrages; d'excellens morceaux, d'autres de mauvais goût; de bonnes plaisanteries, des ordures, des traits édifians; des blasphêmes, quelques vérités, beaucoup de mensonges, quelques idées à lui, force plagiats,

enfin des Poësies brillantes associées à de nombreuses platitudes.

L'art de faire & d'employer le Vernis, ou l'art du Vernisseur, auquel on a joint ceux du Peintre & du Doreur; ouvrage utile aux Artistes & aux Amateurs qui veulent peindre, dorer & vernir toutes sortes de sujets, soit en bâtimens, soit en équipages, &c, divisé en deux Parties. La première traite de la façon de faire les meilleurs Vernis, soit à l'esprit-de-vin, soit à l'huile; suivie d'une Dissertation sur les moyens de les perfectionner. Dans la seconde on enseigne la manière de les employer, polir & lustrer sur des sujets nus, des Peintures & des Dorures; ce qui amène le détail des procédés des Peintres d'impression & des Doreurs, &c; par le sieur Watin, Peintre-Doreur-Vernisseur & Marchand de couleurs & de vernis; un

Volume in-8° d'environ 300 pages, prix 3 livres 12 sols broché, franc de port par-tout le Royaume, en affranchissant la lettre d'avis & le port de l'argent; à Paris chez l'auteur, carré de la porte Saint-Martin, au Magazin des couleurs & vernis.

VOUS sçavez, Monsieur, que l'Académie Royale des Sciences de Paris reçut de M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, une somme de dix mille livres pour les frais qu'occasionneroit la description des Arts & Métiers. M. *de Réaumur*, en se chargeant de ces dix mille livres, s'étoit mis à la tête de l'entreprise : ce n'est que depuis sa mort que l'Académie, qui a recueilli ses matériaux, a fait paroître différens Arts & Métiers; elle a, par ses Programmes, invité les Praticiens & les Amateurs, à seconder ses vues, en lui communiquant des Mémoires sur ces descriptions. Depuis cette invitation, l'Artiste se défie de la routine; il s'éclaire, s'instruit, raisonne;

l'émulation gagne les atteliers, & nos Arts s'enrichiſſent par les tributs des connoiſſances & des procédés que chacun apporte à la maſſe commune.

Tous les Arts & Métiers méritent ſans doute d'être connus, encouragés, honorés; mais les détails qu'on nous donne de ces différens Arts & Métiers ne peuvent guères intéreſſer que ceux qui s'y livrent; c'eſt pour eux ſeuls que l'inſtruction eſt utile; le reſte du Public ne les accueille que dans la ſpéculation; l'Amateur ne s'en occupe point & l'abandonne à l'ouvrier. Quelque bien détaillé que ſoit, par exemple, l'art du Tailleur d'habits ou du Cordonnier, la lecture ne fera sûrement pas naître l'envie de couper une étoffe ou de façonner un ſoulier: au lieu que les trois Arts que je vous annonce, Monſieur, outre l'accueil particulier qu'ils ont droit d'exiger comme Arts, préſentent à tous les états des reſſources, ſoit d'amuſement, ſoit d'économie. Tout le monde peut être Peintre, Doreur, Verniſſeur. Comme un peu d'habitude peut y rendre habile & que la pratique en eſt facile, on

ſouffre ſouvent d'être obligé d'appeller des ouvriers, ſur-tout lorſqu'on ſçait qu'on exécuteroit auſſi-bien que les meilleurs Artiſtes, ſi l'on connoiſſoit leur procédé. C'eſt, Monſieur, ce qu'on peut apprendre très-aiſément en liſant l'ouvrage de M. *Watin*.

Tous les Jéſuites Miſſionnaires qui ont été à la Chine & au Japon, nous parlent dans leurs relations d'une réſine que produiſent certains arbres, laquelle, avec quelques préparations, s'applique ſur le bois & ſur les métaux, les conſerve & les rend brillans. » La jalouſie de ces Peuples pour » leurs richeſſes intérieures, nous em» pêche de faire de cette réſine un » objet de commerce : il a ſuffi à l'ac» tivité Européenne de connoître » l'uſage & l'effet de leur réſine pour » chercher à tromper leur avarice & » à ſe paſſer de leur production. Quel» ques procédés connus & dévoilés » par les Sçavans Miſſionnaires ont » éclairé l'induſtrie ; à force de com» biner des mêlanges, on eſt parvenu » à ne point envier leurs richeſſes. « De-là, Monſieur, la découverte du

Vernis, d'après le Traité du Père *Bonanni*, Jésuite Italien, sur les Vernis, traduit en François en 1733, dans lequel il indique la façon d'imiter le Vernis de la Chine. Malheureusement on a eu trop de confiance dans ses recettes; on a pris ses essais pour des procédés sûrs; la confiance qu'on a eu en lui n'a fait que propager ses fautes. Nombre de Livres l'ont copié, & n'ont été que les échos de ses erreurs. Un nouvel ouvrage qui a paru cette année chez *Jombert*, *in-12*, intitulé *le Parfait Vernisseur ou le Manuel du Vernisseur*, qui s'annonce fastueusement comme unique en son genre, n'est qu'une compilation grossière de ce Livre. » Ainsi le temps, qui doit » éclairer nos idées & rectifier nos » connoissances, ne fait qu'accréditer » nos préjugés, lorsqu'on multiplie » ainsi les autorités qui nous les pré» sentent. Un Traité se publie, ajoute » M. *Watin* : quelques années après, » à l'aide d'un nouveau frontispice, » il se représente comme neuf; com» mence-t-il à vieillir, il se reproduit » sous une forme nouvelle & s'an-

» nonce comme n'ayant jamais paru; » l'Artiſte le croit, s'en munit, imagine ſurpaſſer ſes prédéceſſeurs, » être bien au-delà de leurs connoiſ» ſances; mais ſouvent il n'a reçu que » leurs erreurs, & il eſt moins avancé » encore; car il a la prévention de » plus. Auſſi voyons-nous de certains » Arts qui, par cette raiſon, ne font » pas, pendant des ſiècles entiers, le » moindre pas vers la perfection. Il » ſeroit donc à deſirer que dans cette » intéreſſante partie l'on ne pût obte» nir l'impreſſion d'aucun ouvrage » qu'on ne mît en tête du Livre, les » noms de tous les auteurs qui ont » traité le ſujet, qu'on n'indiquât à » quel terme tel ſiècle en eſt reſté, » quel progrès tel autre a fait, à quel » point le ſiècle préſent ſe trouve, » enfin qu'on ne déterminât quelle eſt » la maſſe actuelle des connoiſſances, » & partir de là pour combattre les » préjugés ou pour propoſer des idées » nouvelles. Si jamais cette police » pouvoit s'obſerver, l'émulation » naîtroit, & les Arts marcheroient » d'un pas rapide à la perfection. «

D'après ce vœu particulier, M. *Watin* a donné lui-même l'exemple; il a relevé toutes les erreurs du *Parfait Vernisseur*, qui n'est, comme on l'a dit, que la répétition de beaucoup d'autres Livres; il pense, avec raison, que l'erreur apperçue instruit quelquefois mieux que le précepte; que d'ailleurs, il faut absolument désabuser les Artistes, les Amateurs, les mettre en garde, & leur apprendre à se méfier du nombre prodigieux de recettes éparses dans tous les Livres. C'est donc un homme du métier, un manipulateur qui nous rend compte de ses procédés. Vous devez l'en croire sur les détails; la présomption est pour lui; car ses vernis passent pour les plus beaux de Paris; ils sont connus dans toute l'Europe. D'après cela, on doit penser, en parlant de l'art du Vernisseur, qu'il n'a raisonné que sur des faits, qu'il n'a rien hasardé, qu'il a tout vu, tout exécuté.

» Sans remonter à l'origine du mot » *Vernis*, dont differens auteurs nous » ont donné l'étymologie, il suffit de » remarquer que ce mot présente à

» l'esprit la même idée que celle des » mots *éclat*, *lustre*, auxquels se joint » peut-être celle de *durée*. Ainsi on » dit, par métaphore, donner du » vernis à un discours, à une pensée, » c'est-à-dire, leur donner une forme » brillante, durable & solide.

» Le résultat donc de nos idées sur » le mot *Vernis*, est qu'il doit réunir » l'éclat & la solidité. Ce sont précisément les deux qualités primitives » qu'il faut que le vernis, pris comme » art, nous présente pour être parfait. » On conçoit que la durée dérive de » la solidité & y est implicitement » comprise.... De ces deux qualités » primitives & essentielles, dérivent » nombre d'autres qui établissent ses » propriétés. Il doit être brillant, » réfléchir & réfracter les rayons de » la lumière comme un morceau de » cristal; il est en liquide ce que le » verre est en solide, c'est-à-dire, il » est fait pour faire ressortir les objets, » rappeller le ton des couleurs, les » conserver, & le temps ne doit ni » le pâlir ni l'obscurcir. Il faut qu'il » soit de nature sicative, que devenu

» ſec, il reſte dur, inaltérable, qu'il
» ne ſouffre ni l'humidité ni la chaleur,
» qu'il ne puiſſe être entamé par au-
» cun diſſolvant; qu'il ſoit tellement
» inhérent au bois, au métal, à la
» pierre, qu'on ne puiſſe l'écailler,
» à moins que ce ne ſoit à force d'inſ-
» trumens de fer ou par l'action du
» feu. Il ne doit ni gerſer, ni ſe friſer,
» ni être farineux. « D'après ces définitions, claires & méthodiques, M. *Watin* nous fait connoître la matière & les liqueurs qui entrent dans la compoſition des vernis. Il en diſtingue de trois ſortes, ſuivant la liqueur dont on ſe ſert; ſçavoir, des vernis à l'eſprit-de-vin, des vernis à l'huile & des vernis à l'eſſence. Je ne vous entretiendrai point des détails de la manipulation; il faut les voir dans le Livre même. Cette première Partie eſt terminée par un corps d'obſervations ſur le ſuccin & le copal, qui ſont les deux principales matières qui entrent dans la compoſition du vernis. M. *Watin* propoſe enſuite aux Chimiſtes & aux différentes Académies du Royaume diverſes queſtions, dont la

ſolution bien nette & bien établie nous conduiroit à faire des vernis qui ſurpaſſeroient de beaucoup ceux de la Chine & du Japon.

Le vernis s'applique ou ſur des ſujets nus, tels que des métaux, boiſeries, papiers, bois d'éventails, &c, ou ſur des peintures & dorures; mais ſur quelque ſujet qu'on le mette, il exige de certaines préparations. M. *Watin* donne des préceptes généraux qu'il ne faut jamais perdre de vue pendant l'application. Après avoir détaillé comment on s'y prend pour vernir des ſujets nus, il examine comment on l'employe ſur des peintures; ce qui amène le détail des procédés des Peintres d'impreſſion. Le Peintre d'impreſſion eſt celui qui imprime pluſieurs couches de couleur d'une même teinte ſur des ouvrages de menuiſerie, charpenterie, ſerrurerie, dans les bâtimens ou ſur des équipages. Ce genre de peinture, qui paroît aiſé parce qu'il n'eſt que méchanique, exige des détails qu'on n'y ſoupçonneroit pas: ils ſont très-bien développés dans l'ouvrage. L'auteur

fait d'abord connoître les matières, les liqueurs nécessaires pour les broyer, les détremper & les mêlanger. En lisant cette Partie, vous apprendrez, Monsieur, comment on met en couleur un carreau, un parquet, un plafond; comment on fait un chipotin, un blanc de roi, &c; comment on peint à l'huile une porte, une croisée, un chambranle, un lambris d'appartement, &c, &c, &c, & généralement tout ce qui peut regarder les peintures si nécessaires à toutes les parties d'un bâtiment. Vous y verrez sur-tout avec plaisir la manière de faire un beau chipotin en vingt-quatre heures.

Ce Livre, comme vous voyez, Monsieur, est de la plus grande utilité, soit pour les Artistes, qu'il peut former ou instruire, soit pour les Amateurs qui sont curieux de veiller aux travaux qu'ils font faire sous leurs yeux, ou entreprendre eux-mêmes toutes sortes d'ouvrages. Les procédés sont nettement expliqués, & l'on voit qu'ils sont d'une exécution facile. Quel service ne rend pas aujourd'hui

M. *Watin* à tous les citoyens, qui souvent manquent de secours pour entreprendre, ou de lumières pour éclairer les démarches d'ouvriers ignorans, & quelquefois intéressés à tromper.

Vous redoutez peut-être, Monsieur, de travailler vous-même en peinture dans votre maison; vous craignez la maladie si terrible, connue sous le nom de colique des Peintres, occasionnée quelquefois par l'emploi des couleurs. L'auteur dissipe vos allarmes. » Je manquerois » sans doute, dit-il, au premier de- » voir de l'humanité, & je ferois un » funeste présent à mes concitoyens, » si en leur présentant les moyens fa- » ciles de la Peinture, en offrant » à l'économie, à l'oisiveté, des res- » sources de dissipation ou d'épargne, » je n'avertissois en même-temps des » dangers qui peuvent résulter de » l'emploi des couleurs. Ainsi je pré- » viens tous ceux qui veulent s'amu- » ser ou s'occuper, qu'il en est qui » peuvent occasionner des maladies; » mais aussi ne faut-il pas croire que » toutes soient dans le cas d'en don-

» ner ; celles mêmes qui en causent
» quelquefois, peuvent n'être pas
» nuisibles lorsque l'on prend de cer-
» taines précautions. « L'auteur indique ces précautions. L'expérience lui a prouvé que les coliques des Peintres étoient très-rares ; il paroît prouvé qu'elles ne sont ordinaires aux ouvriers qu'à cause de leur intempérance : au surplus, si l'on en éprouvoit quelques symptomes, les remèdes en sont certains. L'auteur nous fait part de ce qui se pratique tous les jours avec succès en pareille occasion.

L'article de la Dorure est traité dans ce Livre avec la même méthode, la même intelligence & la même clarté. M. *Watin*, depuis que son ouvrage paroît, accablé par la multitude des demandes de Province, a donné un supplément qu'il délivre *gratis* à ceux qui ont acheté son volume. On y voit ce qu'il entre de liqueurs & de couleurs dans une couche pour une toise quarrée, c'est-à-dire six pieds de haut sur six pieds de large, qu'on peut répartir comme on le juge à propos. Au moyen de ce

ce tableau, qui marque la valeur des marchandiſes au cours actuel, on peut évaluer à combien une entrepriſe de peinture, dorure & vernis, peut revenir. Ce *Supplément*, ſans faire partie de la Deſcription de l'Art, n'en eſt pas moins important. L'auteur y parle, non-ſeulement en Artiſte inſtruit, mais en ſage économe. Il inſpire la confiance, & ne la mérite pas moins comme Marchand. Sous ces deux points de vue, c'eſt un des hommes les plus utiles de la Nation. Ses documens, conſacrés dans cet ouvrage, doivent être accueillis, & ſes talens employés en bâtimens, en équipages, &c. Il prévient le Public qu'on trouve chez lui toutes les marchandiſes relatives aux trois Arts qu'il a diſcutés. On peut ſe fournir encore dans ſon Magazin de toutes ſortes de moulures, de tapiſſeries dorées les plus à la mode, de cadres, d'eſtampes, de bordures de tableaux, ainſi que de beaucoup d'autres marchandiſes dépendantes de ſon commerce d'Epicerie. Il fait la commiſſion pour la Province,

pour les Isles & pour les Pays étrangers,

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Juillet 1772.

LETTRE VIII.

Histoire de la Littérature Françoise, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec un tableau des progrès des Arts dans la Monarchie, par MM. de la Bastide l'aîné, & Dussieux; à Paris chez Edme, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, tomes premier & second de plus de 400 pages chacun.

PLUSIEURS Ecrivains ont entrepris de nous tracer l'origine & les progrès de la Littérature Françoise. Les Religieux Bénédictins sont les premiers qui soient entrés dans cette carrière difficile à parcourir; mais l'étendue qu'ils ont donnée à leurs travaux ne fait pas espérer de voir sitôt la fin de cette immense entreprise. M. l'Abbé *de Longchamps* a publié plusieurs vo-

lumes d'un abrégé de l'ouvrage des Bénédictins : les nouveaux Auteurs blâment le plan qu'il a suivi en rédigeant par articles le tableau qu'il a voulu tracer des sciences & des beaux-arts ; ils prétendent que cette méthode nuit au développement des causes qui ont influé sur les progrès & la décadence des Lettres, & détruit l'enchaînement qui doit regner dans la succession des faits littéraires. Cette considération les a déterminés à donner un nouveau tableau de la chûte & de la renaissance des Lettres depuis les temps les plus reculés ; & comme le sort des Sciences & des Arts n'est jamais indépendant de l'ordre politique, ils se sont fait une loi de décrire en même-temps les progrès de l'esprit humain & les événemens qui les ont précédés ou suivis. Les Lettres ont leurs révolutions comme les Empires : ces différentes époques leur ont indiqué l'ordre & la distribution des faits que doit embrasser cette nouvelle histoire de notre Littérature.

L'origine des Sciences chez les Gau-

lois est environnée des plus épaisses ténèbres, & la principale cause en doit être attribuée aux usages & aux préjugés que les Druides avoient répandus parmi ces peuples. Ces Prêtres, qui étoient en même-temps les Médecins, les Poëtes, les Historiens & les Législateurs de la Nation, s'étoient imposé à eux-mêmes la loi de ne rien écrire; ils avoient persuadé à leurs concitoyens que la mémoire se perdroit aussi-tôt que l'on commenceroit à se fier au papier; que personne ne voudroit plus se donner la peine d'apprendre par cœur ce qu'il pourroit trouver dans les livres; que l'intelligence des mystères de la Religion devoit être concentrée dans le pays; que, par conséquent, ce seroit un sacrilège de rédiger leurs instructions par écrit, puisqu'il ne seroit pas possible que ces feuilles, où leur doctrine seroit contenue, ne tombassent tôt ou tard entre les mains des étrangers. Les Druides devinrent donc les seuls Poëtes & les seuls Historiens des Gaulois. Ils renfermoient les instructions qu'ils donnoient au peuple,

les exploits des Guerriers, les Loix, l'Hiſtoire & la Phyſique dans des Cantiques. On ſent bien que la deſtruction de l'ancienne Religion dut entraîner la perte de ces hymnes. Les Gaulois Païens étoient bien éloignés de les apprendre aux Chrétiens; & ceux-ci, par un zèle mal entendu, n'épargnèrent rien pour les ſupprimer, parce qu'on y louoit de fauſſes Divinités & des Héros attachés à un culte idolâtre.

Malgré tous ces obſtacles, les Grecs qui s'établirent à Marſeille apporterent les Lettres dans les Gaules; & les Gaulois, que le commerce & la curioſité attiroient dans cette Ville nouvelle, y puisèrent en même-temps un goût décidé pour les Sciences qu'on y cultivoit; les Druides eux-mêmes furent obligés de céder au torrent & ouvrirent des écoles où ils enſeignèrent publiquement la Rhétorique, la Philoſophie, la Phyſique & la Médecine.

La conquête des Gaules par les Romains ne fit aucun tort à la culture des Lettres. Les Gaulois, au

contraire, portèrent le flambeau des Sciences jusque dans le sein du peuple qui les avoit conquis. Des Rhéteurs Gaulois furent les premiers qui enseignèrent dans la Ville de Rome la Rhétorique en langue latine. D'autres y donnèrent des leçons de Grammaire & de Poëtique. *Juvénal* & S. *Jérôme* font les plus grands éloges des Orateurs Gaulois. Le premier se plaint de ce que l'éloquence étoit négligée à Rome; il conseille à ceux qui voudront se perfectionner dans cet art de passer dans les Gaules. Le second dit que cette Nation n'a jamais enfanté des monstres, mais qu'elle a été féconde en hommes d'une bravoure peu commune & d'une éloquence consommée.

Parmi les sçavans Gaulois dont cette nouvelle histoire analyse la vie & les ouvrages, je choisirai les deux articles les plus intéressans, ceux de *Pétrone* & du Poëte *Ausone*, connu longtemps sous le titre de *D. Magnus Ausonius* *.

* On trouve dans cet ouvrage les noms Romains tantôt avec leurs terminaisons Latines,

Pétrone nâquit aux environs de Marseille, dans la Gaule Narbonnoise, vers les premières années de l'Ere Chrétienne. Il reçut une éducation distinguée, & la nature l'avoit doué de dispositions si heureuses, qu'il acquit rapidement cette pureté de goût qui le caractérisa. Il étoit très-jeune quand il parut à la Cour de l'Empereur *Claude*, où la licence grossière étoit fort à la mode. Mais sa délicatesse & sa sensibilité le garantirent de tout ce que la débauche a de honteux. On ne le vit jamais se livrer aux

tantôt avec la terminaison Françoise. *Cicéron*, *Cicero*, *Antoine*, *Domitius Nero*, *Claude*, *Caius Caligula*, *Marcella*, *Octavie*. Il paroît par là que l'on s'étoit proposé de conserver aux noms Romains leurs terminaisons Latines, & que, par la force de l'habitude, on les a quelquefois Francisés. Mais ne seroit-il pas raisonnable de conserver toujours les noms propres tels qu'ils sont? Pour peu que des traductions successives en différentes langues les défigurent, il deviendra impossible d'y rien reconnoître. On a vu dans les Papiers Publics d'Angleterre *Richleter* pour *Richelieu*. Un François, écrivant en Latin, a mis *Interraneus* pour *d'Entragues*. Il faudroit un Dictionnaire pour ces sortes de noms dénaturés.

plaiſirs de l'amour juſqu'à la ſatiété, ni à ceux de la table juſqu'à l'excès. Sa maiſon étoit le rendez-vous de preſque tous les honnêtes gens de ce temps-là. Donnant tout le jour au ſommeil, il paſſoit la nuit au ſein des voluptés les plus ſenſuelles & les plus recherchées. Cependant il montra qu'il n'étoit pas inhabile aux emplois les plus importans. Envoyé en Bythinie en qualité de Proconſul, il y mérita des applaudiſſemens ſans aſſujettir ſa manière de vivre à ſa dignité. Dès qu'il fut de retour à Rome, *Néron*, qui avoit ſuccédé à *Claude*, l'éleva au Conſulat. Il devint l'un des principaux confidens de ce Prince & comme l'intendant ſuprême de ſes plaiſirs. *Néron* ne trouvoit rien d'agréable que ce que *Pétrone* avoit approuvé. Lorſque cet Empereur s'abandonna à des excès qui bleſſoient la délicateſſe de ſon favori, ce dernier eut recours à la diſſimulation & ſe conforma, dit *Tacite*, aux goûts du Tyran. Mais toutes ces extravagances & ces brutalités ne pouvant lui plaire, il recueillit en ſilence les principaux traits des débau-

ches de cette Cour abominable, comme pour se dédommager de la contrainte qu'il faisoit à son naturel. Nous croyons posséder cette satyre en tout ou en partie sous le titre de *Festin de Trimalcion*. Cet ingénieux ouvrage est écrit en prose & en vers; il seroit difficile de n'y pas reconnoître le siècle où l'Auteur a vêcu. *Pétrone* ne pouvoit guères peindre avec d'autres couleurs les scènes atroces & dégoûtantes qui faisoient tous les plaisirs de la mère de *Néron*, ni prêter un autre langage aux vils esclaves d'un fils aussi digne d'elle.

La faveur dont *Pétrone* jouissoit lui attira l'envie de *Tigillin* le plus infâme des favoris de *Néron*; il l'accusa d'être entré dans une conspiration contre l'Empereur. *Pétrone* fut arrêté; ayant été condamné à mort, il se fit ouvrir, puis refermer les veines de temps en temps, s'entretenant de Belles-Lettres & de Poësie avec ses amis. Il envoya ensuite à *Néron* un Livre cacheté de sa main, qui contenoit la satyre dont nous venons de parler. Il mourut l'an 66 de l'Ere vul-

gaire. On a de lui plusieurs autres pièces de Poësie & quelques Epigrammes.

Ausone, célèbre Poëte Latin du quatrième siècle, nâquit à Bordeaux; il étoit fils de *Julius Ausonius*, fameux Médecin de cette Ville. Après s'être livré à l'étude des Lettres Grecques & Latines, il s'exerça dans l'éloquence du Barreau; il plaida devant les Magistrats chargés de rendre la justice dans les Gaules. Il se consacra quelque temps après à l'instruction de la jeunesse, enseigna la grammaire latine à Bordeaux, & fut élevé à la profession de Rhéteur. Mais son principal talent fut la Poësie qu'il cultiva avec le plus grand succès. Vers la fin de l'an 367, *Ausone* fut choisi par *Valentinien* pour être le Précepteur de *Gratien* son fils, qui donnoit les plus hautes espérances; il se concilia l'estime de *Valentinien* tant par son application à former le cœur & l'esprit du jeune Prince que par les agrémens de son génie. Il en recueillit bientôt les fruits: il fut élevé dès l'an 368 aux dignités de Comte du Palais & de Questeur.

Valentinien étant mort en 375, le disciple d'*Ausone* monta sur le Trône pour y faire regner la bienfaisance & l'humanité. *Gratien* punit les tyrans, remit au peuple tout ce qui restoit à payer des impôts, & fit brûler les mémoires qui en faisoient mention, afin qu'il n'y eût plus de recherches. Ce Prince avoit fait de grands progrès dans les Sciences; sa sagesse & son éloquence charmoient tous ceux qui étoient admis à ses Conseils. A l'exemple de son Instituteur, il se plaisoit à écrire en vers. Les commencemens de son regne furent signalés par les récompenses & les distinctions dont il combla les Gens de Lettres. Il ordonna par une loi du 23 Mai 376 qu'on augmenteroit les pensions des Professeurs. *Ausone* & sa famille furent élevés aux premières dignités. *Julius Ausonius* fut nommé à la Préfecture d'Illyrie. *Hespere*, fils d'*Ausone*, eut la Préfecture d'Afrique. *Ausone* lui-même exerça celle d'Italie & ensuite celle des Gaules. Il fut désigné Consul pour l'an 379. *Gratien* écrivit de sa propre main à son ancien maître

en lui envoyant la robe consulaire, & lui témoigna combien il regrettoit de ne pouvoir se trouver en personne à la cérémonie de son entrée au Consulat.

Après la mort de *Gratien*, qui fut détrôné & assassiné par *Maxime*, *Ausone* passa le reste de sa vie dans la retraite & dans le commerce des Muses. Il mourut vers l'an 394; & cet homme qui, dans ses Poësies, avoit honoré les cendres d'un si grand nombre de Sçavans & de Héros, n'a trouvé personne qui ait répandu quelques fleurs sur son tombeau. Je n'entrerai point, Monsieur, dans le détail des productions de cet Ecrivain : je vous renvoie à cet égard à la nouvelle Histoire de la Littérature Françoise, dont les notices & les recherches sont presque toujours le fruit de la plus saine critique.

Cet important ouvrage m'a paru mériter d'être accueilli avec distinction; & le travail des Auteurs qui l'ont entrepris ne sçauroit être trop encouragé. Ils font toujours marcher de front les événemens politiques &

les faits littéraires ; ils paroissent s'être attachés à faire connoître tous ceux qui ont influé sur les Sciences & qui en ont arrêté ou favorisé les progrès. L'intérêt de cette Histoire ne peut que s'accroître à mesure que les Ecrivains approcheront davantage de la renaissance des Lettres en France, & des beaux jours de notre Littérature. On trouve à la fin de chaque volume trois Tables : l'une contient les faits dans l'ordre chronologique ; la seconde marque la principale édition des ouvrages dont on a parlé ; & la dernière est une Table des matières. A la tête de chaque volume, il y a aussi une Table des Auteurs qui ont été consultés & des éditions dont on s'est servi, afin qu'on puisse vérifier les citations. On a renvoyé dans des notes, à la suite de l'Histoire, les discussions de quelques points historiques & critiques.

Cet ouvrage doit avoir seize volumes *in*-12. Ceux qui souscriront d'ici à la fin de Décembre de cette année, ne paieront chaque volume broché que 2 liv. En prenant les deux

premiers qui ſont imprimés, on donnera 2 liv. à compte ſur les ſuivans. En recevant les Tomes III & IV, qui ſeront livrés dans le courant de Novembre prochain, on paiera encore 2 liv. ſur les ſuivans. Pour les livraiſons qui ſuivront les deux premières, on ne donnera que 4 liv. pour deux volumes, & les deux derniers ſeront diſtribués gratis. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit d'ici à la fin de Décembre, paieront chaque volume broché 2 liv. 15 ſols.

L'Honneur François, ou Hiſtoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'à nos jours; par M. de Sacy, Tomes VII & VIII; à Paris chez J. P. Coſtard, Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais.

LE régne brillant de *Louis XIV* & une partie de celui de ſon auguſte ſucceſſeur, occupent dans ces deux Volumes la plume de M. *de Sacy*.

Vous y trouverez, Monſieur, comme dans les précédens, cette rapidité de ſtyle, cette chaleur d'imagination, ce choix de couleurs qui caractériſent ſon pinceau. Je ne prétends pas au reſte que ce ſoit ici préciſément le ton ſimple de l'hiſtoire & la modeſtie de ſa parure : on rencontre quelquefois dans la manière de M. *de Sacy* des traits ſaillans, des tours hardis, des élans qui approchent un peu de l'enthouſiaſme ; mais ces taches, ſi l'on doit leur donner ce nom, qui ſeroient abſolument déplacées dans des annales ou dans une hiſtoire ſuivie, ne déplaiſent pas, ſelon moi, dans des Mémoires ou dans un Recueil d'anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, à plus forte raiſon, écrire, ſans éprouver ces tranſports qui produiſent néceſſairement le feu de l'expreſſion. L'auteur avoit trop répandu de ces ſortes d'ornémens dans ſes deux premiers Volumes ; ils ſont beaucoup plus rares & mieux diſtribués dans les ſuivans. On doit des éloges à cette ſageſſe qui enchaîne un eſprit naturellement élevé, & qui l'empêche d'exécuter les

tableaux de l'Histoire avec la palette de la Poësie. Le simple citoyen trouvera dans la lecture de ces deux nouveaux Volumes une foule de traits agréables, curieux, intéressans, dont la plupart ont été négligés par nos Historiens, & qui peignent mieux les *Condés*, les *Turennes*, les *Luxembourgs*, les *Vendômes*, les *Berwicks*, & nos autres Héros, que le récit bruyant & commun de leurs exploits. Les Militaires, en les lisant, y reconnoîtront cette flamme de l'honneur, cette audace guerrière, ce desir brûlant de servir la Patrie, qui les animent sans cesse. Sous ce coup d'œil patriotique, le Livre de M. *de Sacy* est un des plus utiles qui aient paru depuis longtemps.

La fameuse journée de Rocroy ouvrit le siècle de *Louis-le-Grand*, & mérita au jeune Duc *d'Enghien* le titre de Vainqueur de l'Espagne. La bataille fut décidée contre l'avis de tous les Officiers Généraux; *Gassion* seul osa opiner comme le Prince. La conformité de leurs caractères pleins de feu les avoit liés dès la première entrevue.

Brave Gassion, lui dit *d'Enghien*, *si mon armée est défaite dans l'action que je médite, je n'en serai pas le témoin, & Paris ne me reverra que vainqueur ou mort.* Ce *Gassion*, qui de simple Soldat parvint au faîte des honneurs militaires, résolu de défendre Armentières dont il étoit Gouverneur, & qui étoit démantelé, manda un Ingénieur à qui il déclara son dessein. L'Officier lui objecte que la saison est trop avancée, qu'il manque d'argent, de matériaux & de travailleurs : *Il n'est point question de raisonner*, reprit brusquement le Gouverneur, *mais de mettre la main à l'œuvre. Quant aux matériaux, il y a des villes bien bâties dans le voisinage, je veux les démanteler & en faire transporter les ruines ici sur le dos de mes Soldats. Je palissaderai Armentières des os de nos ennemis ; & pour de l'argent, j'en aurai comme si je battois monnoie.* Ce discours extraordinaire n'eut été qu'une bravade dans la bouche d'un autre ; dans celle de *Gassion* il fut le signal des travaux. Il se mit à l'instant à la tête de la garnison, & la citadelle fut construite.

Priolo nous a conservé un entretien, dont il fut témoin, entre le *Grand-Condé* & le Duc *de Longueville*, qui peint au naturel ces deux grandes ames. Le premier, poussé à bout par les injustices de *Mazarin*, vouloit engager le Duc dans son parti. *Longueville*, résolu de faire rentrer le Prince dans son devoir, lui dit: » hélas, » encore une guerre civile! Quoi, » cette idée ne vous fait pas dresser » les cheveux sur la tête? La France » est-elle si-tôt lasse de son bonheur? » Mais non; elle ne respire, elle ne » demande que la paix; c'est vous qui » voulez rallumer le flambeau de nos » funestes discordes. Ah, Prince, si » l'intérêt de la Patrie ne peut rien » sur votre cœur, que votre intérêt » vous touche. Le Roi avance en âge: » dans quelques années il peut regner » lui-même; il peut récompenser par » des honneurs infinis le triomphe » que vous remporterez sur vous-» même en fléchissant devant son Mi-» nistre. » *Condé*, pendant ce discours, muet, immobile, tenoit ses yeux fixés à terre: *ainsi*, dit-il après quelques

mots de ſilence; *Longueville m'abandonne!* » Moi, vous abandonner, s'é-
» cria le Duc! Périſſent à jamais mon
» crédit, ma fortune, ma gloire, s'il
» le faut. Quelle que ſoit votre deſti-
» née, elle ſera la mienne: j'ai déſap-
» prouvé votre démarche; mais vous
» ne ſerez jamais le premier au péril;
» je ſçaurai vous y devancer. « Alors ils joignirent leurs mains & ſe jurèrent une amitié éternelle. » Ne vous
» inquiétez plus, reprit *Condé* d'un ton
» calme; toutes mes batteries ſont
» dreſſées, mon plan eſt tracé, mes
» reſſources ſont prêtes; l'Eſpagne
» m'a promis de l'argent; les Anglois
» nous fourniront des Troupes. « Au nom Anglois, le Duc de *Longueville* recule d'horreur. » Quoi, moi! je
» conduirois des Anglois ſous nos
» drapeaux! Eſt-ce à un deſcendant
» de *Dunois* qu'on oſe faire une telle
» propoſition? Oubliez-vous que le
» chef de ma famille fut le fléau de
» l'Angleterre? Il m'a tranſmis avec
» le ſang toute la haine dont il étoit
» animé contre les Anglois. Je n'ou-
» tragerai point ſa mémoire; je ne

» veux point dégénérer du Héros
» dont je descends. Je suis son fils ; je
» le sens au courroux que m'inspire
» le nom que vous avez prononcé
» devant moi. J'aime mieux vendre
» mon bien, vous le sacrifier tout
» entier & lever des Troupes à mes
» dépens. «

Ce n'est pas seulement les armes à la main que le Vicomte *de Turenne* paroît un homme extraordinaire : le détail de sa vie privée offre le tableau d'un citoyen modeste, humain & généreux ; le trait que je vais rapporter, & que j'ai entendu citer souvent, en est une preuve touchante. Dans le dessein de couvrir la ville de Condé, *Turenne* s'étoit retiré vers Lens : il envoye le Comte de *Grand-Pré*, depuis Maréchal *de Joyeuse*, à Arras pour escorter un convoi dont dépendoit la subsistance de l'armée. Le Comte étoit jeune, sensible à l'amour comme à l'honneur ; peu jaloux de conduire une expédition de cette nature, il demeure à Arras chez une femme qu'il y connoissoit, quelques heures après le départ du convoi,

ſous la conduite du Major de ſon Régiment. Celui-ci fut attaqué par un parti, le tailla en pièces & arriva au Camp long-temps avant le Comte *de Grand-Pré*. Sa perte étoit aſſurée, & le châtiment de cette négligence pouvoit ôter pour jamais à ce jeune homme l'eſpoir d'une haute fortune, & à l'Etat les ſervices d'un brave Officier. *Turenne* cacha ſa faute aux yeux de l'armée. *Le Comte de Grand-Pré*, dit-il, *ſera fâché contre moi, à cauſe d'une commiſſion ſecrete que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un temps où il auroit eu occaſion de montrer ſa valeur*. Le Comte arrive, apprend que le Maréchal, qui pouvoit le punir, vient de l'excuſer ; il court ſe jetter à ſes genoux, lui jure une reconnoiſſance éternelle, & répare ſa faute par de belles actions. Ce fut lui qui depuis raconta cette anecdote, avoua ſon intrigue, & apprit à toute la France que le Vicomte l'avoit ſervi par un menſonge plus noble que la vérité.

Louis XIV remporta ſur lui-même une victoire plus belle que toutes cel-

les dont ſa campagne de Flandre fut un rapide enchaînement. Un Gendarme, emporté par un cheval impétueux que le bruit & le carnage animoient, heurta rudement ce Prince : le Roi, dans le premier mouvement, lève ſa canne. *Sire*, dit le Gendarme, en lui préſentant ſon piſtolet par le pommeau, *vous venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi donc la vie.* Le Roi, plus puni que lui-même, ſentit ſa colère ſe calmer tout-à-coup & faire place à l'eſtime que lui inſpiroit une délicateſſe ſi noble. Il n'oublia jamais ce Gendarme, & cet affront fut le principe de ſa fortune militaire. Il remplit depuis des poſtes diſtingués.

Villars fit éclater de bonne heure les talens qui depuis l'ont rendu ſi célèbre dans les annales de la guerre & ſi cher à la Monarchie. A la terrible journée de Seneff, un mouvement que firent les ennemis, fit croire à la plupart de nos Généraux & de nos Soldats que le Prince d'*Orange* fuyoit ; on jetta un cri de victoire. Le jeune *Villars*, qui joignoit au feu du bel âge le flegme de l'âge mûr, obſervoit leurs évolu-

tions : *ils ne fuyent pas*, dit-il, *ils changent seulement leur ordre. A quoi le connoissez-vous*, reprit *Condé*; *c'est*, répondit le Marquis *de Villars*, *à ce que dans le même temps que plusieurs escadrons paroissent se retirer plusieurs autres s'avancent dans les intervalles & appuient leur droite au ruisseau dont ils voyent que vous prenez la tête, afin que vous les trouviez en bataille.* Le Prince *de Condé* le regarda alors d'un œil fixe ; &, comme s'il eût prévu sa haute destinée, *jeune homme*, lui dit-il, *qui vous en a tant appris ?* Puis se tournant vers les autres Généraux, il ajouta ; *ce jeune homme-là voit clair.* Il changea ensuite ses dispositions, mit l'épée à la main, s'avança à la tête des Troupes. A cette vue, les yeux de *Villars* s'animent : *voilà*, dit-il, *la plus belle chose que je verrai jamais, le Grand Condé l'épée à la main.* Il le suivit partout, reçut une blessure dangereuse ; & ne quitta point le combat.

Villars, après avoir été le sauveur de la Nation à Denain, & s'être immortalisé par ses conquêtes d'Italie,

fut arrêté par la mort à Turin en 1734. Le Confesseur du Maréchal lui dit que Dieu qui avoit détourné tant de coups de dessus sa tête, lui avoit ménagé le loisir nécessaire pour paroître sans crainte à son Tribunal : » le Maréchal » *de Berwick*, continua-t-il, n'a pas » eu le même bonheur que vous ; il » vient d'être emporté d'un coup de » canon sous les murs de Philisbourg. » Quoi, répondit *Villars* mourant, » *Berwick* est mort d'un coup de ca- » non ! & moi je meurs dans mon » lit ; j'avois toujours dit que *Berwick* » seroit plus heureux que moi. « Du fond de l'Allemagne, autre théâtre de sa gloire, il écrivoit à ses Fermiers : *Ne m'envoyez rien cette année ; l'Allemagne toute ouverte ne me laisse manquer de rien ; distribuez mes revenus aux pauvres & aux Communautés obérées.*

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, l'éloge de la vie domestique & des vertus civiles du *Grand Condé*, & vous le comparerez avec indignation à la peinture que M. *de Voltaire* a osé faire des loisirs de *Condé* à Chantilly.

Comme

Comme ce Prince y fit paroître alors autant de ſentimens de piété que de grandeur d'ame, & qu'on n'aime point à voir de la religion dans un ſi grand homme, on a cru que le plus court étoit de dire que l'eſprit de *Condé* baiſſa ſenſiblement dans ſa retraite, & que ce n'étoit plus que ſon ombre qui ſe promenoit dans les boſquets de Chantilly.

Quoique vous connoiſſiez la lettre que le Duc *de Montauſier*, ancien Gouverneur du DAUPHIN, lui écrivit après la priſe de Philisbourg, vous ne ſerez pas fâché de la relire. » Je » ne vous fais pas compliment, Mon- » ſeigneur, ſur la priſe de Philisbourg; » vous aviez une bonne armée, des » boulets de canon, & *Vauban*. Je ne » vous en fais point auſſi ſur ce que » vous êtes brave; c'eſt une vertu » héréditaire dans votre maiſon. Mais » je me réjouis avec vous de ce que » vous êtes libéral, généreux, humain, » & faiſant valoir les ſervices de ceux » qui font bien. Voilà ſur quoi je vous » fais mon compliment. «

Après la bataille de Spire, gagnée

par le Maréchal *de Tallard*, le Vainqueur écrivit à LOUIS XIV : » Nous » avons pris, Sire, plus de drapeaux » & d'étendards que Votre Majesté » n'a perdu de Soldats. « Ce style, remarque l'auteur, n'approche guères de cette modestie qui dictoit les relations de *Turenne*. On peut en juger par ce billet à la Vicomtesse sa femme, au sortir d'une grande victoire. » Les » ennemis sont venus à nous ; ils » ont été battus ; Dieu en soit loué. » J'ai un peu fatigué toute la journée ; » je vous donne le bon soir & vais » me coucher. «

En 1744 se donna la célèbre bataille de Fontenoi, dont le succès, opiniâtrement disputé, éleva le Maréchal *de Saxe* au comble de la gloire & rendit son nom respectable à toute l'Europe. Le commencement de l'action fut d'un très-heureux présage pour l'armée confédérée. » Le Roi vit » d'un œil tranquille ses bataillons » rompus ; son visage ne parut point » altéré ; il donna ses ordres avec ce » calme qui ne prévient pas un mal» heur inévitable, mais qui sçait le

» réparer. Quelques escadrons s'é- » toient efforcés de rétablir le com- » bat : mais le feu de la colonne étoit » si vif & si soutenu, qu'ils plièrent » encore une fois. Une autre charge » ne fut pas plus heureuse. Le Dauphin » avoit été témoin de ce désastre ; il » demande à marcher à la tête de la » Maison du Roi : on le retient pour » toute réponse. Son courage s'indi- » gne des obstacles qu'on lui oppose : » il veut s'élancer dans la plaine ; on » lui représente qu'il va exposer une » vie nécessaire à l'Etat : *Ma vie*, s'é- » cria-t-il ! *Ah, ce n'est pas la mienne,* » *c'est celle du Général qui est chère* » *dans un jour de bataille.* Il tire alors » son épée : *marchons*, dit-il, *où est* » *l'honneur de la Nation.* Mais on se » met au-devant de lui, on l'arrête » & on le ramène auprès du Roi. »

M. *de Sacy* ne s'est point attaché précisément à relever les grands traits de courage & de fermeté qui, dans différentes occasions, ont illustré les Généraux & les Officiers supérieurs ; il en cite quantité d'aussi

frappans & d'aussi admirables dans de simples Militaires, Soldats ou Grenadiers. En les lisant, on se confirme de plus en plus dans cette pensée si vraie, que si, des faisceaux de lauriers que moissonne un Général, chaque particulier prenoit celui qu'il a arrosé de son sang ou qu'il a cueilli lui-même, le reste seroit souvent peu de chose. Combien de fois un seul Régiment a-t-il déterminé une victoire long-temps disputée, & combien de fois un seul Soldat a-t-il été l'ame de ce corps, & lui a-t-il donné cette impression terrible à laquelle rien ne résiste ?

L'auteur a placé à la tête du septième Volume un *Coup d'œil sur notre Histoire Militaire*. Ce morceau, bien écrit, tend à prouver qu'en mettant en somme nos pertes & nos gains contre nos ennemis depuis le commencement de la Monarchie, nous l'emportons de beaucoup par nos succès. Je doute qu'il y ait peu de Nations qui, avec un peu d'adresse, ne puissent présenter un pareil tableau. Cependant je suis persuadé que celui

de M. *de Sacy* est très-exact & très-vrai.

Je suis, &c.

A Paris ce 25 Juillet 1772.

LETTRE IX.

Voyage autour du Monde, par les Frégates du Roi, la Boudeuse, la Flûte & l'Etoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769, seconde édition, augmentée : deux Volumes in-12, l'un de 336 pages, l'autre d'environ 450 ; à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires rue S. Jean-de-Beauvais.

La relation des voyages de M. *de Bougainville* paroît aujourd'hui, Monsieur, dans un format plus commode, avec quelques augmentations, ornée, comme la première, de Cartes marines & terrestres & de quelques Dessins

curieux. Je n'ajouterai rien aux éloges que j'ai donnés à la première édition de cet ouvrage; mais je pense que vous verrez avec plaisir quelques-uns des détails intéressans dont cette relation est pleine, & que je n'ai pu mettre sous vos yeux lorsque je vous en ai parlé pour la première fois.

M. *de Bougainville* donne une description très-agréable des isles Malouines; il en trace l'Histoire Naturelle en homme qui sçait observer & rendre compte de ses remarques. Dans la première édition il avoit inséré cette notice: » Le loup-renard, » ainsi nommé parce qu'il se creuse » un terrier & que sa queue est plus » longue & plus fournie de poil que » celle du loup, habite dans les dunes » sur les bords de la mer; il suit le » gibier & se fait des routes avec in» telligence, toujours par le plus court » chemin d'une baye à l'autre. A no» tre première descente à terre, nous » ne doutâmes point que ce ne fussent » des sentiers d'habitans. Il y a appa» rence que cet animal jeûne une » partie de l'année, tant il est maigre

» & rare. Il eſt de la taille d'un chien » ordinaire, dont il a auſſi l'aboyement, mais foible. *Comment a-t-il » été tranſporté ſur les iſles?* « M. *Forſter*, Anglois, de la Société Royale de Londres, qui a traduit l'ouvrage de M. *de Bougainville*, l'a accompagné de pluſieurs notes où il relève quelques erreurs échappées à l'auteur François, & ſur leſquelles ce dernier paſſe condamnation. Parvenu à l'hiſtoire du loup-renard, l'Anglois s'étonne de la ſurpriſe & de l'interrogation du Voyageur François, ſur la manière dont cet animal a été tranſporté dans les iſles Malouines. Il ajoute que M. *de Bougainville*, ayant paſſé pluſieurs années en Canada, auroit dû faire attention que des quadrupèdes terreſtres ſe trouvant ſur de grandes glaces au moment où elles ſe détachent des terres, ſont emportés en haute mer & abordent à des côtes fort éloignées de leur pays natal, ſur leſquels ces maſſes gelées viennent échouer. » Je » ſçais ce fait, répond M. *de Bougain-* » *ville*, mais M. *Forſter* ne ſçait pas » que jamais les voyageurs n'ont ren-

» contré des glaces flottantes dans les
» environs des isles Malouines ni du
» détroit de Magellan, & que dans
» ces contrées il ne s'y en peut pas
» former, n'y ayant ni grand fleuve
» ni aucune rivière un peu considéra-
» ble. «

Rio-Janeiro, est l'entrepôt des richesses du Brésil. La mine de Sero-Frio, outre l'or que l'on en tire, produit encore tous les diamans qui viennent de ce pays. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topases, les chrysolites, & autres pierres de qualités inférieures. Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux Entrepreneurs, qui sont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant préposé par le Roi de Portugal à cet effet. Cet Intendant les dépose aussi-tôt dans une cassette cerclée de fer & fermée à trois serrures. Il a une des clefs, le Vice-Roi une autre, &

le Provador de l'Hazienda-Reale la troisième. Cette cassette est renfermée dans une seconde où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci-dessus, & qui contient les trois clefs de la première. Le Vice-Roi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme ; il consigne seulement le tout à un troisième coffre-fort qu'il envoye à Lisbonne après avoir apposé son cachet sur la serrure. L'ouverture s'en fait en présence du Roi, qui choisit les diamans qu'il veut, & en paye le prix aux Entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur Traité.

Tout l'or que l'on retire des mines ne sçauroit être transporté à Rio-Janeiro sans avoir été mis auparavant dans les *Maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la Couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres, avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or est visité par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'en-

ſuite, dans la Fabrique des Monnoies ; on faſſe avec facilité l'opération néceſſaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle. Ces barres appartenantes aux particuliers, ſont enregiſtrées dans le Comptoir de *la Pragbuna* à trente lieues de Rio-Janeiro. Ce poſte eſt occupé par un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes ; c'eſt là qu'on paye le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de ſomme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi, l'autre moitié ſe partage entre le détachement, proportionnément au grade. Comme il eſt impoſſible de revenir des mines ſans paſſer par ce Comptoir, on y eſt arrêté & fouillé avec la dernière rigueur. En défalquant les frais de la Couronne pour l'exploitation de ces mines, & les gages des Officiers prépoſés à leur garde, on trouve que le Roi de Portugal tire de Rio-Janeiro plus de dix millions de notre monnoie.

A Batavia, l'auteur fut curieux de voir des Comédies Chinoiſes. Indé-

pendamment des grandes pièces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour dans le quartier Chinois a ses trétaux sur lesquels on joue tous les soirs de petites pièces & des pantomimes. En se rappellant ce qu'on nous raconte de l'air empesé des Chinois, on est surpris de la réfléxion de M. *de Bougainville* & de ce qu'il rapporte de ces parades journalières. » *Du pain & des spectacles*, demandoit » le peuple Romain : il faut aux Chi» nois du commerce & des farces. » Dieu me garde de la déclamation » de leurs Acteurs & Actrices, qu'ac» compagnent toujours quelques ins» trumens. C'est la charge du récitatif » obligé, & je ne connois que leurs » gestes qui soient encore plus ridi» cules. Au reste, quand je parle de » leurs Acteurs, c'est improprement ; » ce sont des femmes qui font les » rôles d'hommes. Au surplus, on » en tirera telles conclusions qu'on » voudra. J'ai vû des coups de bâton » prodigüés sans mesure sur les épau» les Chinoises y avoir un succès tout » aussi brillant que celui dont ils jouis-

» sent à la Comédie Italienne & chez
» *Nicolet.* «

L'auteur donne dans cette édition des nouvelles du Taïtien qu'il avoit amené à Paris, & que toute la Capitale a connu. Il en partit au mois de Mars 1770, & il s'embarqua à la Rochelle sur un vaisseau qui devoit le transporter à l'Isle de France. Le Ministère avoit ordonné au Gouverneur de le renvoyer de là dans sa Patrie. » J'ai donné, dit M. *de Bougainville*, un » Mémoire fort détaillé sur la route à » faire pour s'y rendre, & trente-six » mille francs (c'est le tiers de mon » bien) pour armer le navire destiné » à cette navigation. Madame la Du- » chesse *de Choiseul* a porté l'humanité » jusqu'à consacrer une somme d'ar- » gent pour transporter à Taïti un » grand nombre d'outils de nécessité » première, des grains, des bestiaux, » & le Roi d'Espagne a daigné per- » mettre que ce bâtiment, s'il étoit » nécessaire, relâchât aux Philippi- » nes. « *Aqtourou* est arrivé à l'isle de France après une heureuse navigation; c'est ce qu'on apprend par une lettre

de M. *Poivre*, Intendant de l'Isle de France & de Bourbon à M. *Bertin*, Ministre d'État, dans laquelle M. *Poivre* rend compte de l'arrivée du Taïtien, de la réception qu'il lui a faite & des mesures qu'il a prises pour le faire arriver à Taïti.

Dans la Nouvelle Bretagne on trouve une quantité prodigieuse de serpens, de scorpions & beaucoup d'insectes d'une espèce singulière. Ils sont longs comme le doigt & cuirassés sur le corps: ils ont six pattes, des points saillans des deux côtés, & une queue fort longue. Il y a aussi un animal fort extraordinaire: c'est un insecte d'environ trois pouces de long de la famille des mantes; presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu, que même, en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles. Chacune de ses aîles est la moitié d'une feuille, laquelle est entiere quand les aîles sont rapprochées. Le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes & six pattes, dont les parties supérieures sont aussi

dès portions de feuilles. M. *de Commerçon* a décrit cet insecte particulier; M. *de Bougainville* ayant eu la précaution d'en conserver un dans de l'esprit de vin, l'a remis à son arrivée en France au cabinet du Roi.

Le dernier volume *des Voyages autour du Monde* est terminé par le vocabulaire Taïtien que M. *de Bougainville* avoit placé à la fin de sa première édition. Les Anglois ont aussi inséré un vocabulaire de la langue de Taïti à la suite du voyage qu'ils y ont fait en 1769; mais il est moins étendu que celui de l'auteur François, & il renferme des différences considérables sur les mêmes mots originaux. Il est facile de se convaincre qu'une partie de ces différences vient de celles qui existent entre les langues Françoise & Angloise elles-mêmes & leur prononciation. C'est aux Taïtiens à décider sur les autres plus essentielles & à juger quel peuple a mieux saisi leur idiome.

M. *de Bougainville* nous fait part ensuite de quelques réflexions de M. *Peyrère*, de la Société Royale de Londres

& Interprète du Roi, que M. *de la Condamine* lui a communiquées. Elles ont pour objet l'articulation de l'Insulaire de Taïti & le vocabulaire que le Voyageur François a publié du langage de cette isle.

Mémoire sur la meilleure maniere de faire & de gouverner les Vins, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les Mers; qui a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Marseille, en l'année 1770, par M. l'Abbé Rozier, Chevalier de l'Eglise de Lyon, de l'Académie Royale des Sciences, Beaux Arts & Belles Lettres de Lyon, de Ville-Franche, &c; un Volume in-8°. avec figures; prix, 3 liv. 10 sols broché. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente, & chez les principaux Libraires de province.

C'EST avec plaisir, Monsieur, que je vous entretiendrai de cet ouvrage,

qui renferme l'utile & l'agréable. On ne se doute presque pas en France de la manière de faire le vin; si l'on excepte la Bourgogne & la Champagne, les autres Provinces de ce Royaume sont à cet égard dans la plus parfaite ignorance. Les propriétaires, aussi peu instruits que les vignerons, se conduisent par la routine du pays. De toutes les productions de nos champs, il n'en est aucune qui exige plus de soin que le vin, & plus de sagacité pour le faire, afin de lui donner une qualité capable de prévenir l'acidité, la pousse, enfin sa détérioration ou sa perte. Méfiez-vous, Monsieur, en ce genre, comme dans tous ceux qui concernent l'agriculture, des agriculteurs de cabinet; les produits que ces écrivains enthousiastes annoncent, ne sont souvent que dans leurs têtes, & ils ne voyent les objets qu'à l'aide d'un microscope; l'expérience fait disparoître ces produits chimériques. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrage que je vous annonce; c'est un Œnologiste qui parle d'après la pratique, un Physicien qui épie la

nature, un Chimiste qui analyse les principes des choses, pour en faire l'heureuse application ou à la culture ou à la conservation du produit. Partout l'expérience est à côté du précepte. M. l'Abbé *Rozier*, pénétré de la maxime, qu'il faut écrire pour les cultivateurs, a suivi le plan le plus simple, pour rédiger cet ouvrage; il les conduit, pour ainsi dire, par la main, d'opération en opération. Vous allez en juger par l'indication des Chapitres de cet excellent Traité.

L'auteur parle dans le premier du terrein & de l'exposition convenable pour une vigne; il attaque des abus qui préjudicient à la qualité & à la durée du vin; dans le second, du choix des raisins; dans le troisième, du temps le plus convenable pour vendanger; dans le quatrième, des soins nécessaires en mettant le raisin dans la cuve, & pendant la fermentation; dans le cinquième, du temps auquel on doit tirer le vin de la cuve. Il rapporte des expériences faites sur la chaleur du vin en fermentation, au moyen du thermomètre; dans le sixième, de la

manière de tirer le vin de la cuve, du choix des tonneaux & de leur remplissage ; dans le septième, de la conduite du vin, depuis que le tonneau est bouché jusqu'en Mars ; dans le huitième, de l'action de l'air sur le vin, des qualités qui constituent une bonne cave, & des moyens d'y perfectionner le vin, même avec économie ; dans le neuvième enfin, des soins qu'exigent les vins destinés à passer la mer, des moyens faciles pour connoître quand un vin tend à l'acidité ou à la pousse, afin de ne pas en risquer le transport. Ces expériences sont faciles & dignes du génie observateur de M. l'Abbé *Rozier.*

Ce volume comprend encore trois autres Dissertations : la première sur les moyens employés pour renouveller une vigne. Cet article prouve combien l'auteur connoît exactement les différens pays de vignoble du Royaume & la culture qui y est suvie. Si vous voulez, Monsieur, ne jamais arracher une vigne, conformez-vous à la méthode proposée par l'auteur ; elle est appuyée par le raisonnement

le plus clair, & confirmée par l'expérience la plus convaincante. Dans la seconde, l'auteur examine les usages économiques des différentes parties de la vigne. Combien de cultivateurs les ont sans cesse sous les yeux sans se douter, pour ainsi dire, de leur utilité. Leur connoissance est cependant indispensable pour une bonne culture. Dans la troisième enfin, M. l'Abbé *Rozier* traite des vaisseaux propres à contenir & à perfectionner le vin & des objets qui y ont rapport. Cette Dissertation est remplie de vues économiques & neuves. Je ne doute point, Monsieur, que cet ouvrage ne produise sur vous la même sensation de plaisir que j'ai goûté en lisant. C'est un Livre élémentaire en ce genre.

On souscrit actuellement chez *Ruault*, Libraire rue de la Harpe, près de la rue Serpente, pour le Journal d'*Observations sur la Physique, sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts métiers, enrichi de gravûres en taille-douce*. Le prix de la souscription est de trente-six livres pour la Province, port

franc. Je vous ai rendu compte du premier volume de ce Journal ; je vous parlerai bien-tôt des autres Tomes de cet ouvrage, qui mérite à si juste titre des éloges. L'accueil qu'il reçoit de plus en plus du Public, justifie ce que j'en ai dit l'année dernière.

Estampe gravée d'après M. Vernet par M. Flipart, Graveur du Roi, & de l'Académie Impériale de Vienne.

IL est peu de Peintres qui ayent produit autant d'ouvrages que M. *Vernet* ; mais, ce qui est plus rare & plus admirable encore, c'est que la fertilité de son génie lui fait trouver des ressources pour répandre dans chacun de ses tableaux un intérêt vif & piquant. La nature, en ne l'observant même que, sous un seul aspect, nous présente sans cesse une multitude de scènes qui paroissent toujours nouvelles aux yeux de l'observateur qui sçait en étudier les mouvemens, les effets & les dé-

tails ; l'homme à talent découvre une variété enchantereſſe où l'artiſte médiocre ne voit que de la monotonie : voilà pourquoi le grand nombre de ſujets qu'a traités M. *Vernet*, quoique dans le même genre, ne rallentit point le plaiſir que nous ont cauſé ſes premiers tableaux. Celui que M. *Flipart* vient de graver en eſt une preuve ; c'eſt un des plus beaux qui ſoit ſorti de ce pinceau célèbre. Vous l'avez ſûrement diſtingué, Monſieur, au dernier Sallon du Louvre, & vous avez été charmé de ce ton de couleur ſéduiſant & vrai, qui rend d'une maniere ſi ſenſible les horreurs d'un naufrage & la fraîcheur de la nuit. La Lune, cachée en partie ſous des nuages épais, réfléchit ſa lumiere ſur les flots agités, & laiſſe appercevoir un navire battu par la tempête ; près de l'horiſon on voit un fanal & quelques vaiſſeaux en rade ; ſur le premier

plan, le rivage eſt enrichi de pluſieurs figures de matelots & de paſſagers ; les uns s'occupent à retirer quelques effets d'un navire ſubmergé, & dont on n'apperçoit plus que quelques mâts rompus ; les autres donnent du ſecours à un homme qu'on réchauffe devant un feu, dont la lumière produit ſur ce dernier grouppe un effet pittoreſque. L'expreſſion de chaque figure eſt parfaitement bien rendue dans la gravure, de même que la mobilité & la tranſparence des vagues écumantes dont on ſuit le mouvement ; en un mot, l'accord & l'harmonie de toutes les parties produiſent dans cette belle eſtampe cet agréable preſtige qui fait oublier l'art pour ne laiſſer paroître que le grand tableau de la nature. Je crois vous avoir fait obſerver, Monſieur, l'effet que doivent produire la perſpective aërienne & le clair-obſcur ; quand ces parties de

l'Art, trop souvent négligées, sont traitées avec intelligence, il en résulte cette illusion dont je vous parlois tout-à-l'heure, & qui fait réellement paroître l'objet beaucoup plus grand qu'il n'est en lui-même. Toutes les fois que votre œil n'éprouvera pas cette magie, prononcez hardiment que le tableau ou l'estampe manquent d'effet. On est très-éloigné de faire ce reproche à M. *Flipart* dans la gravure que je vous annonce ; & qui d'ailleurs est exécutée de très-bon goût ; elle a seize pouces de haut sur vingt-deux de large, & se trouve à Paris chez l'auteur, rue d'Enfer, près de la porte Saint-Michel.

Elémens Historiques de Géographie, ou la Géographie sans Maître, Ouvrage aussi utile aux Maîtres de Pension, qu'aux pères & mères qui veulent instruire eux-mêmes leurs enfans. Ils y trouveront une idée simple & claire du Globe, l'étendue que chaque pays y

occupe, ses principales rivières, ses divisions, ses Capitales; ce qui s'y trouve de remarquable, tant sur leur Fondation que sur leurs Edifices, leur Jurisprudence, leurs Manufactures; &c.; par Madame L. B. de Saint-Aubain; un Volume in-12 d'environ 350 pages; à Paris chez Pillot, Libraire rue S. Jacques; prix 2 livres broché.

MADAME DE SAINT-AUBAIN tient ce qu'elle promet dans le titre de cet ouvrage. Ce n'est point une nouvelle méthode qu'elle propose; c'est simplement une réunion qu'elle a faite de différens objets qui ne se rencontrent que dans un nombre de volumes que tout le monde n'est pas en état de se procurer. Elle a particulièrement travaillé pour les enfans & les jeunes gens. Elle a voulu leur faciliter la connoissance si essentielle de la Géographie, & je crois que son Livre, que j'ai parcouru, est très-propre à les instruire sans fatigue & sans ennui des élémens de cette Science.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Juillet 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire des Ordres Royaux, Hospitaliers-Militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint-Lazare de Jérusalem; par M. Gautier de Sibert, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Historiographe desdits Ordres; de l'Imprimerie Royale; un volume in-4°. de 600 pages; à Paris chez Pancouke, Libraire rue des Poitevins; prix 12 livres 12 sols, broché.

MONSIEUR GAUTIER DE SIBERT, chargé de composer l'Histoire particulière de ces deux Ordres, s'est vu dans la nécessité de faire des re-

cherches d'autant plus pénibles, qu'une grande partie des titres de celui de *Saint-Lazare* a péri dans différentes révolutions. L'auteur a rassemblé avec soin tout ce qui est échappé au malheur des temps, & a profité des lumières de plusieurs Sçavans, entr'autres des travaux de M. *de Bréquigny* de l'Académie des Belles-Lettres, qui fut envoyé par la Cour en 1764 en Angleterre, pour y recueillir tous les titres relatifs à l'Histoire & au Droit Public de la France, & qui trouva dans la Tour de Londres plusieurs Chartres & un Cartulaire concernant l'*Ordre de S. Lazare*. M. *de Sibert* a divisé l'histoire de cet Ordre illustre en quatre époques : la première, commençant avec l'Ordre, finit en l'année 1254 : la seconde se termine avec l'année 1489 ; la troisième s'étend depuis 1489 jusqu'en 1608. L'établissement de l'Ordre de *Notre-Dame du Mont-Carmel* & son union avec celui de *Saint-Lazare*, commencent la quatrième époque, qui finit à nos jours.

Entre les institutions de même genre, la prééminence du rang est attachée à l'ancienneté. M. *de Sibert*

n'a donc pas dû négliger tout ce qui a rapport à l'origine de l'Ordre dont il écrit l'Hiſtoire. Dans le grand nombre d'auteurs qui ont traité des Ordres Religieux-Militaires, ou qui ont eu occaſion d'en parler dans leurs ouvrages, pluſieurs rapportent l'inſtitution de celui de *Saint-Lazare* au quatrième ſiècle de l'Ere Chrétienne, d'autres au premier, quelques-uns au temps des Croiſades : il paroît certain du moins que cet Ordre s'eſt rendu recommandable dès le temps de *S. Baſile*, vers 369. L'Hiſtoire nous apprend que ce Prélat fit conſtruire à Céſarée un magnifique Hôpital ſous l'invocation de *Saint-Lazare* ; que la fondation de cet Hôpital avoit pour objet les Lépreux, qui ont toujours regardé *Saint-Lazare* comme leur protecteur, parce que ce Saint employoit ſes biens principalement à faire ſoigner ceux qui étoient affligés de la lèpre ; que *Saint Baſile* ſignala auſſi ſa charité envers cette ſorte de malades, & que ſon zèle à les ſoulager excita la bienfaiſance de l'Empereur *Valens*, qui, quoique perſécuteur des Catholiques,

dota de plusieurs belles terres l'établissement formé par *Saint Basile.* Ces faits sont consignés dans la vie de ce saint Docteur, dans *Saint Grégoire de Nazianze*, dans *Théodoret*, & dans tous les écrivains Ecclésiastiques & Profanes.

Pour concevoir l'espèce d'héroïsme de ceux qui se chargeoient du soin des Lépreux, il faut lire la description de cette maladie dans les historiens. » Les Lépreux, disent-ils, étoient des » hommes, pour ainsi dire, éteints » avant leur mort : chassés des villes, » des maisons, des bains, des places » publiques, ils n'étoient point con» nus, même de leurs proches, par » les traits de leurs visages, mais » seulement par leurs noms : leur » maladie excitoit plutôt la haine que » la compassion. «

Rien ne peut mieux faire connoître la crainte qu'on avoit de la lèpre & l'idée qu'on s'en formoit, que le propos du Sire *de Joinville.* » Le Roi me » demanda, dit *Joinville :* lequel ai» meriez-vous mieux être *mézeau* &

» *ladre* *, & avoir commis ou commettre un péché mortel ? Et moi » qui oncques ne lui voulus mentir, » lui répondis que j'aimerois mieux » avoir fait trente péchés mortels » que d'être *mézeau*. Sur quoi le Roi » me va dire : ah ! foul, musart, » musart, vous êtes déceu, car vous » savez que nulle si laide mézellerie » n'est comme d'être en péché mortel. « *Joinville*, Hist. *de Saint Louis*, page 6.

La collection de Loix, connue sous le nom d'*Assises* de Jérusalem, prouve que ce que nous appellons aujourd'hui les Chevaliers de *Saint-Lazare*, formoient dans cette ville, dès le temps de la conquête de la Terre sainte, un corps d'Hospitaliers, puisqu'il est dit en termes positifs au 316e Chapître de ce Recueil, que l'Archevêque des Ermins a deux Suffragans, l'un desquels est *le Maître de Saint Ladre des Mezeaux*. ** Or, tout

* *Mézeau* & *lépreux* sont deux mots synonimes.

** *Saint Ladre* & *Saint Lazare* sont le même Saint.

Chef suppose nécessairement une Société ; & cette Société n'étoit pas nouvelle, puisque son Chef jouissoit alors d'une si grande considération, qu'il tenoit rang parmi les Prélats.

L'auteur jette un coup d'œil sur l'origine des guerres d'outremer & sur les motifs qui décidèrent à les entreprendre. Ces détails nécessaires le conduisent insensiblement à trouver l'époque où l'Ordre de *Saint-Lazare*, sans rien perdre de l'esprit de sa première institution, sçut allier les exercices de la charité avec la valeur, & mériter à ses membres l'honneur de joindre au titre d'*Hospitalier* celui de *Chevalier* ; il pense devoir fixer cette époque au temps de la conquête de Jérusalem par *Godefroy de Bouillon*. Leurs principaux établissemens étoient à Acre & à Ptolémaïde. La première entreprise où les Hospitaliers de *S. Lazare* se signalèrent, fut au siége de la première de ces deux villes. Après s'en être rendus maîtres, *Baudoin I* leur en donna la garde : ils firent fortifier cette ville & bâtir une seconde enceinte de murailles ; de

orte que leur Eglise & leur Hôpital, qui autrefois étoient hors des murs, e trouvèrent entre les deux enceintes, & qu'une des principales portes de la ville, du côté de la mer, fut construite près de leur couvent, & appellée *Porte de Saint-Lazare*, nom qu'elle conserva toujours depuis. Il résulte de ces faits, que l'existence de l'Ordre de *Saint-Lazare*, comme Religion hospitalière-militaire, a précédé l'institution de tous les autres Ordres du même genre. Les malades & les pélerins trouvoient des soulagemens, des soins, des secours dans l'humanité & la bienfaisance de cet Ordre, & sa bravoure l'entraînoit en même temps à des exploits qui contribuèrent à maintenir les Princes Chrétiens sur le Trône de Jérusalem. Au reste, Monsieur, nous avons peu de détails concernant les Chevaliers de *Saint-Lazare*, & M. *de Sibert* a peut-être raison d'y trouver un motif de plus à leur éloge. « Car, quoique » cet Ordre fût également consacré » aux fonctions militaires & hospita- » lières, il semble que toujours animé

» de l'esprit de bienfaisance, il s'a-
» donna par prédilection à la pratique
» de celle qui ne portant aucune
» marque sensible d'éclat ni de déco-
» ration, renferment cependant en
» elles-mêmes les vrais caractères de
» la grandeur & de l'héroïsme, puis-
» que tout leur objet est de contri-
» buer au soulagement de l'humanité,
» sans exception de temps, d'âge ni
» de sexe ; à la différence de la pro-
» fession des armes, qui, dans les
» circonstances même les plus légiti-
» mes, entraîne les hommes à la des-
» truction de leurs semblables. C'est
» par une suite de ces principes que
» le Grand-Maître de *Saint-Lazare*,
» laissant les Grands-Maîtres des Hos-
» pitaliers de Saint-Jean & des Tem-
» pliers se disputer la gloire de tenir
» le premier rang dans les armées,
» ou de jouer un rôle important dans
» le maniement des affaires, préféroit
» à cette vaine ostentation l'avantage
» de résider dans son couvent, à la
» tête de son Ordre, pour y mainte-
» nir la règle, la subordination, la
» concorde, la pureté des mœurs,
» pour y diriger les exercices & les

fonctions du dehors & du dedans, de manière que les malades & les lépreux reçussent les secours nécessaires, que les pélerins fussent suffisamment accompagnés pour ne point courir des risques, que les villes confiées à la garde de l'Ordre ne manquassent pas d'une garnison capable de les défendre, enfin que les Rois de Jérusalem eussent un certain nombre de Chevaliers toujours prêts à combattre sous leurs enseignes. »

Dans la Croisade de *Louis VII*, es Chevaliers de *Saint-Lazare* rendirent à ce Prince des services si imortans par leur bravoure & leur èle, qu'il conçut pour eux la plus rande estime, en amena avec lui un ertain nombre & s'empressa de leur onner une résidence, des biens & ne administration. Plusieurs auteurs ssurent, & après eux ceux du *Gallia Christiana*, que ce Prince, en arrivant n France, leur fit présent d'une Eglise ituée entre les fauxbourgs *Saint-Denis* & celui de *Saint-Martin*, avec n ancien Palais qui étoit contigu

Cette Eglise prit le nom de *Saint-Lazare* qu'elle ne portoit point auparavant.

Les Princes, les Seigneurs, les Rois voisins, les particuliers mêmes se disputèrent bientôt la gloire d'être les bienfaiteurs d'un Ordre si utile à l'humanité & de multiplier ses établissemens dans leurs Etats. Un des plus remarquables est celui de l'Abbaye de Séedorf en Suisse, qui étoit d'abord une maison de Bénédictines, & qui fut changée en une maison de Religieuses de *S. Lazare* par *Baudoin IV*, Roi de Jérusalem, en mémoire de sa guérison de la lèpre. Le même Prince fit une fondation semblable à Gfenn, & construire une autre maison près de celle de Séedorf pour servir de résidence à un certain nombre de Chevaliers de *S. Lazare*. On trouve parmi les noms des Chevaliers qui ont été conservés, les familles les plus illustres, des *Rohans*, des *Montferrats*, des *de Flandres*, de *Rottenbachs*, &c. La noblesse des Religieuses de ces deux Maisons n'étoit pas inférieure; elles joignoient l'avantage de faire

corps avec un Ordre de Chevalerie, & d'exercer toute l'autorité en l'absence du Commandeur & des Chevaliers. On leur donnoit la qualité de *très-honorées Dames de l'Ordre Equestre de Saint-Lazare.* L'auteur prouve que les Membres de l'Ordre étoient de condition noble, mais que le célibat n'étoit pas néceſſaire pour y être admis. Cette première époque finit par un détail ſuccinct des différens établiſſemens de l'Ordre en Angleterre, en Hongrie, en Allemagne, &c.

La ſeconde époque date de l'arrivée de *Saint-Louis* dans la Paleſtine. Ce Prince voyant cet Ordre de Héros & d'Hoſpitaliers charitables s'affoiblir de jour en jour par les déſaſtres des Chrétiens en Orient, réſolut de protéger & de ſoutenir une inſtitution ſi intéreſſante pour l'humanité. » En partant » pour la France, il emmène avec lui » le Grand-Maître avec la plupart des » Chevaliers, & n'en laiſſe qu'un » petit nombre dans la ville d'Acre » pour conſerver les droits qu'ils y » avoient de Souveraineté, de Cour,

» de Jurisdiction, & pour contribuer
» jusqu'à la fin à la défense des villes
» de la côte ; dont les Chrétiens
» étoient encore en possession.

» *Saint-Louis* arrivé en France,
» combla de bienfaits les Chevaliers
» de *Saint-Lazare* ; il leur céda la pro-
» priété de la ville & du port d'Ai-
» guemortes, où jusqu'alors ils avoient
» seulement eu la permission de reti-
» rer leurs vaisseaux, confirma leurs
» immunités, la possession de la Ba-
» ronnie de Boigni avec tous les
» droits de justice. Il leur donna encore
» différens autres biens, & une mai-
» son près de l'Eglise de *Saint-Jacques-
» de la Boucherie*, dans l'étendue du
» terrein où est le fief de la Pierre-
» au-lait : aussi ce Prince acquit-il
» dès-lors, pour lui & pour ses suc-
» cesseurs, le titre de *Conservateur* &
» de *Patron* de tout l'Ordre de *Saint-
» Lazare.* La translation du chef-lieu
» à Boigni ne changea rien, ni à
» la règle de l'Ordre, ni à la forme
» de son administration. Ses différen-
» tes Maisons dispersées, en France,
» en Angleterre, en Allemagne, en

» Hongrie, en Italie & ailleurs, con-
» tinuèrent à ne faire qu'un ſeul &
» même Hôpital, régi par des Com-
» mandeurs, des Chevaliers ou des
» Frères & des Sœurs ſous l'autorité du
» Grand-Maître réſidant à Boigni. «

Les Membres de cet Ordre reſpectable ne s'étoient pas ſeulement conſacrés au ſoulagement des lépreux; ils recevoient encore dans leurs Hôpitaux les pélerins & les malades ou infirmes de toute eſpèce, & rempliſſoient ainſi eux ſeuls les obligations de tous les autres Hoſpitaliers. En même-temps les articles IV & XI de leurs Statuts ordonnoient aux Chevaliers ſains, & à leurs *Varlets*, de porter la bannière de la Chretienté contre les Infidèles; ce qui s'accorde avec les expreſſions du Pape *Alexandre IV*, qui aſſure que l'Ordre de *Saint-Lazare* entretenoit continuellement une noble & nombreuſe troupe de Chevaliers prête à prendre les armes pour le ſoutien de la Religion.

En 1234 commence la liſte des Grands-Maîtres dont les noms nous ſont reſtés. Le premier eſt appellé

Frère Regnaud, & ce fut vraisemblablement lui que *Saint-Louis* amena en France avec le plus grand nombre des Chevaliers de l'Ordre. Il eut pour successeur *Thomas de Sainville*. M. *de Sibert* donne une histoire exacte & détaillée de la noblesse, de l'administration & des exploits de tous les autres Grands-Maîtres & des différens avantages ou des échecs que reçut l'Ordre dans tous les pays où il étoit établi.

La troisième époque de cette Histoire est remarquable par les efforts qu'on fit pour supprimer l'institution des Chevaliers de *Saint-Lazare* : on obtint même une Bulle d'*Innocent VIII* qui l'unissoit à l'*Ordre de Saint Jean de Jérusalem*. Cette Bulle ne fut jamais exécutée en France ; mais elle fut fatale aux Chevaliers de *Saint-Lazare*, en ce qu'elle servit de prétexte à une foule d'usurpations. On continua toujours d'élire des Grands-Maîtres comme auparavant, parmi lesquels on compte *François d'Amboise*, neveu du fameux Cardinal de ce nom, principal Ministre de *Louis XII*.

Enfin la quatrième & dernière Epoque commence avec le regne de *Henri IV*. Ce Prince voulant donner à l'*Ordre de Saint-Lazare* une nouvelle splendeur, nomma Grand-Maître *Philibert de Néreſtang*, d'une naiſſance illuſtre & d'un mérite diſtingué. Ses premiers ſoins s'appliquèrent au recouvrement des anciens Titres. Enſuite *Henri* ſollicita & obtint à Rome l'éreĉtion de l'*Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, qu'il unit à celui de *S. Lazare*, afin que l'un & l'autre jouiſſent des mêmes biens & des mêmes priviléges, & ſingulièrement du droit de poſſéder des penſions ſur les Evêchés, Abbayes, & autres Bénéfices; droit qui lui fut conteſté par le Clergé, mais qui fut confirmé par le Roi d'une manière irrévocable. *Henri IV* avoit de plus grands deſſeins ſur les Chevaliers de l'Ordre, & ſe diſpoſoit même à en former une Compagnie pour ſa garde, lorſqu'une main parricide l'enleva trop tôt pour le bonheur de la Nation & de l'humanité.

Peu de temps après que le Marquis

de Nérestang eut été reçu Grand-Maître, il avoit pris possession de l'Eglise du Prieuré de *Saint-Lazare* au Faux-bourg Saint-Denis, & les cérémonies s'y firent pendant quarante années, jusqu'au temps où le Cardinal *de la Rochefoucaud*, Grand-Aumônier & Archevêque de Paris, y introduisit les Pères de la Mission. L'Ordre de *Saint-Lazare* parut dans l'inaction pendant les troubles de la Fronde. Il se releva de la manière la plus éclatante sous le regne de *Louis XIV*; les Chevaliers armèrent plusieurs vaisseaux qui contribuèrent aux progrès de la Marine militaire & aux victoires sur les ennemis de l'Etat. La discipline fut rétablie dans les Chapîtres & les assemblées; & les Religieux Carmes du Saint Sacrement, moyennant une rétribution annuelle, s'engagèrent à faire les cérémonies de l'Ordre dans leur Eglise, & lui donnèrent un emplacement pour construire une salle Capitulaire.

En 1672 le Roi, à la sollicitation du Marquis *de Louvois*, donna le célèbre Edit qui rétablit les Chevaliers

e *Saint-Lazare* dans l'adminiſtration
t dans la jouiſſance de toutes les
aladreries & léproſeries de ſes Etats,
t lui incorpora les Ordres du *Saint-
Eſprit de Montpellier*, de *Saint-Jacques
e l'Epée* & du *Saint-Sépulcre*, pour
ompoſer, des revenus de tous ces
iens, des Commanderies qui ſervi-
oient de récompenſes aux Officiers
eçus Chevaliers de l'Ordre. Sur ces
ntrefaites le Grand-Maître vint à
ourir. On députa au Roi pour le
pplier d'unir à ſa Couronne la
rande-Maîtriſe, & d'agréer la pro-
otion de M. le Marquis *de Louvois*
la dignité de Vicaire Général. Cette
ernière nomination fut approuvée
ar Sa Majeſté. Alors l'*Ordre de Saint-
azare* reprit plus que jamais un nou-
eau luſtre; il s'appliqua au recou-
rement des biens qui lui avoient
ppartenu; il fonda des Académies
e Marine militaire dans différens
eux du Royaume, & même on vit
établir dans la Capitale une de ces
coles où les Elèves avoient l'avan-
ge de recevoir, à peu de frais, l'édu-
tion la plus complette. Enfin le

Conseil de l'administration fit faire des recherches si exactes des titres & de la qualité des biens usurpés, qu'en moins de sept ans les recouvremens produisirent la réunion de quatre cens mille livres de rente, dont le Roi forma cent quarante Commanderies, divisées en deux classes, sous cinq grands Prieurés de chacun six mille livres de revenus. Le titre de *Commandeur* fut recherché même des personnes les plus qualifiées, & fut la récompense distinctive des longs services, ou de quelques belles actions, ou de blessures reçues les armes à la main.

Tous ces avantages étoient dûs aux soins & à la protection du Marquis *de Louvois* : ils s'évanouirent à sa mort, & on vit paroître en 1693 plusieurs Edits qui ordonnèrent la désunion de tous les biens unis à l'Ordre de *Notre-Dame du Mont-Carmel* & de *Saint-Lazare*. Mais si cet Ordre se vit dépouillé de ses biens, il ne s'est jamais laissé entamer sur l'article des priviléges qui lui furent confirmés sous les Magistères de M. le Marquis

Dangeau & de M. le Duc *de Chartres*, s de M. le Régent. » Après la mort de ce Prince, qui arriva au mois de Février 1752, le Roi laissa écouler quelques années sans nommer de Grand-Maître ; mais ce ne fut que pour honorer ensuite l'Ordre de la plus grande distinction. Le 15 Juillet 1757, Sa Majesté donna la dignité vacante à son Petit-Fils, M. le Duc *de Berry*, aujourd'hui Monseigneur le Dauphin, & nomma pour Gérent & Administrateur, M. le Comte *de Saint-Florentin*, présentement M. le Duc *de la Vrillière*. Déja l'Ordre a repris sous le Magistère de cet auguste Prince un éclat nouveau, une nouvelle consistance. Déja les deux Puissances, Ecclésiastique & Séculière, dirigées par des vûes sages, lui ont uni & appliqué les biens & les revenus des Ordres du *Saint-Esprit de Montpellier* & de *Saint-Ruf*. Déja le droit qu'ont ses membres de posséder des pensions sur les Bénéfices, & tous leurs autres privilèges, ont été confirmés par des Lettres Patentes qui

» atteſtent à tout l'Univers que le
» Roi marchant ſur les traces de *Saint*
» *Louis*, de *Henri IV*, de *Louis-le-*
» *Grand*, honore de ſa bienveillance
» la Religion de *Saint-Lazare*. Auſſi
» cet Ordre régulier hoſpitalier-
» militaire oſe-t-il ſe flatter que bien-
» tôt la protection de ſon Prince
» Grand-Maître achévera de lui don-
» ner une ſtabilité, qui mettra pour
» jamais ſon état & ſon illuſtration
» à l'abri de toute eſpèce de viciſſi-
» tudes. «

Le Magiſtère de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN vient de finir. Ce Prince, après avoir fait obtenir à l'Ordre pluſieurs graces ſignalées, s'eſt démis du titre de Grand-Maître. Sa Majeſté, voulant perpétuer la gloire & le bonheur des deux Ordres réunis, leur a accordé un nouveau bienfait, en donnant cette dignité à MONSEIGNEUR LE COMTE DE PROVENCE ; ce Prince aimable, que la Nature a ſi bien partagé quant à l'eſprit, à la bonté, au talent de plaire, & qui tous les jours ajoute aux dons heureux qu'il en a reçus, les lumières & les connoiſſan-

ces qu'on n'acquiert que par l'étude des ſciences & des hommes. Son portrait eſt à la tête de cette Hiſtoire qui lui eſt dédiée. Elle eſt enrichie de pluſieurs autres gravûres, qui n'y ſont pas inſérées pour le ſimple ornement, mais pour l'inſtruction plus facile du Lecteur.

On ne peut qu'applaudir au travail de M. *Gautier de Sibert* ſur un Ordre auſſi recommandable par ſon ancienneté, par ſon illuſtration, par les importans ſervices qu'il a rendus de tout temps & qu'il peut rendre encore à la Patrie & à la Religion. Cet ouvrage eſt bien conçu, bien exécuté, écrit avec ſageſſe, avec méthode, avec beaucoup de pureté de ſtyle. Enfin, Monſieur, ce ſçavant Académicien a pleinement juſtifié le choix honorable qu'on a fait de ſes talens pour remplir cette tâche difficile. L'*Ordre de Saint-Lazare* ne pouvoit trouver un meilleur Hiſtorien.

*Avis aux Grands & aux Riches ſur la maniere dont ils doivent ſe conduire dans leurs maladies ; par M. ***.*

Docteur en Médecine. A Paris, chez Ph. D. Pierres, Imprimeur-Libraire rue Saint Jacques, brochure in-8°. de 114 pages.

CETTE petite brochure, dans laquelle on ne trouve rien de neuf, ne mérite pas moins d'être bien reçue du public. Elle a d'abord été faite pour désabuser un homme distingué par son esprit & par ses talens militaires, qu'un sentiment vif & continuel de ses besoins avoit conduit, en fait de médecine, dans des erreurs dont il a été la victime. Des Charlatans & des Empiriques auxquels il se livra, le précipiterent dans le tombeau. L'auteur, intimément lié avec cette personne, lui adressa ce petit écrit qui lui ouvrit les yeux, mais trop tard. Peut-être sera-t-il plus utile à d'autres.

On y propose trois moyens de se conduire dans les maladies. Le premier, c'est le *choix d'un bon Médecin.* Quoique plusieurs citoyens soient décorés de ce titre respectable, l'anonyme pense, avec tout le monde, qu'il y en a très-peu qui le méritent.

Cette vérité a été publiquement soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris, dans une très-belle Thèse de M. *Hamon*, un des plus illustres Membres de cette Faculté. Ce Docteur examine dans cette Thèse si, parmi tant de gens qui s'occupent du traitement des malades, il n'y a qu'un petit nombre de vrais Médecins? *An in tantâ Medentium multitudine pauci Medici?* La conclusion est cette affirmative, *Ergo pauci Medici.* L'anonyme en apporte une preuve frappante: c'est, dit-il, qu'un véritable Médecin ne peut se passer d'une de ces quatre qualités essentielles, le bon esprit, la science, l'expérience & la probité. En parlant de la premiere, l'auteur s'explique d'une façon très-nette, très-précise & très-satisfaisante.
» On ne parle pas ici de ces talens
» brillans, qui ne sont que l'ornement
» de l'esprit, qui ne le supposent pas
» toujours, & qui même assez sou-
» vent lui nuisent. On parle de cette
» raison, de cette intelligence qui
» sçait voir chaque objet tel qu'il est,
» qui sçait en saisir les parties les plus

» fines, les plus déliées, qui ſçait
» même appercevoir à la fois une
» multitude d'objets, toutes leurs faces
» & tous leurs rapports, qui ſçait les
» rapprocher, les comparer, qui voit
» la liaiſon & l'enchaînement des prin-
» cipes & de toutes leurs conſéquen-
» ces. On parle de cette ſage retenue
» qui ſçait s'arrêter où le flambleau
» de l'évidence ceſſe de luire, appré-
» cier les ſimples probabilités, en
» diſtinguer les différentes nuances;
» on parle de cette ſagacité qui ſçait
» unir pluſieurs lueurs foibles en elles-
» mêmes, mais dont la réunion peut
» former une lumière ſuffiſante & ca-
» pable de guider : voilà ce qu'on
» entend par les talens néceſſaires à
» un bon Médecin, voilà ce qu'on
» appelle le bon eſprit «.

Dans l'article de la *probité* eſſentielle à un Médecin, l'auteur dévoile les petites ſupercheries, les petits tours auxquels la plûpart des élèves d'*Hippocrate* ont recours pour ſe faire une réputation; car vous ſçavez, Monſieur, qu'à Paris comme ailleurs, c'eſt elle qui ouvre à nos *Eſculapes* les

portes

portes de la fortune; ce morceau m'a paru plaisant & très-vrai. » On traite » une femme de qualité, dont le suf- » frage est d'un grand poids dans le » public. On voit que, la Nature fai- » sant pour sa guérison tout ce qu'on » peut desirer de mieux, les remèdes » proprement dits ne pourroient » que lui nuire. Mais on sçait que, si » l'on n'en fait aucun, le Public, la » malade elle-même, qui ignorent » que l'habileté d'un Médecin consiste » au moins autant à sçavoir ne rien » faire qu'à sçavoir faire ce qui con- » vient, ne lui attribueront point » l'honneur de la cure. Comme on » veut envahir cet honneur, on se » permet de prescrire soir & matin » des remèdes. Il est vrai qu'ordinai- » rement ils sont de nature à ne point » faire grand mal. Est-ce assez pour » excuser le sérieux & l'appareil avec » lequel on ordonne comme remèdes » des drogues au moins inutiles? » Quel nom donner à ceux qui, par » des remèdes déplacés, aggravent, » de dessein premédité, des maladies » légères, pour se procurer l'honneur

» d'une cure importante & le profit
» d'un plus grand nombre de visites ? «

C'est sur-tout dans les consultations qu'on peut juger de la probité d'un Docteur. Combien qui disent *oui*, parce qu'un autre s'échauffe à dire *non*, & entrent à l'assemblée déterminés à ne penser jamais comme leurs confreres ? La scène de *Moliere* auroit bien dû les corriger d'une jalousie barbare qui aimeroit mieux faire mourir un patient que de le voir guérir par les conseils d'un autre.

L'assiduité suffisante de la part des Médecins auprès des malades, est la seconde condition pour être bien gouverné dans les maladies. Une exactitude éclairée dans l'exécution des ordonnances des Médecins est la troisieme. » Un Apothicaire n'a pas tou-
» jours des drogues bien choisies
» ou des remèdes bien préparés ;
» souvent, lorsqu'un remède or-
» donné lui manque, il en substitue
» un autre sans en avertir le Médecin,
» quoiqu'il dût toujours être consulté
» sur ces changemens ; enfin les dro-
» gues sont quelquefois mal pesées,

» ou, par inégarde, on donne à l'un
» le remède préparé pour l'autre ».

A la suite de cet exposé des qualités d'un bon Médecin & des moyens de guérison, l'auteur joint quantité d'avis sages, de remarques utiles & de réflexions consolantes pour les malades. Vous verrez avec plaisir cette peinture éloquente & vive de la profession de Médecin de la main de l'auteur, & par laquelle je finis. » Quelle position pour un homme sensible que d'être sans cesse témoin des souffrances d'un malade, du désespoir d'une femme ou d'un mari, des frayeurs d'une famille éplorée, des larmes de l'amitié! Qu'on joigne à ces spectacles déchirans, les angoisses intérieures & continuelles que font éprouver les incertitudes qui accompagnent le traitement des grandes maladies, le chagrin de voir, de sentir l'inutilité du zèle, des soins, des lumières, & qu'on trouve, s'il est possible, une profession plus affligeante! Qu'on ne dise pas que d'heureux succès dédommagent de tous ces maux : c'est une

» compensation ; mais elle est de
» courte durée, au lieu que les déplai-
» sirs sont quotidiens & continus. Il y
» a donc une sorte de dureté à priver
» un homme instruit, honnête, & qui
» se livre sans réserve au bien de la
» société, de l'unique consolation
» qui puisse le soutenir dans une posi-
» tion si pénible ; c'est le jetter dans
» le dégoût d'un état qu'il faut aimer
» pour le bien remplir, & dont on
» cesseroit d'être digne en devenant
» insensible «.

Ce petit ouvrage doit être mis dans votre bibliothèque à côté des judicieux écrits de M. *Tissot*, où cet habile & prudent Médecin donne de si excellens conseils à toutes les classes des citoyens. Les malades imaginaires y trouveront aussi de quoi se guérir de leur folie ; ils apprendront à compter beaucoup plus sur la Nature, pour le soulagement de quelques maux légers, que sur tous les secours de l'Art & de la Botanique.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Août 1772.

LETTRE XI.

Histoire des Philosophes Anciens jusqu'à la renaissance des Lettres, avec leurs Portraits; par M. Savérien; cinq Volumes in-12 de plus de 300 pages chacun; à Paris chez Didot, Imprimeur-Libraire, rue Pavée près du Quai des Augustins.

L'AUTEUR de cet ouvrage intéressant a partagé les Philosophes ont il nous donne la vie, en différentes classes, selon les objets divers e leurs études & de leurs travaux. D'abord paroissent les Métaphysiciens, es Moralistes & les Législateurs: *ycurgue*, *Solon*, *Chilon*, *Pittacus*, *Blas*, *Cléobule*, *Esope*, *Anacharsis*, *Epiménide*, *Phérécide*, *Xénophane*, *Zénon* d'Elée, *Héraclite*, *Démocrite*, *Protagoras*, *Socrate*, *Euclide* de Mégare, *Platon*, *Aristippe*, *Xénocrate*, *Antisthène*, *Diogène*, *Cratès*, *Zénon*, *Chrysippe*, *Epicure*, *Théophraste*, *Arcesilas*,

Pyrrhon, *Carnéade*, *Sénèque*, *Epictète*, *Apollonius* de Tyane, *Marc-Aurèle*, *Confutius*. Paroît ensuite la Tribu des Mathématiciens ; *Thalès*, *Pythagore*, *Anaxagore*, *Leucippe*, *Pitheas*. Après eux marchent les Mathématiciens, plusieurs Chimistes & Naturalistes ; *Aristote*, *Archimède*, *Hipparque*, *Pline*, *Ptolémée*, *Albert le Grand*, *Roger Bacon*, *Arnaud de Villeneuve*. L'auteur donne le précis de la vie de ces grands hommes d'après les auteurs les plus estimés & les monumens les plus authentiques. Il cite les Sçavans où il a puisé. Il démêle avec discernement les opinions fabuleuses ou populaires sur tel philosophe, d'avec ce qu'en doit penser le Lecteur judicieux. Il n'est aucun trait qui doive piquer la curiosité ou peindre l'homme, qu'il n'ait recueilli; à la fin de chaque vie se trouve, ou un tableau des maximes particulieres de chaque Sage, ou l'analyse des ouvrages qu'il a laissés. C'est sur-tout dans ces sortes de morceaux que M. *Savérien* fait paroître une variété de connoissances & une étendue d'érudition assez rare de nos jours : méta-

physique, physique, méchanique, histoire naturelle, il rend compte de tout avec une précision & une sagacité qui méritent les plus grands éloges. Adorateur des demi-Dieux qu'il exalte, il n'est pas toujours à leurs pieds; souvent il ose remarquer les défauts de leur conduite, le ridicule de quelques-uns de leurs usages, ou les sophismes de leurs raisonnemens. *Bayle* paroît avoir été son guide dans cette carrière. Mais il ne s'abandonne à lui qu'avec beaucoup de prudence, & quelquefois il a le courage de réfuter son pyrrhonisme & la malignité de ses interprétations.

Il me seroit impossible, Monsieur, de vous donner un abrégé de chaque histoire particulière, ni de rassembler toutes les anecdotes piquantes dont cet ouvrage est semé; la plupart d'ailleurs sont connues. Je me borne à mettre sous vos yeux quelques-unes de celles qui le sont moins, & à vous rappeller quelques principes de l'ancienne Philosophie, bien différens de ceux de la moderne. Dans une émeute qu'excitèrent les règlemens austères

de *Lycurgue*, il fut assailli par une populace furieuse. Un jeune homme nommé *Alcandre*, l'ayant atteint d'un coup de bâton au visage, le blessa très-dangereusement à l'œil. Le Philosophe tourna froidement la tête du côté du peuple, & lui fit voir son visage couvert de sang. A l'instant le jeune homme est saisi & livré à *Lycurgue*, qui le conduit chez lui, lui ordonne de le servir sans lui faire aucun reproche, & le traite avec toute la douceur & toute l'humanité possible.

L'immortalité de l'ame & la toute-puissance d'un Dieu créateur étoient la base de la Philosophie de *Socrate*. Ecoutons ce grand homme s'expliquer lui-même sur ces articles au milieu d'Athènes. » Sçachez, gens incrédules, » que le Dieu tout-puissant, créateur » du Ciel & de la Terre, & qui régit » l'Univers, se fait connoître par » toutes les merveilles qui frappent » nos sens, quoiqu'il soit invisible..... » Notre ame peut nous donner une » idée de la Nature Divine; en effet, » c'est elle qui fait mouvoir les ressorts » de notre corps, & cependant elle » est imperceptible à nos sens. Ainsi,

» loin de rejetter l'existence de Dieu, » parce que vous ne la voyez pas, » ô Athéniens, convaincus de sa réa- » lité par les prodiges, que vous lui » voyez opérer, votre premier de- » voir est de l'adorer & de lui ren- » dre un sincère hommage. » Le même *Socrate* admettoit la Providence; la prière suivante, qu'il enseignoit à *Alcibiade*, en est une preuve sans réplique. » Grand Dieu, donnez- » nous ce qui nous est avantageux, » soit que nous vous le demandions » ou non, & écartez de nous les » choses qui pourroient nous nuire, » quand même nous vous les deman- » derions. «

Anaxagore apprit à *Lampsaque* que les Magistrats d'Athènes l'avoient condamné au dernier supplice. Il répondit à ceux qui lui en donnèrent la nouvelle : *Il y a long-temps que la Nature a prononcé contre mes Juges, ainsi que contre moi, un arrêt de mort.* Ces mêmes personnes lui demandèrent s'il ne regrettoit pas son pays: *Oui*, dit-il en levant les yeux au ciel, *j'ai un desir extrême de revoir ma Patrie.*

« On mit sur le tombeau de *Platon* cette inscription, qui ne doit pas être du goût de nos Sages modernes : mais enfin ainsi parloit l'antique Philosophie : *cette terre couvre le corps de Platon, le Ciel contient* SON AME BIENHEUREUSE, *tout honnête homme doit respecter ses vertus.*

M. *Savérien* a mis à la tête de son ouvrage un *Discours* sçavant *sur la Philosophie Ancienne;* c'est une histoire abrégée de la Philosophie, de sa naissance, de ses progrès, de ses conquêtes, de ses révolutions, avec un mot sur les *Orphées*, les *Linus*, les *Zoroastres*, que nous regardons comme les premiers Législateurs de la Morale & de la civilisation. Ce discours est excellent : l'auteur y a inféré ce portrait d'un vrai Philosophe, traduit par M. l'Abbé *Sallier*, d'après le texte de *Socrate.* » Le vrai Philosophe n'a jamais sçu, pas même dans sa plus » tendre jeunesse, le chemin pour » aller dans la place publique.... » Tranquille, indifférent sur les hon» neurs & les richesses, immobile, » il laisse courir les autres après la

» brigue & les cabales pour le Gouvernement, les parties de table, les soupers & les courses nocturnes qui se font avec des Musiciens & des Musiciennes : tout cela lui est inconnu; il ne s'y rencontre pas même en songe..... Ce n'est point pour acquérir de la réputation ni par vanité qu'il néglige tant de vains objets : c'est qu'en effet il n'a que le corps dans ce séjour des vivans; il n'y est que comme en passant; son esprit, pénétré du peu de prix des choses d'ici bas, n'en estime aucune. Tantôt il perce la profondeur de la terre, parcourt les espaces immenses de sa surface pour porter de tous côtés le flambeau de la Géométrie. Tantôt, comme dit *Pindare*, par son vol il s'élève au-dessus des cieux pour y considérer, avec le secours de l'Astronomie, ces corps brillans qui roulent sur nos têtes..... Il ne songe qu'à faire des recherches sur la nature de l'homme, sur ce qui le distingue des autres animaux, soit dans ses passions, soit dans ses actions......

» Qu'on l'accable de termes offenſans
» & injurieux, il ne répondra point
» par des invectives aux perſonnes
» qui l'attaquent. «

Ces traits, quoiqu'en petit nombre, de l'ancienne Philoſophie Grecque, ſuffiſent, Monſieur, pour vous faire apprécier la Philoſophie Gallicane de nos jours, qui n'a d'autre ambition, dit-elle, d'autre mérite, d'autre gloire, que de renouveller la doctrine des *Socrates*, des *Platons*, des *Marc-Aurèles*, &c. Vous ſçavez que les eſprits ont d'abord été frappés de la pompe de ſon début, de la ſublimité de ſes leçons, de l'emphaſe de ſes promeſſes: écoutez-moi, s'eſt-elle écriée du haut de l'Olympe par la bouche de ſes diſciples, écoutez-moi, ignorans & foibles mortels, je vais vous découvrir le Sanctuaire auguſte où réſide l'auteur de la Nature, & vous enſeigner quel culte il demande. Je viens épurer votre ame & lui rendre cette liberté précieuſe que les inſtitutions humaines cherchent à lui ravir; ma voix & mes préceptes vont réunir tous les cœurs. Tous les

individus de L'HUMANITÉ ne formeront plus qu'une grande famille. Venez ſur mes autels rallumer le flambeau preſqu'éteint des Sciences & des Arts ; mes favoris l'élèveront au-deſſus de vos têtes, pour qu'il répande ſur la ſurface du Pôle étonné une lumière plus pure, plus vive & plus abondante ; & cet âge nouveau ſera le ſiècle des chefs-d'œuvre & des prodiges, &c. Après des oracles auſſi ſolemnels, vous penſiez que le bonheur alloit deſcendre ſur la terre, que la paix habiteroit pour jamais dans nos cœurs, que les Lettres alloient produire une moiſſon brillante, &c ; mais on attend toujours ces heureux effets. On dit même que l'enthouſiaſme général s'eſt calmé, que la méfiance a remplacé les tranſports, qu'enfin la Philoſophie commence à n'être regardée que comme une idole trompeuſe. Pour juger d'abord des ſervices qu'elle a rendus à la Religion, je me contente de rappeller ſes grands principes : Etre orgueilleux, tu te crois quelque choſe ; apprends que, ſorti de la pouſſière, tu dois y rentrer ;

que, quelques malheurs, quelques calomnies, quelques perſécutions que tu ayes eſſuyés, il n'y a point pour toi d'autre vie ni de Juge qui récompenſe tes efforts & ta patience. Ton corps deſcendra dans le ſein de la terre ; & cette ame, dont tu te vantes, que tu crois un rayon immortel de la Divinité, cette ame n'eſt qu'une combinaiſon de matière plus rafinée ; elle périra avec toi, comme celle de l'animal qui te ſert ou te nourrit. Tu oſes en appeller à la dignité de ton origine ; tu oſes regarder le Ciel, il n'eſt point ta patrie. Un requin, une tortue, ou un marſouin, élancé de la mer ſur le rivage, deſſéché & mieux organiſé par l'action du Soleil : voilà ta ſouche & le principe de ta généalogie. La Divinité qui préſide au haut du Ciel & qui guide le Soleil, ne te connoît pas ; tes miſères ne la touchent point ; tes larmes ne peuvent l'émouvoir ; tes cris ne parviennent pas juſqu'à elle. Vil mortel, comment as-tu penſé qu'elle daignât abaiſſer un regard ſur ton néant ? Souffre, malheureux, & ne murmure pas ; ſi tu te

lasses, prends, voilà un poignard ou du poison.

A l'école de cette même Philosophie, le vice & la vertu ne sont que de grands mots, vuides de sens, créés par la prévoyance des Législateurs pour enchaîner la fougue des passions & les empêcher de troubler l'ordre public; l'homme, sorti libre des mains de la Nature, doit chercher à vivre de même; les institutions civiles n'ont pu lui ravir cette prérogative sacrée; qu'il se procure le bonheur aux dépens de tout ce qui l'environne; qu'il se souvienne que l'intérêt personnel est sa maxime fondamentale de la sagesse & la divinité à laquelle il faut tout immoler, jusqu'à du sang, s'il est nécessaire, pour se délivrer d'un ennemi ou d'un concurrent, avec la précaution néanmoins d'éviter l'œil de la Loi & la sévérité du glaive vengeur. L'exacte probité est la vertu des sots. Les égards qu'exige l'innocence, le respect dû à la sainteté du lit conjugal ne sont que des puérilités indignes de l'attention d'un Sage; &, puisqu'on ne doit compte à personne des actions que

couvrent l'ombre & le ſilence, on peut ſans ſcrupule s'abandonner à tous les excès de la volupté, &c. Ce qu'il y a de bien ſingulier, Monſieur, c'eſt que les deux Livres de notre ſiècle les plus abominables, les deux Livres * qui font profeſſion d'enſeigner le vice & de n'en laiſſer ignorer aucun rafinement, ces deux chefs-d'œuvre d'infâmie, ſont fortis des atteliers de cette Philoſophie, qui devoit être l'aſyle des mœurs, le berceau de l'honnêteté, le temple de la vertu !

La décadence des Arts & du goût eſt encore un bienfait de cette heureuſe influence Philoſophique. Après n'avoir été long-temps célèbre, à l'exemple de Rome, que par la gloire des armes, la France étoit parvenue à ſe faire un grand nom dans la carrière des Lettres, & le ſiècle dernier, cherchant à répondre aux vues de *François I* & du Cardinal *de Richelieu*, s'étoit égalé à ceux d'*Alexandre* & d'*Auguſte*. Quelles

* *Les Bijoux indiſcrets*, & le Poëme de *la Pucelle.*

eſpérances flatteuſes n'avoit-on pas droit de concevoir d'un âge qui ſuccédoit immédiatement à celui de *Louis-le-Grand!* Mais une vapeur empoiſonnée eſt deſcendue des régions de la Philoſophie ; le goût & les talens en ont été infectés ; non-ſeulement on n'a pas cherché à ſe former ſur les grands modèles que nous avions devant les yeux, mais on s'eſt attaché à les déprimer, à rabaiſſer leur gloire, à flétrir leurs talens, parce qu'il n'étoit pas poſſible de les ſuppoſer Philoſophes. Un Dieu nouveau a dicté les loix nouvelles auxquelles les Lettres ont été forcées de ſe plier. Au lieu de cette éloquence vive, naturelle, énergique, on ne nous a plus donné que des ouvrages froids, ſecs, ſans ſuc & ſans vie, des lieux communs de Morale rebattue, des digreſſions ſçavantes marquées au triſte coin d'une Métaphyſique âpre, roide, inintelligible ; un ſtyle bourſoufflé, qui ne marche qu'à force d'efforts de tête & de ſublimes échaſſes : nulle part la trace la plus légère de cette chaleur douce, de ce pathétique vainqueur, de ce

ſentiment profond, qui, ſelon les circonſtances, ſont la parure la plus touchante & l'arme la plus victorieuſe de la belle éloquence. Au grand art des *Corneilles*, des *Racines* & des *Crébillons*, a ſuccédé une manie Anglo-philoſophique, ſombre & dégoutante, qui s'eſt emparée du théâtre; elle y monte pour débiter des diatribes contre la Religion, pour lancer des ſarcaſmes contre ſa morale, pour couvrir de ridicule ſes pratiques ſacrées & pour inſulter à ſes Miniſtres; on connoît des Pièces modernes où des actes entiers ſont conſacrés à ce noble deſſein: & c'eſt par-là qu'on prétend ravir à nos grands Maîtres le laurier de *Melpomène!* Et c'eſt par-là qu'on ſe flatte de faire oublier *le Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, *Phèdre*, *Athalie*, *Rhadamiſte*, &c! Ce qui mérite ſur-tout les regrets des amateurs & de tous les citoyens qui s'intéreſſent à la gloire de la ſcène nationale, c'eſt la perte du comique d'*Ariſtophane*, de *Molière* & de *Regnard*. Une Philoſophie hériſſée de grands mots, & les lamentations du drame bourgeois,

ont chassé *Thalie* d'un théâtre qui lui étoit spécieusement consacré, où elle peignoit avec tant de finesse nos ridicules & nos travers, où elle nous instruisoit en riant. Des *Fils Naturels*, des *Pères de Familles*, des *Béverleys*, &c, voilà de quoi remplacer dignement & même surpasser le *Misantrope*, le *Tartuffe*, les *Femmes Sçavantes*, le *Joueur*, &c. Il n'y a pas jusqu'à la Muse artisane des Boulevards qui ne se ressente de l'épidémie générale; elle philosophe aussi par accès; &, sur des tréteaux où l'on s'attend à des quolibets, on est tout étonné d'entendre *Polichinelle* & son compère disserter à perte de vue & avec autant de justesse & de dignité que pourroient faire deux adeptes de la nouvelle Philosophie.

Lisez, Monsieur, l'ouvrage de M. *Savérien*, & vous vous convaincrez de plus en plus que rien ne ressemble moins à la doctrine & à la Littérature des Sages d'Athènes & de Rome que les systêmes impies & le goût dépravé de nos sublimes penseurs. Mais, dira-t-on, ils donnent du moins, dans

leur conduite ; comme les anciens Sages de la Grèce, des exemples de bonté, de justice, de modération. Effectivement, on ne peut nier qu'ils n'aient sans cesse à la bouche le grand mot d'*Humanité*; mais, sous ce masque imposteur, ils cachent les cœurs les plus durs, les plus envenimés, les plus vindicatifs. Qu'un écrivain ait le courage d'attaquer leurs principes, de faire sentir l'absurdité de leurs dogmes, de mettre à découvert la médiocrité de leurs talens ; ces hommes si doux, si modestes, si paisibles, deviennent des tigres furieux. Ils entassent dans des libelles injures sur injures, calomnies sur calomnies, atrocités sur atrocités contre le téméraire qui ose les contredire & qui refuse de porter leurs couleurs.

Les Philosophes de l'Antiquité étoient de bons Logiciens. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de nos Sages actuels ; eux seuls, en répondant aux critiques faites contre leurs ouvrages, ont donné des exemples d'une Logique aussi exacte & aussi honnête que celle dont voici quelques échantillons :

» Vous qui avez l'insolence de lever
» les yeux sur ma gloire & de criti-
» quer mes chefs-d'œuvre, vous êtes
» un cuistre, un coquin, un infâme,
» un péderaste. *Donc* mes œuvres
» sont des modèles sublimes de goût
» & d'héroïsme ; *donc* votre *Pascal*
» n'est qu'un bavard . . . . Toi qui,
» pour avoir un morceau de pain, as
» eu l'effronterie de faire deux volu-
» mes de mes *Erreurs Historiques &*
» *Dogmatiques*, je te connois ; tu es
» fils d'une misérable Lingère ; tout
» Besançon t'a vu, petit gredin, dan-
» ser avec des petites filles en culotte
» déchirée & percée. *Donc* je n'ai pas
» écrit l'Histoire de ma tête, unique-
» ment pour avoir le plaisir de dire
» des choses nouvelles & frappantes,
» pour donner le démenti à toute la
» chaîne des Historiens, à toute la
» tradition, à tous les siècles passés.
» *Donc* je ne me suis point attaché à
» décrier la Religion, & le Culte
» sacré, autant que je l'ai pu. . . . Toi
» qui ne frémis pas de toucher au
» laurier Poëtique qui couronne mon
» front, je suis parvenu enfin à te

» déterrer ; mes espions m'ont appris
» que tu n'es qu'un petit Sacristain
» de Paroisse, le balayeur d'une Cha-
» pelle, un insecte rampant. *Donc* tu
» as menti, en disant que j'ai fait un
» Poëme épique sans plan ; que mes
» Tragédies n'ont que des cinquièmes
» Actes postiches ; que dans toutes on
» trouve des *reconnoissances* ; que par
» un esprit de jalousie qui me ronge.
» & qui abrégera mes jours, malgré
» la statue qu'on va m'élever, je ra-
» baisse tant que je puis les succès de
» *Corneille* & de *Crébillon*, & que je
» viens d'imprimer un Drame qui fait
» honte à ma vieillesse.... Et vous
» autres tous enfin, troupe odieuse
» de critiques, qui, comme des chiens
» enragés, ne cessez de me mordre,
» moi & mes protégés, je ne lis point
» vos misérables rapsodies ; vous
» n'êtes que des marauds que je livre
» à mes laquais, des gibiers de Bicê-
» tre & des moines apostats. *Donc*,
» *donc*, il est évidemment faux que
» j'ai composé *l'Epître à Uranie*,
» &c, &c, &c. «

Dictionnaire de Morale Philosophique, ou règle des Mœurs, tirée des Philosophes anciens & modernes, appuyée par des traits d'Histoire agréables & instructifs : Ouvrage utile aux jeunes personnes de l'un & l'autre sexe, & à leurs Instituteurs ; deux volumes in-8°, d'environ 530 pages chacun ; prix, broché 7 livres 10 sols, relié 9 livres ; à Paris chez F. Ambr. Didot l'aîné, Imprimeur-Libraire rue Pavée près du Quai des Augustins.

SOCRATE demandoit un jour à *Xénophon*, qu'il rencontra dans Athènes, quelles étoient les marchandises que l'on vendoit dans cette ville, & chez qui on pouvoit les trouver. Celui-ci satisfit pleinement à la question ; mais le Philosophe ayant ajouté ; *En quel endroit enseigne-t-on l'art de rendre les hommes meilleurs ?* *Xénophon* avoua qu'il n'en sçavoit rien. *Eh bien, suivez-moi*, reprit *Socrate*, & je vous l'apprendrai. *N'est-il pas honteux que l'on*

ſçache le prix des alimens & que l'on ignore celui de la vertu? Tel eſt, Monſieur, le début de la *Préface* de ce nouveau Dictionnaire, composé par le R. P. *Joſeph-Romain Joly de Saint-Claude*, Miſſionnaire Capucin. Je ne puis m'imaginer qu'il ait voulu ſérieuſement appliquer le mot de *Socrate* au plan de ſon ouvrage. Il ſeroit étonnant qu'avec cette foule d'excellens Traités de Religion & de Morale que nous avons dans notre langue, la route qui mène à la vertu nous fût encore inconnue, & que nous euſſions beſoin que le Livre du R. P. *Joſeph-Romain Joly* nous indiquât le chemin que nous devons choiſir pour arriver ſûrement à ſon auguſte Sanctuaire.

Au reſte, l'auteur de cette nouvelle *Règle des Mœurs* préſente au Public un ouvrage qui peut avoir ſon utilité; c'eſt un Recueil de maximes & de principes qui exaltent les vertus civiles, patriotiques & religieuſes, & combattent les vices qui leur ſont oppoſés. Sous chaque article, rangé par ordre alphabétique, on trouve ce que les Philoſophes anciens,

&

& quelques modernes qui méritent ce titre respectable, ont pensé, ont écrit de plus lumineux & de plus raisonnable. Assez souvent l'auteur joint à ces extraits originaux des réfléxions qui étendent le sens du texte & développent ce que la précision & le tour sentencieux des auteurs cités laissoit à deviner. Le P. *Joseph Romain* ne doit pas être relégué dans la tribu nombreuse des compilateurs automates. Je ne vous citerai, Monsieur, que quelques fragmens d'un seul article, pour vous donner une idée de la manière dont cet ouvrage est exécuté.

Babil. » Le langage est le lien de la » société; mais il en devient le fléau » par le mauvais usage que l'on en » fait. *Pythagore* éprouvoit long-temps » ses disciples par le silence. Il leur » disoit : *On parle toujours mal si l'on* » *ne sçait pas se taire. Taisez-vous, à* » *moins que vous n'ayez à dire quelque* » *chose qui vaille mieux que le silence.* » *Je me suis souvent repenti d'avoir parlé,* » disoit *Simonide*, & *nullement de*

» *m'être tû. Il faut*, selon *Epictete*,
» *garder ordinairement le silence ; &*,
» *quand on veut parler, on ne doit dire*
» *que les choses nécessaires, & à peu de*
» *monde.* Un babil immodéré se ren-
» contre rarement avec un vrai mé-
» rite. Quand on parle beaucoup,
» c'est alors qu'on a moins de choses à
» dire. Le Poëte *Ausone* compare un
» grand parleur à un tonneau vuide.
» Un Philosophe disoit des gens de
» bien qui abondent en paroles : *Ils*
» *ont une belle maison ; mais, n'ayant*
» *aucune porte pour la fermer, elle est*
» *ouverte à tout le monde. Plutarque*
» rapporte une réponse du Philosophe
» *Zénon* à des Ambassadeurs de Perse
» avec lesquels il étoit à table chez
» un Seigneur d'Athènes. La conver-
» sation avoit été fort animée pen-
» dant tout le repas entr'eux & d'au-
» tres Philosophes qu'on avoit invi-
» tés. Comme *Zénon* n'avoit pas pro-
» féré un mot, les Ambassadeurs lui
» dirent : *Apprenez-nous quelque chose*
» *que nous puissions rapporter au Roi*
» *notre Maître. Vous pouvez lui dire*,

» lui répondit le Philoſophe, *que vous* » *avez vû à Athènes un vieillard qui* » *ſçait ſe taire à table.* Le même *Plu-* » *tarque* cite la réponſe d'*Antigone* à » ſon fils, qui lui demandoit le jour du » départ de l'armée : *As-tu peur*, lui » dit-il, *que tu ſois le ſeul à ne pas en-* » *tendre la trompette?* *Metellus* dit à » un de ſes amis qui lui faiſoit une » demande pareille : *Si je ſçavois que* » *ma chemiſe ſçût mon ſecret, je la jet-* » *terois dans le feu.* *Ariſtote* avoit un » diſciple, nommé *Calliſthène*, qui » parloit fort librement devant *Ale-* » *xandre*; il lui répétoit ſans ceſſe » cette ſentence d'*Homère* : *Vous ne* » *vivrez pas long-temps ſi vous parlez* » *toujours de même.* En effet, *Calliſthène* » perdit les bonnes graces du Prince, » la liberté & la vie. «

Ce Livre peut remplir le but que s'eſt propoſé l'auteur. Il y montre de l'érudition, du diſcernement, une connoiſſance du monde & du cœur humain plus étendue qu'on n'en ſuppoſe dans un Religieux, dont le corps ſe contentoit autrefois de marcher, par

rapport à lui, dans la voie de la perfection Evangélique, &, par rapport au prochain, dans la pénible carrière du zèle & de l'Apostolat.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Août 1772.

LETTRE XII.

Tableau Généalogique des trois Races des Rois de France, avec toutes les branches qui sont sorties de la troisième, par degrés de parenté & en lignes ascendantes; dédié & présenté au Roi par le sieur Louis-Claude de Vezou, Ingénieur-Géographe, Historiographe & Généalogiste de Sa Majesté, Professeur de Littérature, de Géographie & d'Histoire.

DE toutes les Cartes Généalogiques qui ont paru jusqu'à présent, en huit, neuf, douze ou seize

feuilles, celle du sieur *de Vezou* est sans contredit la plus étendue & la plus régulière, quoiqu'elle ne soit que sur une feuille de grand papier. Les trois Races des Rois de France qui occupent cette belle Carte, sont séparées l'une de l'autre par deux quarrés, qui contiennent chacun vingt Ecussons où sont les Armoiries des branches sorties de ces Races. Il y a sur chacun de ces Ecussons un chiffre qui renvoye à un pareil chiffre qui est placé sur le quarré où est contenu le chef de chacune desdites branches. L'écusson actuel des armes de France se trouve au pied du cartouche, dans lequel est la dédicace.

Au-dessous du chef de la troisième Race, est la liste des auteurs que l'on peut consulter sur la Généalogie des Rois de France. Les deux coins du bas de la Carte, contiennent aussi deux grands quarrés où sont deux *Avertissemens*; le premier sur le plan de la Carte, avec une note des mots abrégés que l'auteur a été obligé d'employer dans cet ouvrage; le second, sur les trois Races des Rois de France.

La première Race est à droite, & la seconde est à gauche : elles montent chacune jusqu'au vingt-troisième degré depuis *Pharamond* & *Pepin*, dit *Héristel*, leurs chefs incontestables ; la troisième occupe le milieu, & répand ses rameaux jusqu'au vingt-neuvième degré, en commençant à *Robert le Fort*. Tous les quarrés des trois Races sont enluminés : ceux des première & seconde ont une couleur différente de celles qui désignent les branches de la troisième Race.

De la première Race l'auteur fait sortir les branches des Ducs d'Aquitaine, de Gascogne, des Comtes d'Arragon, des Comtes de Bigorre, des Rois de Navarre & des Vicomtes de Béarn ; de la seconde, les branches des Comtes d'Andeschs, des Ducs de Méranie, des Comtes de Wolftratshausen, des Ducs de Lorraine, des Comtes de Namur & de Mons ; des Comtes de Vermandois & des Seigneurs de Ham ; de la troisième, douze branches Royales, qui sont, 1° celle des Ducs de Bourgogne, sortie de *Robert II*, dit *le Dévot* ;

2° celle des Comtes de Vermandois, de *Henri I*; 3° celle des Princes de Courtenay, & 4° des Comtes de Dreux, de *Louis VI*, dit *le Gros*; 5° des Comtes d'Anjou & de Provence, Rois de Naples & de Hongrie, & 6° des Comtes d'Artois, de *Louis VIII*; 7° des Ducs de Bourbon, de *Saint Louis*; 8° des Comtes d'Evreux, Rois de Navarre, & 9° des Comtes d'Alençon, Ducs de Valois, de *Philippe III*, dit *le Hardi*; 10° des Ducs de Bourgogne, & 11° des Rois de Naples, de *Jean II*, dit *le Bon*, & 12° des Ducs d'Orléans, de *Charles V*, dit *le Sage*.

De ces 12 branches Royales sont sortis 94 Rameaux, dont les plus célèbres sont, 1° celui des Rois de Portugal & des Ducs de Bragance, sorti de la première branche des Ducs de Bourgogne; 2° celui des Rois de France & de Navarre, d'Espagne & de Naples, des Ducs de Parme & d'Orléans, sorti d'*Antoine de Bourbon*, Duc de Vendôme & Roi de Navarre; 3° celui des Princes *de Condé* & *de Conti*, sorti de *Charles de Bourbon*,

Duc de Vendôme ; 4° celui des Comtes de Valois, sorti de *Charles de France*, premier du nom, Comte de Valois & d'Alençon. Ce Rameau a fini en la personne de *Henri III.*

La troisième Race, ses 12 branches Royales, leurs 94 Rameaux, & les deux autres Races, sont contenus dans plus de 1650 quarrés qui occupent entièrement ce Tableau généalogique, le plus agréable, le plus utile & le plus commode qui ait jamais paru en ce genre. Il peut faire un bel ornement dans un cabinet, & il est en particulier nécessaire à ceux qui apprennent l'Histoire de France. On y trouve l'ordre chronologique des soixante-sept Rois de France, y compris *Clotaire IV* & *Charles III*, dit *le Gros*, par les noms de nombre ordinaux, 1er, 2e, 3e, 4e, &c, qui sont sur les quarrés où est contenue l'histoire de chaque Roi.

L'accueil favorable qu'a reçu cet ouvrage du ROI, de Monseigneur LE DAUPHIN, de Monseigneur LE COMTE DE PROVENCE, de Monseigneur LE COMTE D'ARTOIS, du Roi de Dannemarck, du Roi de Suède, des

grands Seigneurs de la Cour, des Prevôt des Marchands & Echevins de la ville de Paris & du Public, est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce *Tableau*, dans lequel regnent une précision, une netteté & un ordre admirables. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur aux talens de M. *de Vezou*. D'ailleurs, il est déja fort connu par sa *Mappemonde Géo-Sphérique*, par une Carte de l'isle de Corse qu'il a donnée au Public, par divers autres ouvrages, & par le talent qu'il possède d'enseigner agréablement différentes Sciences. Le sieur *de Vezou* demeure à Paris rue Princesse, fauxbourg Saint-Germain, vis-à-vis le Réverbère. Le prix de ce *Tableau* est de 4 livres 10 sols en blanc, de 6 livres les quarrés enluminés, de 9 livres avec les écussons & ornemens colorés, & de 12 livres coloré en plein, c'est-à-dire avec les quarrés, les écussons, les ornemens & les rameaux. Il n'est point d'homme de Lettres, d'Amateurs, ni de Citoyen curieux de s'instruire, qui ne doive se procurer cet utile répertoire.

Tableau Généalogique de la Maison de Bourbon.

LE sieur *de Vezou* a eu l'honneur de présenter, le 17 Mai de cette année 1772, au ROI, à Monseigneur LE DAUPHIN, à Monseigneur LE COMTE DE PROVENCE & à Monseigneur LE COMTE D'ARTOIS, ce *Tableau Généalogique*, en une feuille d'aigle, & manuscrite. Le Roi a daigné agréer la dédicace, & a trouvé, ainsi que toute la Cour, l'ouvrage bien disposé, agréable & trè-orné. Cet ouvrage, que l'on grave actuellement, offre à la vue la Généalogie de l'illustre Maison de BOURBON depuis *Robert de France*, Comte *de Clermont*, sixième fils de *Saint-Louis*, jusqu'à présent en lignes masculines & ascendantes. Il est orné de cent soixante-dix-huit écussons, y compris ceux des Maisons alliées à cette branche Royale. Les personnes qui desireront s'en procurer de beaux exemplaires & enluminés, sont priées de se faire inscrire chez le sieur *de Vezou*, ou d'affranchir les lettres qu'elles auront la bonté de lui écrire. Cet ouvrage paroîtra en Janvier pro-

chain; il coûtera 12 livres, & l'on donnera 3 livres en se faisant inscrire. Ce *Tableau* est le premier développement du *Tableau Généalogique des trois Races des Rois de France*, dont je viens de parler. Le sieur *de Vezou* travaille aussi à l'Histoire généalogique de la même Maison de Bourbon en lignes masculines & féminines. Les personnes qui descendent en lignes féminines de *Robert*, Comte *de Clermont*, sont priées de faire parvenir à l'auteur leurs généalogies avec leurs armes, & les dates du mois & de l'année des naissances, des mariages & des morts.

De la Sobriété & de ses avantages, ou le vrai moyen de se conserver dans une santé parfaite jusqu'à l'âge le plus avancé; Traduction nouvelle de Lessius & de Cornaro, avec des notes; par M. D. L. B.; à Paris chez Edme, Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le Collège de Lizieux; un petit in-12 de 320 pages.

CETTE brochure est composée de deux petits ouvrages. Le premier, qui

traite de la ſobriété, eſt de *Leſſius* le fameux Théologien, & n'eſt guères fait que pour ſervir de Préface à l'autre. On y établit quelle eſt la meſure convenable du boire & du manger; on y montre que la ſobriété fait vivre long-temps, qu'elle rend le corps & l'ame plus libres; qu'elle donne de la vigueur aux ſens & à l'eſprit; qu'elle adoucit les paſſions, &c. Le ſecond ouvrage a quelque choſe de plus curieux; il eſt d'un vieillard, nommé *Louis Cornaro*, d'une des plus illuſtres maiſons de Veniſe, & dont la poſtérité tient encore un rang conſidérable dans cette ville. L'objet de l'auteur eſt d'expoſer les moyens dont il s'eſt ſervi pour parvenir à la vieilleſſe la plus avancée, quoiqu'il fût né d'un très-foible tempérament. Sa recette eſt toute ſimple, mais peut-être un peu triſte: c'eſt le régime. Il raconte lui-même celui dont il s'eſt ſervi & les circonſtances qui l'y ont déterminé. Il avoit été très-débauché dans ſa jeuneſſe, & dès l'âge de trente-cinq ans il ſe voyoit réduit à un état ſi déſeſpéré, qu'après avoir épuiſé toute leur ſcience, les Médecins lui

déclarèrent qu'ils ne connoissoient plus qu'un seul moyen de le tirer d'affaire; que la chose étoit pressante; en un mot, qu'il falloit choisir entre le régime & la mort. Il s'étoit moqué jusques-là de tous leurs conseils; il y fit alors plus d'attention, & forma le projet de s'assujettir à la vie la plus sobre & la plus réglée. En peu de temps il se sentit soulagé : au bout de l'année il se trouva parfaitement guéri de tous ses maux. Des effets si merveilleux lui firent faire des réfléxions sur l'utilité du régime; il comprit que s'il avoit eu assez de vertu pour le guérir, il pourroit bien le préserver aussi des maladies auxquelles il avoit toujours été sujet. Dès ce moment il étudia les alimens qui lui étoient propres, choisit ceux dont l'usage convenoit à son tempérament, en proportionna la quantité à la force de son estomac, s'accoutuma à se passer des autres, & se fit une loi de demeurer sur son appétit, ensorte qu'il lui en restât toujours assez après ses repas pour manger encore avec plaisir. Il n'avoit pas passé d'année sans tomber au moins une fois dans une

grande maladie ; il n'en eut aucune depuis ce temps-là. Il eſt vrai qu'il évitoit avec ſoin tous les exercices violens, les veilles, le froid, le mauvais air, le grand vent, l'exceſſive ardeur du ſoleil. La balance à la main, il peſoit ce qu'il devoit manger dans la journée. Il l'avoit fixé à douze onces, en pain, ſoupe, jaunes d'œufs & viande, & à quatorze onces peſant de vin. Il lui arriva d'avoir une complaiſance qui penſa lui couter cher. Ses parens, ſes amis, & ſes Médecins, ſe réunirent pour lui perſuader qu'il ne prenoit pas aſſez de nourriture. Vaincu par leurs inſtances, il prit deux onces de plus de nourriture & autant de boiſſon ; il en eut une colique de vingt-quatre heures, à laquelle ſuccédèrent une fièvre continue & l'inſomnie la plus cruelle. On déſeſpéra preſque de ſes jours ; rien ne put le ſauver que ſon régime.

On ne peut lire ſans plaiſir, & même ſans une ſorte d'envie, le récit que fait lui-même ce vieillard ſingulier de la vie heureuſe qu'il menoit dans un âge ſi avancé ; il trouve que c'eſt le temps le plus agréable de ſa vie,

& il assure qu'il ne changeroit pas de sort contre la plus florissante jeunesse. » Pour sçavoir si j'ai raison, dit-il, » il faut examiner comment j'emploie » le temps, quels sont mes plaisirs & » mes occupations ordinaires, & en » prendre à témoin tous ceux qui me » connoissent. Ils certifieront unani- » mement que la vie que je mène » n'est pas une vie morte ou languis- » sante, mais une vie aussi heureuse » qu'on la puisse souhaiter en ce mon- » de. Ils diront que ma vigueur est » encore assez grande à quatre-vingt- » trois ans pour monter seul à cheval » sans avantage; que non-seulement » je descends hardiment un escalier, » mais encore une montagne toute » entière de mon pied; que je suis » toujours gai, toujours content, » toujours de belle humeur, nourris- » sant intérieurement une heureuse » paix, dont la douceur & la sérénité » paroissent en tout temps sur mon » visage. Ils sçavent outre cela qu'il » ne tient qu'à moi de passer fort » agréablement le temps, n'ayant rien » qui m'empêche de goûter tous les » plaisirs d'une honnête société avec

» plusieurs personnes d'esprit & de
» mérite. Quand je veux être sans
» compagnie, je lis de bons livres
» que je quitte quelquefois pour écri-
» re, cherchant toujours l'occasion
» d'être utile au public & de rendre
» service au particulier autant qu'il
» m'est possible. Je fais tout cela sans
» peine, & dans les temps que je
» destine à ces occupations. Je loge
» dans une maison, qui, outre qu'elle
» est bâtie dans le plus beau quartier
» de Padoue, peut être considérée
» comme une des plus commodes de
» cette ville. Je m'y suis fait des ap-
» partemens pour l'hyver & pour
» l'été ; ils me servent d'asyle contre
» le grand chaud & contre le grand
» froid. Je me promène dans mes
» jardins, le long de mes canaux &
» de mes espaliers, où je trouve tou-
» jours quelque petite chose à faire
» qui m'occupe & me divertit. Je
» passe les mois d'Avril, de Mai, de
» Septembre & d'Octobre à ma mai-
» son de campagne : elle est dans la
» plus belle situation qu'on se puisse
» imaginer ; l'air y est bon, les ave-
» nues en sont belles, les jardins ma-

» gnifiques, les eaux claires & abon-
» dantes, & cette demeure peut passer
» pour un séjour charmant. Quand
» j'y suis, je prends quelquefois le
» divertissement de la chasse, mais
» d'une chasse qui convient à mon
» âge, comme celle du chien couchant
» & des bassets. Je vais quelquefois
» me promener de mon pied à mon
» village; dont toutes les rues abou-
» tissent à une grande place, au milieu
» de laquelle est une église assez pro-
» pre, & assez spacieuse pour l'éten-
» due de la Paroisse. Ce village est
» traversé d'une petite rivière, & son
» territoire est embelli de tous côtés,
» de champs fertiles & très-bien cul-
» tivés, y ayant à présent un nombre
» considérable d'habitans. Cela n'é-
» toit pas ainsi autrefois; c'étoit un
» lieu marécageux, où l'on respiroit
» un air si mauvais, que ce séjour
» étoit moins propre aux hommes
» qu'aux grenouilles & aux crapaux.
» Je m'avisai d'en saigner le terrein,
» ensorte qu'étant desséché, & l'air y
» étant devenu meilleur, il s'y est éta-
» bli plusieurs familles qui ont fort
» peuplé ce lieu, où je puis dire que

» j'ai donné au Seigneur un temple,
» des autels, & des cœurs pour l'ado-
» rer: réfléxion qui me fait un extrê-
» me plaisir toutes les fois que j'y
» pense. Je vais quelquefois rendre
» visite à mes amis dans les villes voi-
» sines: ils me procurent la connois-
» sance des habiles gens qui s'y trou-
» vent. Je m'entretiens avec eux d'ar-
» chitecture, de peinture, de sculptu-
» re, de mathématiques, d'agriculture.
» Ce sont des sciences pour lesquelles
» j'ai eu toute ma vie une inclination
» d'autant plus facile à contenter,
» qu'elles sont fort en regne dans mon
» siècle. Je vois avec curiosité les ou-
» vrages nouveaux; je me fais un nou-
» veau plaisir de revoir ceux que j'ai
» déja vus, & j'apprends toujours
» quelque chose que je suis bien aise
» de sçavoir. Je visite les édifices pu-
» blics, les palais, les jardins, les
» antiquités, les places, les églises,
» les fortifications, n'oubliant aucun
» endroit où je puisse contenter ma
» curiosité ou acquérir quelque nou-
» velle connoissance. Ce qui me char-
» me le plus dans mes petits voyages,
» ce sont les diverses perspectives des

» lieux par où je passe. Les plaines,
» les montagnes, les ruisseaux, les
» châteaux, les villages, sont autant
» d'objets qui s'offrent agréablement
» à mes yeux : tous ces différens points
» de vue m'enchantent. Enfin les plai-
» sirs que je prends ne sont point
» imparfaits par la foiblesse des orga-
» nes. Je vois & j'entends aussi-bien
» que j'aye jamais fait ; tous mes sens
» sont aussi libres & aussi complets
» qu'ils ayent jamais été, particuliè-
» rement le goût, que j'ai meilleur
» avec le peu que je mange à présent,
» que je ne l'avois lorsque j'étois escla-
» ve des voluptés de la table..... Pour
» comble de bonheur, je me vois,
» pour ainsi dire, immortaliser & re-
» naître par le grand nombre de mes
» descendans. Je n'en trouve pas seu-
» lement deux ou trois quand je rentre
» chez moi ; cela va jusqu'à onze pe-
» tits fils, dont l'aîné est âgé de dix-
» huit ans, & le plus jeune de deux,
» tous enfans d'un même père &
» d'une même mère, tous sains, tous
» bien faits & d'une belle espérance.
» Je m'amuse à badiner avec les ca-
» dets, les enfans depuis trois jusqu'à

» cinq ans étant ordinairement de
» petits bouffons assez divertissans.
» Ceux qui sont plus âgés me tiennent
» meilleure compagnie ; je les fais
» souvent chanter & jouer des instru-
» mens ; je me mêle quelquefois dans
» leurs concerts, & j'ose dire que je
» chante & que je soutiens ma voix
» mieux que je n'ai jamais fait. Cela
» s'appelle-t-il une vieillesse incom-
» mode & caduque, comme disent
» ceux qui prétendent qu'on ne vit
» plus qu'à demi après soixante-dix
» ans ? «

Cornaro étoit né bilieux & fort prompt. Avant la réforme qu'il mit dans sa manière de vivre, il s'emportoit pour le moindre sujet : la vie sobre le guérit de cette frénésie ; par son secours il devint si modéré & tellement maître de cette passion, qu'on ne s'appercevoit plus qu'elle fût née avec lui. Une autre circonstance très-singulière, c'est que le vin nouveau lui étoit salutaire, & le vieux nuisible, & que, par une répugnance décidée, il ne pouvoit prendre de quelque vin que ce pût être pendant les mois de Juillet & d'Août de chaque

année : il étoit même persuadé qu'il en mourroit infailliblement s'il s'efforçoit d'en boire. A mesure qu'il vieillissoit, sentant diminuer peu à peu sa chaleur naturelle, il diminua aussi peu à peu la quantité de ses alimens, jusqu'à ne prendre qu'un jaune d'œuf; encore en faisoit-il à deux fois sur la fin de sa vie. Par ce moyen il se conserva sain, & même vigoureux, jusqu'à l'âge de cent ans. son esprit ne baissa point; il n'eut jamais besoin de lunettes; il ne devint point sourd. Et, ce qui n'est pas moins véritable que difficile à croire, sa voix se conserva si forte & si harmonieuse, que sur la fin de ses jours il chantoit avec autant de force & d'agrément qu'il faisoit à vingt ans. Il avoit prévu qu'il iroit loin sans infirmités, & ne s'étoit point trompé. Lorsqu'il sentit que sa dernière heure approchoit, il se disposa à quitter la vie avec la piété d'un Chrétien & le courage d'un Philosophe. Il fit son testament & mit ordre à ses affaires; après quoi il reçut les derniers Sacremens, & attendit tranquillement la mort dans un fauteuil. Enfin, ne souffrant aucune

ſon traducteur, a été de raſſembler les principaux & les plus utiles Principes de la Médecine, de les expoſer d'une manière claire & préciſe, de tracer le tableau fidèle de chaque maladie, &, ſans ſe perdre dans de vains raiſonnemens, qui le plus ſouvent égarent ſans inſtruire, d'indiquer, pour le traitement de chacune, les moyens dont une longue expérience a confirmé l'efficacité. L'on peut aſſurer que ſon ouvrage répond parfaitement aux vues utiles qu'il s'eſt propoſées.

A la ſuite de ce Traité vous en trouverez un autre, intitulé: *Obſervations & Expériences*, dans lequel M. *Home* paroît avoir appliqué fort avantageuſement ſes Principes de Médecine. C'eſt ainſi que, joignant la pratique à la théorie, il s'eſt fait chez ſes compatriotes un nom célèbre, qui doit rendre précieux le fruit de ſes travaux & de ſes veilles.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Août 1772.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Art Militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens Traités sur la Guerre, composés avant l'Ere Chrétienne, par différens Généraux Chinois ; ouvrages sur lesquels les Aspirans aux grades Militaires sont obligés de subir des examens ; on y a joint dix Préceptes adressés aux Troupes par l'Empereur Yong-Tcheng père de l'Empereur regnant, & des Planches gravées pour l'intelligence des Exercices, des Evolutions, des Habillemens, des Armes & des Instrumens Militaires des Chinois : traduit en François par le P. Amiot, Missionnaire à Pé-King.

revû & publié par M. de Guignes ; un Volume in-4°. d'environ 500 pages ; à Paris chez Didot l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue pâvée près du Quai des Augustins.

A MESURE que les relations des Voyageurs nous font connoître plus particulièrement le vaste Empire de la Chine, l'intérêt qu'inspire le tableau des mœurs & des découvertes en tout genre de ce Peuple éclairé, devient plus vif & plus piquant. Il est en effet bien singulier qu'une Nation, séparée de presque toutes les autres par l'immensité des mers, qui n'a pour voisins que des hommes plongés dans la plus épaisse barbarie, sans avoir jamais eu aucune espèce de communication avec les pays policés, ni même y avoir voyagé, ait ouvert avec succès dans son propre sein la carrière des connoissances, des Arts, des Sciences, de la Jurisprudence, de la Civilisation & des Lettres. Je ne vous parlerai pas, Monsieur, des fruits précieux

des Manufactures de la Chine, du brillant & de la solidité de ses vernis, de la dextérité de ses Artistes à fondre & à travailler les métaux, de l'éclat & de la fraîcheur de ses peintures, qui, quoiqu'inférieures aux nôtres par le Dessin, peuvent le disputer, pour la vivacité du coloris, à celles de l'Ecole Vénitienne. Je ne vous rappellerai ni l'invention de la poudre à canon, dont les Chinois ne se servoient que pour les feux d'artifice, plusieurs siècles avant que le Démon de la guerre en eût répandu parmi nous le funeste secret pour en abuser si cruellement; ni celle de l'Imprimerie, qui étoit un Art commun parmi eux long-temps avant que deux villes fameuses s'en disputassent la gloire en Europe; je ne m'arrête qu'à ce qu'il y a de plus frappant dans cet Empire, je veux dire la science du Gouvernement & la perfection de l'Art Militaire. La Grèce, ses Sages & ses Législateurs, se sont immortalisés par le premier de ces objets, & la République Romaine par le second. Les Chinois, sans

avoir jamais entendu parler de *Solon* ni de la loi des Douze Tables, ont depuis près de quatre mille ans un Code qui maintient l'ordre & la paix. Sans avoir connu *Scipion* ni *Pompée*, ils ont écrit sur l'art de la Guerre des Traités comme auroient pu le faire *César*, *du Guesclin* ou *Turenne*.

C'est sous ce dernier point de vue que je me propose de vous faire connoître les Chinois, d'après la traduction que le P. *Amiot*, Jésuite, a fait parvenir en France de leurs principaux ouvrages sur la Guerre. L'original de cette version est déposé dans le cabinet de M. *Bertin*, Ministre & Secrétaire d'Etat, à qui le traducteur l'a fait passer de la Chine. C'est le fruit d'une correspondance suivie, que ce Ministre, plein de zèle pour le progrès de nos connoissances, entretient, de l'agrément du Roi, avec des Lettrés Chinois que Sa Majesté a honorés de sa protection & qu'elle a comblés de ses bienfaits pendant leur séjour en France. Cette correspondance devient de plus en plus intéressante, par les Mémoires que ces Lettrés envoient cha-

que année, & que ce Miniſtre ſe fait un plaiſir de communiquer au Public.

Le P. *Amiot*, dont je vous ai déja parlé, Monſieur, en vous envoyant l'extrait d'un Poëme de l'Empereur regnant ſur la ville de Moukden, mérite les plus juſtes ſentimens de reconnoiſſance de la part de tous ceux qui aiment les Lettres, & ſur-tout des perſonnes qui ſçavent combien la traduction de pareils ouvrages doit couter à cet illuſtre Miſſionnaire, vu l'extrême différence des deux idiomes. M. *de Guignes* a préſidé à l'édition comme il l'avoit fait à celle du Poëme Impérial de Moukden. » Je me ſuis fait un devoir, » dit-il, de le donner tel que le P. » *Amiot* l'a envoyé; j'ai ſeulement » tranſpoſé quelques-unes des notes; » j'en ai diviſé quelques autres.... » J'ai réuni ou rapproché pluſieurs » obſervations qui m'ont paru devoir » l'être; j'y ai ajouté une Table des » matières. Du reſte, je me ſuis atta- » ché à rendre cette édition entière- » ment conforme à l'original que le » P. *Amiot* a paraphé lui-même à la

» fin de chaque Chapître, dans la
» crainte que son manuscrit ne tom-
» bât en d'autres mains, & ne fût
» altéré. «

Parmi les ouvrages Militaires composés par les Chinois, il y en a six auxquels ils donnent le nom de *King* ou de *Classiques*; ce sont ceux sur lesquels tout citoyen qui se destine à la profession des armes doit subir un examen. Le P. *Amiot* n'a traduit que les trois premiers; il paroît avoir envie de continuer ce travail. Il est bien à desirer qu'il ne perde point ce projet de vue, & que nous ayons un Recueil complet des différens Traités de l'Art de la Guerre chez les Chinois. En attendant, je vais, Monsieur, vous donner une idée de chacun de ceux qui composent le volume qui paroît actuellement.

Le premier, qui est intitulé, *Sun-Tze*, du nom du Général qui l'a composé, est le plus estimé de tous. Les Chinois font un si grand cas de cet ouvrage, qu'ils le regardent comme un chef-d'œuvre en ce genre, comme le modèle, comme le précis de tout ce

u'on peut dire sur l'Art des Guerriers.
.eurs Docteurs d'armes ne parvien-
.ent au grade qui les distingue que
orsqu'ils sçavent l'expliquer ou en
ommenter simplement quelques arti-
les dans l'examen qu'on leur fait su-
ir. *Sun-Tze* avoit publié son ouvrage
juelque temps avant que le Roi de
)u eût des démêlés avec les Souve-
ains de *Tchou* & de *Ho-Lou*. Voyant
a guerre prête à s'allumer, il alla se
résenter au premier de ces Princes
k lui offrit ses services. Le Roi de
)u, après avoir loué l'excellence &
a profondeur de la théorie de *Sun-
Tze*, lui dit qu'il en croyoit la pra-
ique très-difficile. Le Général répliqua
ju'il formeroit aisément des femmes
nêmes aux exercices qu'il prescri-
oit dans son Traité. Le Prince le prit
u mot : *qu'on m'amène*, dit-il, *quatre-
vingt de mes Femmes*. Il fut obéi, &
les Maîtresses parurent, ayant à leur
ête deux Sultanes favorites & ten-
drement aimées. Le Roi s'étant retiré,
Sun-Tze arme sa Troupe, la partage
en deux, & met à la tête de chacune
une des Princesses. *Distinguez-vous*

bien, leur dit-il alors d'un ton ferme, *votre poitrine d'avec votre dos, & votre main droite d'avec la gauche? Répondez.* En se moquant de son interrogation, on répondit qu'oui. *Cela étant*, reprit le Général: *lorsque le Tambour ne frappera qu'un seul coup, vous resterez comme vous vous trouvez actuellement, ne faisant attention qu'à ce qui est devant votre poitrine: quand le Tambour frappera deux coups, il faut vous tourner de façon que votre poitrine soit dans l'endroit où étoit ci-devant votre main droite. Si au lieu de deux coups vous en entendiez trois, il faudroit vous tourner de sorte que votre poitrine fût précisément dans l'endroit où étoit auparavant votre main gauche. Mais lorsque le Tambour frappera quatre coups, il faut que vous vous tourniez de façon que votre poitrine se trouve où étoit votre dos.*

Sun-Tze, après cette explication, voulut en venir au fait. Le Tambour frappe, on n'y répond que par de grands éclats de rire. *Vous m'avez compris*, dit alors le grave Chinois; *vous refusez d'obéir, vous méritez une punition militaire.* A l'instant il tire

son sabre & abat la tête aux deux Princesses Commandantes: aussi-tôt il en met deux autres à leur place: il fait battre les différens coups de tambour, &, comme si ces femmes eussent fait toute leur vie le métier de la Guerre, elles se tournèrent en silence & toujours à propos. Les premiers transports de colère & de regret du Prince à la nouvelle de la mort de ses Favorites furent violens; il voulut d'abord chasser ce Général féroce; mais la réfléxion vint; il sentit qu'il ne pouvoit se passer d'un aussi grand Officier.

Sun-Tze divise son ouvrage en treize articles ou chapîtres, qui traitent des saisons propres à se mettre en campagne, de ce qu'il faut prévenir avant le combat, de la continence des troupes, de la façon de les gouverner, des avantages qu'un Général peut se procurer, de la connoissance du pays ennemi, de la manière de combattre & de semer la dissention parmi les troupes contre lesquelles on fait la guerre. On reconnoît, en parcourant ces différens

articles, un homme consommé dans le métier des armes, qui toute sa vie s'est fait une étude de saisir tout ce qui peut former un grand Général, & préparer ou favoriser une entreprise guerrière. On est étonné de trouver dans sa doctrine tous les élémens du grand Art qui a occupé la plume des *Xénophons*, des *Polybes* & des *Saxes*, les mêmes préceptes, les mêmes idées, le même génie de prudence, de fermeté, de travail, de sang froid, & sur-tout ce coup d'œil de maître qui caractérise les plus illustres élèves de *Mars*. Quelquefois aussi on rencontre des choses neuves, des détails essentiels qui ont échappé au talent ou à la plume des écrivains militaires, & dont on peut enrichir notre école guerrière. Je croirois, Monsieur, rendre un service réel à la Monarchie, si je pouvois mettre cet excellent Traité entre les mains de tous les aspirans aux commandemens de nos armées, & même du simple Officier, qui, dans les jours de détachement, se trouve seul le chef & le conseil de la troupe qui lui est

confiée. Je voudrois sur-tout que notre jeune Noblesse lût attentivement ce tableau d'un vrai Général, le soutien de l'Etat & le père du Soldat, tracé par une main Chinoise. » Un » Général ne peut bien servir l'Etat » que d'une façon ; mais il peut lui » porter un très-grand préjudice de » bien des manières différentes..... » S'il lève des troupes hors de saison, » s'il les fait sortir lorsqu'il ne faut pas » qu'elles sortent, s'il n'a pas une » connoissance exacte des lieux où il » doit les conduire, s'il leur fait faire » des campemens désavantageux, s'il » les fatigue hors de propos, s'il les » fait revenir sans nécessité, s'il ignore » les besoins de ceux qui composent » son armée, s'il ne sçait pas le genre » d'occupation auquel chacun d'eux » s'exerçoit auparavant afin d'en » tirer parti suivant leurs talens, s'il » n'a pas lieu de compter sur la fidé- » lité de ses gens, s'il ne fait pas obser- » ver la discipline dans toute sa ri- » gueur, s'il manque du talent de » bien gouverner, s'il est irrésolu & » s'il chancelle dans les occasions où

» il faut prendre tout à coup son parti,
» s'il ne sçait pas dédommager à pro-
» pos les Soldats lorsqu'ils auront
» eu à souffrir, s'il permet qu'ils soient
» vexés sans raison par leurs Officiers,
» s'il ne sçait pas empêcher les dissen-
» tions qui pourroient naître parmi les
» chefs : un Général qui tomberoit
» dans ces fautes, épuiseroit d'hom-
» mes & de vivres le Royaume,
» déshonoreroit sa patrie & de-
» viendroit lui-même la honteuse
» victime de son incapacité. «

Voici dans la bouche du même Général la maxime fondamentale de l'Art de la Guerre, celle que le sage *Turenne* pratiqua tant qu'il le put, celle que le bouillant *Condé* mit en œuvre sur les bords du Piéton dans les Pays-Bas, celle enfin dont le succès a immortalisé le nom du Maréchal *de Saxe* au fameux campement de Courtray :
» Ne laissez échapper aucune occasion
» d'incommoder l'ennemi ; faites-le
» périr en détail ; trouvez les moyens
» de l'irriter pour le faire tomber
» dans quelques piéges ; diminuez ses
» forces autant que vous pourrez, en
» lui faisant faire diversion, en lui

» tuant de temps en temps quel-
» que parti, en lui enlevant de ses
» convois, de ses équipages.........
» Sans donner de batailles, tâchez
» d'être victorieux : ce sera là le cas
» où, plus vous vous éleverez au-
» dessus du bon, plus vous appro-
» cherez de l'incomparable & de l'ex-
» cellent. Les grands Généraux en
» viennent à bout, en découvrant
» tous les artifices de l'ennemi, en
» faisant avorter tous ses projets, en
» semant la discorde parmi ses gens,
» en les tenant toujours en haleine,
» en empêchant les secours étrangers
» qu'il pourroit recevoir, en lui
» ôtant toutes les facilités qu'il pour-
» roit avoir de se déterminer à quel-
» que chose d'avantageux pour lui....
» Un habile Général, sans donner
» des batailles, sçait l'art d'humilier
» ses ennemis. Sans répandre une gout-
» te de sang, sans tirer même l'épée,
» il vient à bout de prendre les villes;
» sans mettre les pieds dans les Royau-
» mes étrangers, il trouve le moyen
» de les conquérir, &, sans perdre un
» temps considérable à la tête de ses

» troupes; il procure une gloire im-
» mortelle au Prince qu'il sert, il af-
» sure le bonheur de ses compatriotes,
» & fait que l'Univers lui est rede-
» vable du repos & de la paix. Tel est
» le but auquel tous ceux qui com-
» mandent les armées doivent tendre
» sans cesse & sans jamais se décou-
» rager. «

Malgré le trait des deux Favorites auxquelles il trancha la tête, *Sun-Tze* n'étoit point un de ces Généraux cruels, dont l'ame sanguinaire ne cherche qu'à détruire des hommes & se plaît au milieu du carnage. Les préceptes qu'il prescrit, par rapport aux ennemis & aux vaincus, sont pleins d'humanité & rendent bien le sens de ce vers fameux, qui étoit la devise du Capitole,

Parcere subjectis & debellare superbos.

Vous en jugerez par le trait suivant, que l'auteur cite lui-même aux Guerriers auxquels il adresse son Traité.
» Quelques Soldats du Royaume de
» *Ou* se trouvèrent un jour à passer
» une rivière en même-temps que

» d'autres Soldats du Royaume de » *Yu* la passoient aussi. Un vent im» pétueux souffla, les barques furent » renversées, & les hommes seroient » tous péris s'ils ne se fussent aidés » mutuellement. Ils ne pensèrent plus » alors qu'ils étoient ennemis; ils se » rendirent au contraire tous les offi» ces qu'on pouvoit attendre d'une » amitié tendre & sincère. Je vous » rappelle ce trait d'histoire pour vous » faire entendre que non-seulement » les différens corps de votre armée » doivent se secourir mutuellement, » mais encore qu'il faut que vous » secouriez vos alliés, que vous don» niez même du secours aux peuples » vaincus qui en ont besoin; car, s'ils » vous sont soumis, c'est qu'ils n'ont » pu faire autrement. Si leur Souve» rain vous a déclaré la guerre, ce » n'est pas leur faute: rendez-leur des » services, ils auront leur tour pour » vous en rendre aussi. «

Le second Traité Militaire, intitulé *Ou-Tse*, va presque de pair avec le précédent, & jouit également à la Chine d'une estime universelle.

L'auteur est encore un héros, dont les exploits brillans font un des principaux ornemens de l'histoire de son siècle. Le grand Empereur *Kang-Hi* fit traduire en langue *Tartare-Mantchou* l'un & l'autre de ces ouvrages pour les mettre entre les mains des Tartares : aujourd'hui même il n'est personne qui se crût en état d'être à la tête des Troupes, s'il ne sçavoit par cœur son *Sun-Tze* & son *Ou-Tze*. Ce dernier ayant composé son Livre, mit des habits de Lettré, & alla le remettre à *Oouen-Heou*, Roi d'Ouei. » Que » me présentez-vous, lui dit le Prince, » je n'aime point la guerre, ni rien » de ce qui peut avoir rapport avec » elle. « *Ou-Tze*, sans se déconcerter, adressa au Roi un discours ferme & pathétique, où il lui fit sentir que tous les Princes, obligés, par une malheureuse nécessité, à faire souvent la guerre, doivent en faire une étude sérieuse, pour n'être pas vaincus & détrônés. » Si vous entreprenez la » guerre, si vous n'employez pas ceux qui l'entendent & qui sont habiles dans cet art, vous vous

» trouverez vis-à-vis de l'ennemi » comme une poule devant un caſtor » ou comme une chienne devant un » tigre : quelques efforts que puiſſent » faire la poule & la chienne en com- » battant contre de tels adverſaires, » elles ſeront miſes en pièces dès le » premier aſſaut. « Le Roi, qui avoit écouté avec une extrême attention le diſcours de l'éloquent Militaire, ſe lève tout à coup, prend le carreau ſur lequel il avoit coutume de s'aſſeoir, le porte de ſa propre main dans la ſalle deſtinée à honorer ſes ancêtres, ordonne à la Reine d'aller elle-même remplir une coupe de vin & de la lui apporter. Il offre cette coupe, en verſe la liqueur, & déclare *Ou-Tze Grand Général* de ſes Troupes. Ce grand homme ne fut pas long-temps ſans ſe faire connoître; il fut obligé de combattre ſoixante-ſeize fois, & ſoixante-quatre fois il fut pleinement victorieux; douze fois ſeulement il ne fut ni vainqueur ni vaincu. Son ouvrage eſt diviſé en ſix articles; le premier traite du gouvernement de l'Etat par rapport

aux Troupes ; le second fait sentir combien il est important de bien connoître ses ennemis ; le troisième parle du gouvernement des Troupes ; le quatrième, du Général d'armée ; dans le cinquième il est question de la manière dont on doit prendre son parti dans les différens changemens qui peuvent arriver ; le sixième indique les véritables moyens d'avoir de bonnes Troupes.

C'est une maxime reçue & justifiée par mille traits célèbres, que le Général est l'ame d'une armée, & que les Troupes ne sont que ce qu'est leur Chef. Mettez à la journée de Cannes un autre Général que *Paul Emile*, ou à celle de Nortlingue un autre Commandant que *Condé*, dans le premier cas *Annibal* n'eût pas envoyé à Carthage le boisseau plein d'anneaux de Chevaliers Romains ; & dans le second *Merci* ne fût pas venu expirer devant le vainqueur de Rocroy. Les grands hommes de guerre se sont donc attachés particulièrement à deviner & à apprécier le Général qu'ils avoient en tête. C'est ce que

Ou-Tze recommande à ses élèves ; & dans cet article il déploye une sagacité, une finesse & une précision de vues admirables. » Si à la première » allarme que vous ferez donner, dit » l'auteur Chinois dans le Chapître » du *Général*, les ennemis ne font pas » un bruit tumultueux dans leur camp, » s'ils ne sortent pas de leurs lignes » ou de leurs retranchemens, & s'ils » se donnent le temps de pouvoir » tout considérer à loisir ; si, lorsque » vous leur donnez l'appas de quel» qu'avantage, ils font semblant de ne » pas s'en appercevoir ; si, lorsqu'ils » sont sortis de leurs lignes, vous » voyez qu'ils marchent en silence & » en bon ordre, que leurs rangs sont » bien fermés & serrés à propos, & » que, loin de se laisser prendre aux » piéges qu'on pourroit leur tendre, » ils en dressent eux-mêmes pour at» tirer l'ennemi ; soyez sûr que ce sont » de bonnes Troupes, qui ont à leur tête » d'excellens Généraux. Ne vous pres» sez pas de les attaquer, vous cour» riez risque d'avoir du dessous. Si, » au contraire, dès que vos gens au-

» ront paru, les ennemis sont surpris
» de leur petit nombre, & courent à
» vous pour tenter de vous vaincre
» ou de vous enlever, s'ils ne gardent
» aucun ordre dans leur marche, s'ils
» vont avec une entière sécurité &
» sans prendre les précautions que la
» prudence exige, n'hésitez point sur
» ce que vous avez à faire : un pareil
» ennemi ne peut être que vaincu ;
» eût-il à sa disposition les armées les
» plus nombreuses, il ne sçauroit vous
» résister. «

Le Chapître qui traite des moyens de bien connoître les ennemis m'a paru excellent, plein de détails extrêmement instructifs & qui méritent une étude sérieuse. Je vous conseille, Monsieur, d'y jetter un coup-d'œil. Je ne puis m'empêcher de vous envoyer ce morceau du dernier Chapître, & je suis sûr que vous m'en sçaurez gré. Je desirerois bien qu'il fît partie de notre code militaire, & que dans l'occasion on ne l'oubliât pas. » Après que vous vous serez
» rendu maître de quelque ville, as-
» semblez les principaux Officiers de
» votre armée, mettez-vous à leur

» tête & rendez-vous dans le lieu où
» s'assemblent les magistrats pour
» traiter les affaires ou juger les ci-
» toyens. Là, avec un air de bonté
» & d'affabilité propre à gagner les
» cœurs, donnez vos ordres en pré-
» sence des chefs & des principaux
» du lieu. Faites leur voir que le pre-
» mier de vos soins est d'empêcher
» que les Soldats ne se livrent au pen-
» chant qu'ils ont à commettre les
» crimes qu'ils se croient comme per-
» mis dans ces sortes d'occasions.
» Défendez, sous de rigoureuses pei-
» nes, qu'on ne fasse aucun dégat,
» qu'on n'enlève rien de force, que
» les maisons des citoyens soient
» comme sacrées, qu'on ne tue pas
» même leurs animaux domestiques,
» qu'on n'arrache aucun arbre, qu'on
» ne détruise aucun bâtiment, qu'on
» ne brûle aucun magazin. Faites assi-
» gner, par les Magistrats mêmes du
» lieu, des logemens pour vos Trou-
» pes; tenez-vous en d'abord à ce
» qu'ils auront déterminé, sauf à vous
» ensuite de faire les changemens qui
» vous paroîtront nécessaires lorsque
» vous serez un peu mieux instruit.

» Dans la distribution des emplois » & des graces, n'oubliez pas entiè» rement les gens du pays; en un mot, » que les vaincus puissent se féliciter » en quelque sorte de vous avoir pour » vainqueur. «

Le troisième Traité est de *Se-Ma*. Cet ouvrage, comme plusieurs autres de même genre chez les Chinois, ne manque ni de mérite, ni de réputation; ils sont néanmoins d'un ordre inférieur, & on peut parvenir à être Bachelier & Docteur même dans la science Militaire sans les sçavoir ou les avoir lus. Cependant il est fort rare que ceux qui veulent s'élever aux grades Militaires ne les lisent pas. Il paroît que, du temps de ce fameux Général, la discipline militaire étoit aussi sévère que de celui de *Sun-Tze*. Un jour que *Se-Ma* donna commission à un des Officiers généraux de son armée de se trouver à un poste, cet Officier, par négligence, ou par quelqu'autre motif qui n'étoit point légitime, arriva plus tard qu'il ne devoit; *Se-Ma* le manda, & le fit mettre à mort à la tête de l'armée, sans égard à sa

qualité & à sa dignité. Cet exemple de sévérité fut le principe de toutes ses victoires ; car il n'y eut aucun Officier ou Soldat qui osât enfreindre les règles de la discipline, & son nom devint la terreur des ennemis. Son ouvrage, divisé en cinq articles, traite de l'humanité, des devoirs particuliers de l'Empereur, des devoirs de ceux qui commandent, de la majesté des troupes & de la manière de les employer. Dans le Chapître de la majesté des troupes, on trouve un tableau d'une armée Chinoise qui s'avance au combat :
» Lorsqu'il sera temps de commencer
» le combat, le Général haranguera en
» peu de mots, & donnera ses ordres.
» Les troupes avanceront à pas comp-
» tés, tant pour ne pas perdre ha-
» leine que pour conserver leur
» sang-froid, & la cavalerie fera re-
» tentir les airs par le bruit de ses
» instrumens & par ses cris, auxquels
» se joindront les hennissemens des
» chevaux. Alors ceux qui sont pe-
» samment armés s'ébranlent & por-
» tent les premiers coups. Le Général
» doit être trés-attentif à une pre-

» mière charge. La contenance des
» siens, celle des ennemis, lui diront
» s'il y a quelque changement à faire
» dans la disposition de son armée;
» sans rien changer au corps, il fera
» prendre aux aîles telle forme qu'il
» jugera nécessaire, & pourra dispo-
» ser d'une partie de la cavalerie pour
» soutenir ceux qui pourroient avoir
» besoin d'un prompt secours. De
» quelque maniere & en quelque
» temps que les troupes, en présence
» de l'ennemi, s'avancent pour le
» combattre, ou attendent qu'il leur
» porte les premiers coups, elles ne
» doivent jamais se tenir directement
» en face, ni dans une position qui
» soit tout-à-fait droite; mais tour-
» nées en demi-quart, la tête baissée
» & le corps un peu penché, elles
» feront promptement, mais sans pré-
» cipitation, gravement, mais sans
» pesanteur, les différentes évolutions
» qui leur seront commandées.

Outre les ouvrages sur l'Art militaire dont je viens de vous parler, Monsieur, les Chinois en ont plusieurs autres, dont le plus considérable est

le

le *Lou-Tao*, divisé en soixante articles, qui sont autant de dialogues. Tout ce qu'on y lit ne diffère guères de ce qui se trouve dans le Traité de *Sun-Tze*; car ce grand guerrier en a fait la base de son systême & la règle de sa conduite dans les différentes opérations militaires; il est donc inutile que je vous cite rien de ce livre dont le P. *Amiot* donne un extrait fort court.

A la suite de ces anciens ouvrages militaires, l'interprète a joint un Recueil des évolutions des armées Chinoises. Il commence par l'exercice de ceux qui n'ont pour armes que le sabre & le bouclier; il détaille ensuite l'exercice général. Il finit par la description des armes, des habillemens & de tous les instrumens qui sont à l'usage des gens de guerre. Il n'est pas possible de donner une idée de ce dernier ouvrage; il faut le lire, & faire attention aux planches enluminées qui sont en grand nombre, & que le traducteur y a jointes pour plus grande clarté; les gens du métier seront peut-être curieux de comparer la tactique Chinoise avec la nôtre & celle

des peuples dont nous en avons reçu les premiers élémens.

Pour ne rien omettre de ce qui a été fait pour ces Militaires, le P. *Amiot* a placé à la tête de son volume la traduction d'un petit livre qu'*Yong-Tcheng*, fils de *Kang-Hi* & père de l'Empereur regnant, a composé autrefois pour l'instruction des troupes. L'ouvrage est divisé en dix Chapîtres, qu'il a intitulé *les dix Préceptes* faits pour les gens de guerre. Je vais mettre sous vos yeux deux traits de ce bon ouvrage qui m'ont frappé, & dans lequel se trouve une morale excellente qui peut être utile aux citoyens de tous les ordres & de toutes les nations. Vous sçavez, Monsieur, que notre Philosophie moderne nous dit que nous n'avons aucune obligation à nos parens pour nous avoir donné le jour, que nous ne devons leur obéir qu'autant que la foiblesse de nos organes nous rend leurs soins nécessaires, que, devenus grands & forts, nous sommes libres & indépendans; voici comment sur cet article s'énoncent la nature & le bon sens au fond de la Chine; ce morceau d'ailleurs a

le mérite d'être écrit très-naturellement. » Voyez, dit l'Empereur, comment un père & une mère sont attentifs à tout ce qui regarde leurs enfans ; ils prêtent l'oreille au son de leur voix ; ils observent leurs visages ; ils sont dans des perpléxités continuelles à leur occasion ; s'ils les voient rire, ils sont bien aises ; ils sont tristes, s'ils les entendent pleurer. Commencent-ils à marcher ? Ils comptent leurs pas ; ils les suivent, ils ne les quittent point. Sont-ils malades ? Ils en sont dans l'affliction ; ils en perdent même l'appétit & le sommeil. Quand ils commencent à devenir grands, ils les instruisent, ils leur donnent une éducation convenable à leur état, &, quand ils sont parvenus à l'âge qui fait les hommes, ils tâchent de leur procurer un établissement qui puisse les rendre heureux le reste de leurs jours. Pour le dire en deux mots, les bienfaits dont un père & une mère comblent leurs enfans sont comme ceux dont le ciel lui-même nous comble chaque jour.... Conviendroit-il de les oublier, de les méconnoître,

» de ne pas avoir la plus parfaite re-
» connoiſſance ? La manière de ren-
» dre à ſes parens une partie de ce
» qu'on leur doit, c'eſt d'avoir pour
» eux la tendreſſe & tous les égards
» convenables ; c'eſt de les reſpecter ;
» de leur être ſoumis en tout, de leur
» procurer la ſubſiſtance, de les entre-
» tenir décemment ; &c.

Au ſujet de la vengeance dont les fureurs ſont conſacrées ſur la ſcène & dans toutes nos ſociétés nobles furtout, voici ce que penſe un Empereur, le ſouverain d'un empire immenſe.
» Conſolez ceux qui ſont dans l'afflic-
» tion, ayez de l'indulgence pour les
» défauts que vous appercevrez dans
» les autres, excuſez leurs foibleſſes,
» pardonnez ſans peine les injures que
» vous croyez en avoir reçues. Un
» ſeul affront ſupporté patiemment
» ſuffit pour établir votre réputation.
» Telle eſt la doctrine que je vous
» propoſe ; ſi vous vous en écartez,
» les murmures, les querelles, les ini-
» mitiés regneront parmi vous, & la
» concorde, le plus deſirable de tous
» les biens, s'éclipſera, ou peut-être
» diſparoîtra pour toujours. Comment

» après cela pouvoir vivre tranquille» ment ? Quelles douceurs pourriez» vous trouver dans la vie ? De quel » exemple ſeriez-vous pour vos en» fans ?

Dans les autres Chapîtres, l'Empereur cherche à détourner ſes troupes de la débauche, du vin, des liqueurs, du jeu ſur-tout, qu'il paroît que les Chinois aiment autant que nous. » Officiers, Soldats, gens de guerre, » dit l'Empereur, qui que vous ſoyez, » évitez un excès ſi criant ; ne cher» chez point à acquérir des richeſſes » par d'autre voie que par celle de » vos travaux & de vos épargnes. » Vous avez vos appointemens fixes ; » ménagez-les ; ne faites point de dé» penſes inutiles. Vous avez des ter» res ; cultivez-les avec ſoin, & » mettez à profit tout ce qu'elles vous » rendront. Après avoir ſuffiſamment » pourvû à votre entretien & à celui » de votre famille, mettez le ſurplus » en réſerve pour l'avenir & pour les » temps de calamité ; &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Août 1772.

LETTRE XIV.

Le Philosophe du Valais, ou Correspondance Philosophique, avec des Observations de l'Editeur; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint-Jacques, deux Volumes in-12 de plus de 400 pages chacun.

CET ouvrage, Monsieur, est moitié Dissertation, moitié Roman; vous y remarquerez une maniere très-ingénieuse & très-piquante de discuter des matières philosophiques. Le Baron *de Salveri*, jeune Italien, fait connoissance, chez le Comte *de Livert*, avec un Philosophe à la mode, nommé *Simpal*, qui a été chassé de la Capitale pour quelques productions hardies : il se laisse séduire & endoctriner par ce nouveau Sage, qui le traite en adepte, & va jusqu'à lui confier tous les secrets de la Philosophie. Cependant le jeune Baron tombe dangereusement malade; l'heu-

ré des remords arrive, & ſon père vient à propos le raffermir dans les ſentimens de religion qu'il lui avoit inſpirés. *Simpal* avoit promis à ſon nouvel élève ce qu'il appelle le *Code Philoſophique*; c'eſt-à-dire, une eſpèce de Traité des principales opinions des écrivains qu'il a choiſis pour ſes guides. Le jeune Baron prend la réſolution de lui cacher ſon changement, afin de ſe faire donner le fameux *Code*; de connoître à fond cette ſecte audacieuſe qui a fait dans ces derniers temps des progrès ſi rapides, & d'entreprendre la réfutation de leurs principes, avec l'aide & les lumières d'un M. *de Monti*, l'un des anciens amis de ſa maiſon. *Simpal*, qui le croit toujours un de ſes plus zélés diſciples, lui envoye dans ſes lettres le Recueil des maximes & des ſyſtêmes des plus célèbres Sophiſtes modernes, ſyſtêmes puiſés dans leurs Livres. Vous avez parcouru, Monſieur, la plupart de ces abſurdités dans les différens ouvrages qui les renferment, & le danger de ces téméraires aſſertions ne vous eſt pas échappé. Mais qu'on en con-

sidère ici le monstrueux assemblage, il suffira, je ne dis pas d'avoir conservé de l'attachement à la Religion de ses pères, mais seulement d'avoir quelques lueurs de raison & de morale pour se sentir pénétré tout à la fois de surprise & d'épouvante. Je vais, Monsieur, vous en rassembler quelques exemples; ce sera vous en montrer en même-temps toute l'horreur & toute l'extravagance.

Voici une proposition qui paroît à l'auteur du *Code de la Nature* aussi évidente que le premier axiome de Mathématique. » Si la Suprême » Puissance est unie dans un être à une » infinie sagesse, *elle ne punit point*, » elle perfectionne ou elle anéantit. «

Suivant un autre (*le Militaire Philosophe*); » *Jupiter* vaut mieux que le » Dieu des Chrétiens. Il ressemble à » un Monarque chaste & sobre, mais » qui fait brûler vifs presque tous ses » Sujets, par caprice, sans égards à » leur mérite, à leurs vices, à leurs » vertus. »

L'auteur de la *Liberté de Penser* déclare nettement que » l'existence d'un

» Dieu eſt le plus grand & le plus
» enraciné des préjugés. «

Celui du *Militaire Philoſophe* :
» qu'un athée peut avoir des motifs
» plus réels & plus ſolides pour pra-
» tiquer les vertus ſociales & pour
» remplir les devoirs de la morale,
» que ces ſuperſtitieux qui ne recon-
» noiſſent d'autres vertus que les ver-
» tus inutiles de leur Religion fac-
» tice.

» Quelle contradiction n'implique
» pas l'idée d'un Dieu créateur ! ....
» On voit un Etre agir ſans motifs.
» Après avoir été, pour ainſi dire,
» renfermé en lui-même pendant une
» éternité, il s'aviſe d'en ſortir ; &
» pourquoi ? Pour exécuter des ou-
» vrages indignes de lui & qui lui
» ſont inutiles. « (*Liberté de Penſer.*)

» Je ne conçois pas telle choſe ;
» donc elle n'eſt pas. (*Telliamed.*)

» Je ſuis corps, & je penſe, dit
» M. *de Voltaire* ; je n'en ſçais pas
» davantage. Si je ne conſulte que
» mes foibles lumières, irai-je attri-
» buer à une cauſe inconnue ce que
» je puis ſi aiſément attribuer à la

» ſeule cauſe ſeconde que je connois
» un peu ? « (*XVII Lettr. Philoſ.*)

Ecoutez l'auteur de *l'Eſprit :* la ſenſibilité phyſique ſeule produit toutes nos idées.

Dans la *Philoſophie du bon ſens*, on ſoutient que, » les bêtes ont une ame
» capable de toutes les opérations
» que forme l'eſprit de l'homme.

» L'homme n'eſt pas libre autre-
» ment que ſon chien. « (*Dictionnaire Philoſophique.*)

» Le mot *Liberté*, appliqué à la vo-
» lonté, n'a point de ſens ; car, pour
» avoir le pouvoir libre de vouloir
» ou de ne vouloir pas une choſe, il
» faudroit que nous puiſſions égale-
» ment nous vouloir du bien & du
» mal ; ſuppoſition abſolument abſur-
» de. « (*Liberté de Penſer.*)

Pour ſçavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte. (*A. B. C. Deuxième Entretien.*)

Voilà donc, Monſieur, la doctrine & la morale des Sages de notre ſiècle ! Je vous fais grace d'une infinité de blaſphêmes de l'inſenſé *la Métrie* &

de l'exécrable auteur du *Syſtême de la Nature.* Je crois auſſi que je n'ai pas beſoin de vous rapporter les réfutations que l'auteur fait écrire, au Baron *de Salveri* & à ſes amis, contre toutes ces abominations.

Le Comte & la Comteſſe *de Livert*, à qui *Simpal* n'avoit pas fait part de ſes idées dans toutes leurs conſéquences, étoient devenus paſſionnés pour la nouvelle Philoſophie, ſans bien connoître l'objet de leur engoûment. La Comteſſe même, malgré les remontrances de ſes proches, veut donner ſa fille à *Simpal*, qui ſe réjouit d'avance d'une ſi belle fortune; mais le Baron *de Salveri* leur montre le *Code Philoſophique*, qui les fait frémir. Quand *Simpal* a fini de lui envoyer les extraits de tous les nouveaux ſyſtêmes, il lui écrit ſes vrais ſentimens depuis ſa dernière maladie, & le deſſein où il eſt de rendre le Code public & d'y joindre l'antidote. Le Comte & la Comteſſe congédient our toujours les Philoſophes qui ſont puverts de confuſion.

Parmi les Lettres qui compoſent cet

ouvrage, il en eſt une très-curieuſe, où *Simpal* initie le Baron dans les plus ſecrets myſtères, & lui développe le grand art de la compoſition philoſophique. Vous y reconnoîtrez les pratiques admirables dont on fait un uſage ſi heureux parmi nous dans ce ſiècle de bonne foi & de lumières. Ce morceau eſt curieux. » Pour dé» truire le Chriſtianiſme, dit *Simpal*, » il ne faut pas toujours l'attaquer de » front; ſouvent on réuſſit mieux ſous » un voile ſpécieux; & dans un ou» vrage littéraire on ſçait inſinuer des » maximes captieuſes, plus efficaces » qu'une controverſe théologique. » Cette méthode peut être comparée » *aux ruſes de la guerre.* Combien de » fois des manœuvres ſecrettes ont» elles procuré la victoire, qu'une » armée de cent mille hommes n'au» roit pas remportée? Il en eſt de » même dans la guerre philoſophique; » une fine induſtrie a plus de ſuccès » que des argumens en forme. Je vais » vous en citer quelques exemples; » votre imagination vive & féconde, » ſçaura non-ſeulement les imiter,

» mais en créer de nouveaux.

» *Première ruse.* Au lieu de combattre » directement la Révélation, feindre » de la reconnoître sur certains objets, » afin de les détruire plus sûrement » ensuite. *Bayle* excelle dans ce genre: » ayant tâché d'établir que l'immortalité de l'ame ne peut être prouvée » par la raison, cherchons, dit-il, si » Dieu a décidé pour l'immortalité » de notre ame, & tenons-nous-en » à sa décision comme à un arrêt définitif & infaillible. Après avoir » plaidé très-fortement la cause des » Manichéens, la Révélation, dit-il, » est l'unique magazin des argumens » qu'il faut opposer à ces gens là; ce » n'est que par cette voie qu'on peut » réfuter l'éternité d'un mauvais principe. Et ailleurs, sur le Pirrhonisme, » qu'il appelle *un grand pas vers la Religion Chrétienne:* on doit avant toutes » choses leur faire sentir (aux Pirrhoniens) l'infirmité des lumières naturelles, afin que ce sentiment les » porte à recourir à un meilleur guide » qui est la foi. Or, comme *Bayle* attaque en mille endroits la Révélation,

» ces aveux ſimulés ne ſont qu'un
» prétexte ſpécieux pour établir le
» Manichéiſme, le Pirrhoniſme, par-
» là préciſément qu'il dit que la Ré-
» vélation ſeule peut les combattre.

» Autre moyen : paſſer ſous ſilence
» les faits fondamentaux que les Chré-
» tiens défendent avec plus de vi-
» gueur & d'avantage, & s'attacher
» aux objets de détail. Ainſi détruire
» une date, un petit fait, une généa-
» logie ; prouver que l'Arche n'a pu
» contenir tous les animaux ; que les
» exploits de *Samſon* ſont ridicules ;
» que le Soleil n'a pu s'arrêter, &c.
» Une ſeule de ces difficultés (& il en
» eſt mille) bien preſſée, anéantit
» l'Ecriture, & conſéquemment la
» Religion.

» Donner toutes les maximes de
» l'Evangile comme des préceptes ;
» & la morale devient outrée, révol-
» tante. Eriger en points de foi les
» opinions des Théologiens ; & que
» de bizarreries ! S'attacher à l'écorce
» des cérémonies des rites, & tout
» y paroît puérile. En relever, en
» railler les abus, les confondre avec

» le culte, & on en donne l'idée la » plus grossière, la plus superstitieuse. » Tirer les conséquences des princi- » pes; fussent-elles désavouées, elles » frappent toujours. Ainsi, d'après » l'intolérance, propose-t-on le Chris- » tianisme comme une Religion de » sang; d'après le culte des Saints, » crie-t-on à l'idolâtrie. Aucun ou- » vrage même de Littérature où l'on » ne puisse finement insinuer tous ces » différens traits.

» Prendre un masque, pour dire » hardiment, sous un personnage étran- » ger, ce qu'on n'oseroit dire soi- » même; ce moyen a été utilement » & fréquemment employé. Nous » avons des voyageurs Turcs, Chi- » nois, Juifs, Persans, Sauvages, » Péruviens, & même des Cabalisti- » ques. Il est dans toutes les règles, » qu'un Juif parle en Juif, un Chi- » nois en Chinois, & conséquemment » qu'il insulte les dogmes & le culte » des Chrétiens. Il est dans les règles » encore, qu'un voyageur ne soit pas » censé instruit à fond, & conséquem- » ment ses bévues, ses faux narrés

» ne lui sont pas imputés ; ce sont » des méprises & non des calomnies. » Vous sentez combien de tels mas» ques donnent de l'avantage.

» Autre expédient aussi fécond : ce» lui des allégories ; je m'explique. » Dans ces Voyageurs, & même dans » toutes les histoires & relations, il » est très-permis de rapporter les di» verses superstitions des peuples. Or » avec un peu d'adresse, pas un rite, » pas une erreur, pas un usage gro» tesque ou superstitieux dans l'Uni» vers, qui ne peigne les dogmes ou » les rites Chrétiens. Ouvrez nos » Livres, vous en verrez mille exem» ples. *Préjugé*, c'est le dogme, la » foi ; *Superstition*, c'est le culte. *Bonze* » *& Fakir*, les Prêtres, les Moines. » Voyez la réponse du Moulla dans » les Lettres Persannes, ou celle du » Prêtre Egyptien à un homme qui » ne vouloit pas adorer les oignons : » *Tais-toi, misérable, tes blasphêmes* » *me font frémir ; c'est bien à toi à en* » *sçavoir plus que le sacré Collége.* Le » grand Lama de la Tartarie, c'est le » Pape. Le fils du Soleil, fondateur de

» l'Empire des Incas, l'auteur du Chris-
» tianisme, &c. Cette clef s'étend à
» tout ; vous en sentez la justesse & les fruits. La méprise n'est pas possible, l'allusion étant aussi palpable que si on écrivoit le nom au bas de l'emblême. Ainsi déclame-t-on hardiment à Paris contre les superstitions regnantes ; car enfin, peut-on empêcher un Philosophe d'attaquer celles des Indes ? «

Cet ouvrage, Monsieur, est un des plus instructifs & des plus agréables que l'on ait écrits sur ce sujet important, & qui doit tous les jours attirer de plus en plus l'attention publique. L'auteur a mêlé avec beaucoup d'adresse les évènemens & les discussions, suivant que les différens objets le comportent ; son style est gai ou sévère, léger ou énergique. Enfin on ne peut guères lire ces *Lettres* sans ressentir de l'horreur pour les dangereux systêmes qui y sont développés ; & c'est leur avoir porté un coup terrible que de les avoir réunis sous un même point de vue.

Journal Historique & Politique des principaux Evènemens des différentes Cours de l'Europe ; à Genève ; le premier Cahier paroîtra le 16 Octobre prochain.

LE spectacle des évènemens publics est sans contredit un des plus piquans qu'on puisse offrir à la curiosité des Lecteurs. C'est l'objet essentiel des Gazettes ; mais on se plaint tous les jours que l'empressement du Public à les accueillir, les a multipliées au point qu'il est peu de personnes en état de se les procurer toutes. Cependant on sçait qu'il n'en est aucune qui ne puisse intéresser par quelqu'endroit, & dans laquelle on ne trouve souvent des faits ou des détails qu'on chercheroit envain dans les autres.

D'après ces réflexions judicieuses, les auteurs ou rédacteurs de ce nouveau *Journal Historique & Politique* se flattent, avec raison, que le Public leur sçaura gré de leur travail. Cet ouvrage, beaucoup moins dispendieux

qu'aucune * des Gazettes accréditées, & beaucoup plus étendu, renfermera tout ce que les papiers publics de l'Europe entière pourront contenir de faits intéressans, d'évènemens curieux, de mémoriaux relatifs à la Politique générale & particulière.

Mais, comme tous les faits rapportés dans les Gazettes ne sont pas également importans, on ne détaillera que ceux qui demandent d'être développés avec une certaine étendue, & l'on se bornera, à l'égard des autres, à une simple analyse : c'est l'unique moyen de tout dire sans se rendre fastidieux. On aura soin d'y insérer en entier les pièces originales qui le mériteront; telles que les Traités de paix ou d'alliance, les relations des Généraux, les lettres, les actes authentiques, &c, &c, &c.

On saisiroit mal cependant l'idée de ce *Journal*, si on ne le regardoit que comme une simple compilation, ou comme une copie servile de quelques papiers politiques qui l'auront

* On compte en Europe plus de deux cens Gazettes.

précédé. Il sera le *Précis*, l'*Extrait*, la *Réduction* de toutes les Gazettes de l'Europe sans exception. Indépendamment des secours qu'elles pourront fournir, une correspondance sûre, & à laquelle différentes Cours daignent prendre intérêt *, mettra les auteurs en état de les rectifier souvent, d'éclaircir les bruits encore douteux, de supprimer ceux que l'évènement aura démentis, & de suppléer aux omissions qui leur seront échappées. Enfin cet ouvrage formera, avec le temps, une espèce d'histoire générale, où seront détaillés les projets, les démarches de toutes les Puissances de l'Europe, les ressorts que leur politique aura fait mouvoir, leurs efforts, leurs succès & leurs revers.

Le style sera tel que le sujet le comporte & l'exige, c'est-à-dire, simple, clair & précis; les évènemens seront distribués par ordre de date, & rangés sous les titres des Cours ou des

* Plusieurs personnes sont occupées de la traduction des Papiers Anglois, des Gazettes Suédoises, Danoises, Russes, Flamandes, Allemandes, &c.

pays qui les auront vu éclorre. Chaque cahier sera terminé par un article d'annonces & avis divers, qui comprendra tous les objets d'utilité & de curiosité générale. On mettra à la tête des premiers Journaux, *un Tableau abrégé de l'état politique actuel des différentes Cours de l'Europe*, & on continuera ce Tableau au commencement de chaque année.

Ce Journal sera composé de deux feuilles & demie ; ou soixante pages *in-12*, caractère de petit romain & de petit texte ; il paroîtra exactement les 10, 20 & 30 de chaque mois, & il coutera, tant à Paris qu'en Province, 18 livres, franc de port. On souscrit actuellement à Genève, chez *Chirol* ; à Paris, chez *Panckoucke*, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez les différens Libraires de l'Europe. Il est inutile de prévenir qu'il faut avoir l'attention d'affranchir le port des lettres & de l'argent.

Codex Monasticus.

DESPREZ, *Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France*, demeurant

à Paris, rue Saint-Jacques, donne avis au Public, & à toutes les Maisons Religieuses du Royaume, qu'au premier Novembre 1772 il commencera l'impression de ce *Code Monastique*, 3 vol. *in*-4°. d'environ 800 pages, qu'il propose par souscription, sur le pied de 30 livres, dont 15 livres en souscrivant, & 15 livres en livrant l'ouvrage. Il prévient qu'il n'en sera tiré que très-peu d'Exemplaires au-delà du nombre arrêté par les Souscripteurs. Les Maisons Religieuses qui voudront leur Règle particulière en format *in*-12, auront soin de le prévenir avant le premier Novembre prochain, parce qu'il ne sera plus temps de souscrire après ce terme.

Cette Collection intéressante comprendra les Constitutions de tous les Ordres & Congrégations du Royaume, rédigées en conséquence de l'Edit du mois de Mars 1768. Le Texte de la Règle, commune à différentes Congrégations, précédera toujours les Constitutions qui en dériveront; & on trouvera à la tête de chacun de ces Statuts, un précis sur l'origine &

l'état actuel de l'Ordre, ou Congrégation dont il sera la Loi ; & à la fin de l'ouvrage, les Lettres-Patentes confirmatives, avec l'Arrêt d'enregistrement.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Août 1772.

LETTRE XV.

Journal d'un Voyage autour du Monde en 1768, 1769, 1770, 1771, contenant les divers évènemens du Voyage, avec la Relation des contrées nouvellement découvertes dans l'hémisphère méridional, une Description de leur sol & de leurs productions, & plusieurs singularités dans les Habits, les Coutumes, les Mœurs, la Police & les Manufactures de leurs Habitans ; traduit de l'Anglois, par M. de

Fréville ; à Paris chez Saillant & Nyon, rue Saint Jean-de-Beauvais ; un Volume in-8° de 362 pages.

Mr. *de la Lande* fit paroître en 1764 un *Mémoire*, dans lequel il démontra que l'endroit le plus propre pour observer le passage de *Vénus*, qui devoit arriver le 3 Juin 1769, étoit le milieu de la Mer Pacifique. Le Gouvernement Anglois, déterminé par les demandes de la Société Royale de Londres, fit armer un Vaisseau, dont il donna le commandement au Capitaine *Cooke*, & sur lequel s'embarquèrent Mrs *Banks* & *Solander*, Sçavans qui jouissent dans toute l'Europe d'une réputation justement méritée. C'est le Journal de cette expédition scientifique, dont on donne aujourd'hui la traduction.

L'auteur du Journal décrit succinctement les endroits un peu remarquables de ce voyage, l'*Isle de Madère*, la ville de *Rio-Janeiro*, qui est la plus belle & la plus considérable du *Brésil*, la baye de *Bon-Succès* ; il parle des mêmes

mêmes lieux que ceux dont M. *de Bougainville* fait mention. L'isle que ce dernier nomme *Taïti* est appellée dans ce nouveau voyage *Otahiti*. M. *Solander* fait une relation très-circonstanciée des moeurs & du gouvernement de cette Isle. » *Otahiti* est sous le » gouvernement d'un seul chef, qui » jouit d'un pouvoir illimité. Ce Sou» verain nomme ses Lieutenans dans » les différens districts. Ceux-ci sont » chargés d'entretenir le bon ordre & » de lever des impositions qu'une lon» gue habitude a érigées en droits.

» Ces Insulaires sont soumis à des » usages généralement reconnus, qui » leur tiennent lieu de loix écrites. » D'anciennes coutumes ont annéxé » des amendes ou des châtimens à de » certaines fautes ou de certains cri» mes qui peuvent troubler l'ordre & » la tranquillité publics. Les voleurs » y sont punis selon la nature du vol. » Il y a peine de mort pour ceux » qui auront dérobé des armes ou » quelques pièces d'étoffe. L'usage est » de les pendre à des arbres, ou de » les précipiter dans la mer. Mais cette » sévérité n'a point lieu contre ceux

» qui ne volent que des fruits ou des
» provisions de bouche ; les voleurs
» en sont quittes pour la bastonnade
» & une restitution forcée, si elle est
» possible. Cette pratique paroît être
» assez judicieuse ; les peines pour la
» même faute y sont sagement propor-
» tionnées aux motifs qui l'ont fait
» commettre. Ils pensent que celui qui
» a la lâcheté de voler des armes ou
» quelques pièces de toile, ne peut
» être qu'un paresseux ou un avare,
» vices également nuisibles, que la
» société est intéressée à réprimer.
» Mais ce seroit, selon eux, une bar-
» bare cruauté d'ôter la vie à un
» homme que la faim a contraint de
» satisfaire les desirs irrésistibles de la
» nature. »

La plupart des habitans de cette Isle ont six pieds trois pouces. Mais leur vigueur ne répond pas à leur taille ni à leur quarrure. Leur teint est de couleur bronzée, plus clair cependant que celui des indigènes de l'Amérique. Leurs vêtemens sont d'une étoffe assez singulière qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce d'un arbuste cultivé dans le pays. Chacun donne à ces vête-

mens la forme qu'il aime le mieux. L'usage de se peindre les fesses d'un bleu foncé est commun aux deux sexes. Ils se piquent la peau avec un os pointu, & versent sur ces piquûres une teinture bleue qu'ils appellent *Tat-tow*. La circoncision est généralement pratiquée parmi eux sans autre motif que celui de la propreté. Les femmes d'*Otakiti* remporteroient le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Elles ne mettent pas la continence au nombre de leurs vertus.

» Les coutumes de ce peuple n'accordent au Souverain de l'Isle qu'une seule épouse; mais elles lui laissent la liberté de se choisir un certain nombre de concubines. La politique barbare de ce gouvernement exige que tous ses enfans naturels soient étouffés en naissant, pour prévenir les désordres que pourroient occasionner leurs communes prétentions à succéder à la souveraineté.

» La marque de la souveraineté est une espece de ceinture rouge, à laquelle les habitans donnent le nom de *Maro*. Lorsque l'*Ereï*, c'est ainsi que se nomme toujours le chef,

» ceint pour la première fois cette
» marque de son autorité, toute l'Isle
» se livre à des réjouissances publi-
» ques qui durent trois jours consé-
» cutifs. L'*Eréi*, après son investiture,
» est toujours servi à table par les per-
» sonnes de sa suite. Ses courtisans lui
» coupent les morceaux, qu'ils lui
» mettent dans la bouche avec les
» doigts, qu'ils doivent tremper, à
» chaque fois, dans une bole de lait
» de noix de cocos.

» L'énumération des habitans de
» l'Isle se monte à soixante & dix
» mille. Ils croient l'existence d'un
» Être suprême, auquel ils donnent le
» nom de *Maw-we*. Ce grand Être a
» engendré un nombre infini de divi-
» nités subalternes, qui sont chargées
» de présider aux différentes parties
» de la création. Le *Maw-we* secoue la
» terre au gré de ses caprices, ou
» plutôt il est le Dieu des tremblemens
» de terre. »

Le 4 Juin 1769, les savans Anglois profitèrent d'un ciel serein & sans nuage pour observer le passage de *Vénus* avec la plus scrupuleuse exactitude : l'observation réussit aussi com-

plettement qu'on pouvoit le desirer. En partant d'*Otahiti*, ils abordent à différentes isles dont ils nous donnent la description. Celle d'*Oahéna* est un des séjours les plus enchanteurs que l'imagination puisse se représenter ; les habitans sont distingués par leur caractère d'humanité, de droiture & de franchise. Celle de *Bola-Bola* avoit été inhabitée jusqu'à ce que les Souverains d'*Otahiti* & des Isles voisines en firent un lieu d'exil pour leurs criminels. Le nombre de ces exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre pour se soustraire à la punition de leurs crimes, que bientôt les productions de l'Isle furent insuffisantes pour leur subsistance. La nécessité en fit des pirates, & ils se saisirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrèrent. Ces Insulaires sont d'un naturel cruel & intraitable.

Depuis leur départ du cap *Horn*, les voyageurs assurent qu'ils découvrirent quinze Isles toutes inconnues auparavant en Europe. Ils eurent quelques combats à essuyer avec des pirogues d'Indiens. Dix ou douze coups de canon suffirent pour leur faire

prendre la fuite. En continuant leur route vers le Sud, ils arrivèrent à la *Nouvelle-Zélande*. Les habitans de cette contrée sont affables & hospitaliers. L'auteur du Journal raconte une anecdote qui en est la preuve. C'est une aventure arrivée à un de ses compagnons de voyage. « Un de nos Officiers, dit-il, alla visiter une habitation isolée ; une vieille femme en sortit, & l'invita à entrer dans la maison, où étoient une douzaine de personnes assises à un repas d'écrévisses de mer & de patates. Ces bonnes gens le pressèrent de s'asseoir & de manger avec eux. Après le repas, l'Officier leur fit quelques petits présens d'étoffe & de clous qu'ils acceptèrent avec joie : ils lui présentèrent une jeune & jolie fille, qui devoit acquitter plus particulièrement les devoirs de la reconnoissance & de l'hospitalité.

» Quelques heures après, un vieillard & deux femmes arrivèrent dans cette maison : ils saluèrent toute la compagnie avec beaucoup de gravité, & avec les formalités usitées dans ce pays. Ce salut consiste à

» s'approcher l'un de l'autre d'assez
» près pour se joindre doucement le
» bout du nez ; ce qu'un spectateur
» pourroit aisément prendre pour un
» baiser. L'Officier, en prenant congé
» de ses hôtes, voulut se conformer
» aux usages reçus, & fit agréable-
» ment la ronde de tous les nez. Cette
» attention leur fit un extrême plaisir.
» Ils lui donnèrent, pour s'en retour-
» ner, un conducteur, pour le mener
» par un chemin meilleur & plus com-
» mode que celui qu'il avoit d'abord
» suivi. Par-tout où ils rencontroient
» des ruisseaux ou des fossés pleins
» d'eau, pratiqués en grand nombre
» dans la campagne pour en arroser
» les terres, l'Indien prenoit l'Officier
» sur ses épaules, & paroissoit même
» souhaiter de le transporter de cette
» manière pendant tout le chemin. »

Ce qui vous paroîtra bien étrange, Monsieur, c'est que ce peuple si doux, si officieux, est antropophage. Les voyageurs Anglois trouvèrent dans les pirogues des Indiens plusieurs paniers qu'ils examinèrent, &, à leur grande surprise, ils y virent plusieurs membres & d'autres parties du corps

humain qui étoient rôties. Lorsque nous nous informâmes de ces peuples, dit la Relation, comment ils avoient eu cette affreuse nourriture, » ils nous répondirent que, cinq ou six » jours avant notre arrivée, une » pirogue d'un différent district, & » dans laquelle il y avoit dix hom- » mes & deux femmes, avoit été » jettée dans leur baie; qu'ils les » avoient attaqués & tués tous, à » l'exception d'une femme, qui, en » tentant de se sauver à la nage, s'étoit » noyée; qu'ensuite ils se les étoient » partagés. Ces peuples pensent peut- » être, avec un célèbre philosophe de » nos jours, qu'il vaut autant manger » ses ennemis (car ils nous ont assuré » qu'ils n'en mangeoient point d'au- » tres), que de les laisser dévorer par » les corbeaux, sur lesquels ils doi- » vent sans doute avoir la préférence. » Il est du moins certain que ces In- » diens n'imaginent pas qu'il y ait quel- » que infâmie dans cet usage : loin d'en » rougir, ils nous en parloient comme » d'une coutume que la raison & le » droit autorisent; &, comme ils nous » virent prendre un bras que nous

» voulions examiner, croyant que
» nous étions curieux d'un pareil
» mets, ils nous promirent de nous ré-
» server pour le jour suivant une tête
» qui étoit déja rôtie, si nous vou-
» lions nous rendre à leurs habita-
» tions, ou l'envoyer prendre. »

La navigation des Anglois autour des côtes de la *Nouvelle-Zélande* fut d'environ six mois. Ils découvrirent ce qui nous étoit inconnu, c'est-à-dire que la *Nouvelle-Zélande* est une isle dont la longueur est de près de trois cens lieues. Une remarque importante, dit l'auteur de ce voyage, » &
» qui doit jetter dans le plus grand
» étonnement, c'est que le langage
» des peuples de la *Nouvelle-Zélande*
» est, à quelques différences près,
» le même que celui d'*Otahiti*: j'ose
» dire qu'entre ces deux langues il y
» a plus de ressemblance & d'analogie
» qu'on n'en rencontre entre celles
» de quelques provinces d'Angleterre.
» Que conclure d'un circonstance si
» extraordinaire? Il faut de toute né-
» cessité que l'un de ces deux endroits
» ait été originairement peuplé par
» l'autre. Mais, de la *Nouvelle-Zélande*

» à *Otahiti*, il n'y a pas moins de six
» cens lieues. L'Océan seul sépare ces
» deux peuples. Il est difficile de con-
» cevoir qu'ils aient pu entreprendre
» de traverser cette grande étendue
» de mer dans leurs pirogues, qui sont
» les seuls bâtimens qu'ils aient jamais
» possédés. »

Les voyageurs Anglois sont près de faire naufrage sur une chaîne de rochers à fleur d'eau ; ils parviennent heureusement à la *Nouvelle-Hollande* & y radoubent leur bâtiment ; ils font voile pour les *Indes Orientales*, s'arrêtent trois mois à *Batavia*, gagnent le Cap de *Bonne-Espérance*, puis *Sainte-Hélène*, où ils trouvent des vaisseaux de la Compagnie des Indes Angloise qui les ramènent dans leur patrie.

Ce Journal est très-curieux, & contribuera, avec celui de M. *de Bougainville*, à jetter un nouveau jour sur ces parages jusqu'à présent très-peu connus. Le nombre des productions naturelles découvertes dans ce voyage est presque incroyable. Le recueil des observations nautiques, astronomiques & physiques, faites par ces savans voyageurs, sera publié en trois volu-

mes *in*-4°. On trouve à la fin de celui-ci une lettre de M. *de Commerson* sur les productions naturelles de l'*Isle de France* & de celle de *Madagascar*, & une autre de M. *Le B. . . de G* * *, au sujet de la possibilité d'un passage de la mer du Nord ou Océan Atlantique dans la mer du Sud ou Pacifique par les mers Septentrionales. M. *de Boynes*, qui voit si bien & qui voudroit pouvoir exécuter tout ce qui seroit utile & glorieux à la France dans le Département de la Marine qui lui est confié, a promis à l'Académie des Sciences de faire tenter dans le printemps prochain ce passage si ardemment desiré de l'Europe entière. C'est au sujet de cette tentative qu'on a joint la lettre en question, dans laquelle on expose le systême de M. *Engel* » Les » lumières & les réfléxions de ce sça- » vant Géographe sur la possibilité de » ce passage, les moyens de l'exécuter, » & les grands avantages qui en seront » les suites, ne peuvent manquer de » plaire au Public.

» On sait assez qu'il n'est plus ques- » tion de vérifier l'existence du détroit

» du Nord, mais ſeulement de le bien
» reconnoître, afin de pouvoir y pla-
» cer des entrepôts ſur les côtes de
» l'Amérique, & dans une des iſles
» qui ſont à ſon Eſt. Dès-lors on pour-
» roit former les plus utiles établiſſe-
» mens à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de
» la *Califòrnie*. Les relations des Eſpa-
» gnols & de *Drake* nous apprennent
» que ces belles contrées, arroſées
» par de grands fleuves, offrent tout ce
» qui peut faire fleurir des colonies.
» Eh, quelle ſituation plus avanta-
» geuſe pour un immenſe commerce !
» Si l'on veut révoquer en doute les
» récits de MM. *Jérémie* & *de la Hon-*
» *tan*, qui nous aſſurent qu'on trou-
» veroit au Nord dans le continent
» de l'*Amérique*, des peuples policés,
» qui font de l'or & de l'argent l'u-
» ſage que nous faiſons du fer & du
» cuivre, il faut du moins convenir
» que la mer méridionale préſente de
» toutes parts des richeſſes intariſſa-
» bles. Vers le ſud, il y a les iſles de
» *Salomon*, auxquelles on a donné ce
» nom à cauſe de leurs riches pro-
» ductions; la terre auſtrale du *Saint-*

» *Esprit*, découverte par *Quiros* : vers » l'Est, elle a le *Méxique* & le *Pérou* : » vers l'Ouest, le *Japon*, la *Chine*, les » *Philippines*, les *Molucques*, la *Nouvelle-Guinée*, & un nombre infini » d'Isles, tous pays riches & abondans.

» Il est incontestable que des établissemens dans des régions qui s'étendent des climats froids dans ceux » où l'on trouve les productions les » plus précieuses de la nature, doivent faire espérer les découvertes » les plus grandes & les plus singulières pour l'esprit humain, & procurer, à l'égard du commerce, les » mêmes avantages que ceux que les » Espagnols ont trouvés au *Méxique* » & au *Pérou*, les Portugais au *Brésil*, » & les Hollandois à *Batavia*. »

Dictionnaire Raisonné-Universel des Arts & Métiers, contenant l'Histoire, la Description, la Police des Fabriques & Manufactures de France & des Pays Etrangers ; ouvrage utile à tous les Citoyens ; nouvelle Edition, revûe corrigée & considérablement augmen-

tée, dédiée à M. de Sartine; cinq Volumes in-8°, proposés par souscription; à Paris chez P. Fr. Didot jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Augustins.

PLUSIEURS écrivains nous ont donné des notions utiles sur les Arts & Métiers, entr'autres, *la Marre* dans son *Traité sur la Police*, *Savari* dans son *Dictionnaire du Commerce*, les Encyclopédistes dans leur énorme compilation, l'Académie des Sciences dans les Descriptions qu'elle continue avec tant de succès. Mais ces ouvrages ne sont pas, à beaucoup près, à la portée de tout le monde, par leur étendue & par leur cherté. Cette considération a fait penser que le Public pourroit recevoir avec plaisir un ouvrage moins volumineux, dans lequel il trouveroit des notions exactes sur les Arts & Métiers, qui font la gloire & la richesse de la Nation. Tel a été le but que l'on s'étoit proposé en donnant la première édition de ce Dictionnaire en deux Volumes in-8°, qui parut chez *Lacombe* en

1766. Cette édition est épuisée; *Didot*, ayant acquis cet ouvrage, s'est vû dans la nécessité de le réimprimer. Plusieurs particuliers lui ont remis des Mémoires; beaucoup d'Artistes ont bien voulu l'aider de leurs conseils, lui procurer des éclaircissemens, des corrections & des augmentations absolument nécessaires: mais il falloit trouver une personne en état de rédiger & de mettre en ordre tous ces matériaux. M. l'Abbé *Jaubert*, de l'Académie des Sciences de Bordeaux, connu par plusieurs productions estimées, a bien voulu se charger du soin de cette nouvelle édition; c'est à son zèle infatigable, & aux recherches aussi pénibles qu'exactes qu'il a faites, que l'on doit le degré de perfection auquel ce Livre est parvenu. M. *Baumé*, célèbre Apothicaire de Paris, dont nous avons plusieurs Mémoires imprimés parmi ceux des Sçavans Etrangers, & différens ouvrages de Chimie & de Pharmacie, a revû les Arts qui dépendent de la Chimie & de la Physique dont il avoit traité la plus grande partie dans la première édition. Les ouvrages sçavans de MM. *de Reaumur*,

Macquer, *Hellot*, *Duhamel*, *Geoffroy*, *Bourgelat*, *la Guérinière*, &. d'une infinité d'autres, ont été du plus grand secours. On se feroit un vrai plaisir de nommer plusieurs Artistes célèbres auxquels on a les obligations les plus essentielles ; mais le silence qu'ils ont imposé fait respecter leur modestie.

Les ouvrages techniques étant ordinairement plus propres à instruire qu'à amuser, on a eu grand soin de joindre l'utile à l'agréable, en faisant connoître l'historique de chaque Art, son origine, son inventeur, ses degrés de perfection, les matières qui lui sont propres, les lieux où elles se trouvent, leur préparation, les moyens de distinguer les bonnes ou mauvaises qualités de chacune, les principaux ouvrages que l'on en fait, & les procédés qu'on suit. On y a joint la description des outils & des machines les plus nécessaires, la notice des règlemens auxquels les différens Arts sont soumis dans le Royaume, enfin la description de plusieurs Arts étrangers, dont le travail a pour objet des productions que la Nature a refusées à notre climat. Pour ne rien négliger dans

un ouvrage aussi intéressant, l'éditeur y a ajouté un nombre considérable d'Arts qui manquoient dans la première édition ; il y a joint les Arts & les procédés nouveaux que l'on a inventés, & a corrigé & augmenté plusieurs articles dont il paroissoit que l'on n'avoit pas été assez instruit.

Comme plusieurs outils & machines, dont la figure & l'usage sont totalement différens, ont souvent les mêmes noms, on a cru faire plaisir au Public en lui donnant une nomenclature de tous les mots techniques avec leur explication, & l'on a eu soin à chaque mot technique de renvoyer à l'Art auquel il appartient. Cette nomenclature générale, qui manquoit absolument dans notre langue, étoit desirée depuis très-long temps ; elle ne pouvoit mieux convenir qu'à la suite de ce Dictionnaire, puisqu'en renvoyant à l'Art même qui en donne la description, elle fera éviter bien des erreurs dans lesquelles on étoit tombé jusqu'à présent. Je vous invite, Monsieur, à lire la *Préface* de la nouvelle Edition que je vous annonce. Vous y trouverez des détails circons-

tanciés que les bornes que vous me prefcrivez vous-même ne me permettent pas de préfenter ici. Je n'ajoûte qu'un mot à cet article : c'eſt qu'il n'y a rien de curieux & d'intéreſſant dans tous les Arts, dont le nouvel Editeur de ce Dictionnaire ne faſſe mention.

Cet ouvrage, dont les trois premiers volumes ſont imprimés, formera cinq volumes *in*-8°. Les perſonnes qui deſireront s'aſſurer d'un exemplaire, payeront en ſouſcrivant 5 livres; en retirant l'exemplaire complet en feuille, à la fin de cette année, 15 livres; total, 20 livres. La ſouſcription n'aura lieu que juſqu'au jour que l'ouvrage paroîtra, paſſé lequel temps ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront l'ouvrage complet en feuilles 24 livres.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Août 1772.

Fautes à corriger dans ce Volume.

Page 32, ligne 18, *le Comte de Plëplo*, liſez *le Comte de Plélo.*

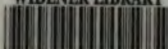
Au bas de la même page, note dernière, *le 2 Mai 1734*, liſez *le 27 Mai 1734*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE QUATRIEME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.

Fin de la Table des Matières de ce quatrième Volume de l'Année Littér. 1772.




WIDENER LIBRARY
HX IIbP V


CoLibrì
COVER BOOK SYSTEM